

Temporalité et spatialisation : théories et applications

Hommage à Pierrette Vachon-L'Heureux

Temporalité et spatialisation : théories et applications

Hommage à Pierrette Vachon-L'Heureux

Actes du XVI^e colloque international de
l'Association Internationale de Psychomécanique
du Langage

coordonnés par
Sophie SAFFI & Virginie CULOMA SAUVA

Casa Cărții de Știință
Cluj-Napoca, 2022

Collection « Linguistique et Psychomécanique du langage »
dirigée par Sophie SAFFI et Ștefan GENCĂRĂU

© Les auteurs, 2022

Relecture : Elsa Pouvelle

Couverture : Roxana Ardelean

Maquette : Alexandra Ionel

Descrierea CIP a Bibliotecii Naționale a României

**Temporalité et spatialisation : théories et application : Hommage à
Pierrette Vachon-L'Heureux : actes du XVI^e colloque international
de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage /**
coordonnés par Sophie Saffi & Virginie Culoma Sauva. - Cluj-Napoca :

Casa cărții de știință, 2022

Conține bibliografie

ISBN 978-606-17-2126-9

I. Saffi, Sophie (coord.)

II. Culoma Sauva, Virginie (coord.)

81

Casa Cartii de Știință

400129 Cluj-Napoca; B-dul Eroilor, nr. 6-8

Tel./fax: 0264 431 920

www.casacartii.ro; e-mail: editura@casacartii.ro

Sommaire

Hommage à Pierrette Vachon-L'Heureux-----	9
Patrick DUFFLEY, Renée TREMBLAY & Joseph PATTEE	
Introduction -----	13
Sophie SAFFI, Virginie CULOMA SAUVA	

I.

Les théories linguistiques de la représentation du temps

Le présent « de parole » -----	27
Luciana T. SOLIMAN	
Réflexion sur la représentation schématique guillaumienne de la chronogénèse : le cas du français contemporain-----	45
Virginie CULOMA SAUVA	
À quel stade en est notre connaissance des sources de Guillaume ? Pour une contribution à la lumière du débat philosophico-scientifique de son époque-----	55
Alberto MANCO	
La rappresentazione linguistica della temporalità: una misura possibile del tempo della realtà o l'unica realmente possibile? -----	71
Francesco PARISI	
Lev Séminovitch Vygotski ou le pressentiment de la psychomécanique du langage -----	91
Pierre BLANCHAUD	

Au temps de Guillaume, <i>ceci</i> est un « <i>du data</i> » qualifié à conserver-----	119
Diane GAMACHE	

II.

La chronogenèse guillaumienne appliquée à différents systèmes de langue

Approche submorphologique des temps <i>in posse</i> de l'espagnol -----	149
Stéphane PAGÈS	
La spatialisation du temps dans la morphologie verbale en italien néo-standard -----	167
Sophie SAFFI	
Les stratégies mises en œuvre par l'allemand pour rendre la distinction imparfait/passé simple -----	197
Olivier DUPLÂTRE	
De la chronogenèse des modes et des temps à la chronogenèse éthico-existentielle. L'exemple de <i>La Lettre écarlate /</i> <i>The Scarlet Letter</i> , de Nathaniel Hawthorne-----	219
Catherine CHAUCHE	
La spatialisation et la temporalité du général et du particulier dans le système lexico-sémantique de la langue -----	237
Valéry KOUZNETSOV	
Le verbe trilitère arabe dans la perspective guillaumienne-----	251
Manar EL KAK	
Non-finite verbal forms in pāli participles, absolutives and infinitive-----	279
Jacques COULARDEAU	

III.

Varia

Plurilinguisme et création en Italie. Témoignage d'une création franco-italo-tunisienne : la mise en œuvre du projet européen <i>HistoryBoards</i> -----	301
Martine SOUSSE	
Gestes et mots en italien : étude de cas sur un corpus d'enregistrements de locuteurs natifs-----	325
Lounis MEDJBOUR	

Hommage à Pierrette Vachon-L'Heureux

Patrick DUFFLEY, Renée TREMBLAY & Joseph PATTEE
Université Laval à Québec

Pierrette VACHON-L'HEUREUX est née à Ottawa (Canada). Elle entreprend d'abord une formation de pianiste, puis se dirige vers le théâtre. Elle devient comédienne au théâtre amateur, au théâtre universitaire et enfin, au théâtre professionnel, traversant les époques du théâtre de l'absurde, du théâtre de création collective et du multimédia, en plus du classique et du boulevard. La radio, le cinéma et la télévision lui ouvrent parallèlement le monde de la communication et de l'audiovisuel : membre du Syndicat du spectacle, elle obtient de nombreux contrats, surtout auprès de la Société Radio-Canada, à titre d'animatrice d'émission d'affaires publiques, de sport et de langue. Après sa formation universitaire première en littérature comparée française et anglaise, elle fut retenue lors du recrutement des diplômés des universités canadiennes pour entreprendre une carrière dans l'Administration fédérale. D'abord agente d'information dans le domaine de l'édition gouvernementale, chargée de la diffusion des publications des organismes internationaux à travers le Canada de 1960 à 1968, elle fait l'apprentissage de l'univers du livre. Son intérêt pour la langue l'amène à l'écriture : le texte publicitaire, la rédaction scientifique en collaboration avec les chercheurs du Laboratoire de recherches forestières, et enfin, la correction dans le domaine de l'art avec la responsabilité de la révision française des publications de la Galerie nationale du Canada (1970-1972).

Après dix années de carrière, une seconde formation universitaire lui permet de mettre à jour et d'enrichir considérablement ses connaissances en linguistique, discipline qui a enfin réussi à se tailler une place dans les universités canadiennes à côté des études littéraires. C'est l'occasion d'étudier la psychomécanique du langage, découverte capitale qui lui ouvre les portes de la science du langage et lui permet d'aborder la problématique d'aménagement linguistique vécue par le Québec dans toute son ampleur. Après six années d'étude, d'enseignement et de recherche sous la direction de Roch Valin, elle dépose un mémoire remarqué intitulé : *L'antéposition et la postposition de l'adjectif épithète. Essai de psychomécanique du langage*. Elle est restée attachée à l'équipe du Fonds Gustave Guillaume et a contribué avec beaucoup de dynamisme au séminaire de recherches de Roch Valin pendant de nombreuses années. Elle sera tour à tour assistante de recherche, chargée de cours au Département de langues et linguistique et au Département de l'éducation, secrétaire-archiviste, et enfin, chercheuse. Parallèlement, se joignant aux linguistes du service public chargés de mener les travaux exigés par l'application de la Charte de la langue française, elle se spécialise en assistance linguistique pour encadrer l'équipe de langagiers qui offrent la consultation linguistique à la collectivité québécoise d'une part, et met au point une méthodologie de la terminologie ponctuelle, discipline qui sous-tend cette activité. L'exploitation et l'alimentation de plus en plus importantes de la Banque de terminologie du Québec qui se développe fera de la linguiste aménagiste une terminographe d'expérience. Au cours des nombreuses phases du développement de la politique linguistique du Québec, à l'Office de la langue française, elle a poursuivi sa carrière de chargée de mission de 1978 à 2008.

Sa recherche fondamentale en science du langage touche le syntagme nominal, les parties de langue, la théorie du mot et du vocable, le signifié matériel et le signifié formel, la sémantique lexicale et la sémantique grammaticale, le terme et la terminologisation, la visée de puissance et la visée d'effet de la langue, la visée de discours, la visée phrastique et la morphologie lexicale. Ses recherches appli-

quées portent sur le développement de la morphologie du féminin en français, les effets sur le discours de la féminisation, l'influence de l'anglais sur les lexies et la syntaxe du français québécois, la néologie de langue générale et technique sous l'influence de la mode et des changements sociaux, l'histoire de l'orthographe du français, les réformes et le changement linguistique, le développement de la lexicographie québécoise, l'instrumentation de la qualité de la langue, la norme dominante, le marquage terminologique et lexicographique, les critères d'évaluation linguistique du matériel pédagogique, et les facteurs d'anglicisation en matière de formation professionnelle et technique.

Elle a publié sept livres en collaboration : *Méthodologie de la recherche terminologique ponctuelle. Essai de définition* (Collection : Études, recherches et documentation, Québec, Office de la langue française, 1984, 171 pages) ; *Le français quotidien des gestionnaires. Le français quotidien des secrétaires ; Le français quotidien des communicateurs ; Le français quotidien ; Au féminin. Guide de féminisation des titres de fonction et des textes ; Avoir bon genre à l'écrit. Guide de rédaction épicène*, tous publiés par le gouvernement du Québec. Elle a écrit régulièrement des articles et des rapports de mission et a participé aux colloques de l'AIPL en donnant de nombreuses communications. Ses publications en psychomécanique incluent :

VACHON-L'HEUREUX, Pierrette (1984), Le mot et son emploi en phrase : l'adjectif épithète d'après Gustave Guillaume, *Modèles linguistiques*, VI, 12, p. 43-53.

VACHON-L'HEUREUX, Pierrette (1993), La syntagmatisation nominale en français : la coordination et la féminisation, in : A. CROCHETIÈRE, J.-C. BOULANGER et C. OUELLON (dir.), *Actes du XV^e Congrès international des Linguistes*, Québec, Presses de l'Université Laval, vol. 2, p. 389-392.

VACHON-L'HEUREUX, Pierrette (1997), La notion de « visée » en psychomécanique du langage. Essai de définition, in : DE CARVALHO, P.

12 • Temporalité et spatialisation : théories et applications

et SOUTET, O. (dir.), *Psychomécanique du langage. Problèmes et perspectives*, Paris, Champion, p. 341-352.

VACHON-L'HEUREUX, Pierrette (2002), Le mot et la partie du discours, in : LOWE, R. (dir.), *Le système des parties du discours. Sémantique et syntaxe*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 141-154.

VACHON-L'HEUREUX, Pierrette (2007), La notion d'effection en psychomécanique du langage : essai de définition, in : BRES, J., ARABYAN, M., PONCHON, T., ROSIER, L., TREMBLAY, R. et VACHON-L'HEUREUX, P. (dir.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 153-164.

Pierrette a aussi été vice-présidente de l'Association internationale de psychomécanique du langage (1983-1993) et a représenté les linguistes des organismes gouvernementaux auprès de l'Association québécoise de linguistique (1980-1990). Même à sa retraite, qu'elle a prise en 2008, elle est demeurée active, s'impliquant à l'Association des descendants de Paul Vachon, à la Société historique de Québec, au Conseil de quartier de Sillery et à l'Association pour le soutien et l'usage de la langue française.

La communauté psychomécanique regrette la disparition de cette chercheuse communicative et dynamique.

Introduction

Sophie SAFFI

Aix-Marseille Université, CAER,
Aix-en-Provence, France
sophie.saffi@univ-amu.fr

Virginie CULOMA SAUVA

Aix-Marseille Université, CAER,
Aix-en-Provence, France
virginie.culoma@univ-amu.fr

Le présent ouvrage constitue les Actes du XVI^e colloque international de l'AIPL (Association Internationale de Psychomécanique du Langage), organisé par l'AIPL en collaboration avec le Centre Aixois d'Études Romanes (CAER) d'Aix-Marseille Université, les 9 et 10 juin 2022 à Aix-en-Provence, France.

C'est la dernière édition à laquelle a participé en visioconférence Pierrette Vachon-L'Heureux à laquelle nous rendons ici hommage.

Les travaux et les échanges ont porté sur la conception et l'expression linguistique de la temporalité et sont représentés ici par 2 parties consacrées aux théories linguistiques de la représentation du temps (I.), à la chronogenèse guillaumienne appliquée à différents systèmes de langue (II.). De plus, des *Varia* accueillent les articles des doctorants ayant présenté un poster.

Nous remercions tout particulièrement Elsa Pouvelle et řtefan Gencărău pour l'aide indispensable qu'ils ont apportée au travail éditorial.

I. Les théories linguistiques de la représentation du temps

Les travaux sur le temps et la temporalité de philosophes, grammairiens et linguistes jalonnent notre histoire. Dès le XVIII^e siècle, Nicolas Beauzée, en France, et James Harris, en Angleterre, posent des questions qui sont toujours d'actualité, comme le rapport du temps à l'espace, la nature du « présent », la représentation du « présent », la relation entre « temps » et « aspect », l'analyse intérieure d'un événement (Joly, 1988 : 395). La théorie de Reichenbach (1947), une des contributions majeures à l'analyse sémantique des temps, définit tout temps verbal par trois points sur l'axe temporel (S = le moment de la parole, R = le point de référence et E = le moment d'éventualité). Joly (1988 : 398) montre que la théorie du développement élaborée par Piaget, bien que n'abordant que marginalement le langage comme une des manifestations de la fonction sémiotique (avec le jeu symbolique, l'imitation différée et la représentation imagée), reste cependant un apport fondamental pour la compréhension de l'acquisition de la conception du temps. Wilmet (1988 : 6) distingue :

- Le présent des *physiciens*. Atomique, en déplacement perpétuel, insaisissable.
- Le présent des *psychologues*. État « de conscience » (Bergson) ou temps « privé » (Russell) : soit l'intervalle objectif – variant de zéro à plusieurs secondes au gré des circonstances extérieures et de l'attention des sujets – qui sépare deux *stimuli* perçus comme simultanés.

- Le présent des *linguistes*. Rapport de concomitance institué entre acte de langage (*l'énonciation*) et un événement (*l'énoncé*) grâce à divers « mots temporels » : *maintenant, actuel, (Pierre) marche*, etc.

Il remarque que :

[...] le présent grammatical, loin de décalquer le présent « des physiciens » ou celui « des psychologues », choisit le cas échéant une *actualité* distincte du point « moi – ici – maintenant » (p. ex. *Victor Hugo naît à Besançon en 1802* et *Pierre se retire dans dix ans*) ou encore postule arbitrairement le parallélisme de l'énonciation et de l'énoncé (p. ex. *je comprends/j'accepte* = « je déclare maintenant une compréhension/un accord antérieurs », *je me tais* = « j'atteste mon silence, ne le rompant que pour affirmer ou réaffirmer ma décision inébranlable »).

Il déclare rejoindre Gustave Guillaume dans l'idée que :

La maîtrise d'une langue initie l'individu à une science *commune* du monde, représentation collective, élaborée diachroniquement, « tout au long de ce grand songe continu dont ne sortent jamais les hommes pensants. »

La première partie du présent ouvrage s'ouvre avec la contribution de **Luciana T. Soliman** (Université de Padoue, Italie) qui aborde le présent de l'indicatif et le rapport qu'il instaure avec l'actualité. Après avoir expliqué que l'hypothèse déictique selon laquelle l'événement décrit coïncide avec le moment de parole se heurte aux implications du contexte d'usage, elle défend l'idée d'un intervalle étendu et la perspective énonciative, notamment en interaction, qui permet de justifier la variation des chronotypes α et ω . Puis, **Virginie Culoma Sauva** (Aix-Marseille Université, France) propose une description de la nouvelle organisation des paradigmes temporels dans les discours du néo-standard français dans une approche psychomécanique nourrie de la représentation schématique guillaumienne de la chronogénése. **Alberto Manco** (Université de Naples « L'Orientale », Italie) propose une réflexion sur la définition du

temps, en étudiant celle du mathématicien Minkowski qui a élaboré la notion d'espace-temps, et la définition du temps linguistique de Guillaume qui tenait compte des innovations venues de la physique et pour lequel la question du temps ascendant et descendant devait être valorisée. Sachant que pour ce qui concerne le rapport entre temps et langage, les linguistes sont confrontés à des faits qui sont au-delà de notre perception. Il montre que l'effort de Guillaume pour définir le présent comme un être sténosome est peut-être le plus raffiné de tous ceux enregistrés dans la littérature linguistique.

Francesco Parisi (Université de Naples « L'Orientale », Italie), dans un article rédigé en italien, propose une réflexion sur la nature et la représentation du temps, en s'appuyant sur quelques théories philosophiques et linguistiques qui posent une implication réciproque entre la représentation du temps et l'expression de la temporalité, de Bergson à Russell, de Piaget à Guillaume en passant par Leibniz et Locke. **Pierre Blanchaud** (Université d'Aix-La-Chapelle, Allemagne) illustre avec trois exemples la proximité des doctrines du psychologue russe Lev Vygotski et du linguiste français Gustave Guillaume, concernant les rapports existant entre le langage et la pensée. Pour conclure cette partie, **Diane Gamache** (Chercheur indépendant en informatique cognitive « grand public », Québec, Canada) établit un parallèle entre l'interaction numérique programmée en amont des données ou data avec, d'une part, la langue *l* en puissance de Gustave Guillaume, et, d'autre part, la langue d'Humboldt (*energeia*) qui nécessite qu'au moment même où l'interaction humain-machine (IHM) entre en action, le sujet pensant agissant en contexte écran prenne, dans l'instantanéité de ce moment, son tour de paroles *p* pour qu'advienne un « *du data* ». Elle considère un « *du data* » émanant progressivement d'un processus hybride d'arrière-plan qui, tel un *flux*, un *mouvement*, est intercepté. Elle lui applique la linguistique de position de Gustave Guillaume réclamant qu'au final les deux pôles d'absence et de présence du constitutif (théorie *l* et pratique *p*) commutent pour attester que ce « *du data* » ainsi posé vient suppléer un « discours d'époque ».

II. La chronogenèse guillaumienne appliquée à différents systèmes de langue

Selon la théorie de Gustave Guillaume, la chronogenèse ou conception du temps, est l'opération mentale constructrice de l'image-temps. Ce mouvement de pensée peut être intercepté à des distances variables de son point d'origine. Dans ce cas, on opère une saisie suspensive de la chronogenèse, les saisies peuvent être initiale, médiane et finale, elles fixent dans la pensée l'image-temps que l'opération mentale de chronogenèse vient de créer, ces images-temps sont appelées des chronothèses.

L'opération constructrice de l'image-temps peut être interceptée à plus ou moins grande distance de son origine : les coupes suspensives (initiale, médiane et finale) de la chronogenèse, qui fixent dans l'esprit l'image-temps que celle-ci vient de créer, portent le nom de chronothèses. La saisie initiale de la chronogenèse (chronothèse I) offre en représentation mentale une image-temps à réaliser tout entière. La réalisation du verbe dans le temps *in posse* donne lieu au mode quasi-nominal (infinitifs, participes et gérondifs) [par exemple en français : marcher, marchant, marché, en marchant]. La saisie médiane de la chronogénèse (chronothèse II) offre en représentation mentale une image-temps partiellement réalisée. La réalisation du verbe dans le temps *in fieri* donne lieu au mode subjonctif [en français : (qu'il) marche, marchât]. La saisie finale de la chronogénèse offre en représentation mentale une image-temps complètement réalisée. La réalisation du verbe dans le temps *in esse* produit au mode indicatif les cinq formes temporelles suivantes [en français : marche, marcha, marchait, marchera, marcherait]. Comme on le voit, les deux catégories du mode et du temps ne dénotent pas deux phénomènes différents, mais deux moments différents d'un phénomène unique : la construction de l'image-temps dans l'esprit. Chaque arrêt de la chronogénèse engendre une chronothèse. C'est pourquoi chaque mode a des temps grammaticaux en plus ou moins grand nombre. Les formes augmentent en nombre lorsqu'on atteint le temps *in esse* :

c'est là un effet de la réalisation complète de l'image-temps.
(Boone & Joly, 1996 : 90-91)

La chronogenèse – dont on sait le caractère crucial dans l'élaboration de la théorie psychomécanique et la dimension fondamentale dans les études guillaumiennes, qui accordent traditionnellement une large place aux questions de sémantique verbale – semble n'avoir jamais été représentée schématiquement sur le tenseur binaire radical (Soutet, 2005). Selon Gustave Guillaume, l'universel et le particulier sont les deux pôles entre lesquels la pensée se déplace constamment, et c'est l'inter-relation de ces deux pôles qui fonde la structure des langues (Boone & Joly, 1996 : 433). Ces deux tensions forment un psychomécanisme fondamental que Gustave Guillaume appelle « le tenseur binaire radical » et que l'on retrouve partout, sous de multiples formes, dans la structure des langues : tout comme dans la catégorie du nombre, le tenseur radical va du concept général du pluriel au concept particulier du singulier (Boone & Joly, 1996 : 423), dans la catégorie du genre, le tenseur radical va du général au particulier pour le premier stade du féminin, et du particulier au général pour le second stade du masculin (Saffi, 2010 : 23-24, 128-129). Les schémas de représentation du temps seraient orientés selon la progression du temps opératif, c'est-à-dire sur un axe qui symbolise linéairement la durée du temps nécessaire à chaque opération de pensée, ce qui presuppose l'idée de hiérarchiser les étapes de construction des différents concepts étudiés.

[...] Le langage presuppose la saisie, par vision mentale, d'une activité mentale ; mais de cette vision il n'a besoin que de produire une dicibilité efficiente en laquelle il la traduit et qu'il incombe au linguiste, pour en expliquer l'efficience, de retraduire en sa visibilité radicale. C'est la tâche du linguiste, et c'est son mérite en même temps que son moyen de science, que de retraduire – de savoir retraduire – en des visibilités, sous les traits de figures explicatives, ce dont le langage ne livre directement, l'analyse n'intervenant pas, que la dicibilité efficiente.

Il semble bien, à le lire, que Leibniz ait été sensible à cette différence du mental visible, premier, et du mental dicible, second, seul avancé en langage humain. De là son conseil, précieux, de penser en figures. Les choses s'empêchent, les idées ne s'empêchent point. Les figures sont encore des choses, mais moins que les signes qu'emploie le langage à l'exteriorisation de son intériorité. Penser en figures, c'est grandement diminuer l'empêchement des choses. Mais la juste figure dont il est besoin requiert, pour s'évoquer, une méditation suivie conduite avec une rigueur fine. Le risque existe de construire de fausses figures. Il est grandement diminué par la nécessité de partir, pour la construction de figures, de vues élémentaires d'une grande simplicité et exprimant des exigences d'une extrême plausibilité. (Guillaume, 1982 : 136-137)

L'hypothèse postulant que les expressions spatiales sont sémantiquement et grammaticalement fondamentales et servent à décrire les relations spatiales mais aussi les relations temporelles est attestée et illustrée dans de nombreux travaux linguistiques. Parmi eux, l'hypothèse cognitiviste de Jackendoff (1985 : 209) selon laquelle la cognition de l'espace précède celle du temps, la représentation du temps est une simplification de la représentation de l'espace. Ainsi l'opposition *discret/continu* (*comptable/massif*) est une des oppositions fondamentales dans la représentation spatiale qui vaut également pour les entités temporelles (*éventualités*) (Jackendoff, 1996). Plus récemment, Asic (2004 : 5) soulève les questions suivantes : Pourquoi l'espace est-il utilisé pour parler du temps ? Comment est-il utilisé pour parler du temps ? Avec quelles variations à travers les langues ? Il propose l'analyse des emplois des prépositions spatio-temporelles en français dans une approche pragmatique et contrastive avec plusieurs langues (anglais, serbe, swahili, kikuyu, louo, arabe, japonais).

Les diverses hypothèses théoriques autour du pré-sémantisme et de la submorphologie (Bottineau 2003, 2012, 2014 ; Culoli, 2011 ; Grégoire 2017, 2018 ; Nobile, 2008 ; Poirier 2016 ; Rocchetti 1980 ; Saffi, 1991, 2010, 2014, etc.) réunissent l'aspect perceptuel du geste

articulatoire et l'aspect conceptuel qui lui est associé. L'expérience articulatoire/motrice vécue à travers la perception permet d'enrichir une mémoire kinesthésique qui est mise au service de l'amorçage de sémantèses dans le discours comme elle est mise au service de projection de mouvements dans le déplacement du corps (Berthoz, 1997). Une logique d'emploi des phonèmes utilisés dans la morphologie liée à la représentation du temps peut être mise en lumière, par exemple l'examen des désinences verbales dans le système d'une langue donnée montrant que la diversité des formes est le résultat d'une systématique spécifique de ladite langue.

La deuxième partie s'ouvre avec la contribution de **Stéphane Pagès** (Aix-Marseille Université, France) qui procède à une lecture submorphémique des trois temps du mode quasi-nominal de l'espagnol (infinitif, géronatif, participe passé). À partir d'une description et analyse phonétiko-articulatoire des (sub)morphèmes propres à ces trois temps – *-r*, *-ndo* et *-do* –, il étudie le rapport signifiant/signifié afin de superposer l'approche psychomécanique de ces formes verbales sur l'axe chronogénétique guillaumien à une approche submorphémique. Son analyse combine une vue à la fois synchronique, diachronique et aborde l'iconicité de ces morphèmes grammaticaux ainsi que la pertinence et la cohérence de la pensée de Gustave Guillaume à l'égard du système verbal et de la représentation linguistique du temps. Puis, **Sophie Saffi** (Aix-Marseille Université, France) présente la réorganisation en cours des emplois des temps et des modes verbaux en italien néo-standard à l'oral, dans une approche à la fois psychomécanique et submorphologique, et montre que l'évolution de la spatialisation du temps en italien s'inscrit dans la cohérence d'un large mouvement d'évolution diachronique depuis le latin. **Olivier Duplâtre** (Sorbonne Université, Paris, France) aborde les stratégies sémiologiques mises en œuvre en allemand pour rendre la distinction imparfait/prétérit défini, et montre l'efficacité de la psychomécanique du langage dans la résolution du problème de traduction en français du seul temps dont dispose l'allemand pour exprimer le passé. **Catherine Chauche** (Université de Reims

Champagne-Ardenne) présente le roman de N. Hawthorne, *The Scarlet Letter*, et examine le trajet éthico-existentiel de l'héroïne en fonction des vertus platoniciennes (tempérance/audace/sagesse/justice) à partir de trois schémas chronogénétiques. Elle montre comment la figure d'ensemble de la temporalité qui s'esquisse dans le discours romanesque est tributaire de la représentation chronogénétique de l'anglais. **Valéry Kouznetsov** (Université linguistique de Moscou, Russie) met en évidence le rôle des hyperonymes (exprimant le général) et celui des hyponymes (exprimant le particulier) dans les processus de spatialisation et de temporalité de trois langues : le français, l'anglais et le russe. Il s'appuie, d'une part, sur la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume et sa description du rapport entre le général et le particulier dans la langue, et, d'autre part, sur la linguistique cognitive ayant donné une nouvelle impulsion à l'étude de cette question. **Manar El Kak** (Université de Reims Champagne-Ardenne/Sorbonne Université, Paris, France) montre, dans une perspective guillaumienne, comment se forme l'image-temps dans le verbe trilitère arabe : pour devenir une partie du discours, le verbe arabe se forme en deux temps et passe donc par deux saisies lexicales avant d'entrer en phrase, acquérant la catégorisation grammaticale à un seuil S entre langue et discours pour se doter des mode-temps-aspect-personne, ainsi les formes *fa'ala* et *yaf'alu* peuvent assurer les mêmes valeurs temporelles mais dont l'une sera activée en discours, ce que les grammairiens arabes identifient par *az-zaman an-naḥwī* (temps grammatical). Pour conclure cette partie, **Jacques Coulardeau** (Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, France), dans un article rédigé en anglais, étudie le rôle fondamental des quatre participes, de l'absolu et de l'infinitif dans la construction du discours prédicatif en Pāli, langue indo-aryenne conçue pour transcrire, au III^e siècle avant notre ère, la prédication orale de Gautama Bouddha.

Dans les *Varia*, **Martine Sousse** (Aix-Marseille Université, France), propose une analyse du contexte plurilingue français-italien dans le cadre d'un projet européen financé par le programme

EUROPE CREATIVE, qui a duré deux ans et a vu collaborer des acteurs de la recherche, des arts visuels (bandes dessinées) et de la création numérique. Elle présente le projet, ses objectifs et les rôles tenus par les partenaires, les préférences et différences interactionnelles de deux participants interviewés. Elle aborde ensuite, dans une approche d'observation participante, les modes de communication et les langues utilisées, ainsi que leur impact sur la mise en œuvre du projet. **Lounis Medjbour** (Aix-Marseille Université, France) présente les résultats d'une étude de cas préliminaire à son projet de thèse de doctorat, sur la synchronisation entre gestes et mots dans un corpus d'enregistrements de locuteurs natifs italiens. Il montre qu'il existe des gestes articulatoires qui se ressemblent lors de la prononciation des démonstratifs et des adverbes de lieu afférents aux démonstratifs, que le côté gauche du corps est essentiel pour le mouvement, d'où le geste effectué aussi bien en lien avec la prononciation des démonstratifs qu'avec celle des adverbes de lieu afférents. Quant à l'aspect kinésique, il a pu décoder certains gestes mais les résultats ne sont pas fiables car le corpus est trop réduit. Il suppose cependant qu'il y a une synchronisation entre les gestes et la parole car les gestes effectués lors de la prononciation des démonstratifs et adverbes afférents sont similaires.

Bibliographie

- ASIC, T., 2004, *La représentation cognitive du temps et de l'espace : étude pragmatique des données linguistiques en français et dans d'autres langues*, Linguistique, Université Lumière-Lyon II.
- BERTHOZ, A., 1997, *Le sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.
- BOONE, A., JOLY, A., 1996, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris/Montréal, L'Harmattan.
- BOTTINEAU, D., 2003, « Les cognèmes de l'anglais et autres langues » in A. Ouattara (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications*, Paris/Gap, Ophrys, p. 185-201.

- BOTTINEAU, D., 2012, « Profondeur dialogique et morphosémantique lexicale et grammaticale » in L. Begioni et C. Bracquenier (dir.), *Sémantiques et lexicologie des langues d'Europe. Théories, méthodes, applications*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 233-257.
- BOTTINEAU, D., 2014, « Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe) » in *Le français moderne*, 82(2), p. 243-270.
- CULIOLI, A., 2011, « Gestes mentaux et réseaux symboliques : à la recherche des traces enfouies dans l'entrelacs du langage » in *Faits de langues*, Les Cahiers, 3, p. 7-31.
- GRÉGOIRE, M., 2017, « L'évolution de la signifiance en diachronie » in S. Pagès (dir.), *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes*, Aix-en-Provence, PUP, p. 97-118.
- GRÉGOIRE, M., 2018, « Vers une application de la Théorie de la Saillance Submorphologique à la morphosyntaxe : le cas des déictiques espagnols en panchronie », in C. Fortineau-Brémond et E. Blestel (coords.), *Le sens dessous-dessous*, Limoges, Lambert-Lucas.
- GUILLAUME, G., 1982, *Leçons de linguistique*, 1956-1957, éd. G. Plante, Québec-Lille, P.U. Laval-PUL.
- JACKENDOFF, R., 1985, *Semantics and Cognition*, Cambridge (Mass.), The MIT Press.
- JACKENDOFF, R., 1996, « The Architecture of linguistic-spatial interface » in P. Bloom, M.A. Peterson, L. Nadel, M.F. Garrett (eds), *Language and Space*, Cambridge (Mass.), The MIT Press, p. 2-32.
- JOLY, A., 1988, « Expérience, représentation, expression du temps », *Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, vol. 7, Hommage à Bernard Pottier, p. 395-408.
- NOBILE, L., 2008, « La voce allo specchio : un'ipotesi sull'interfaccia fonetica-semantica illustrata sulle più brevi parole italiane » in P.M. Bertinetto, V. Bambini, I. Ricci *et alii*, *Linguaggio/Cervello/Semantica*, Roma, Bulzoni, t. 2 (CD-rom).

- POIRIER, M., 2016, « Esquisse des principes d'une chronosignifiance » in *Actes du 1^{er} Colloque International Langage et Enaction, Significances/Signifying*, n° 1, Clermont Université.
- REICHENBACH, H., 1947, *Elements of Symbolic Logic*, New York, Macmillan & Co.
- ROCCHETTI, A., 1980, *Sens et Forme en linguistique italienne : étude de psycho-systématique dans la perspective romane*, doctorat d'État, Sorbonne Nouvelle Paris 3.
- SAFFI, S., 1991, *La place et la fonction de l'accent en italien*, doctorat, Sorbonne Nouvelle Paris 3 (Chapitre « La motivation du signe », p. 379-494).
- SAFFI, S., 2010, *La personne et son espace en italien*, Limoges, Lambert-Lucas.
- SAFFI, S., 2014, « Aspect et personne sujet dans les désinences verbales en italien et en français : une représentation basée sur un référentiel spatial phonologique », *Le français moderne*, n° 1-2, p. 201-242.
- SOUTET, O., 2005, « Peut-on représenter la chronogénèse sur le tenseur binaire radical ? », in *Langue française*, 2005/3, n° 147, p. 19-39.
- WILMET, M., 1988, Le temps linguistique, *L'information grammaticale*, 38 : 6.

I.

Les théories linguistiques de la représentation du temps

Le présent « de parole »

Luciana T. SOLIMAN
Université de Padoue, Italie

Abstract: The present tense is characterized by the relationship it establishes with actuality. The deictic hypothesis according to which the event described coincides with the moment of speech runs up against the implications of the context of use. The idea of an extended interval seems more convincing and would erase any attempt to classify this grammatical drawer either as a neutral form capable of inserting time in any epoch, or as a pre-temporal form actualizing the time-image before leading to the division into epochs. It is the enunciative perspective, especially in interaction, that allows us to justify the variation of chronotypes (variable width between α and ω ; cases of internal dissymmetry).

Résumé : Le présent de l'indicatif se caractérise par le rapport qu'il instaure avec l'actualité. L'hypothèse déictique selon laquelle l'événement décrit coïncide avec le moment de parole se heurte aux implications du contexte d'usage. L'idée d'un intervalle étendu paraît plus convaincante et gommerait toute tentative de classer ce tiroir grammatical soit comme une forme neutre susceptible d'insérer le temps dans n'importe quelle époque, soit comme une forme prétemporelle actualisant l'image-temps avant d'aboutir à la répartition en époques. C'est la perspective énonciative, notamment en interaction, qui permet de justifier la variation des chronotypes (largeur variable entre α et ω ; cas de dissymétrie interne).

Le présent est conçu comme l'élément central du système temporel français. La psychomécanique du langage décèle dans ce temps verbal une parcelle de futur et une parcelle de passé. Cette théorie compositionnelle du présent considère l'intervalle présent comme englobant le seuil d'actualité, une partie précédente (chronotype α) et une partie qui lui succède (chronotype ω)¹. En effet, le caractère instantané du moment de parole se résout dans une limite entre ce qui est déjà et ce qui n'est pas encore. À la dimension cognitive de Guillaume (1929 : 51-53 ; 1984 : 207-213), nous intégrons celle de Benveniste (1974 : 83)², le temps verbal du présent de l'indicatif exprimant l'actuel de l'énonciateur : est actuel ce qui se réfère au moment de parole, à savoir à l'étroitesse du moment de l'énonciation. Or, le sujet parlant profère-t-il son propos de manière simultanée à l'instant de parole (t_0) ? En termes aspectuels, l'événement devrait se dérouler concrètement très vite dans l'espace éphémère de l'instant, mais il n'en est pas ainsi. Le présent peut exprimer un état étendu ou un procès duratif qui dépasse les bornes du temps de parole de l'énonciateur. De surcroît, dans la perspective psychologique de Damourette et Pichon (1911-1936 : § 2086), le « présent proprement dit, c'est-à-dire ce que l'on est en train de faire » serait déterminé, paraît-il, par des critères pragmatiques faute d'une distinction

¹ Le temps *in esse* de Guillaume est un axe qui sépare passé et futur à l'aide d'un présent dit de position, ce qui permet d'établir des oppositions d'ordre strictement temporel entre les temps du passé (passé simple et imparfait), le temps présent et les temps du futur (futur catégorique et futur hypothétique). Puisque le présent convertit le futur en passé, cet axe est orienté du futur vers le passé : c'est ce que Guillaume appelle la « décadence naturelle du temps ». L'esprit peut concevoir, par « écrasement » des deux chronotypes, un présent de composition, c'est-à-dire un présent qui ne sert plus à distinguer un avant et un après, mais bien à séparer une phrase incidente (liée à α) d'une phase décadente (liée à ω). Ce sont α et ω issus du présent qui définissent la différence entre le thème incident (passé simple et futur catégorique) et le thème décadent (imparfait et futur hypothétique).

² « On pourrait croire que la temporalité est un cadre inné de la pensée. Elle est produite en réalité dans et par l'énonciation. [...] Le présent est proprement la source du temps. Il est cette présence au monde que l'acte d'énonciation rend seul possible [...] » (Benveniste, 1974 :83).

au niveau du système-temps³. Il en découle d'une part que la déicticité du présent ne pourrait être assurée tout simplement par la coïncidence avec l'instant de parole et, d'autre part, que l'absence de marque renverrait forcément à d'autres indices que le temps grammatical.

Il est également intéressant de rappeler que, hormis le monologue, le présent comprend, dans l'échange dialogique, l'instant qui précède la prise de parole de l'un des co-énonciateurs. Il serait restrictif, si ce n'est fautif, de considérer le présent d'énonciation comme le produit langagier univoque et scellé d'un seul sujet parlant. On ne peut donc se limiter à évaluer le contexte circonstanciel, négligeant ainsi le contexte interactionnel.⁴

1. Description

Le présent de l'indicatif a un éventail de possibilités d'expression qui augmente au fur et à mesure que l'on ajoute des localisateurs temporels sous forme d'adverbiaux, que l'on quantifie la récurrence du procès par le même biais et que l'on admet l'intégration d'éléments sémantico-énonciatifs. Sans doute l'emploi déictique par excellence n'est-il détectable que dans les reportages sportifs, où chaque action est commentée scrupuleusement et appréhendée en vertu de la référence stricte au contexte extralinguistique. Dans les autres cas, il faudrait développer plutôt la notion d'« intervalle de parole ».

La coïncidence a lieu lorsque les co-énonciateurs partagent la même actualité. Le « je » et le « tu/vous » gouvernent l'interaction

³ Comme le soulignent de Saussure et Sthioul (1998 : 82-83), ce « tiroir-canonical » est indifférencié d'après Damourette et Pichon (*cf. § 1706*) qui ne confèrent aucune signification particulière au présent, malgré les tentatives de l'expliquer sur le plan psychologique.

⁴ Nous allons nous borner à ces deux types de contextes, mais on pourrait intégrer à la vaste notion de contexte tout ce qui appartient à l'environnement socioculturel et qui englobe donc des critères de validité du langage, voire de la communication intersubjective.

verbale entre les deux : le « moi » qui parle ici et maintenant fixe le présent par ses mots en s'adressant à une personne allocutive présente. Lorsque le « moi » parle d'un tiers « il/elle », cette actualité n'est plus la même, sauf dans le cas où la personne délocutée s'inscrit dans l'actualité du narrateur qui rapporte pas à pas ce que l'autre fait.

Nous pouvons donc simplifier le classement du présent en identifiant deux valeurs fondamentales, à savoir le présent énonciatif et le présent intemporel. Le résultat est variable. D'une part, grâce à sa valeur d'actualité, le présent peut produire des effets de sens découlant du contexte ; ces effets peuvent soit valoriser la matière notionnelle du verbe, soit indiquer l'actualisation du procès dans le futur immédiat ou dans le passé rattaché au moment de parole. Comme le notent Denis et Sancier-Chateau (1994 : 265-266), dans le cas du procès qui s'intègre au moment de l'énonciation, il est donc possible d'élargir la vision cursive du processus à l'aide de l'aspect lexical dynamique imperfectif ou de déclencher un décalage vers ω ou α étabissant ainsi une sorte d'annexion temporelle à gauche ou à droite du moment énonciatif. D'autre part, en raison de sa valeur intemporelle, le présent peut produire un effet de désengagement énonciatif, le locuteur décrivant ou commentant les procès ayant une portée générale. Le présent définitoire peut s'inscrire dans ce type de présent⁵, car il est question d'un présent actuel rendu universel par la vérité de ce que l'on énonce.

Le présent historique, quant à lui, est un présent dont la force actualisante a été désamorcée, car il est complètement coupé du moment de parole. C'est là un présent stylistique typique des récits que Barceló et Bres (2006 : 132) rangent parmi les emplois « facultifs » du présent, son emploi n'étant pas obligatoire car il peut être substitué par un autre temps verbal. Généralement, on déclare que

⁵ Imbs (1968 : 28) distingue le « présent de définition » du « présent intemporel ou éternel » tout en admettant qu'ils sont sémantiquement très proches.

cet emploi relate les faits appartenant à l'époque passée « comme s'ils étaient présents ».

Pour conclure, la représentation discursive de ce temps comporte d'un côté une « énonciation impliquée » dans le cas du présent actuel tout court, l'énonciateur prenant en charge ce qu'il profère, de l'autre une « énonciation distanciée » (mais non disjointe) dans le cas du présent intemporel, qui est valable en tout temps, y compris le présent de parole, et qui peut se répéter sans cesse. Dans ces deux emplois, le monde est actualisé ou actualisable, alors que le présent historique, inscrit dans la narration au passé, est plutôt focalisé sur la diégétisation et se sépare de la situation d'énonciation (Adam, Lugrin et Revaz, 1998 : 85).

2. Présent de parole et présent de pensée

Comme le déclarent Riegel, Pellat et Rioul (1994 : 299), un énoncé au présent « indique un événement ou un état de choses contemporains de l'acte d'énonciation, et ce procès est présenté comme vrai par le locuteur au moment de l'énonciation ». Ce sont ces conditions de vérité invariables qui mythifient l'instant de parole jusqu'à transformer le temps verbal inhérent en un tiroir auto-référentiel : le présent ne ferait allusion qu'au moment de l'énonciation qu'il saisit.

Dans la perspective d'un logicien raffiné comme Gottlob Frege⁶ qui a distingué la sémantique logique de la sémantique linguistique, le contenu d'une phrase au présent peut dépasser la pensée qui y est exprimée. D'ailleurs, un procès au présent peut coïncider, plus ou moins partiellement, avec le présent du locuteur. Le logicien allemand s'exprime comme suit⁷ :

⁶ Gottlob Frege (Wismar, 1848-Bad Kleinen, 1925), mathématicien et philosophe, est considéré comme le fondateur de la logique moderne. Il a développé des théories originales sur le langage et sur la valeur scientifique de la pensée.

⁷ Les remarques de Frege sur le présent générique sont liées à l'allemand, mais elles peuvent être élargies au français.

Le *tempus praesens* est employé de deux manières différentes : en premier lieu pour donner une indication de temps, en second lieu pour supprimer toute limitation dans le temps, quand l'intemporalité ou l'éternité est partie intégrante de la pensée. [...] Si le *praesens* comporte, au contraire, une indication de temps, il faut savoir quand a été prononcée la proposition pour comprendre correctement la pensée. Le temps où les paroles sont prononcées est alors une partie de l'expression de la pensée. (Frege, 1971 : 78)

Si l'on exclue le second emploi du présent cité, qui ne peut avoir aucune datation précise (c'est le cas du présent intemporel, également appelé permanent), l'idée du présent (ici générique) comme « indicateur de temps » est liée à l'actuel. Lorsque Frege déclare que le temps présent est une partie de l'expression de la pensée, il ne signale pas que ce moment (*chronos*) est une partie intégrante de l'énoncé (*logos*), ce qui serait abusif. À l'en croire, l'intervalle de temps servant à fixer la pensée que l'on exprime et qui coïncide avec le moment de production de l'énoncé constitue de par lui-même un paramètre contextuel.

Si on veut dire aujourd'hui la même chose qui fut exprimée hier avec le mot « aujourd'hui », on remplacera ce mot par « hier ». Bien que la pensée soit la même, l'expression verbale doit être différente, pour compenser la modification de sens que la différence des moments où l'on parle ne manquerait pas de produire. Il en va de même avec des mots comme « ici », « là ». Dans tous les cas semblables, le simple énoncé verbal, tel qu'il peut être fixé par l'écriture, n'est pas l'expression complète de la pensée. Pour la comprendre correctement, il faut connaître en outre les circonstances précises qui accompagnent les paroles et qui servent à l'expression de la pensée. On peut ajouter les signes du doigt, les gestes, les regards. (Frege, 1971 : 78)

Frege ne souligne pas l'importance des indicateurs temporels, mais plutôt le rôle que le temps joue dans les manifestations de la pensée. Il s'agit de saisir la dépendance systématique de ce que l'on exprime des circonstances extérieures, parmi lesquelles leur place

dans le temps. Le même énoncé, à des moments différents, peut être employé pour exprimer des pensées différentes, le contenu étant soudé au contexte. Ce contexte se distingue chez Frege comme contexte circonstanciel et comme contexte interactionnel. Le premier correspond à l'environnement physique immédiat du locuteur et de son interlocuteur. Il en découle que les « circonstances précises » dont parle Frege sont les données objectives de la situation, à savoir les trois pôles du locuteur, du moment de l'acte de parole et du lieu de l'acte de parole. Le contexte interactionnel, quant à lui, caractérise les formes du discours et des systèmes de signes qui l'accompagnent : les gestes, la mimique, les tours de parole, etc. La déicticité du présent est donc fonction du contexte et des autres éléments cotextuels contribuant à la deixis.

Frege n'a pas développé une véritable théorie sémantique des temps ni des indicateurs temporels, mais les idées fondamentales qui sont à la base de ses remarques suggèrent que la valeur sémantique d'un énoncé est conçue comme une fonction d'ordre pragmatique. Le fait de considérer la compétence pragmatique du locuteur s'avère également précieux, car, au moment de parole, le sujet bâtit sa visée d'effet⁸. Confronté à une quantité innombrable de situations énonciatives au niveau mental, le locuteur a la capacité de se servir de sa compétence linguistique sélective et de choisir ses mots selon la situation en vue d'un acte d'énonciation bien défini. Par conséquent, le sens d'un énoncé n'est pas donné uniquement par son sens linguistique, mais également par son sens contextuel.

⁸ L'acte d'énonciation commence par la visée d'effet et s'achève par le dit effectif. Ou mieux, le savoir-dire puissanciel précède l'acte d'énonciation et le dit effectif en constitue le stade terminatif (Joly, 1987 : 41). Aucune linéarité ne doit être envisagée : la structure de l'acte d'énonciation est fort complexe en raison des différentes opérations en continuité qui assurent la transition de la puissance à l'effet par le biais de l'effectuation. Le savoir-dire puissanciel devient savoir-dire effectif de la visée d'effet, associé au dire puissanciel de la visée phrasique, avant d'aboutir au dire effectif, perméable au dit puissanciel, qui débouche sur le dit en bonne et due forme-matière.

Imaginons une conversation au téléphone⁹ où une grand-mère veut avoir des nouvelles de l'enfant de sa nièce :

[1] – Camille ?

– Oui ?

– Je ne te sens pas rassurée. Tout va bien ? Paul, qu'est-ce qu'il fait ? Il pleure ?!

– Il sanglote. Il veut sortir.

La localisation temporelle de cet énoncé constatif « il sanglote » est liée au moment simultané entre la question et la réponse. L'instant dépassant le contexte d'émission de la question est évident : l'enfant continue de pleurer. Le présent ne semble pas manifester dans ce cas de caractéristiques spéciales : il représente tout simplement l'action cursive que l'enfant accomplit. Le devenir du procès est assuré par l'imperféctivité lexicale du verbe *sangloter*, qui situe dans l'immanence l'acte de pleurer.

Il suffit de changer de situation et d'ajouter à un verbe-cadre comme *jouer* un verbe perfectif pour saisir la différence :

[2] – Allô ! Coucou ! Qu'est-ce qu'il fait, mon trésor ?

– Il joue. Oh, maintenant il ouvre ton sac à billes !

– Il le trouve beau ? C'est juste un bout de tissu, ma chère.

La soudaineté exprimée par le verbe *ouvrir* qui désigne un acte ponctuel dans le cadre temporel du jeu ne peut que suggérer l'emploi immédiat des billes, mais non pas le prolongement de l'action d'ouvrir le pochon à coulisse, ce qui transmet une idée de concomitance close entre la parole de la mère de l'enfant et l'action d'ouvrir de celui-ci.

⁹ Nous rassurons le lecteur en déclarant que les exemples donnés sont fabriqués en termes généraux dans le but d'expliquer la théorie du présent « de parole » et dans l'espoir de clarifier les positions de certains linguistes là-dessus. Il nous paraît utile d'illustrer les propriétés du présent en vue de reconstruire sa logique. Les apports de la psychomécanique du langage combinés avec les résultats de la grammaire traditionnelle nous ont permis de mieux saisir la fonction référentielle des temps verbaux et de comprendre le rapport existant entre le temps et le contexte.

Le rôle de l'aspect est donc important, quoique subrepticement. Il faut ajouter que le présent de parole n'est pas borné aux actions imperfectives ou perfectives, car il peut également exprimer des états (souvent résultats) que l'on peut référer à un constat.

- [3] – Paul dort. Il a beaucoup joué avec ses billes. Il en a marre.
 (Sourire)
 – Tant mieux ! Ça fait du bien l'école !

L'instant de parole renvoie ici à l'instant de conscience actuelle où la mère évalue cognitivement la situation de bien-être du dormeur en identifiant sa cause : le plaisir de jouer a atteint son comble en épuisant les énergies de l'enfant. Le présent « (en) a (marre) » est actuel, car il affleure dans la pensée de la mère avant d'être physifié dans le dit.

Il peut être utile de différencier à ce point entre le « présent de parole » et le « présent de pensée ». Comme le remarque Joly (1994 : 57-58), le présent de pensée n'est pas lié au présent *stricto sensu*, car il peut englober le temps de la mémoire, voire le temps de l'imaginaire. Dans une perspective cognitive convaincue, notre conscience du présent permet la perception du réel, le souvenir et la projection.

Ce présent peut s'éloigner du présent d'énonciation par un pouvoir d'actualisation qui garde pourtant l'ancre dans le présent proprement dit. Il se peut que le partage entre l'inaccompli et l'accompli ne soit plus assez clair. Par exemple :

- [4] – Il dort depuis longtemps. Je le laisse se reposer.

L'actualité de *dort* est manifestement plus large, déterminée par un localisateur, *depuis longtemps*, qui exprime les bornes du laps de temps. Dans ce cas, l'extension qui englobe l'instant de parole en remontant dans le passé privilégie de ce fait le chronotype ω et exprime une continuité ininterrompue, garantie par la performativité floue de *Je le laisse se reposer*.

Cet instant peut également se définir comme un seuil élargi en pensée dans l'exemple suivant :

[5] – Paul dort, tu sais. Il est désormais 8h30.

L'actualité de cet énoncé constatif est ce qui se passe « maintenant », mais aussi « tous les soirs à cette heure-là ». Si le contenu lexical du verbe est partie intégrante du procès, la fonction itérative dépend ici de l'énoncé dans son entièreté, de sa mise en discours. Il n'est pas erroné de lire dans le continuum langue/discours l'idée que ce qui est aspectuel peut aller au-delà du lexème et se situer donc dans le dit, dans la suite, dans le pragmatique.

3. Présent effectif

Le caractère non-marqué ou neutre du présent, ce tiroir pouvant figurer dans n'importe quel contexte temporel, exclurait les relations avec le moment effectif de parole. Quant à l'idée insolite de lire dans le présent une forme préverbale dépendant d'une opération mentale préalable à la répartition en époques, elle relativise les données.¹⁰

Afin de comprendre l'existence ou l'absence du lien avec l'actualité, il est pour nous souhaitable d'examiner les variations du présent et de tenir compte des deux chronotypes qui le composent¹. D'abord, il est convenable de définir celle-ci comme le *nunc* garanti même en termes mémoriels (orientation vers le passé) ou imaginaires (orientation vers l'avenir), en porte-à-faux entre le révolu et le prospectif. Ce qui renforce la notion d'actuel la plus courante. Ensuite, le présent de parole comporte la prise en compte d'un être ou d'un procès singuliers auxquels ce temps verbal est applicable : au-

¹⁰ Pour un commentaire savant de ces « options explicatives », voir Barceló et Bres (2006 : 123-124).

cune universalisation ne serait donc possible, sous peine de perdre le statut élargi d'actuel.

Comme l'explique savamment Martin (1971 : 87-92), il existe trois types de variations : i) variations de largeur des deux chronotypes, qui peuvent occuper tout l'espace temporel ou un espace réduit ; ii) variations d'équilibre entre les deux chronotypes ; iii) variations du point d'origine. Nous ne sommes intéressée que par les deux premières, car la troisième variation relève d'une relation de subjectivité, c'est-à-dire que le temps ne renvoie plus au locuteur en tant que producteur d'un acte d'énonciation qui permet de ranger le dit dans la ligne du temps, mais bien à l'énonciateur qui veut dramatiser son histoire (Mellet, 1980, 2000).

En premier lieu, l'ampleur des chronotypes détermine l'espace temporel que le verbe occupe. Entre la largeur minimale et intermédiaire se déploient les présents aspectuels : ponctuels dans le premier cas, duratifs ou itératifs dans le second cas. Si le procès couvre l'espace temporel dans sa globalité, on a soit le présent intemporel, soit le présent définitoire, si l'on veut garder la distinction purement sémantique entre les deux.

Plus précisément, le présent t_0 peut s'avérer ponctuel (perfec-tif) ou duratif (imperfectif). Quant à l'itérativité, elle peut être appréciée par défaut ou à l'aide d'adverbiaux fréquentiels. Qui plus est, la récursivité peut s'exprimer comme une information que l'on rajoute à la cursivité du moment [6] :

- [6] – Paul, dort-il ?
 – Oui, il dort en ce moment, comme d'habitude.

Quant au présent intemporel, on pourrait le confondre avec un énoncé au présent standard dans la mesure où il en témoigne un épisode :

- [7] – Tais-toi, cette fois-ci on ne peut succomber : le jeu en vaut la chandelle. On va frapper la bille de maman.

[8] Dans un pari, il est bon de mesurer les risques, de savoir si le jeu en vaut la chandelle.

Certes, le présent intemporel ne pourrait accepter la référence adverbiale de simultanéité avec le « présent » de l'acte de parole. L'opération de désambiguïsation se fonde alors sur les informations cotextuelles : spécifiques dans [7, *cette fois-ci*] et génériques dans [8, *dans un pari*, c'est-à-dire toutes les fois où l'on s'engage dans un pari]. La lecture interprétative de l'acception « gnomique » [8], qui est à la fois maximalement virtuelle et actuelle, diffère de [7] où l'indétermination temporelle qui définit la panchronicité de cet emploi est annulée en rattachant le procès au moment de l'énonciation.

En deuxième lieu, dans le cas du présent dissymétrique où l'on privilégie l'un des deux chronotypes, très souvent α , la saisie du présent peut se produire avant la réalisation du procès, souvent perfectif, en insistant pourtant sur l'intention qui seule appartient au moment de parole :

[9] – Paul, dort-il ?

- Non, il ne dort pas. Aujourd'hui il est occupé à jouer avec ses billes.
- Attends, j'arrive.

J'arrive se situe du côté de l'inaccompli. C'est le présent orienté vers le chronotype α .

Si c'est le chronotype ω qui a le dessus, le présent remplit la fonction d'un passé récent :

[10] – Paul s'est endormi sur le sofa tout de suite.

- C'est normal : il sort de l'école où il a joué à n'en plus finir.

Il sort a la valeur d'un présent composé, confirmée par le temps de la relative déterminative, au sens où le résultat est étroitement

lié aux activités de l'école qui pèsent sur la résistance physique de l'enfant.

Enfin, nous allons écarter le présent « désynchronisé » (historique ou, plus rarement, prophétique), qui dérive d'un décalage fictif de son point d'origine (Martin, 1971 : 92). C'est un présent qui ne marque pas les deux époques « absentes »¹¹ du passé et de l'avenir. Puisque ces emplois n'impliquent pas la prise en compte de t0 et qu'il n'y a donc pas de correspondance entre le moment de locution et l'événement raconté, ils doivent être évalués comme des temps rapportés à d'autres temporalités, des temporalités inscrites dans le texte. Par exemple, le présent historique ou de narration décrit un procès qui ne serait « ni lié à la situation (comme pour le présent déictique), ni coupé de celle-ci (comme pour le passé simple) mais situé par rapport à un repère fictif construit à partir du moment de l'énonciation » (Maingueneau, 1993 : 52). À la limite, il peut y avoir un rapport analogique entre le présent historique et le présent actuel, mais aucune nuance d'ordre énonciatif n'est détectable dans le présent de narration. Il n'est pas fortuit que le présent de parole puisse être employé en construction phrastique isolée, alors que le présent évoquant des faits passés a besoin d'un élargissement textual, d'une suite, à savoir d'une scène :

[11a] Je fais du thé.

[11b] *Hier je fais du thé.

[11b] Hier je fais du thé, mais après quelques minutes je réalise que je n'ai plus de sucre ni de citron chez moi et je dois sortir.

Il paraît donc incorrect de construire une seule phrase au présent de narration [11b].

¹¹ « [...] par rapport au “présent” de parole, qui est *le seul instant actuel*, le passé et le futur sont des “absents” [...] » (Joly, 1995 : 45).

Aucun problème ne se pose dans le cas du présent ayant valeur de passé récent [12] ou de futur situé dans le voisinage plus ou moins immédiat du présent [13]. Au téléphone :

[12] – Me voilà. Je sors du supermarché. Je viens d'acheter des biscuits moelleux au miel.

[13] Ce soir j'appelle à nouveau Camille. Elle sera là.

Dans le cas de *j'appelle*, il s'avère utile d'approfondir sa fonction référentielle. Dans de nombreux emplois contextuels, on pourra dire que le moment désigné coïncide avec t0, mais dans des emplois relativement fréquents comme le présent *pro futuro* la lecture interprétative peut différer selon le type de contextualisation :

[14] COUTURE : – Est-ce que vous pouvez finir ce travail d'ici mercredi ? (Touratier, 1996 : 74)

Soit la couturière est en train de coudre quand la cliente lui pose cette question (présent de parole asymétrique orienté vers l'avenir), soit elle n'a pas encore commencé son travail, mais est déjà à même d'en évaluer la durée (présent de parole axé sur le verbe *pouvoir*)¹². Comme le déclarent Le Goffic et Lab (2001 : 79), le présent *pro futuro* est « lié de façon privilégiée à la sphère de l'énonciateur : les procès envisagés doivent en quelque façon être engagés dès le moment présent, vers un avenir maîtrisé, et cette maîtrise nécessite que la relation au présent soit établie ».

Pour conclure, les temps et les adverbiaux temporels ont des contenus distincts. La qualité référentielle des temps est plus vague que celle de la plupart des adverbiaux, même quand ceux-ci expriment une datation approximative. Il se peut également que la

¹² Touratier (1996 : 75) observe, à l'instar de Wagner et Pinchon (1962 : 345), que cette durée débordant le temps de communication du locuteur peut être signalée par des circonstanciels de temps.

référence exprimée par le présent soit plus importante que celle des adverbiaux, qui s'avèrent pourtant utiles pour préciser le morphème temporel. En effet, si l'on compare :

[15] – Regarde, elle se déplace en ce moment-ci vers le trou...

[16] – Petite pause, mamie.

– Bon café. Je reviens sous peu.

L'adverbial *en ce moment-ci* [15] indique l'instant précis où le locuteur s'aperçoit que la bille dont on parle bouge, mais sa fonction peut être somme toute marginale. Par contre, l'adverbial *sous peu* [16] est ici plus « efficace » que ne l'est le morphème signalant le présent futural.

Conclusion

Le présent de l'indicatif jouit d'un éventail d'emplois, savamment classés dans les grammaires, que le contexte démultiplie, mais éviter de reconnaître au présent sa valeur déictique de base, c'est consentir au compromis aspectuel qui déclenche toute une série d'analyses axées sur le sémantème du verbe, hors repère. La dimension pragmatique acquerrait donc une fonction nette.

Il faudrait judicieusement différencier ce qui appartient au système-langue et ce qui relève du contexte. En principe, le présent dénote un instant concomitant à la communication du locuteur, mais se charge d'informations notionnelles données par la base lexicale du verbe concerné qui peuvent influencer, le cas échéant, l'interprétation de la variation des deux chronotypes. Quant aux circonstanciels de temps qui participent à la configuration de la référence actuelle, ils permettent de délimiter le procès décrit ou d'en étoffer l'aperçu temporel. Faute d'un repère, ce tiroir se sert par défaut de la situation d'énonciation. Malgré sa vacuité sémantique, que bon

nombre de linguistes lui confèrent en raison de sa plasticité – il désigne aisément l'actuel, le passé et le futur dans différents contextes –, un rapport fonctionnel est toujours instauré avec le point d'énonciation. Sauf dans le cas de ce que l'on pourrait appeler le présent de reportage, où le rapport entre le moment que le présent dénote et t_0 est presque parfait, il n'existe pas de coïncidence totale. Si le présent de parole, comme on l'estime souvent, possède une valeur temporelle dénotative, alors on peut à notre avis y intégrer le présent *pro futuro*. Quant au révolu étroitement lié au moment du locuteur, le présent ayant valeur de passé récent appartient à la sphère du présent, car une remarquable relation d'ordre aspectuel est établie par rapport au moment d'énonciation. On peut alors aller jusqu'à dire que les deux présents aspectuels que l'on vient d'évoquer englobent avec certitude le moment de parole. Pour ce qui est du présent intemporel, doué de la faculté exceptionnelle de s'actualiser, il pourrait se muter en présent de parole au cas où t_0 serait compris dans l'un des instants impliqués par la vérité générale exprimée.

Bibliographie

- ADAM, Jean-Michel, LUGRIN, Gilles, REVAZ, Françoise (1998) : « Pour en finir avec le couple récit/discours », *Pratiques*, 100, p. 81-98.
- BARCELÓ, Gérard Joan, BRES, Jacques (2006) : *Les temps de l'indicatif en français*, Paris, Ophrys.
- BENNINGER, Céline, CARLIER, Anne, LAGAE, Véronique (éds) (2000) : « Le présent », *Travaux de linguistique*, 40.
- BENVENISTE, Émile (1974) : *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, Paris, Gallimard.
- DAMOURETTE, Jacques, PICHON, Édouard (1911-1936) : *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, d'Artrey.
- DENIS, Delphine, SANCIER-CHATEAU, Anne (1994) : *Grammaire du français*, Paris, Librairie Générale Française.

- FREGE, Gottlob ([1918], 1971) : « La pensée », in *Écrits logiques et philosophiques*, Paris, Seuil, p. 170-195.
- GUILLAUME, Gustave (1929) : *Temps et verbe*, Paris, Klincksieck.
- GUILLAUME, Gustave (1984) : « De la double action séparative du présent dans la représentation française du temps », in *Langage et science du langage*, Paris/Québec, Nizet/Presses de l'Université Laval, p. 208-219.
- IMBS, Paul (1968) : *L'emploi des temps verbaux en français moderne. Essai de grammaire descriptive*, Paris, Klincksieck.
- JOLY, André (1987) : *Essais de systématique énonciative*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- JOLY, André (1994) : « 'Actuel', 'actualité', 'actualisation' et quelques notions connexes chez Gustave Guillaume et en psychomécanique du langage », *Modèles linguistiques*, XV, 2, p. 55-67.
- JOLY, André (1995) : « De quelques constantes dans la représentation du temps », *Modèles linguistiques*, XVI, 1, p. 27-52.
- LE GOFFIC, Pierre (éd.) (2001) : *Le présent en français*, Cahiers Chronos, 7, Rodopi, Amsterdam/New York.
- LE GOFFIC, Pierre, LAB, Frédérique (2001) : « Le présent 'pro futuro' », in LE GOFFIC, Pierre (éd.), *Le présent en français*, Cahiers Chronos, 7, p. 77-98.
- MAINGUENEAU, Dominique (1993) : *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Dunod.
- MARTIN, Robert (1971) : *Temps et aspect : essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*, Paris, Klincksieck.
- MELLET, Sylvie (1980) : « Le présent *historique* ou *de narration* », *L'Information Grammaticale*, 4, p. 6-11.
- MELLET, Sylvie (2000) : « Le présent », in BENNINGER, Céline, CARLIER, Anne, LAGAE, Véronique (éds), « Le présent », *Travaux de linguistique*, 40, p. 97-111.
- RIEGEL, Martin, PELLAT, Jean-Christophe, RIOUL, René (1994, 3^e éd.) : *Grammaire méthodique du français*, Paris, Presses Universitaires de France.

44 • Temporalité et spatialisation : théories et applications

DE SAUSSURE, Louis, STHIOUL, Bertrand (1998) : « L'approche psychologique : Damourette et Pichon », in MOESCHLER, Jacques (éd.), *Le temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle*, Paris, Kimé, p. 67-85.

TOURATIER, Christian (1996) : *Le système verbal français*, Paris, Armand Colin.

WAGNER, Robert Léon, PINCHON, Jacqueline (1962) : *Grammaire du français classique et moderne*, Paris, Hachette.

Réflexion sur la représentation schématique guillaumienne de la chronogénèse : le cas du français contemporain

Virginie CULOMA SAUVA

Aix-Marseille Université, CAER,
Aix-en-Provence, France

Abstract: We propose, in a psychomechanical approach nourished by the Guillaumian schematic representation of chronogenesis, a description of the new organization of temporal paradigms in the discourses of the French neo-standard, as a consequence of an evolution of their organization from Latin to Romance languages.

Résumé : Nous proposons, dans une approche psychomécanique nourrie de la représentation schématique guillaumienne de la chronogénèse, une description de la nouvelle organisation des paradigmes temporels dans les discours du néo-standard français, conséquence d'une évolution de leur organisation du latin aux langues romanes.

Nous constatons une évolution de l'organisation des paradigmes temporels du latin aux langues romanes, ainsi que dans les discours du néo-standard français. Nous proposerons, dans une approche psychomécanique, une tentative de description de cette

nouvelle organisation en nourrissant notre réflexion de la représentation schématique guillaumienne de la chronogénèse.

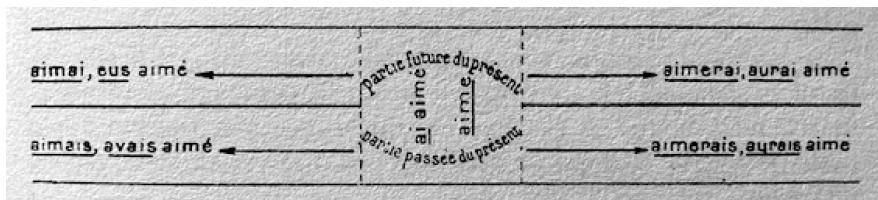
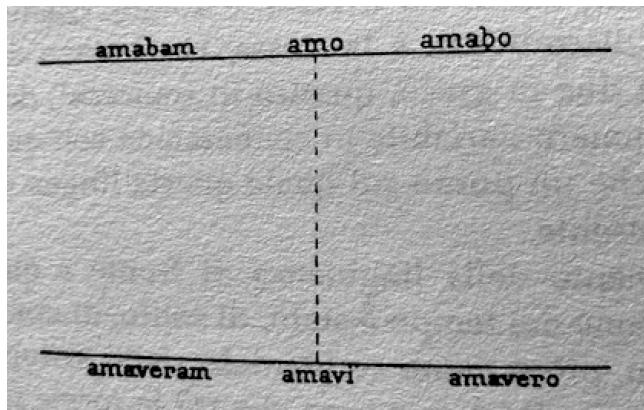


Fig. 1 : Évolution des chronothèses de l'indicatif du latin au français

Dans *Temps et verbe*, Gustave Guillaume (1984 : 2) explique que le système du temps en français s'articule autour d'un axe – sa base analytique – qui a changé par rapport au système latin car :

[...] ce n'est plus l'opposition de Présent à Passé, mais, dans le Présent même, celle de ses éléments constitutifs : la parcelle de Passé et la parcelle de Futur qu'il enferme ; et c'est autour de cette opposition, prise comme axe du système, que se développent les époques passée et future.

Guillaume précise en note que « la distinction de la construction simple *aimer* et de la construction composée *avoir aimé*, n'est pas une distinction de temps mais d'aspect ». La différence d'emploi

du changement d'aspect du latin au français est due au stade avancé du français en ce qui concerne la libération de la morphologie par rapport au sémantème. Le mot français a perdu tout ou partie de ses marques morphologiques par rapport au latin, elles sont antéposées dans des particules indépendantes (Saffi, 2000 et 2010 : 98-99).

Le mot latin est composé d'un sémantème suivi d'un morphème, il est relayé dans les langues romanes par un groupe de mots (ou syntagme) qui tend à présenter d'abord le morphème dans des particules isolées qui précèdent et introduisent dans le discours le sémantème. Cette nouvelle façon d'envisager le mot, son rôle dans la phrase et sa construction, a fait évoluer l'ordre latin ([sémantème + morphème], ex. : *lib-er*), en un nouvel ordre pour l'italien ([morphème + sémantème + morphème bis], ex. : *il libr-o*), et pour le français : [morphème + sémantème], ex. : *le livr(e)*.

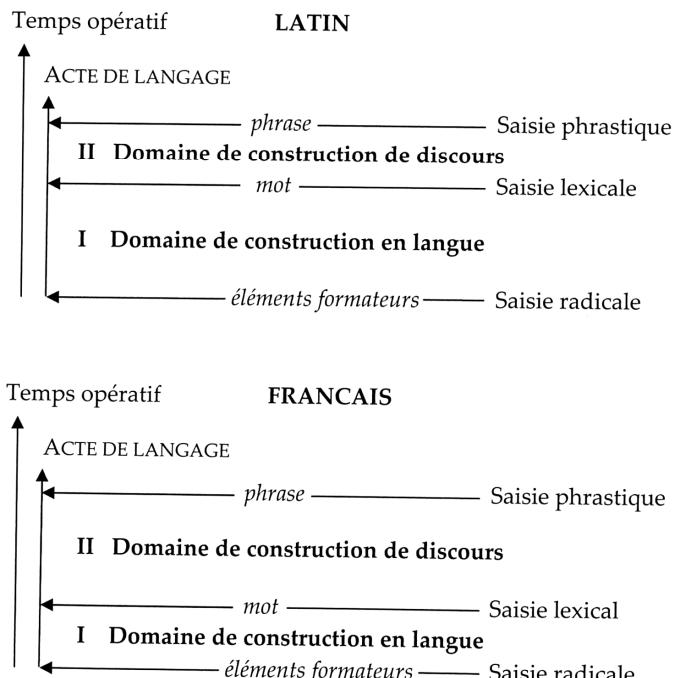


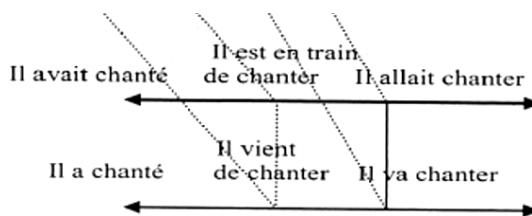
Fig. 2 : Évolution de la position de la saisie lexicale du latin au français

Parce que la saisie lexicale sur le temps opératif de l'acte de langage latin est tardive, il existe en latin, entre le sémantème et le morphème, un lien inhérent à la construction du mot. Celle-ci a lieu en langue et le mot latin n'existe pas en tant que tel en puissance, mais seulement sous la forme d'un radical. En revanche, la forme du mot-en-effet contient la forme du radical-en-puissance auquel vient s'ajouter la désinence. Par conséquent, le mot latin ne se rattache pas à la notion générale, il ne peut être qu'un cas particulier, le mot français actuel est un sémantème général, indépendant de son utilisation dans le discours, car la saisie lexicale du français est précoce.

Dans le plan verbal, la conjugaison latine à double niveau (*infектum/perfectum*) propose deux catégories de désinences que l'on associe à un radical pour construire un verbe. Les langues romanes, avec l'opposition 'temps simple/temps composé', dégagent l'aspect de la substance des verbes puisque cette information est antéposée dans un auxiliaire. Le mécanisme général de l'expression du temps impliqué (inaccompli/accompli) est appliqué à tous les verbes (Rocchetti, 1987 : 29 ; Saffi, 2000 et 2010 : 99).

Le français contemporain possède deux gammes de temps *in esse* : l'une plus conservatrice (généralement employée dans le récit), l'autre plus aboutie en ce qui concerne l'antéposition de la morphologie verbale dans un auxiliaire (qui est utilisée la majeure partie du temps en situation de conversation). On libère ainsi la personne de rapport (accord, temps) du sémantème verbal. À ce stade, le changement d'aspect temps simple/temps composé se libère entièrement du sémantème et de son temps intérieur (la distribution accompli/inaccompli du temps impliqué), pour construire un nouveau système dans lequel les informations de support (personne sujet) et de rapport (accord, temps) ont acquis un haut degré de généralisation, sont indépendantes du sémantème verbal et peuvent donc s'appliquer à tous les verbes. Ce qui reste lié au sémantème est une partie du temps impliqué (participe passé, infinitif), une autre partie étant parfois antéposée dans la préposition *de* dans les constructions *je viens de finir* et *je suis en train de finir* (Saffi, 2000 et 2010 : 100 ;

Saffi, 2002 et 2010 : 127). Ainsi le sémantème se décline selon sa saisie sur le temps opératif de la chronothèse *in posse*. Une fois posés la personne support (*je, tu, il*), le temps expliqué (auxiliaire), la personne de rapport (désinence de l'auxiliaire) et une première partie de l'information du temps impliquée (préposition *de*, ou aucune marque), le procès est saisi à l'initiale (infinitif) ou à son aboutissement (participe passé) (Saffi, 2000 et 2010 : 100).



JÉ	VIENS	DE	FIN-	-IR
Personne de support	+ temps expliqué	+ temps impliquée 1	+ sémantème	+ temps impliquée 2 (personne de rapport en puissance)

JÉ	SUIS EN TRAIN	DE	FIN-	-IR
Personne de support	+ temps expliqué	+ temps impliquée 1	+ sémantème	+ temps impliquée 2 (personne de rapport en puissance)

Fig. 3 : Chronothèse *in esse bis* du français standard

Concernant la chronothèse *in fieri*, celle du mode subjonctif, le déclin de l'emploi de l'imparfait du subjonctif a commencé vers le milieu du XIX^e siècle et s'est fortement accentué dans la deuxième moitié du XX^e siècle. Son usage, très étendu en ancien français, s'est progressivement restreint dans le langage parlé jusqu'à nos jours où il est devenu tout à fait désuet dans la langue courante ou informelle, tandis que son usage dans la langue formelle et même littéraire a également cessé d'être systématique. Selon le *Bescherelle/Bon*

Usage, en dehors de la troisième personne du singulier, il est devenu rare. De manière générale, le français parlé contemporain lui préfère le subjonctif présent (Ex. 1 et 2). Une étude des prix Goncourt sur plusieurs années (Barral : 1980) a montré que même ces auteurs faisaient des confusions entre la 3^e personne du singulier du passé simple de l'indicatif et la 3^e personne du singulier de l'imparfait du subjonctif (Ex. 3 et 4). Concernant le présent du subjonctif, on constate son maintien grâce aux verbes dont le morphème du subjonctif présent se distingue du morphème de l'indicatif présent, même en discours informel (Ex. 5 et 6).

Concurrence du présent du subjonctif :

- Ex. 1 : *Ils voulaient que la France redevînt un Empire.*
> *Ils voulaient que la France redevienne un Empire.*
Ex. 2 : *Je voulais que tu vînsses.*
> *Je voulais que tu viennes.*

Homophonie 3^e personne à l'imparfait du subjonctif et au passé simple de l'indicatif :

- Ex. 3 : *Qu'il parlât / il parla*
Ex. 4 : *Qu'il vînt / il vint*

Maintien du subjonctif présent en français informel :

- Ex. 5 : *Qu'est-ce tu veux qu'j'y fasse, c'est pas moi qui décide !*
Ex. 6 : *Faut absolument qu'tu sois là demain !*

Ces différentes remarques peuvent être synthétisées dans un schéma guillaumien de la chronogénèse du français standard (Saffi, 2000 et 2010 : 114), de droite à gauche les formes synthétiques puis composées et recomposées, de haut en bas les trois chrono-thèses *in posse*, *in fieri* et *in esse* correspondant aux modes nominal, subjonctif et indicatif :

Chronogenèse du français

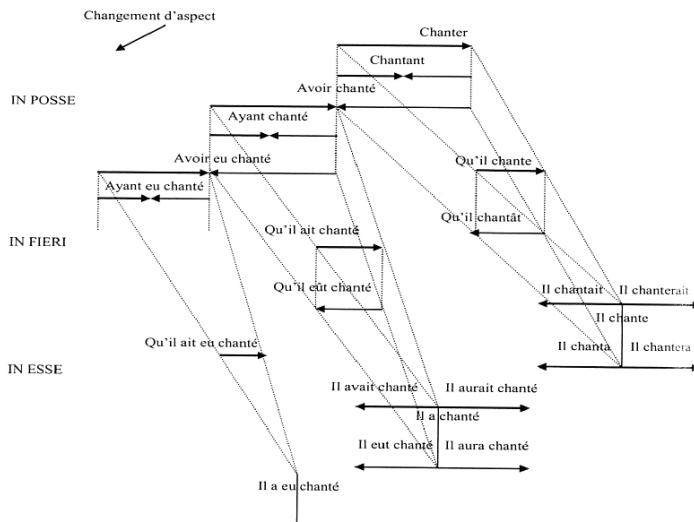


Fig. 4 : Chronogenèse du français standard
(Saffi, 2000 et 2010 : 114)

Chronogenèse bis

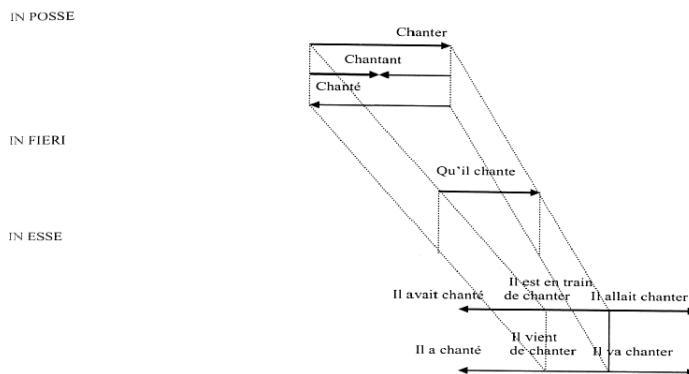


Fig. 5 : Chronogenèse du français néo-standard
(Saffi, 2000 et 2010 : 115)

Dans ce schéma de la chronogénèse du français néo-standard (Saffi, 2000 et 2010 : 115), on constate que la chronothèse *in fieri* est simplifiée, un seul temps est retenu, le présent. Cependant, cette chronothèse est toujours présente car elle représente une étape indispensable sur le temps opératif qui mène de la chronothèse *in posse* (mode nominal), moment de la conception du temps impliqué, à la chronothèse *in esse* (mode indicatif analytique) moment de la conception des époques (temps expliqué distinct du temps impliqué) qui recycle les formes du temps *in posse* dans des constructions qui font dire aux typologues que le français a des tendances isolantes et qu'il est de moins en moins flexionnel. L'étape intermédiaire, la chronothèse *in fieri* (mode subjonctif), bien que réduite à sa plus simple expression (un seul temps), reste néanmoins indispensable car elle est le lieu de la conception de la personne sujet (représentée en discours par un pronom personnel obligatoire) et de la première conception du temps expliqué (en partie marqué en discours par la conjonction de subordination et en partie par une désinence verbale en cours de déflexion).

Il convient de préciser que le futur simple et le passé simple de l'indicatif sont toujours en usage mais réservés à des niches spécialisées dans le récit historique pour lequel le locuteur est peu impliqué puisque jouant le rôle du conteur. On constate d'ailleurs que les jeunes enfants mettent en place très tôt ces deux temps synthétiques, même s'ils tendent à en simplifier la flexion (*J'avançai vers l'eau et y trempa mes pieds*)¹. On constate sur les deux chronothèses *in esse* (du français formel) et *in esse bis* (du français informel) que l'évolution de l'image-temps reflète l'évolution historique du latin au langues romanes. En effet, l'ontogenèse du temps français actuel reparcourt sa phylogénèse : on observe le même glissement dans le passé de la forme de *perfectum* du présent (*amavi* : *perfectum* de

¹ Exemple de production écrite par un élève d'école primaire (CM2), cité par Frédéric Sabio, LPL, AMU, lors d'une conférence orale au CLAIX en juin 2014, cité par S. Saffi, 2014, en ligne : <https://hal-amu.archives-ouvertes.fr/hal-01431745/document>.

présent latin est devenu un *perfectum* de passé, le passé simple ; à nouveau le passé composé du français formel, *perfectum* de présent, glisse dans le passé du français informel). De manière générale, on observe ce phénomène de lecture de la phylogénèse du temps en français actuel au niveau de la construction des formes des 3 chronothèses qui se succèdent dans la chronogénèse : les temps *in posse* se construisent encore sur le modèle « radical + désinence », les temps *in fieri* et *in esse* du français formel voient une partie de leur information morphologique s'antéposer (mode, personne) et une autre partie rester dans la désinence (opposition *imperfectum* /ɛ/ vs. *perfectum* /a/), et enfin les temps *in esse bis* du français informel voient toute l'information morphologique s'antéposer au sémantème qui reprend la forme du temps *in posse*.

En guise de conclusion, nous nous projetons dans l'avenir du système verbal français. On peut en lire les indices dans le présent de conversation (*je suis en train de parler* ; *je viens de parler*) où le temps impliqué est en partie antéposé dans la préposition *de*. Le mouvement évolutif d'antéposition de la morphologie est-il amené à se poursuivre ? La prochaine étape sera-t-elle la généralisation du temps impliqué et son autonomie par rapport au sémantème ? Une situation qu'illustre l'infinitif anglais exprimé par la préposition *to* suivi du sémantème sans plus aucune marque morphologique (*to love* « aimer »), une forme qu'il prend dans le domaine nominal (*a love* « un amour ») comme dans le domaine verbal (*I love* « J'aime »).

Bibliographie

- GUILLAUME, G. (1984), *Temps et verbe*, suivi de *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Champion.
- ROCCHETTI, A. (1987), *Chroniques italiennes*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, n° 11/12.
- SAFFI, S. (2000), « Subjonctif imparfait, temps de l'hypothétique ou des zygomatiques ? » in *Italies*, Revue d'études italiennes, Université

- de Provence, n° 4 : *Humour, ironie, impertinence*, Hommage à Mr le Professeur Georges Ulysse, vol. 2, p. 785-815. Réédité in S. SAFFI (2010), *Études de linguistique italienne. Approches synchronique et diachronique de la psychosystématique de l'italien*, Cluj-Napoca (Roumanie), Presa Universitară Clujeană, p. 95-116.
- SAFFI, S. (2002), « La faute de conjugaison, une conséquence de l'exercice de traduction ou le reflet de l'évolution du système verbal ? » in *Cahiers d'études romanes*, Revue de l'équipe d'accueil études romanes, Université de Provence, nouvelle série n° 7 : *Traduction et Plurilinguisme*, vol. 1, p. 125-166. Réédité in S. SAFFI (2010), *Études de linguistique italienne. Approches synchronique et diachronique de la psychosystématique de l'italien*, Cluj-Napoca (Roumanie), Presa Universitară Clujeană, p. 117-158.
- SAFFI, S. (2014), « De l'intérêt d'une étude contrastive des bandes dessinées *Topolino* et *Le journal de Mickey* », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai – Studia Philologia*, Universitatea Babeş-Bolyai, 2014, LIX (3), p. 7-23.

À quel stade en est notre connaissance des sources de Guillaume ? Pour une contribution à la lumière du débat philosophico-scientifique de son époque

Alberto MANCO
Università di Napoli « L'Orientale », Italie

Le phénomène fondamental du temps est le futur.
(Martin Heidegger)

Abstract: The question of Gustave Guillaume's sources and scientific references, especially those concerning the nature of physical time, must still be considered, at least in part, as open. Indeed, Guillaume's reflections on certain linguistic themes appear to be in assonance with the philosophical-scientific reflection of his time: it is therefore difficult to believe that such an assonance is accidental, especially if one considers that in his founding work *Temps et verbe* (1929) he introduces chronogenesis and does so in terms of a true "discovery" of the mechanisms that regulate the realization of language in what is identified for the first time, in linguistics, as "operative time".

Résumé : La question des sources et des références scientifiques de Gustave Guillaume, notamment celles relatives à la nature du temps physique, doit encore être considérée, au moins en partie, comme ouverte. En effet, les réflexions de Guillaume sur certains thèmes linguistiques apparaissent en assonance avec la réflexion philosophico-scientifique de son époque : il est donc difficile de croire qu'une telle assonance soit accidentelle, surtout si l'on considère que dans son ouvrage fondateur *Temps et verbe* (1929) il introduit la chrono-génèse et le fait en termes de véritable « découverte » des mécanismes qui règlent la réalisation du langage dans ce qui est pour la première fois identifié, en linguistique, comme un « temps opératif ».

Introduction

De quel temps parlent les linguistes quand ils parlent de temps ? Peuvent-ils en parler tout en restant en dehors de la réflexion philosophique et scientifique sur le temps à leur époque ? On sait, et on le répète chaque fois, que les locuteurs réalisent une extraordinaire et continue opération d'adaptation de leur expérience spatiale dans l'expérience temporelle : ils mémorisent les espaces et, sur cette base, construisent les temps. Mais ceci est seulement le premier niveau de la question, le niveau non-scientifique, le niveau sans aucune métaréflexion. En fait, la réflexion sur le lien entre temps et langage est très complexe et embrasse des points de vue qui se sont superposés pendant des milliers d'années. À ce propos, Marie-Luce Honeste écrit :

Dans une tradition localiste régulièrement réactivée en linguistique, il est d'usage de considérer que toute représentation du temps est exprimée en termes d'espace, des stoïciens aux comparatistes du XIX^e siècle, de Gustave Guillaume aux sémanticiens cognitivistes (Honeste, 2007 : 471).

La référence à Guillaume (1883-1960), dans une séquence où aucun autre nom n'est cité, est surprenante et en même temps fondée, puisque Guillaume a été le linguiste qui, plus que quiconque, s'est consacré à la relation entre temps et langage. La parabole commence avec la publication de *Temps et verbe* en 1929 et continue jusqu'à sa mort en 1960. Dans la *Leçon* du 20 décembre 1956, il explique que « l'histoire structurale du langage, réduite à l'essentiel, a la forme générale d'une conquête d'espace, d'un espace grandissant destiné à une *mémenté* » (Guillaume, 1982 : 29). Dans la *Leçon* du 3 janvier 1956 (Guillaume, 1982 : 37), Guillaume parle de similitude ontogénique du temps et du langage, expliquant que le temps renferme trois époques sur la base d'un sens descendant objectif, c'est-à-dire du futur vers le passé, ou d'un sens montant subjectif, c'est-à-dire du passé vers le futur. Guillaume a exposé les aires glossogéniques comme des espaces et a expliqué que dans l'histoire structurale du temps, qui est celle de sa spatialisation, il y a conflit des deux sens, prédominance de l'un sur l'autre. En somme, on a ici des considérations qui sont métalinguistiques et pas simplement des constatations de bon sens ou de sens commun. À cet égard, on pourrait rappeler ce qu'écrivait en 1923 le philosophe Ernst Cassirer (1874-1945) :

De manière absolument générale, on peut distinguer trois étapes différentes dans le passage du sens du temps au concept de temps, qui sont également d'une importance décisive pour la réflexion que la conscience du temps trouve dans le langage. Au premier stade, la conscience n'est dominée que par l'opposition du « maintenant » et du « non-maintenant », qui n'a pas encore subi d'autre différenciation ; dans la deuxième [phase], certaines « formes » temporelles commencent à se mettre en place les unes devant les autres, l'action achevée commence à se séparer de l'« inachevée », l'action durable de l'action momentanée, de sorte que [on arrive à la troisième phase, dans laquelle] une distinction bien définie des types d'actions temporelles est élaborée (Cassirer, 2004 : 205).

Le ferment scientifique à l'époque de Guillaume

L'avancement des découvertes scientifiques pendant les années d'enseignement de Guillaume à l'EPHE est extraordinaire. Nous ne mentionnerons ici que quelques passages qui en rendent compte et peuvent utilement contribuer à encadrer la réflexion du fondateur de la psychomécanique du langage. Les mots de Cassirer sont en phase avec la plus lucide réflexion sur la temporalité du XIX^e siècle et de ceux qui suivront. Encore aujourd'hui, on peut la mesurer avec celle de Buzsáki selon lequel :

*La sensation de temps est confinée à un espace relativement court, de quelques dizaines de millisecondes à quelques dizaines de minutes. [...] cet intervalle de temps correspond à la plage temporelle des oscillateurs du cerveau, qui peut servir de métrique interne pour l'étalonnage du temps*¹ (Buzsáki, 2006 : 8).

On sait désormais qu'une partie importante de notre vie mentale est marquée par un rythme de base d'environ trois secondes. Ces évidences s'appliquent aussi, en principe, à la vie du corps, dont le cerveau fait partie ; la « faim » et la « satiété », par exemple, qui dans notre expérience sont constituées comme les deux polarités d'un chemin imaginaire, ne peuvent pas être contrôlées par l'homme : la « faim » et la « satiété » sont ajustables en fonction de la disponibilité des aliments et sont liées aux rythmes de nos viscères. Cette situation est la même du ver de terre à l'homme, la position des pôles fonctionnels étant la même : d'abord la tête, puis l'estomac, puis le système digestif terminal. Cette alternance, cet avant/après qui a une forme temporelle disposée dans un espace (le corps), ne devrait pas surprendre : chaque événement du cosmos, que ce soit

¹ « The feeling of time is confined to a relatively short span from tens of milliseconds to tens of minutes. [...] this time span corresponds to the temporal range of brain oscillators, which may serve as an internal metric for time calibration. »

au niveau macroscopique ou microscopique, semble être réglé sur la base de fréquences. Dans cette perspective, une seconde est le laps de temps pendant lequel l'onde émise par un atome de césum 133 effectue 9.192.631.770 oscillations (Jones, 2000 : 62). Ainsi, nous (les locuteurs non linguistes, mais les linguistes aussi, la question, pour les linguistes, étant nécessairement théorique) sommes confrontés à des faits qui échappent à notre raison et qui sont complètement au-delà de notre perception. À leur tour, à l'échelle macroscopique, les fréquences peuvent être représentées comme des oscillations et même comme des rythmes.

Donc, à côté de la réflexion philosophique dont Cassirer à l'époque de Guillaume n'est qu'un des représentants majeurs, la question des réactions chimiques dites oscillantes, « un aspect spectaculaire de la chimie » (Hack, Battaglia, Buccheri, 2005 : 4 ; nous traduisons) faisait à son tour son chemin dans les sciences pendant les années où Guillaume a vécu. Est-il possible qu'il n'ait pas eu connaissance de ce sujet fondamental, même indirectement ? Improbable, mais pas impossible. Les premières informations sur les réactions oscillantes remontent à 1921, lorsque le chimiste américain William C. Bray (1873-1946) publie un article dans lequel on lit quelque chose d'étonnant : « il est certain que l'évolution de l'oxygène est un phénomène périodique »² (Bray, 1921 : 1264). Une trentaine d'années plus tard, en 1950, le chimiste soviétique Boris Pavlovitch Belousov (1893-1970) tente de reproduire dans un tube à essai le cycle dit « de Krebs », c'est-à-dire les réactions, en circuit fermé, qui sont fondamentales pour la respiration cellulaire et qui, en 1953, ont déterminé l'attribution à Krebs du prix Nobel pour la physiologie et la médecine.

Une preuve à mettre en corrélation avec le fait que les bio-rythmes semblent avoir une véritable genèse endogène moléculaire et dont nous voulons valoriser ici le caractère de périodicité :

² « It is certain that the evolution of oxygen is a periodic phenomenon ».

Belousov est célèbre pour avoir découvert une réaction chimique qui présente spontanément une périodicité temporelle, une « horloge chimique ». [...] Dans l'une de ses dernières interviews, Ilya Prigogine a qualifié la réaction [...] d'« une des plus importantes découvertes du siècle »³ (Pechenkin, 2009 : 365 ; référence à Prigogine in Hargittai, 2003 : 426).

Dans le réseau culturel le plus avancé, les recherches mentionnées concourent à produire encore aujourd'hui des conséquences dans le débat scientifique : on postule désormais que les oscillations neuronales sont essentielles pour la réalisation des fonctions du cerveau les plus profondes et les plus générales. Freeman & Barrie écrivent :

Les neurones individuels génèrent des potentiels d'action qui expriment leur sortie en fréquences d'impulsion, de sorte que les stimuli sensoriels peuvent être exprimés au niveau microscopique comme des schémas spatiaux de déclenchement verrouillé en phase de neurones « détecteurs de caractéristiques » – des paramètres pertinents pour décrire et comprendre la fonction corticale.⁴ (Freeman & Barrie, 1994 : 13)

La question des oscillations neuronales trouve ses racines dans des publications séminales qui doivent beaucoup aux réflexions du psychiatre Hans Berger (1873-1941), l'inventeur de l'électroencéphalographie en 1924. En effet, déjà en 1928, Edgar D. Adrian (1889-1977), prix Nobel pour la médecine et la physiologie en 1932, pouvait tenir pour acquise la possibilité d'une oscillation régulière provenant

³ "Belousov is famous for discovering a chemical reaction that spontaneously exhibits temporal periodicity, a 'chemical clock'. [...] In one of his last interviews, Ilya Prigogine called the [...] reaction "one of the most important discoveries of the century".

⁴ "Single neurons generate action potentials that express their output in pulse frequencies, so that sensory stimuli can be microscopically expressed as spatial patterns of phase-locked firing of "feature detector" neurons relevant parameters for describing and understanding cortical function."

des cellules nerveuses du cortex cérébral, avec une fréquence de 9-10 phénomènes par seconde. En ce qui concerne cette oscillation, connue sous le nom de « rythme α de Berger », Adrian a déclaré que l'acquisition inattendue n'était pas tant le fait que les cellules du cerveau développent une activité électrique, mais la régularité de ce rythme. Sans ces autres recherches et réflexions dans des domaines non immédiatement linguistiques, aujourd'hui nous ne pourrions rien dire sur les phénomènes spécifiques du langage dans une perspective neurolinguistique. Il est aujourd'hui communément admis que le rythme des messages nerveux se mesure en millièmes de seconde : la question présente des articulations importantes et complexes, par exemple dans la perspective neurolinguistique, mais il suffirait ici de dire qu'il faut 1 millième de seconde pour que le signal soit généré dans le corps de la cellule nerveuse et quelques dizaines pour qu'il voyage le long des voies nerveuses ; par exemple, lors de la lecture d'un mot à haute voix, il faut environ 100 millisecondes avant qu'une zone du cortex cérébral soit activée de manière significative et environ 250 millisecondes avant qu'il y ait un indice que sa signification a été comprise. Ainsi, le temps dans lequel nous mesurons l'événement linguistique se mesure en quelques dizaines de millisecondes ; en même temps, personne n'est capable d'avoir conscience d'événements mesurables en microsecondes ou en durées encore plus courtes ; Guillaume, déjà en 1929, écrit :

La pensée en action de langage exige réellement du temps. Il y a là un principe de grande portée en linguistique psychologique et en linguistique générale. (Guillaume, 1929 : 8)

Ce n'est donc pas un hasard si la vigilance se réfère à un ensemble d'actions corporelles mais pas à toutes, à des tempos musicaux mais dans les limites d'un certain intervalle, à la parole mais avec des limites infranchissables. Plus particulièrement, une temporalité qui concerne le langage est celle de la durée médiale des syllabes. La syllabe est le signe de la segmentation du langage, et elle a

une durée qui a été mesurée, avec quelques approximations, en 250 millisecondes. Cependant, la définition de la syllabe est une des choses les plus difficiles à faire : la réalisation de la syllabe est subconsciente et chercher de la contrôler est impossible. Nous n'avons pas la possibilité de contrôler la production des éléments du langage, même quand ils sont en cours de réalisation en discours. Dans le langage parlé, les syllabes ne peuvent pas être étirées ou accélérées à volonté au-delà de certaines limites, et le ralentissement de la parole ne peut être obtenu qu'en introduisant de longues pauses « entre » les syllabes.

Mais ce n'est pas tout. Nous savons aujourd'hui qu'il existe un laps de temps entre un événement et un autre qui nous semble être un *unicum*. Ce laps de temps dure environ dix millisecondes. Typiquement, nous parlons dans ce cas du présent psychologique et prenons l'exemple du tic-tac de l'horloge, deux polarités que nous percevons comme deux sons distincts mais néanmoins unis. Au-dessus et en dessous de ce cas, la situation change et nous ne percevons pas la succession de deux stimuli auditifs, ni même tactiles. Dans une telle perspective, l'humanité dans son ensemble vit dans le passé : nous réalisons ce qui s'est passé quelques millisecondes plus tard, environ quatre-vingts millisecondes plus tard. Par conséquent, nous sommes coupés du monde réel. De tout cela, la linguistique ne semble pas s'intéresser à l'époque de Guillaume, même si elle considère la temporalité comme l'un des chapitres dont elle peut parler : en d'autres termes, la linguistique dispose de la classification métalinguistique de la temporalité verbale sans connaître ce qu'est le temps, ni disposer d'une classification, aussi minimale soit-elle, de la temporalité en tant que telle.

Une chose est sûre : personne n'a une définition complète du temps, même Albert Einstein (1879-1955) ne l'avait pas. Déjà en 1910, dans sa *Préface à Zwei Abhandlungen über die Grundgleichungen der Elektrodynamik* de Hermann Minkowski (1864-1909), le mathématicien qui a introduit et élaboré la notion d'espace-temps, Otto Blumenthal écrivait :

Puisse l'espoir se réaliser que cette édition incite d'autres cercles à se plonger dans les idées de Minkowski et à promouvoir la théorie de la relativité, chacun dans sa partie, afin que, selon le rêve audacieux de Minkowski, après des générations, l'espace et le temps soient complètement réduits à l'état d'ombre dans la conscience du genre humain et que seule la transformation de l'espace-temps reste vivante⁵ (Minkowski, 1910 : 5).

Plus tard, J. T. Fraser, l'un des fondateurs de la *Société internationale pour l'étude du temps*, a énoncé six définitions spécifiques du temps. Tout d'abord, il y aurait *l'intemporalité* : si le monde est considéré comme un immense champ électromagnétique, le temps n'existe pas ; la *prototemporalité* : si le monde est considéré du point de vue des particules élémentaires, le temps n'est pas fragmenté, il est sans direction et ne s'écoule pas ; la *eotemporalité* : si le monde est considéré comme une matière dotée d'une masse, le temps y est continu, mais sans direction et sans mouvement. Il n'y a ni passé, ni présent, ni futur ; la *biotemporalité* : si le monde est considéré comme le lieu d'expression de la matière vivante, le passé, le présent et le futur existent en lui ; la *nootemporalité* : si le monde est considéré comme une interprétation de l'esprit humain, il y a un passé, un présent et un futur aux horizons illimités. Enfin, la *sociotemporalité* : si le monde est considéré comme un système intégré d'expressions culturelles, il existe un temps codifié par des calendriers et des horloges (la classification de Fraser est reprise dans Fraser 2005 : 157-158).

Où se situe la linguistique par rapport à ces considérations ? Est-il certain que les linguistes ont présenté à l'esprit la densité du parcours qui a porté aux réflexions sur la nature du temps ? Une recherche sur le temps dans la littérature linguistique aboutit à une déception : très peu de linguistes ont abordé la question du temps,

⁵ « Möge die Hoffnung sich erfüllen, daß durch diese Ausgabe auch weitere Kreise angeregt werden, sich in Minkowskis Ideen zu vertiefen und die Relativitätstheorie, jeder an seinem Teile, zu fördern, damit, nach Minkowskis kühnem Traum, nach Generationen im Bewußtsein des Menschengeschlechtes Raum und Zeit völlig zu Schatten herabsinken und nur noch die Raum-Zeit-Transformation lebendig bleibt ».

et il s'agit généralement d'observations autour d'un type de temporalité qui repose sur un modèle très éloigné de la révolution qui, dans d'autres domaines scientifiques, a concerné la notion de temps, constituant le pilier du dépassement du paradigme scientifique précédent, c'est-à-dire le paradigme newtonien. La liste de publications consacrées au temps et au langage nous laisse dépité quand on découvre que n'y sont jamais mentionnés ni Guillaume ni la psychomécanique : l'*Encyclopedia of Time Science, Philosophy, Theology, Culture*, dirigée par H. James Birx, 1500 pages en trois tomes. Idem *Language and Time* par Quentin Smith, *Language and Time. A Cognitive Linguistics Approach* par Vyvyan Evans, *Space and Time in Language and Literature* par Marija Brala Vukanovic *et alii*, *Space and Time in Languages and Cultures Linguistic diversity* par Luna Filipović et Kasia M. Jaszczołt, *Space, Time, and the Use of Language. An Investigation of Relationships* par Thora Tenbrink, *The Spatial Language of Time Metaphor, metonymy, and frames of reference* par Kevin Ezra Moore, *The Structure of Time Language, Meaning and Temporal Cognition* par Vyvyan Evans, *Essays on Time-Based Linguistic Analysis* par Charles-James N. Bailey, *Time in Language* par Wolfgang Klein, *Linguistic Diversity in Space and Time* par Johanna Nichols, *Telling Time Tensed and Temporal Meaning Between Philosophy and Linguistics* par Claudio Majolino et Katia Paykin, *Development and Diversity Language Variation Across Time and Space* par Jerold A. Edmondson, Crawford Feagin et Peter Mühlhäusler : on pourrait continuer, en notant que ceux qui ont traité du temps et du langage ne connaissent pas le linguiste qui, plus que d'autres au XX^e siècle, a réfléchi sur ce sujet.

En fait, c'est grâce à Guillaume que nous savons, en linguistique, qu'un avant historique ne doit pas forcément être un avant logique ou systématique. Cette considération, qui est fortement contre-intuitive, est complétée par une autre concernant les processus de maturation de la pensée linguistique. Par exemple, selon Roch Valin :

[...] il faut moins de temps pour penser une forme de subjonctif ou une forme quasi nominale que pour penser une forme d'indicatif, encore que le temps nécessaire à obtenir la représentation temporelle contenue dans ce mode soit pratiquement infinitésimal (Roch Valin, en note dans Guillaume, 1994 : 271).

Dans une telle perspective, il n'est pas surprenant que la réaction inconsciente à un événement soit différente de l'événement expliqué rationnellement. En fait, le temps de réaction est plus rapide que le traitement conscient de l'événement. Comme l'écrit Gérard Moignet, le « système verbal correspond à la représentation du temps, et les différences de modes ne sont que des différences dans la manière dont le temps est conçu » (Ćosić, 2021 : 115). Dans *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, donc en 1945, Guillaume dit que « la méthode longuement méditée » qu'il applique est « très proche de celle *qui triomphe actuellement en physique*⁶, pourrait être définie une alliance, en toute proportion utile, de l'observation fine du concret et de la réflexion abstraite profonde » (Guillaume, 1945 : 17).

Conclusion

Dans ses dernières leçons, en grande partie aujourd'hui publiées, Guillaume a dit que certains aspects de la psychomécanique pourraient un jour être validés par les découvertes des neuroscientifiques :

La science attend des médecins grammairiens, et nous avons à faire la conquête des neuro-physiologues et des neuro-chirurgiens ; et pour la faire il faut aller au-devant d'eux avec une science du langage bien assise sur la connaissance approfondie des commutations internes (C_1 et C_2) opérées dans le langage même où elles sont observables (Guillaume, 1995 : 222).

⁶ Nous soulignons en italique.

Dans la réflexion autour de la psychomécanique du langage, la question du temps descendant et descendant est au centre de ce qui, selon Guillaume, devrait un jour être enfin valorisé. Parmi les manifestations d'une telle focalisation, il faut rappeler ce qu'écrivit Patard :

À la lecture des différents passages qui en traitent, les définitions de l'ascendance et de la descendance paraissent ambiguës : où se situe le mouvement temporel (autrement dit la fluence) dans ces deux visualisations ? Est-ce la ligne du temps qui se déplace ? Ou bien l'homme ? (Patard, 2007 : 272)

Pour conclure, nous faisons ici une petite remarque pour souligner encore une fois la complexité de la question relative aux sources de Guillaume. Dans sa formation, en particulier celle qu'il a utilisée au sujet des relations entre temps et langage, il doit y avoir un auteur, entre autres, qui a aiguisé en lui les compétences en fait de dioptriques : ce qui transparaît dès l'époque de *Temps et verbe*. Nous avons un indice : Guillaume dit que le présent est un être sténonome, en utilisant donc un terme rare, étranger aux linguistes, que l'on retrouve dans l'œuvre de l'abbé Haüy, minéralogiste et cristallographe qui vécut entre 1743 et 1822. Il est certain que l'effort de Guillaume pour définir le présent comme un être sténonome est peut-être le plus raffiné de tous ceux enregistrés dans la littérature linguistique. En même temps, il répond à la nécessité de décliner la question abordée du point de vue des dites « sciences dures », puisqu'il suggère que Guillaume veut parler du temps linguistique tout en tenant compte des innovations venues de la physique. Toutefois, il est significatif que certaines idées et les recherches qui en découlent, lorsqu'elles ne s'inscrivent pas dans les paradigmes dominants, ainsi que pour d'autres facteurs (par exemple, le fait d'avoir été publiées dans une langue peu accessible : le russe), peuvent rester presque inconnues, voire délibérément maintenues dans l'ombre. Cf. Winfree :

Il ne faudrait pas longtemps pour réunir un imposant catalogue d'exemples illustrant la résistance de la nature humaine aux observations qui ne cadrent pas avec la théorie existante. Les découvertes qui finissent par imposer aux manuels un changement de perspective et d'accent sont donc généralement associées aux noms d'une deuxième génération de chercheurs, l'initiateur ayant terminé ses contributions avant que les projecteurs ne se tournent dans cette direction. Mais il est inhabituel que la première enquête méticuleuse reste en fait non publiée pendant 30 ans avant d'être exhumée pour obtenir une reconnaissance nationale et internationale⁷ (Winfree, 1984 : 661).

Bibliographie

- BONCINELLI, Edoardo (2003) *Tempo delle cose, tempo della vita, tempo dell'anima*, Roma-Bari, Laterza.
- BRAY, William Crowell (1921), "A periodic reaction in homogeneous solution and its relation to catalysis", *Journal of the American Chemical Society*, 43(6), p. 1262-1267.
- BUZSÁKI, György (2006), *Rhythms of the Brain*, New York, Oxford University Press.
- CASSIRER, Ernst (2004 [1923]), *La filosofia delle forme simboliche. Il linguaggio*, Sansoni, Milano.
- ĆOSIĆ, Vjekoslav (2021), *La (Psycho)systématique du langage de Gustave Guillaume*, édition revue et corrigée par Samir Bajrić, Thierry Ponchon & Olivier Soutet, Préface d'Olivier Soutet, Paris, L'Harmattan.

⁷ "It would not take long to assemble an imposing catalogue of examples illustrating the resistance of human nature to observations that do not fit into existing theory. Discoveries which eventually force on textbooks a change of perspective and emphasis are therefore commonly associated with the names of a second generation of investigators, the originator having finished his contributions before the spotlight turned in that direction. But it is unusual for the first meticulous investigation actually to remain unpublished for 30 years before being exhumed for national and international recognition" (Winfree, 1984 : 661).

- FRASER, Julius Thomas (2005), "Space-time in the Study of Time: An Exercise in Critical Interdisciplinarity", *KronoScope*, 5(2), p. 151-175.
- FREEMAN, Walter J., BARRIE, J. M. (1994), "Chaotic Oscillations and the Genesis of Meaning in Cerebral Cortex", Ed. W. Heiligenberg, G. Buzsáki, R. Llinás, W. Singer, A. Berthoz, Y. Christen, *Temporal Coding in the Brain*, Series: Research and Perspectives in Neurosciences, Berlin, Heidelberg: Springer-Verlag, p. 13-37.
- GUILLAUME, Gustave (1929), *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, Champion.
- GUILLAUME, Gustave (1945), *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Copenaghen, Einar Muskaard.
- GUILLAUME, Gustave (1982), *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume 1956-1957*, Publiées sous la direction de Roch Valin, Walter Hirtle et André Joly, Québec/Lille, Presses de l'Université Laval/Presses de l'Université de Lille.
- GUILLAUME, Gustave (1994), *Langage et science du langage*, Paris/Québec, Librairie A.-G. Nizet/Presses de l'Université Laval.
- GUILLAUME, Gustave (1995), *Leçons de linguistique 1958-59 et 1959-60*, Paris/Québec, Klincksieck/Presses de l'Université Laval.
- JONES, Tony (2000), *Splitting the Second. The Story of Atomic Time*, Philadelphia, IOP Publishing Ltd.
- HACK, Margherita, BATTAGLIA, Pippo, BUCCHERI, Rosolino (2005), *L'idea del tempo*, Torino, UTET.
- HARGITTAI, István (2003), *Candid Science III. More Conversations with Famous Chemists*, London, Imperial College Press.
- HEIDEGGER, Martin (1998 [1989]), *Il concetto di tempo. Con una Postilla di Hartmut Tietjen*, Ed. Franco Volpi, Milano, Adelphi.
- HONESTE, Marie-Luce (2007), « Approche cognitive du temps-notion dans le lexique français », *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives*, Textes édités par Jacques Bres, Marc Arabyan, Thierry Ponchon, Laurence Rosier, Renée Tremblay et Pierrette Vachon-L'Heureux, Actes du XI^e Colloque international de l'AIPL,

- Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006, Limoges, Lambert-Lucas, p. 201-212.
- LEROI-GOURHAN, André (1965), *Le geste et la parole. II. La mémoire et les rythmes*, Paris, Éditions Albin Michel.
- MINKOWSKI, Hermann (1910), *Zwei Abhandlungen über die Grundgleichungen der Elektrodynamik*, Leipzig und Berlin, B. G. Teubner.
- MOIGNET, Gérard (1959), *Essai sur le mode subjonctif en latin post-classique et en ancien français*, 2 vol., Paris, Presses Universitaires de France.
- PATARD, Adeline (2007), « Ascendance et descendance : Quelle pertinence pour une analyse cognitive du temps verbal ? », *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives*, Textes édités par Jacques Bres, Marc Arabyan, Thierry Ponchon, Laurence Rosier, Renée Tremblay et Pierrette Vachon-L'Heureux, Actes du XI^e Colloque international de l'AIPL, Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Montpellier, 8-10 juin 2006, Limoges, Lambert-Lucas, p. 271-282.
- PECHENKIN, Alexander (2009), “B P Belousov and his reaction”, *Journal of Biosciences*, 34(3), p. 365-371.
- TREMBLAY, Renée (2018), « Le nom et l'intuition de l'espace en français », *Actes du XV^e Colloque International de l'AIPL (Cognition, fonctionnement systémique des langues et psychomécanique du langage : aspects théoriques et applications)*, *Studii de știință și cultură*, volumul XIV, nr. 3, p. 13-18.
- WINFREE, Arthur T. (1984), “The prehistory of the Belousov-Zhabotinsky oscillator”, *Journal of Chemical Education*, 61(8), p. 661-663.

La rappresentazione linguistica della temporalità: una misura possibile del tempo della realtà o l'unica realmente possibile?

Francesco PARISI
Università di Napoli «L'Orientale», Italie

Abstract: What is time? Is it possible to define its nature? Does it exist in itself, outside of a representation? An attempt will be made to answer these questions with some philosophical and linguistic theories that pose a mutual implication between time representation and the expression of temporality, from Bergson to Russell, from Piaget to Guillaume via Leibniz and Locke. The term "time" refers to the idea of section or period, that is, the measure of a duration that is possible only in a linguistic system of representation. Indeed, language universally restores a measure of time precisely because of a shared expression of temporality. According to Guillaume, there is only the present as an element of division between past and future, following a spatialization of time on which the verb-temporal system of a language is based. While the present cannot be represented, a linguistic representation always implies a separation between events that exists only within a mental image (the time-image). If language for Guillaume is a site of representation and our perception of the universe is filtered by it, similarly the perception of time is also filtered by its linguistic representation (Joly).

Abstract: Cos'è il tempo? È possibile definirne la natura? Esiste in sé stesso, fuori da una rappresentazione? Si cercherà di rispondere a queste domande con alcune teorie filosofiche e linguistiche che pongono un'implicazione reciproca tra rappresentazione del tempo e espressione della temporalità, da Bergson a Russell, da Piaget a Guillaume passando per Leibniz e Locke. Il termine "tempo" rimanda all'idea di sezione o di periodo, cioè alla misura di una durata che è possibile solo in un sistema di rappresentazione linguistico. La lingua, infatti, restituisce in maniera universale una misura del tempo proprio grazie a un'espressione della temporalità condivisa. Secondo Guillaume, esiste solo il presente come elemento di divisione tra passato e futuro, in ordine a una spazializzazione del tempo su cui si basa il sistema verbo-temporale di una lingua. Mentre il presente non può essere rappresentato, una rappresentazione linguistica implica sempre una separazione tra eventi che esiste solo all'interno di un'immagine mentale (l'immagine-tempo). Se la lingua per Guillaume è luogo di rappresentazione e la nostra percezione dell'universo è filtrata da essa, allo stesso modo anche la percezione del tempo è filtrata dalla sua rappresentazione linguistica (Joly).

Introduzione: il tempo è misura

L'intento della ricerca è dimostrare che la misura "linguistica" del tempo è l'unica effettivamente possibile. Va subito specificato che il termine "misura" deve essere inteso nel senso di "misura esatta", vale a dire con precisione assoluta, una misura cioè perfettamente aderente alla realtà temporale in quanto tale. Ciò che deve essere indagato, dunque, è innanzitutto questa realtà a partire dall'assunto che essa coincida con una concezione del tempo che deriva dall'esperienza fenomenica del soggetto (parlante). Considerando l'esperienza temporale del soggetto altro dalla dimensione del tempo privato di Bertrand Russell (1912) o di quella del tempo qualitativo della coscienza di Henri Bergson (1889), la temporalità espressa

nella lingua, in quanto misura, attiene alla sfera della scienza e della società o, secondo la definizione russelliana, a quella del tempo pubblico. La temporalità come rappresentazione linguistica corrisponde al tempo spazializzato dell'orologio che regola la vita sociale basata sulla comunicazione interpersonale, a sua volta resa possibile da un riferimento temporale condiviso. Il sincronismo creato dalla diffusione degli orologi nella società, dalle meridiane alle clessidre, agli orologi ad acqua e fino a quelli atomici, ha consentito lo sviluppo sociale ed economico com'è oggi: basterebbe pensare che senza un comune riferimento temporale la rete internet cesserebbe di funzionare, per non parlare dei trasporti e del sistema finanziario internazionale come pure della misura dei fenomeni fisici. Allo stesso modo dell'orologio, l'espressione della temporalità nella lingua serve a definire un riferimento cronologico che consenta il funzionamento della comunicazione nelle relazioni sociali che sono alla base di questo stesso sviluppo.

Il tempo, sebbene considerato talvolta soggetto grammaticale, concezione che ne farebbe una (falsa) potenza creatrice capace di generare eventi, per Aristotele invece è semplicemente il numero di un cambiamento secondo il prima e il poi (Aristotele, 1995: 215). Secondo lo Stagirita, il tempo è solo una durata di cui possiamo indicare un inizio e una fine e contare l'intervallo tra questi punti, vale a dire individuare l'arco temporale che si pone tra due eventi: deve accadere qualcosa per poter contare e, dunque, per poter parlare sensatamente di tempo. (Safransky, 2021 [2015]: 76). Se si tenta di comprendere il tempo ci si trova fra le mani solo gli eventi che accadono in esso, non ci sono cause del suo fluire, solo gli effetti. Da qui la necessità del tempo degli orologi contrapposto a quello qualitativo della *durata* di Bergson. Il tempo spazializzato, però, non restituisce la dimensione del tempo soggettivo e relativo agli stati qualitativi della coscienza, piuttosto fa riferimento a un'esperienza partecipata del movimento e del tempo cosmico misurabile con l'orologio. Mentre gli orologi restituiscono il tempo sociale (e scientifico) del discontinuo spazializzandolo, sottraggono il tempo individuale del

continuo: il tempo pubblico collettivo annulla il tempo privato della coscienza.

Prima del ricorso agli orologi, però, la misura del tempo in quanto spazializzazione si realizza già nell'espressione della temporalità che avviene nella coniugazione verbale delle lingue, secondo una fondamentale tesi di Gustave Guillaume (1929). Per fare ciò il soggetto parlante necessita comunque di una rappresentazione del tempo spazializzato, cioè di un processo di misurazione che si realizza *in primis* nella lingua. Possiamo allora parlare di misura del tempo ma non di tempo in sé stesso, se non nei limiti proposti da Aristotele, vale a dire di quelli del movimento o della successione di eventi. Fin dall'antichità anche altri pensatori hanno provato a definire il tempo, cercando di rispondere alla domanda "Che cos'è il tempo?" ma a tutt'oggi essa ancora non ha trovato una risposta soddisfacente. Siamo nella condizione che già descrisse il filosofo neoplatonico Agostino d'Ippona quando rispose: "Se nessuno me lo chiede lo so. Se lo devo spiegare a qualcuno non lo so" (2012).

In effetti, nel corso della storia del pensiero occidentale, da Aristotele in poi, si osserva che i termini usati per descrivere il tempo sono stati quelli di movimento, ordine e misura (o durata). In questi tre nozioni vi è in comune la caratteristica del discreto, del discontinuo, tranne che per la concezione di *durata* nel senso bergsoniano, cioè intensa come continuum temporale della coscienza, anche se anch'essa potrebbe essere misurata, relativamente però agli stati qualitativi (della coscienza). Al di là del tempo della coscienza o del tempo privato, la nozione di tempo inteso come riferimento sociale condiviso ha però un significato preciso. Secondo un'etimologia accettata, infatti, nella radice dello stesso termine "tempo" si trova già l'idea di sezione, taglio, scomposizione, periodo, cioè di una durata misurabile comunque quantitativamente, come quella che separa due eventi. Di fatto la misura del tempo, nelle teorie di linguisti e filosofi, dalla tradizione classica fino alla linguistica moderna, segue sempre un corso che va dal continuo al discontinuo, in accordo

con quanto già sosteneva Aristotele (e Agostino), oltre che lo stesso Bergson.

La misura del tempo riguarda, dunque, la collocazione nel continuo temporale di un accadimento, così come la durata (in quanto periodo) indica lo scostamento nel tempo tra due eventi. Anche il movimento e l'ordine, a loro volta, si possono ricondurre al concetto di "misura" poiché possono essere scomponibili in parti, rivelandosi quest'ultima una caratteristica peculiare della realtà temporale. A partire dalla riflessione agostiniana, quindi, che dimostra l'impossibilità di definire il tempo in sé stesso così come di esprimerne la nozione, si può sostenere che la sua essenza sia oltre la capacità umana di poterla concepire ed esprimere. Sembra lecito chiedersi, allora, se la sua realtà esattamente conoscibile possa coincidere piuttosto con l'espressione della temporalità nella lingua in quanto forma di misurazione. La scomposizione del tempo in parti secondo un ordine avviene con la spazializzazione in quanto rappresentazione mentale (immagine-tempo) che si realizza della lingua. Secondo Guillaume, l'espressione della temporalità, condizione necessaria alla corretta comunicazione tra soggetti parlanti, è un universale linguistico che si effettua principalmente nella coniugazione verbale (Guillaume, 1919).

L'immagine-tempo, che per Guillaume si forma con la crono-genesi del sistema verbo-temporale di ciascuna lingua, è una forma di spazializzazione che rende misurabile il tempo in accordo con la tradizione filosofica occidentale. Lo spazio serve a ridefinire il tempo secondo una modalità che produce un piano di misurazione tripartito che separa il continuum temporale in passato, presente e futuro, secondo un asse orientato del tempo. Con la formazione dell'immagine-tempo la misura del tempo collettiva, allora, sembra possibile realizzarsi già prima (se non in modo esclusivo, dal punto di vista della precisione, come si mostrerà di seguito) dell'esperienza condivisa del tempo restituito dagli orologi, anche se non tocca il tempo privato o quello della coscienza. Dalla dimensione però del tempo della coscienza di Bergson, la crono-genesi prende le mosse per procedere

dal continuo al discontinuo e creare il sistema di rappresentazione della lingua (l'immagine-tempo) atto a esprimere in maniera universale la temporalità, secondo Guillaume.

Il tempo linguistico: esperienza, rappresentazione, espressione del tempo

La temporalità non è il tempo, piuttosto indica l'ineluttabilità del tempo, o ciò che è sottoposto al cambiamento (mutamento o movimento) nel corso del tempo. In questa accezione essa è in opposizione alla "spiritualità" che riguarderebbe una dimensione di immutabilità o di eternità di qualcosa cioè che non subirebbe l'azione del tempo. Ma la temporalità può essere anche definita come la dimensione profonda nella quale si declinano la soggettività umana e il modo in cui essa si rapporta al mondo. Dunque, essa riguarda non solo il tempo della coscienza, o il tempo privato, ma anche il cosiddetto tempo pubblico o della società, che muove dall'esperienza del tempo spazializzato come quello dei fisici. Ciò presuppone che uno dei tratti caratteristici della temporalità sia la capacità di restituire una data conchezza (dello scorrere) del tempo. La temporalità, tuttavia, in quanto capacità umana di appropriarsi del tempo, è in stretta relazione con esso, vale a dire con una dimensione fenomenica ed esperienziale del soggetto (parlante) del continuo temporale. In particolare, per ciò che riguarda la lingua si tratta sempre dell'*espressione* della temporalità e in effetti della spazializzazione del tempo perché essa richiede una simbolizzazione, vale a dire una rappresentazione (codifica) di una data nozione di tempo. Quest'ultima pone un'implementazione reciproca con l'espressione della temporalità grazie alla quale si può propriamente parlare di "tempo linguistico" (Wilmet, 1988).

La nozione di tempo riguarda almeno due dimensioni: quella delle scienze esatte e quella delle scienze umane. La prima è relativa al movimento dei corpi celesti nel cosmo, secondo il modello della freccia unidirezionale del tempo. La dimensione delle scienze umane

invece considera il tempo innanzitutto a partire dal mutamento del corpo, come nell'invecchiamento, un fluire del tempo osservabile in maniera prospettica solo dall'interno. La fuga inarrestabile del tempo, da quest'ultimo punto di vista, trasforma in maniera ininterrotta il passato in futuro e, di conseguenza, solo il presente esiste, come sostiene lo stesso Guillaume. Per il linguista esso è un essere *sténōnome*, cioè soddisfacente la condizione della più grande sottigliezza compatibile con l'esistenza positiva (Guillaume, 1992: 47-56). La realtà del presente come unica dimensione temporale è stata in effetti proposta già dallo stesso Agostino che, sebbene non accetti la realtà del tempo in sé stesso, né crede possibile definirne l'essenza, sostiene che passato e futuro non esistono. Tali dimensioni temporali sono per lui sottrazioni del presente: esso è continuo fluire, passaggio inesteso, un eterno attimo alla cui nozione si rifarà anche Hegel. In effetti, contro la nozione classica di tempo come riflesso del movimento celeste (in quanto misura) il filosofo di Ippona definisce anch'egli il tempo come misura, ma "dell'estensione dell'anima", una dimensione che si realizza tra ricordo del passato, attenzione al presente e aspettazione del futuro (Agostino, 2012). A questa concezione filosofica del presente si aggiunge anche quella che deriva dalla tesi di Hegel per il quale "il vero [...], l'idea, lo spirito è eterno". Esso, però, non si trova fuori dal tempo, né al di là di esso come futuro, ma è in opposizione dialettica col divenire inteso proprio in quanto temporalità (Hegel, 2007: § 257-259).

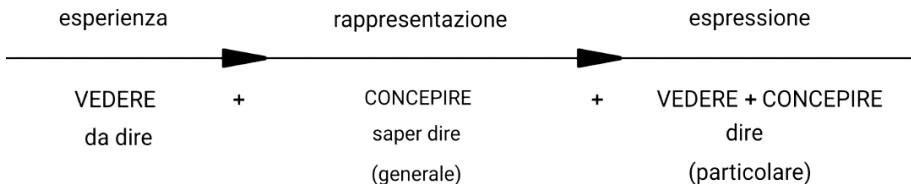
Solo il presente esiste, dunque, per quanto sottile e senza interruzione di continuità, non definibile in maniera precisa (perché sfuggente) ma esprimibile in quanto temporalità già nella lingua. Tuttavia, di presenti, se ne possono individuare ben tre tipi che sarebbero anche incompatibili tra loro: quello dei fisici, degli psicologi e dei linguisti, dei quali solo uno rientrerebbe nelle scienze esatte, quello dei fisici, mentre il presente degli psicologi e quello dei linguisti farebbero parte delle scienze umane (Wilmet, 1988: 6). Mentre il presente degli psicologi è per natura non quantificabile, come la *durata* di Bergson, quello dei fisici dovrebbe a tutti gli effetti essere

l'unico realmente quantificabile, secondo la tradizione di matrice aristotelica che vede nel moto naturale, nella successione e nel periodo la realtà del tempo come misura. Tuttavia, in quanto rapporto di concomitanza instaurato tra l'enunciazione e un evento enunciato, allora si potrebbe considerare il presente dei linguisti, a sua volta, come un metodo di misura "esatta", in quanto espressione della temporalità, e la linguistica così si troverebbe a cavallo tra le scienze umane e quelle esatte. Nella grammatica della lingua francese, per esempio, vi sono differenti modalità di espressione della temporalità, dalle parole "temporali" al verbo e alla sua coniugazione (tempi, modi e aspetti). Tra tutte le modalità il *presente* grammaticale, ben lontano dal ricalcare quello della fisica o della psicologia, è l'unico, in realtà, di cui possiamo esprimere (e determinare o misurare) con certezza l'attualità.

Le riflessioni relative al tempo linguistico in francese possono essere integrate da quelle offerte da studi empirici (anche di matrice piagetiana, rivolti all'apprendimento della lingua in età evolutiva) relativi all'uso delle espressioni della temporalità. In un articolo uscito del 1988, infatti, André Joly si occupa del passaggio dall'esperienza (comune) del tempo all'espressione della temporalità, passando per la rappresentazione mentale del tempo in ordine alla teoria guillaumiana¹. In questo breve ma fondamentale saggio, intitolato « *Expérience, représentation, expression du temps* » sembra emergere la caratteristica dell'espressione della temporalità (e della sua rappresentazione) di universale linguistico, in accordo con Guillaume. Tuttavia, la rappresentazione (seguita dall'espressione), in quanto funzione propria della lingua per Guillaume, deve essere sempre preceduta da un'esperienza (comunemente accettata), secondo un universale cognitivo che risponde alla necessità di *concepire* il *percepito* quale funzione del linguaggio. Per Joly, secondo Guillaume, è possibile se-

¹ Joly (1988: 395) si richiama anche a un dibattito in ambito linguistico-filosofico di metà '700 animato, tra gli altri, da Nicolas Beauzée (1767) e James Harris (1751).

gnare su una linea continua le tre grandi articolazioni della *chaîne de causation* del linguaggio come nella figura seguente (1988: 396):



Dallo schema contenuto nell'articolo di Joly (ma non solo), si ricavano alcuni universali linguistici che riguardano anche l'espressione della temporalità: si esprime solo ciò che è stato precedentemente rappresentato; i sistemi di rappresentazione condizionano l'espressione e costituiscono la *langue*, cioè un "saper dire" nei confronti del quale il sistema d'espressione (*discours*) è condizionato, è un "dire"; come per le lingue indo-europee, in francese il verbo è il modo privilegiato di espressione della temporalità; si procede dal significato di potenza al significato d'effetto, e dalla lingua, luogo di rappresentazione, al linguaggio, sistema di concepibilità del percepibile; l'universo dell'esperienza *fisica* e *mentale*, è un universo da dire, ma è prima ancora un universo da vedere (percepire); il linguaggio è derivato dall'esperienza e la lingua è una concezione del *vedere*; il tempo nella lingua (sia sul piano sincronico che diacronico) è sempre un'esperienza (condivisa e partecipata, comune e riconoscibile), un *vécu* (vissuto) prima di essere una rappresentazione (Joly, 1988: 396). Da questa serie di considerazioni derivate dalla teoria guillaumiana sembra emergere in tutta la sua portata un'epistemologia linguistica di matrice empirista². Vale a dire che il percorso della conoscenza (anche del tempo e di una sua ipotetica

² Lo stesso Guillaume, con riferimento all'epistemologia della linguistica, sostiene la tesi che bisogna praticare prima un'attenta osservazione e poi una lunga riflessione (Guillaume, 2000 [1973]: 30-31).

“misura” reale), in quanto rappresentazione che si realizza necessariamente attraverso la lingua, muove sempre da un’esperienza fenomenica, come supposto inizialmente.

Con riferimento a questa struttura teorica, Joly propone un’interessante analisi di alcuni casi di uso scorretto del tempo verbale in espressioni di locutori francesi, come per esempio il diffuso errato utilizzo del condizionale nelle frasi ipotetiche. In particolare, si tratta della difficoltà legata all’inserimento nel tempo di due eventi, quindi relativo alla misurazione del tempo in quanto periodo (durata o misura). È il caso di una temporalità la cui espressione sarebbe non coincidente con l’esperienza del tempo, in quanto fissato al di là dall’istante di parola (ipotetico per natura), del tipo enunciato nella frase: “*Ainsi si vous le FAISIEZ, vous réussiriez*”, che è spesso resa con: “*Si vous le FERIEZ...*”. Allo stesso modo, l’uso discorsivo dell’imperfetto restituisce una base temporale alla rappresentazione (e quindi all’espressione) della temporalità che non corrisponde ai dati dell’esperienza. Risulta, cioè, che gli eventi sono proiettati nel futuro (invece che nel passato non ipotetico), come nella locuzione: “*Dès qu’il A EU DEJEUNÉ, il EST PARTI*” (Joly, 1988: 407). In ordine allo scarto tra l’espressione della temporalità rispetto all’esperienza del tempo, oltre a un difetto nella pratica di alcuni parlanti adulti, Joly ricorda che si registra una difficoltà di apprendimento anche nel bambino. In particolare, segnala che nel passaggio dall’esperienza del tempo alla sua rappresentazione (e, dunque, all’espressione della temporalità nella lingua) il bambino impara solo gradualmente a colmare il divario nei confronti del tempo esperito. Ciò è possibile grazie all’interiorizzazione della rappresentazione del tempo che la lingua comporta e che gli viene trasmessa con l’apprendimento stesso (Joly, 1988: 407).

Quest’ultima considerazione risulta preziosa per la tesi che qui si vuole dimostrare. L’interiorizzazione della rappresentazione è determinante per la misura del tempo che il parlante una data lingua realizza con l’espressione della temporalità, al di là dell’esperienza soggettiva. Joly pure, in effetti, ammette che si tratta di uscire

dall'immanenza del tempo in quanto durata percepita (immanenza del presente di parola e/o immanenza dell'evento esperito) per passare a una dimensione di trascendenza della rappresentazione (e dell'espressione). Grazie a tanto il soggetto (parlante) può riuscire a contemplare, in quanto realtà altra (a sé stante), la temporalità *oggettivata* nel pensiero, con la quale poter *giocare* a piacimento (cioè spostare il riferimento temporale rappresentato rispetto a quello esperito). Il passaggio dall'immanenza alla trascendenza si realizza, dunque, attraverso il linguaggio che garantisce la concepibilità del *percepibile* (Joly, 1988: 408). In questo modo, però, si dà per "trasparente" anche il passaggio dalla realtà temporale in quanto tale (o almeno supposta tale) a ciò che viene percepito, secondo un universale che potremmo appunto definire *percettivo*. Anche se Joly sostiene la necessità di verificarlo in un gran numero di lingue, si può affermare che l'acquisizione della rappresentazione linguistica del tempo sia un universale cognitivo. Tuttavia, sembra opportuno chiedersi se tale universalità possa darsi anche per la percezione temporale stessa. Se così fosse, allora, la misura del tempo sarebbe subordinata prima di tutto al sistema di percezione sensibile oltre che dal sistema di rappresentazione e di espressione della temporalità.

Le concezioni del tempo tra metafisica ed esperienza

Se l'acquisizione della rappresentazione temporale della lingua che determina, come corollario, anche l'espressione della temporalità è un universale cognitivo, l'esperienza del tempo è a sua volta un universale percettivo? Si indaga di seguito anche la questione più filosofica della percezione del tempo, la quale interagisce col sistema di rappresentazione linguistico e dunque con l'espressione della temporalità. Con il linguaggio si realizza il passaggio dal percepibile al concepibile, come ricorda Joly, cioè si va dall'esperienza del tempo

alla sua rappresentazione ed espressione. Ma se la rappresentazione costruita dal parlante (l'immagine-tempo, secondo la teoria di Guillaume) e il conseguente impiego linguistico dei tempi verbali non corrispondessero ai dati dell'esperienza non sarebbe forse lecito chiedersi prima come si acquisiscono tali dati? Assunto che l'esperienza del tempo è un vissuto, prima di essere una rappresentazione, Joly stesso si chiede infatti in cosa consiste tale esperienza (Joly, 1988: 396). È un universale che dipende da appercezioni cognitive comuni sulle quali si fonda poi la rappresentazione linguistica e dunque l'espressione della temporalità? L'esperienza del tempo, sosterrà alla fine Joly con Piaget, non è mai un'esperienza diretta del soggetto parlante, ma indiretta, che avviene proprio attraverso il linguaggio (Joly, 1988: 399). Grazie alla dinamica evolutiva dell'interiorizzazione della rappresentazione linguistica del tempo, in ordine all'apprendimento della lingua da parte dei bambini, allora, sembra già che l'esperienza del tempo non possa restituire una misura reale (né tanto meno esatta) di una durata. Infatti, la difficoltà di collocazione di due eventi nel tempo evidenzia che solo l'espressione della temporalità nella lingua è in grado di fissarli inesorabilmente con una misura esatta, precisa e invariabile, indipendentemente dalla durata o del periodo fra essi trascorso (supposto) reale.

Tuttavia, per confermare tale ipotesi si dovrebbe appurare se fosse possibile oppure no esperire in natura il tempo come riferimento esatto, nel caso ad esempio di quello cosmico o dei fisici, secondo la tradizionale tesi filosofica. La storia della filosofia, peraltro, ha prodotto diverse posizioni che sarà utile ripercorrere in ordine alle teorie linguistiche della rappresentazione del tempo e dell'espressione della temporalità come su esposte. Oltre alla riflessione della filosofia antica precedentemente riportata, risulta interessante osservare quella che si è sviluppata nell'era moderna relativa alle diverse concezioni del tempo proposte da alcuni importanti autori del pensiero occidentale. Molti secoli dopo Aristotele e la lunga fortuna della sua concezione di tempo inteso come numero, in quanto misura estesa e sensibile al movimento naturale cosmico, in epoca

moderna il filosofo John Locke (della scuola empirista inglese) supera paradossalmente la concezione del tempo come movimento esperibile in natura verso una dimensione mentale della nozione di tempo. Per Locke, infatti, il tempo è relativo a ogni ordine *ripetibile* in quanto è misura della successione (periodo o durata) delle idee, cioè la sua nozione di tempo fa riferimento allo scorrere ordinato di idee nella mente (o intelletto). Da Locke a Isaac Newton, passando per Gottfried W. Leibniz, la nozione di tempo in quell'epoca subisce in realtà notevoli mutamenti. Si va da una dimensione psichica a una concezione assoluta di tempo, inteso come ente reale esistente in sé (Newton), per poi ritornare a un concetto di tempo "naturale". Secondo Leibniz per esempio, esso è relativo alle rivoluzioni dei pianeti e delle stelle o è inteso come rapporto reale di successione tra i fenomeni³.

In realtà, con riferimento anche allo spazio, Leibniz scrive: "noi concepiamo l'estensione, concependo un ordine nelle coesistenze" (di oggetti nello spazio), mentre il tempo "nella mente rappresenta un ordine nei mutamenti" (Leibniz, 1967: 313). La realtà fenomenica del tempo però non ha valore ontologico, è invece una *forma* di pensiero capace di rilevare gli eventi nella loro successione. Per Leibniz, soprattutto nei confronti di Newton, è fondamentale riconoscere l'esistenza di un tempo "naturale" dei movimenti, secondo la tradizione aristotelica, contro l'idea di un tempo considerato assoluto e ontologicamente esistente in sè. In quanto misura, tuttavia, il tempo è dato dal rapporto tra gli oggetti, anche se tale dimensione, però, è sempre prodotta dal pensiero, dunque il tempo è

³ È opportuno ricordare che Guillaume in più occasioni ha mostrato un certo interesse per la tradizione filosofica Moderna; infatti, nei suoi scritti sono diversi i riferimenti proprio al filosofo Leibniz. Pochissime le citazioni di Locke, anzi, in una rara occorrenza, il linguista "corregge" una sua affermazione relativa alla natura sensibile della comprensione con una di Leibniz stesso. Riguardo la trascendenza della comprensione e l'immanenza della discriminazione Guillaume riporta che, a proposito di quanto scrive Locke e cioè: "*Rien n'est dans l'entendement, qui n'ait été auparavant dans le sens*", Leibniz aggiunge un'importante restrizione: "*Sinon l'entendement lui-même*" (Guillaume, 2004: 195).

un fatto di ragione. In definitiva, l'ontologia razionalistica di Leibniz sostiene che il tempo è un ordine generale che riguarda non solo tutto ciò che esiste ma anche il possibile, considerato anch'esso come esistente. Ammette la metafisica aristotelica della sostanza, ma la sua concezione è decisamente più complessa, trattando della sostanza plurale delle monadi, com'è noto. Essendo le monadi oggetti ideali, non ci sono tempi di reazione nel loro rapportarsi ed essendo chiuse non interagiscono tra loro né col mondo materiale. Con la teoria dell'armonia prestabilita (tra di loro), allora, Leibniz dà conto dell'isomorfismo tra ideale e sensibile e della sincronicità perfetta (ideale) che consente tutte le manifestazioni dell'universo, secondo un accordo che connette sul piano temporale tutte le monadi nel fluire consecutivo degli eventi. Tale armonia costituisce anche la possibilità di un rapporto (connessione) tra passato e futuro quale continuo presente. Inoltre, la sincronia tra il fisico e lo psichico garantisce e risolve il dualismo tra tempo della natura e tempo della ragione (armonia e sincronicità).

La concezione empirista del tempo di Locke invece, diversamente da Leibniz, supera la filosofia aristotelica facendo emergere una posizione soggettiva e a tratti psicologistica che emancipa la concezione del tempo dalla tradizionale metafisica della sostanza. L'argomentazione della critica empirista si fonda sull'assunto che lo scorrere del tempo avviene con "un moto costante, uguale e uniforme" (Locke, 2007). Tuttavia, lo stesso non si può assumere delle "misure" se ne possono fare sul piano della percezione, poiché non si può affermare con assoluta certezza che esse siano altrettanto costanti e uniformi. Non si avrà mai la certezza che differenti periodi (durate) di tempo considerati identici siano effettivamente tali: empiricamente non sarà mai dimostrabile che due durate successive coincidano esattamente. Da un punto di vista concreto non si può affermare, quindi, che esistono due periodi consecutivi di tempo tali da poter essere sovrapposti comprovando la loro effettiva identità. Bisogna accontentarsi di usare durate che apparentemente risultano

costanti e uguali: con la semplice esperienza del tempo, cioè, non si potrà mai misurare la reale durata di due periodi di tempo consecutivi. Il tempo della successione o della durata è anche qui quello del rapporto tra idee, e non tra eventi naturali.

Come per Guillaume, secondo cui prima della rappresentazione (linguistica) del tempo viene sempre l'esperienza, per quanto indiretta poiché si realizza proprio attraverso il linguaggio, allo stesso modo tanto in Locke come in Leibniz tale esperienza è già un'idea, una rappresentazione mentale, quale lo stesso Joly sostiene. Essa risulta essere a sua volta una misura del tempo "esatta" poiché fissa dei riferimenti (ripetibili) nel continuo temporale (durata) espressi poi nella lingua come temporalità in base a una rappresentazione. Il tempo, che è sempre misura di una durata, anche per Locke viene percepito come successione di idee e del periodo che intercorre tra loro, dunque il percepire è già un pensare. Locke dice a chiare lettere che le idee "non sono null'altro che percezioni attuali nella mente e che cessano di essere alcunché non appena non abbiamo più percezione di esse" (Locke, 2007: II, x, 2). Con Leibniz, sebbene si ammetta il movimento naturale come realtà ontologica ma non un tempo che esiste in sé, tesi peraltro rifiutata da tutta la tradizione filosofica, esso è la durata tra due eventi. Tuttavia essi non sono oggetti sensibili, e non lo è nemmeno il loro rapporto, poiché il periodo che li separa si misura nel pensiero come se essi fossero oggetti metafisici (monadi). In definitiva, sembra che né la posizione razionalista di Leibniz, che pone un isomorfismo tra realtà psichica e naturale (dualista), né la tesi empirista di Locke (monista), che non riconosce però una dimensione perfettamente misurabile al fenomeno fisico, consentano una esperienza reale o diretta del tempo in quanto misura di un movimento (naturale) percepibile in maniera esatta e ripetibile.

Conclusion. La misura esatta del tempo tra rappresentazione ed espressione linguistica

L'indagine qui proposta muove da una domanda posta nel titolo che ne presuppone un'altra: è possibile ottenere una misura esatta del tempo della realtà? Ammesso che la percezione del tempo sia un universale "sensibile", è dimostrato che il risultato di tale percezione viene trasferito, per così dire, necessariamente sul piano della ragione, della rappresentazione linguistica e della relativa espressione della temporalità secondo un universale cognitivo. Ma se non è possibile misurare il tempo della realtà in quanto tale, poiché sul piano percettivo non è fedelmente registrabile, la misura del tempo operata nella lingua, per quanto metafisica, è l'unica misura esatta possibile? Se il tempo in sé non è definibile né misurabile (in maniera esatta), anche quando è associato al movimento naturale o al mutamento del corpo, si può comunque sostenere che esiste solo il presente. In accordo con Agostino, Hegel e fino a Guillaume esso è l'unica dimensione temporale, anche se il suo fluire continuo e indivisibile non è a sua volta misurabile. È un essere *sténonome*, come lo definisce Guillaume, che non può essere "afferrato", ma può esistere nella lingua sebbene solo come rapporto di concomitanza tra il momento dell'enunciazione e quello di ciò che è enunciato, due momenti in ogni caso mai coincidenti realmente. Solo la rappresentazione del tempo e l'espressione della temporalità offrono una misura della durata (o del periodo) ponendo le dimensioni di passato, presente e futuro nella cronogenesi dell'immagine-tempo del sistema verbale, per esempio. Dunque, non è possibile avere una misura effettivamente "esatta" del tempo, poiché una durata perfettamente ripetibile, senza alcuno scarto, non è realizzabile in ordine ad eventi di qualsivoglia natura. Gli stessi strumenti realizzati e utilizzati per la misura del tempo attraverso il riferimento al movimento dei corpi o a fenomeni naturali quali il decadimento dei muoni o le vibrazioni molecolari, finanche gli orologi atomici, restituiscono sempre

un'approssimazione, il tempo trascorso tra due eventi (periodo o durata) non è mai registrabile in maniera esatta e perfettamente ripetibile.

Anche volgendo lo sguardo al dibattito tra empiristi e razionalisti in seno alla filosofia occidentale pre-illuminista, come quello che coinvolse Locke e Leibniz, si osserva che quando si fa riferimento all'esperienza del tempo in effetti ci si trova sempre in una dimensione ideale. Nel caso in cui il tempo venga considerato spazio (quale riferimento oggettivo, condiviso e ripetibile) in quanto dimensione del movimento naturale, la sua misura, cioè la durata di un periodo (ciò che realmente definisce il tempo), è sempre data da una relazione tra idee. Esse, come ricorda Guillaume (1982: 136) quando cita Leibniz, non si ostacolano tra loro e non hanno tempi di reazione⁴; grazie a ciò è possibile una misura del tempo senza approssimazione o scarto, vale a dire “esatta”, seppure realizzabile solo in una rappresentazione. Se la misura del tempo è sempre un inserimento di elementi di discontinuità nel continuo temporale, cioè la *collocazione* (che è già un'operazione spaziale) di eventi nel suo scorrere, essa si può eseguire col linguaggio che si serve proprio della spazializzazione (ideale) dell'immagine-tempo del sistema verbale di una lingua. Affinché il tempo sia concepito e rappresentato nel linguaggio (secondo la succitata formula proposta da Joly di “concepire il percepibile”), ciò che rimane dell'esperienza fenomenica del tempo (cioè del percepibile) è solo l'espressione della temporalità in quanto misura (sebbene spazializzata). Tale espressione non è il tempo ma, quale prodotto di un soggetto parlante, restituisce l'unica misura esatta del fenomeno esperito, che consiste sempre in una riduzione del presente continuo in un passato-futuro discreto. Infatti, il concetto

⁴ Per Leibniz, rammenta Guillaume, il linguaggio è lo specchio della comprensione, menzionando l'idea di “*penser en figures*” (Guillaume, 1982: 137). Questo riferimento a Leibniz è importante poiché è collegato alla tesi di Guillaume in ordine alla descrizione del movimento del linguaggio che dalla visibilità mentale giunge alla dicibilità in immagini, poi alla *langue* (in quanto rappresentazione) e, infine, al *discours* (in quanto atto di linguaggio) (Guillaume, 1982: 55-57).

stesso del termine “tempo” (o di temporalità) rimanda etimologicamente a quello di taglio, a un sezionamento del suo fluire ininterrotto, che si opera mentalmente già nella lingua con la cronogenesi dell’immagine-tempo, e con la spazializzazione. Allora, così come possiamo affermare che non esiste il tempo in sé stesso, anche il tempo come misura “esatta” non può esistere fuori da un sistema di rappresentazione (linguistica) e di espressione della temporalità.

Tuttavia, il “vissuto” (le « vécu ») dell’esperienza del tempo è alla base di questa rappresentazione “metafisica”, secondo lo schema proposto da Joly ricavato e dalla “catena di causazione del linguaggio” di Guillaume. Oltre a ciò, però, nel suo articolo Joly propone anche un significativo confronto tra le tesi di Piaget e gli universali linguistici prima riportati, elaborando un secondo schema relativamente più complesso. Esso tiene conto delle osservazioni sperimentali dello psicologo circa lo sviluppo cognitivo del bambino le quali, sostiene Joly, non risultano mai in contraddizione con le posizioni teoriche di Guillaume (Joly, 1988: 398). Anche senza l’ausilio di una figura, con riferimento al vissuto dell’esperienza temporale, si può ricordare che in questo nuovo schema il linguaggio, inteso sia come rappresentazione che espressione, occupa un posto mediano tra il pensiero “prelinguistico” e un pensiero quale quello rappresentato ed espresso grazie al sistema della lingua. Quest’ultimo, definito “linguistico”, si oppone in prima battuta al pensiero prelinguistico che, misto all’esperienza, si forma a partire da un’attività senso-motoria. Esso si riversa poi nella dimensione linguistica e, al termine di questo processo, realizza un pensiero formato dall’esperienza e dalla pratica linguistica, il quale a sua volta interagisce retroattivamente con il primo stadio del pensiero prelinguistico. In questo modo il pensiero “linguistico” è in grado di causare (o modificare) la stessa esperienza fenomenica che è alla base del pensiero prelinguistico, la quale quindi non è mai un’esperienza pura né semplice (Joly, 1988: 399).

In definitiva, la percezione dell’universo esperienziale e fenomenico (compreso il moto cosmico in quanto riferimento temporale considerato esatto) risulta *filtrata* dall’universo di rappresentazione

che è la lingua (Joly, 1988: 399). Questa rappresentazione fornisce poi all'espressione linguistica della temporalità una misura che può essere l'unica esattamente ripetibile nella comunicazione di un riferimento temporale condiviso. Secondo Guillaume, a partire dalla cronogenesi dell'immagine-tempo di un sistema verbo-temporale di una data lingua (indoeuropea), si realizza un sistema di rappresentazione del tempo. Esso si avvale di una spazializzazione che da un presente istantaneo consente di definire il passato e il futuro grazie a una visione che soggiace all'espressione della temporalità (e la determina). Tale espressione, che si compie principalmente attraverso la coniugazione del verbo, realizza così una misura del tempo perfettamente esatta e comunicabile. Per il linguista, infatti, l'espressione della temporalità è frutto della somma di esperienza e rappresentazione e, in quanto visibile, resta l'unico riferimento temporale condiviso dai parlanti una data lingua. Per concludere, ancora con Guillaume, si può sostenere che la padronanza di una lingua avvia l'individuo a una scienza comune del mondo, a una rappresentazione collettiva, elaborata diacronicamente, “*tout au long de ce grand songe continu dont ne sortent jamais les hommes pensants*” (Guillaume, 1973: 117).

Bibliografia

- AGOSTINO, *Confessioni*. Ed. G. Reale, Milano: Bompiani, 2012.
- ARISTOTELE, *Fisica*. Ed. L. Ruggiu, Milano: Rusconi, 1995.
- BERGSON, H., *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris: Félix Alcan, 1889.
- GUILLAUME, G., *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris: Champion, 1929. Traduzione italiana di A. Manco, *Tempo e verbo. Teoria degli aspetti, dei modi e dei tempi*. Napoli: Università degli studi di Napoli “L'Orientale”, Dipartimento di studi del mondo classico e del Mediterraneo antico, 2006.

- GUILLAUME, G., *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*. Ed. R. Valin, Québec: Klincksieck/Presses de l'Université Laval et Paris, 1973. Traduzione italiana di A. Manco, *Principi di linguistica teorica*. Napoli: Liguori Editore, 2000.
- GUILLAUME, G., *Leçons de linguistique, 1956-1957*. Ed. G. Plante, Québec-Lille: P.U. Laval-PUL, 1982.
- GUILLAUME, G., *Leçons de linguistique, 1938-1939*, Ed. R. Valin, W. Hirtle et A. Joly, Québec: Presses de l'Université Laval, et Lille: Presses universitaires de Lille, 1992.
- GUILLAUME, G., *Essais et mémoires de Gustave Guillaume*. Québec: Presses de l'Université Laval, 2004.
- HEGEL, F., *Enciclopedia delle scienze filosofiche in compendio*. (1817) Ed. V. Cicero, Milano: Bompiani, 2007.
- JOLY, A., "Expérience, représentation, expression du temps", *Annexes des Cahiers de linguistique Hispanique médiévale*, vol. 7, Hommage à Bernard Pottier, 1988: 395-408.
- LEIBNIZ, G.W., *Scritti filosofici*, vol. I, Ed. D. Omero Bianca, Torino: UTET, 1967.
- LOCKE, J., *Saggio sull'intelletto umano*, Ed. M.G. D'Amico, V. Cicero, Milano: Bompiani, 2007.
- RUSSELL, B., *The problems of philosophy*, London: Williams & Norgate, 1912.
- SAFRANSKY, R., *Zeit. Was sie mit uns macht und was wir aus ihr machen*. München: Carl Hanser Verlag, 2015. Traduzione italiana di E. Leonzio, *Il tempo. Che cos'è e come lo viviamo*. Rovereto: Keller, 2021.
- Wilmet, M., "Le temps linguistique", *L'information grammaticale*, 3.

Lev Séminovitch Vygotski ou le pressentiment de la psychomécanique du langage

Pierre BLANCHAUD
Université d'Aix-La-Chapelle, Allemagne

Être bête, c'est mal poser les questions.
(Gilles Deleuze)

Abstract: Russian psychologist Lev Vygotsky and French linguist Gustave Guillaume never met. It is even probably that they never heard about each other. And yet, concerning the relations between language and thinking, there is an amazing proximity between their doctrines. In this essay I intend to illustrate this proximity through three examples.

Résumé : Le psychologue russe Lev Vygotski et le linguiste français Gustave Guillaume ne se sont jamais rencontrés. Il est même probable qu'ils n'ont jamais entendu parler l'un de l'autre. Et pourtant, concernant la question des rapports existant entre le langage et la pensée, il existe entre leurs doctrines une proximité étonnante. C'est à illustrer cette proximité par trois exemples que s'applique le présent essai.

1. Les conditions et les circonstances – pourquoi la rencontre ne s'est pas faite...

Il est de notoriété publique que Gustave Guillaume¹ parlait, lisait et écrivait couramment le russe. De son côté, LV maîtrisait bien le français. Si les deux chercheurs s'étaient rencontrés ou si, à défaut de rencontre physique, ils avaient correspondu par lettres, il n'y aurait eu entre eux aucune barrière linguistique. Moi qui, en 2022, regrette que cette rencontre n'ait pas eu lieu, moi qui essaie désespérément de l'organiser *a posteriori*, je constate avec soulagement que la condition d'intercompréhension aurait été remplie d'emblée – cette condition si importante ! Ce n'est donc pas cela qui me cause du souci, mais plutôt la condition matérielle, ou pour ainsi dire géographique, d'une telle rencontre – d'autant plus qu'il fallait faire vite, puisque LV allait mourir de tuberculose en juin 1934. GG, par exemple, aurait-il pu se rendre *à temps* en Russie, malgré les soubresauts politiques que connaissait alors ce pays ? Eh bien, ici encore la réponse est satisfaisante puisque, de retour d'Angleterre où il avait participé comme délégué soviétique au *Colloque international sur l'éducation des sourds-muets*, LV a visité Paris au printemps 1925. Je suppose qu'il n'a pas manqué, à cette occasion, d'aller voir les hauts-lieux de la culture française : la Sorbonne, le Collège de France, la Bibliothèque Sainte-Geneviève... Et je me plaît à imaginer que, sur un trottoir du Quartier Latin, il a croisé GG qui sortait d'un cours d'Antoine Meillet ou de Louis Havet. On objectera que je me donne bien de la peine pour construire un événement improbable et qui de toute façon, même si par le plus grand des hasards il s'était produit, serait resté un non-événement. Car parfaitement inconnus l'un à l'autre, GG et LV, bien entendu, ne se seraient pas « reconnus ». Sur le trottoir un instant partagé, chacun aurait poursuivi son chemin sans même accorder un regard à l'étranger qu'il croisait. L'objection est donc

¹ Les deux protagonistes seront désignés ici par leurs initiales : Gustave Guillaume = GG, et Lev Vygotski = LV.

fondée : je me donne beaucoup de mal pour rien. Si pourtant, je le répète, je me plais à imaginer pareille scène, c'est parce qu'elle illustre pour moi l'idée qu'en fait toutes les conditions étaient réunies pour qu'une rencontre ait lieu entre GG et LV, ne serait-ce qu'en ce printemps 1925, pendant les quelques jours qu'aura durés le séjour parisien du chercheur russe.

Mais cela n'a pas suffi. Il n'y a pas que les *conditions* qui comptent, les *circonstances* aussi importent, et ces dernières ont voulu que cette rencontre ne se fasse pas. Si l'on confronte les biographies de LV (1896-1934) et de GG (1883-1960), on tombe sur deux impossibilités :

1) Il est exclu que, mort à une époque où GG était encore un inconnu, LV ait jamais lu le linguiste français, ni même entendu parler de lui. D'autant plus que le psychologue russe, quand il regarde du côté de la linguistique, s'intéresse plus à la tradition germanophone qu'à la francophone. Il mentionne plus souvent Humboldt que Saussure.

2) La réciproque est tout aussi vraie : GG non plus n'a pas pu prendre connaissance de l'œuvre de LV. Cette seconde impossibilité prend toutefois une autre forme que la première. Dans sa *Présentation de Pensée et langage*, Lucien Sève écrit (LV, 1997, 30) :

Paru de manière posthume en 1934, *Pensée et langage* n'eut qu'une carrière de courte durée. Dès 1936, toutes les œuvres de Vygotski disparaissent de la circulation en Union Soviétique, victimes pour vingt ans d'une complète censure.

Les travaux du chercheur russe n'avaient pas l'heur de plaire aux puissants du jour. Et Sève de poursuivre (*ibidem*, 32) :

Aussi bien y a-t-il quelque chose de symbolique tout autant que de logique dans le fait que la situation change précisément l'année du 20^{ème} Congrès du PCUS, où N. Krouchtchev condamne les errements

de la période stalinienne. 1956 voit la réparation de *Pensée et langage* [...].

C'est donc seulement quatre années avant sa propre mort que GG aurait pu prendre, en russe, connaissance de cet ouvrage. Mais cette possibilité demeurait théorique car, même si *Pensée et langage* était de nouveau disponible en Union Soviétique, le livre allait rester introuvable en France jusqu'au début des années 80. Sa traductrice française, Françoise Sève, en témoigne (*ibid., Avertissement de la traductrice*, 36) :

Lorsque nous avons décidé, dans les années soixante-dix, de nous mettre à traduire *Pensée et langage*, la seule édition existante était celle de 1956 [...], mais elle était introuvable en France. A.N. Léontiev² a bien voulu nous prêter son exemplaire personnel, sur lequel nous avons fait une grande partie du travail.

Il faudra attendre 1982 pour qu'une nouvelle édition paraisse en Union Soviétique, et 1984 pour qu'elle soit disponible en France. Quant à la traduction de Françoise Sève, elle paraîtra en 1985. Tout cela pour dire qu'il est exclu qu'ait existé la moindre influence, dans un sens ou dans l'autre, entre le fondateur de la conception historico-culturelle du psychisme humain et celui de la psychomécanique du langage.

2. Des coïncidences d'autant plus étonnantes...

Cela rend d'autant plus étonnantes les coïncidences existant entre les idées des deux chercheurs sur la question du langage. C'est cette parenté de pensée qui frappe tout psychomécanicien lecteur de *Pensée et langage*, et en particulier du chapitre 7 intitulé *Pensée et mot*. Parenté si grande qu'on a parfois l'impression qu'il y a eu, entre le

² Collaborateur et ami de LV.

psychologue russe et le linguiste français, comme une transmission magique, à travers l'espace et le temps, des questions qu'ils se posaient et des réponses qu'ils y apportaient. Je ne prétends pas dire par là que LV aurait inventé la psychomécanique avant GG. Ses idées sur le langage restent générales, alors que celles du linguiste s'étayent toujours d'analyses particulières. Je veux seulement dire que LV avait eu l'intuition de ce qui allait devenir le programme de la psychomécanique. C'est à montrer en quoi consiste ce pressentiment que s'applique la présente étude.

Ajoutons toutefois que cette proximité des deux pensées perd un peu de son caractère étonnant si l'on invoque le *zeitgeist* de l'époque. Car GG et LV « baignaient » tous deux, si l'on peut dire, dans le même contexte historico-culturel : celui du constructivisme. Et c'est à juste titre que Philippe Geneste (1987) compare l'œuvre de GG et celle de Jean Piaget pour leurs contributions respectives à la pensée génétique. Or, nous le savons, LV s'est longuement confronté à Piaget. En outre, LV et GG tenaient tous deux en haute estime le philosophe Henri Delacroix.³ On voit donc qu'il existait des points communs. Cependant, le fait d'appartenir au même contexte historico-culturel, et même d'avoir des lectures communes, ne garantit nullement qu'on en arrive à une telle proximité idéelle sur un sujet aussi essentiel que le rapport pensée/langage. Je maintiens donc qu'il y a quelque chose de *surprenant* dans cette convergence. Et aussi, pour nous qui venons après GG et LV, quelque chose d'*heureux* et de *ras-surant*. Car quand deux esprits déliés et profonds formulent de manière identique des questions auxquelles ils apportent ensuite, indépendamment l'un de l'autre, les mêmes réponses, il est d'autant plus probable que ces questions soient bien posées et ces réponses valables. Les découvertes de GG confirment celles de LV et vice versa. Et nous autres, les disciples et héritiers, nous profitons de cette convergence, nous pouvons la considérer comme une base solide sur laquelle bâtir...

³ Je remercie Philippe Monneret d'avoir attiré mon attention sur ce fait.

3. Les mouvements, procès et devenirs du langage (première coïncidence)

GG et LV s'accordent pour critiquer les conceptions statiques du langage et pour affirmer que ce dernier est, sous tous ses aspects, traversé par des mouvements et pris dans des devenirs. Or, on sait que tout mouvement ou devenir s'inscrit inévitablement dans le temps. Et de fait : quand on considère ces phénomènes linguistiques, on constate que chacun d'entre eux a sa temporalité propre. Telle est l'idée centrale commune à GG et LV, la convergence majeure que l'on constate entre leurs pensées. *Les mouvements du langage prennent place dans le temps, le temps sert de cadre à ces mouvements, c'est par dire cela qu'il faut commencer, tous les autres rapprochements entre les deux penseurs découlent de celui-là.*

LV adresse aux psychologues qui l'ont précédé deux critiques que GG aurait approuvées. La première, c'est de ne pas avoir dégagé avec assez de rigueur la spécificité du lien qui existe entre *le mot* et *l'idée* (GG dirait : entre *le signe* et *le signifié*), et soit d'avoir noyé ce lien dans un associationnisme vague, soit de l'avoir figé au sein d'une structure trop rigide. Ces psychologues prétendaient par exemple que le mot renvoie à l'idée comme un manteau accroché à un cintre nous fait penser à son possesseur ; ou comme le bâton qu'il brandit désigne pour le singe le fruit qu'il cherche à détacher de l'arbre. LV (*ibid.*, 418-419, 421) a beau jeu de montrer que de telles comparaisons ne rendent pas compte de la nature exceptionnelle de la liaison existant entre le mot et l'idée. Il reprend donc le problème à frais nouveaux et se demande quelle est l'unité de base en laquelle pensée et langage s'unissent indissolublement. C'est, répond-il, *la signification* qui attache ensemble le mot et l'idée, la sémiologie et le psychisme. C'est seulement quand apparaît la signification que l'on peut considérer avoir affaire à un « phénomène du langage » :

C'est dans la *signification* du mot que nous avons trouvé cette unité de base qui reflète sous la forme la plus simple l'unité de la pensée

et du langage. La signification du mot [...] est cette unité indécomposable ensuite des deux processus dont on ne peut dire ce qu'elle représente : un phénomène du langage ou un phénomène de la pensée. Un mot privé de signification n'est pas un mot, c'est un son vide.⁴ Par conséquent, la signification est un signe distinctif nécessaire, constitutif du mot lui-même. Elle est le mot lui-même, pris sous son aspect interne. (*ibid.*, 417-418)

Cette réponse de LV risque, à première vue, de décevoir par son apparente banalité. « On n'avait vraiment pas attendu le psychologue russe pour constater que ce qui lie le mot à l'idée, c'est la signification ! » À seconde vue pourtant, un indice nous convainc que LV ne se contente pas ici de répéter une évidence, et que c'est de bien autre chose qu'il s'agit. Cet indice, ce sont « les deux processus », celui du langage et celui de la pensée. Ce qu'affirme LV en réalité, c'est qu'il y a au départ deux procès dont chacun mène sa propre affaire ; et que la signification est la rencontre entre un mot (c'est-à-dire un élément de base du processus « langage ») et une idée (un élément de base du processus « pensée ») dans le contexte d'une phrase. LV confirme cela explicitement quand il écrit (*ibid.*, 428) :

[...] Parlons de l'idée directrice fondamentale que doit développer et expliquer cette étude. Cette idée centrale peut être exprimée en une formule générale : le rapport de la pensée avec le mot est avant tout non une chose mais un processus, c'est le mouvement de la pensée au mot et inversement du mot à la pensée. Ce rapport apparaît à la lumière de l'analyse psychologique comme un processus en développement, qui passe par une série de phases et de stades [...]. La pensée ne s'exprime pas dans le mot, mais se réalise dans le mot.

Une fois que cette rencontre s'est opérée, elle constitue en résultat une unité dont les deux éléments sont devenus indissociables –

⁴ La même idée se trouve aussi chez GG (1984, 283) : « [...] La signifiance [est] la condition sine qua non d'existence du langage. Il n'est de parcelles du langage [...] où la signifiance ne s'accuse. »

une « unité indécomposable ensuite », en laquelle langage et pensée sont également impliqués. Mais cette unité indécomposable n'est pas donnée d'emblée, bien au contraire, elle constitue une sorte d'*arrêt sur image* des deux processus au moment de leur rencontre.

La seconde critique que LV formule à propos des comparaisons ci-dessus (le manteau et son possesseur, le bâton du singe et le fruit), c'est que de tels exemples ne permettent pas d'expliquer les changements que connaissent les liaisons mots/idées. Or, c'est justement dans la mise en évidence de ces changements que LV voit son propre apport à la théorie (*ibid.*, 418-419) :

La découverte que les significations de mots se modifient et se développent est l'apport nouveau et essentiel de notre étude à la théorie de la pensée et du langage, c'est notre principale découverte, laquelle permet pour la première fois de triompher définitivement du postulat qui était à la base des anciennes théories sur la pensée et le langage, le postulat de la constance et de l'immuabilité de la signification du mot.

Nous avons évoqué plus haut les différents états ou aspects du phénomène qui est subsumé sous le terme général de « langage ». Voici venu le moment de définir quatre de ces états ou aspects qui vont nous servir d'angles d'approche. Précisons que les deux premiers seront empruntés à GG et les deux suivants inspirés de LV. Si je mentionne ces appartennances, c'est que les points de vue des deux chercheurs sur leur objet commun diffèrent quelque peu. Les guillaumiens savent que GG s'en tient strictement à un point de vue linguistique, que ses analyses se fondent sur les seuls faits de langage et qu'il s'interdit d'y faire intervenir d'autres facteurs. En tant que « pédologue », c'est-à-dire spécialiste de la psychologie enfantine, LV s'intéresse d'abord à l'acquisition du langage et à celle de la pensée dans les premières années de la vie. Et le grand mérite du chercheur russe est de se servir des découvertes qu'il a faites dans ce domaine pour essayer de comprendre aussi les rapports complexes qui

existent chez les adultes entre langage et pensée. Mais énumérons maintenant les quatre aspects du langage qui vont nous servir d'angles d'observation :

- (1) Terme créé par GG, « la praxéogénie » désigne l'acte de langage (parole ou écriture) et les mécanismes qui lui sont inhérents. En fait, il s'agit du procès permettant au sujet pensant de passer du plan puissanciel (le système de la langue qui l'habite en silence) au plan effectif (le discours, oral ou écrit). Ce que construit ce procès, et ce à quoi il aboutit, c'est à la phrase ou *effet de sens*, qui constitue selon GG l'unité de base du discours.⁵ Autant dire que le laps de temps impliqué par chaque acte de langage est minimal : quelques fractions de seconde ou, quand il s'agit d'une phrase écrite, quelques secondes. On objectera sans doute que les discours que l'on tient ou les textes que l'on écrit peuvent être longs. Je répondrai que cela ne change rien au fait que la temporalité du mécanisme praxéogénique reste brève. Car du point de vue de ce mécanisme, la continuité d'un discours n'est qu'une apparence trompeuse, puisqu'elle consiste en réalité en autant de moments praxéogéniques qu'il y a de phrases, et que ces moments sont séparés les uns les autres par des pauses. Ces pauses, ce sont les points qui clôturent les phrases. Même dans le cas d'un long discours, la praxéogénie n'est donc jamais continue, mais se recompose de moments d'activité entrecoupés d'intervalles : *mécanisme praxéogénique → pause → mécanisme praxéogénique → pause*, etc.
- (2) « L'ontogénie » aussi est un mot guillaumien qui désigne le devenir d'une langue particulière. On parlera par exemple de l'ontogénie du français, ou de celle de l'allemand, du russe, de l'arabe, du chinois, etc. Prises ensemble, toutes ces ontogénies constituent « la

⁵ Relèvent de la praxéogénie même les productions les plus triviales de la parole ou de l'écriture : une exclamation, un « texto » (SMS), un mot griffonné sur un support quelconque...

glossogénie », qui est le devenir du langage humain. La temporalité ontogénique se compte en siècles ou en millénaires, puisqu'elle correspond à la durée d'existence de l'idiome considéré. Quant à la temporalité de la glossogénie, elle correspond aux millénaires qu'aura durés le développement du langage humain et, évidemment, elle ne prendra fin qu'avec lui.

- (3) J'appellerai « phylogénèse historico-culturelle » le troisième angle d'approche. L'adjectif qualificatif est de LV, qui entend surtout par-là l'élaboration progressive, par l'espèce humaine, de concepts de plus en plus abstraits à partir des notions de la vie de tous les jours. Il les appelle des « concepts scientifiques » et les oppose aux « concepts quotidiens ». Si je comprends bien LV, les « concepts scientifiques » ne signifient pas seulement les terminologies élaborées par les sciences, mais aussi, plus généralement, tous les mots abstraits. Dans la phrase : *Jean est jaloux de Paul*, une relation apparaît entre deux entités concrètes, mais dans : *la jalousie est un vilain défaut*, c'est entre deux idées abstraites qu'un lien s'établit. Si l'allocataire veut se faire une idée concrète de la signification de cette seconde phrase, il lui faudra faire un retour en arrière. Il devra se porter en deçà de cette affirmation générale et évoquer, devant les yeux de son esprit, des situations qui illustreront concrètement ce que sont la jalousie et les défauts moraux. Chez LV, les concepts scientifiques sont aux notions quotidiennes ce qu'en mathématiques l'algèbre est à la simple arithmétique. La temporalité de la phylogénèse historico-culturelle s'apparente à celle de la glossogénie guillaumienne.
- (4) « L'ontogenèse historico-culturelle » désignera ici l'évolution mentale des individus. Il s'agira d'une part du développement de l'enfant, de son acquisition progressive de la pensée et du langage ; et d'autre part des variations que connaissent les idées et les mots dans l'esprit de l'adulte, souvent à son insu. Au centre de cette ontogenèse, il y a la manière (plus ou moins complète, plus ou moins réussie) dont, à partir des notions quotidiennes, chaque individu acquiert, et pour ainsi dire s'approprie, les concepts

abstraits et scientifiques que la langue tient à la disposition de tout un chacun. On voit que ce quatrième angle d'observation ne diffère du troisième que par la dimension : collective dans un cas, individuelle dans l'autre. La temporalité de cette ontogenèse se compte bien sûr en années et en décennies, puisqu'elle se confond avec celle des vies humaines individuelles.

4. La convergence résultative implique une séparation originaire (seconde coïncidence)

Cette critique que LV adresse aux psychologues de son époque annonce la manière dont, sur cette même question du statisme, GG se démarquera de Saussure quelques années plus tard. Pendant la majeure partie de son parcours scientifique, GG avait utilisé le vocabulaire du saussurianisme triomphant : *le signifiant* et *le signifié* et, comme troisième concept englobant les deux premiers, *le signe*. Il est donc intéressant de rechercher pourquoi, dans les dernières années de sa vie, il a éprouvé le besoin de remplacer le premier et le troisième de ces termes et d'adopter une trilogie nouvelle : *signe, signifié* et, pour désigner la liaison entre les deux, *signification, signifiant* ou *symphyse*.⁶ Ces changements terminologiques me semblent découler d'une critique fondamentale que GG adressait à Saussure dès l'année 1948 : celle de ne pas tenir compte du facteur *temps* dans le rapport *langue/parole* ; et ce faisant, d'exclure de ce rapport *le mouvement*, puisqu'il est évident que ce dernier ne peut prendre place que dans un cadre temporel. Passer de la langue à la parole, c'est accomplir un mouvement mental qui, si bref soit-il, prend du temps. Et ni le

⁶ Boone et Joly (1996, 382) datent de 1958 l'apparition chez GG des termes de « signification » et de « signifiant » à la place de « signification ». Quant au troisième synonyme, « la symphyse », ces mêmes auteurs (*ibid.*, 404) la définissent comme « la soudure psychique [...] selon laquelle un fragment de parole appelle à soi automatiquement un fragment de pensée, cependant que le fragment de pensée, réciproquement, appelle le fragment de parole. »

mot ni l'idée n'en sortent indemnes : en transitant du plan de la langue à celui de la parole (GG dirait plutôt : à celui du *discours*), ils changent, ils se transforment, ils connaissent deux états successifs (et donc différents) d'eux-mêmes... Dans son cours du 20 février 1948, GG juge donc « simple, trop simple, quoique vraie » (1988 : 116) la relation saussurienne :

$$\textit{Langage} = \textit{langue} + \textit{parole},$$

et il lui insuffle d'emblée une épaisseur temporelle en faisant du langage une intégrale :

Cette relation, si l'on y ajoute le facteur successivité entre langue et parole, devient :

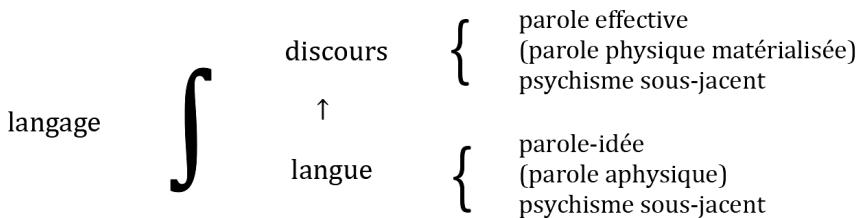


[...] Or, ici, la théorie exposée rencontre un obstacle. Le sujet parlant, dans le moment de l'expression, passe bien, en effet, de la langue à la parole, c'est-à-dire de la langue à la parole effective, momentanée, celle qui s'entend, qui a une existence physique. Mais cette transition [...] n'est, en réalité, sans que Saussure en ait fait l'observation, que celle de la parole virtuelle, indissolublement liée au psychisme de la langue, à la parole actuelle, effective et physique. La parole virtuelle, liée à la langue, et faisant partie intégrante de celle-ci, est une parole non physique, silencieuse, que le psychisme des unités de langue apporte avec soi. De la réalité de cette parole non physique il est aisément de se rendre compte. Chaque notion de langue emporte avec soi l'idée du ou des sons signifiants, mais l'idée seulement de ce ou ces sons, pas leur réalité. [...] Il découle de là que la parole-idée, faisant partie

de la langue, est autre chose que la parole effective, qui en est une matérialisation. [...] (*ibid.*, 112-113)

On voit qu'il suffit à GG de supposer une parole de langue (la « parole-idée ») dans l'antécérence de la parole de discours (ou « parole effective ») pour introduire du même coup, par ce biais apparemment anodin, le mouvement, et donc le temps, dans le schéma statique de Saussure. Car si la parole se dédouble, si elle existe maintenant sous deux états d'elle-même, il faut bien que le sujet parlant passe de l'un à l'autre. Et GG de conclure (*ibid.*) :

Compte tenu de ce qui vient d'être exposé, le schème saussurien, plus compliqué qu'il ne l'était d'abord, mais plus vrai, devient :



Le schéma ci-dessus met l'accent sur la sémiologie. La « parole », c'est évidemment le mot, ce que Saussure appelle le signifiant et GG le signe. Et si nous traduisons en termes purement guillaumiens la transition *parole-idée* → *parole effective*, nous en arrivons en fait à la successivité bien connue *signe de langue* (ou *de puissance*) → *signe de discours* (ou *d'effet*). Le psychisme (c'est-à-dire l'idée, le signifié) est ici négligé, puisque GG se contente de nous dire qu'en langue comme en discours, il reste « sous-jacent ». Sans doute pour ne pas surcharger le schéma, GG n'attire pas notre attention sur le fait que ces deux « psychismes sous-jacents » diffèrent eux aussi l'un de l'autre, et qu'une idée n'est pas « la même » selon qu'elle relève du

plan de langue (ou *de puissance*) ou bien du *plan de discours* (ou *d'effet*). Au moment de l'acte de parole, nous avons donc affaire à deux mouvements convergents : tandis que le signe de langue devient signe de discours, le signifié de langue devient signifié de discours. On comprend donc pourquoi GG a finalement renoncé à l'appellation genevoise de « signifiant » pour désigner le signe linguistique – parce qu'il avait besoin de ce participe présent substantivé pour exprimer le processus lui-même, le passage en train de s'effectuer entre le plan de puissance et le plan d'effet ! Ainsi, chez le linguiste français, ces deux mouvements convergents peuvent à mon avis se noter comme suit :

Signe de puissance → signifiant (ou signifiance, ou symphyse) en tant que processus de soudure avec le signifié → signe d'effet (comprenant le signifiant en tant qu'état résultatif : la soudure avec le signifié est maintenant accomplie) ;

Signifié de puissance → signifiant (ou signifiance, ou symphyse) en tant que processus de soudure avec le signe → signifié d'effet (comprenant le signifiant en tant qu'état résultatif : la soudure avec le signe est maintenant accomplie).

Si nous répartissons les moments de ces deux processus le long de la successivité de base dégagée par GG : *in posse* → *in fieri* → *in esse*, nous constatons que le signe et le signifié connaissent chacun un état puissanciel, c'est-à-dire *in posse*, et un état effectif, c'est-à-dire *in esse*, tandis que la signifiance ou symphyse est tour à tour *in fieri* et *in esse* – d'abord processus en cours, puis résultat de ce processus.

Mais pour qu'il y ait convergence, il faut que les entités qui convergent aient d'abord été séparées. Il faut donc que, tant qu'ils en sont au stade *in posse*, tant que, enfermées dans le système de la langue, leurs existences demeurent exclusivement puissancielles, le mot et l'idée (le signe et le signifié) restent séparés l'un de l'autre. C'est à cette induction que nous invite GG quand, dans sa leçon du 16 juin 1949, il écrit (1971 : 259) :

[Le] caractère hétérogène de la construction psychique et de la construction sémiologique est [...] le fait qui, quoique masqué par la liaison des deux constructions, a retenu en doctrine cette année le principal de notre attention. Autrement dit, sous le fait de liaison reconnu par Saussure, nous avons reconnu le fait sous-jacent de séparation, car il ne peut y avoir liaison que de ce qui était primitivement séparé.

Pour sa part, LV emploie d'autres mots : là où GG dit *hétérogénéité*, *construction psychique* et *construction sémiologique*, le psychologue russe parle respectivement de *non homogénéité*, *d'aspect sémantique* et *d'aspect phonétique*. Il ne faut pas se laisser abuser par ces divergences terminologiques. En fait, comme le montrent ces phrases de *Pensée & Langage* (*ibid.*, 429), les deux chercheurs disent exactement la même chose :

La recherche montre que l'aspect interne, sémantique du langage et son aspect externe, sonore, phonétique, tout en formant une véritable unité, ont cependant chacun leurs lois propres de mouvement. L'unité du langage est une unité complexe, non homogène. Avant toute chose l'existence d'un mouvement propre à chacun des deux aspects, sémantique et phonétique, du langage se manifeste par toute une série de faits dans le développement verbal de l'enfant.

Et LV confirme aussi l'assertion guillaumienne selon laquelle « il ne peut y avoir liaison que de ce qui était primitivement séparé » quand il écrit (*ibid.*, 430) :

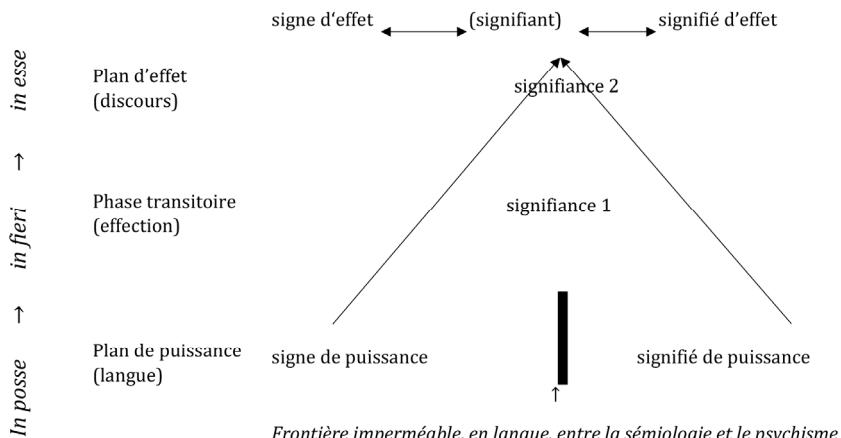
Si les deux aspects du langage représentaient une seule et même chose, s'ils coïncidaient et fusionnaient en un seul processus, on ne pourrait de manière générale parler de rapports quelconques dans la structure interne du langage car une chose ne peut avoir de rapport avec elle-même.

Une réflexion de bon sens vient d'ailleurs confirmer pour nous cette hétérogénéité du psychisme et du sémiologique : chacun sait

que la même idée peut souvent être exprimée par des mots différents, tandis que les mêmes mots et phrases peuvent, selon les contextes, avoir des significations diverses. Cette souplesse d'ajustement serait impossible si le psychisme et la sémiologie (LV : le sémantisme et la phonétique) étaient liés rigidement l'un à l'autre dès le plan de puissance.

Si maintenant nous appelons *significance 1* la phase transitoire (c'est-à-dire *l'effection*, entre la langue et le discours) où la symphyse est encore en voie d'accomplissement, et *significance 2* le stade résultatif de la symphyse accomplie (en discours), cela donnera le schéma suivant, d'inspiration guillaumienne, que je me risque à inventer :

Figure 1 : Convergence du signe et du signifié vers le plan d'effet



Cette idée de frontière imperméable entre le mot et l'idée dans le plan de puissance, il faut évidemment préciser qu'elle ne vaut pleinement qu'en praxéogénie. Au tout début de l'acte de langage, le sujet pensant en instance de parole a souvent le choix entre plusieurs alternatives pour exprimer les mêmes signifiés mentaux et/ou référentiels. Au lieu de dire : *dans cette région il y a de très belles maisons*, il a la possibilité d'employer d'autres vocables : *on trouve de superbes*

demeures, on peut voir des habitations magnifiques... Mais cette liberté du locuteur, qui d'ailleurs s'amenuise au fur et à mesure que se déroule la phrase, ne contredit pas au fait qu'il y a de fortes affinités, dans le système de la langue, entre « maison », « demeure » ou « habitation » et le signifié que ces mots désignent habituellement. Ce n'est donc que dans la perspective de l'acte de langage qu'il y a frontière imperméable. C'est cette dernière qui garantit au locuteur sa liberté de choix.

Résumons : de par son caractère dynamique, de par les mouvements qu'elle suppose et implique, la « signification » vygotskienne diffère de l'acception – exclusivement statique, elle – que les psychologues de son époque, tout comme Saussure d'ailleurs, donnaient à ce terme. En revanche, elle correspond parfaitement à ce que GG appelle indifféremment « la signification », « le signifiant » ou « la symphyse ».

5. Les quatre angles d'observation et les deux battements fondamentaux

Demandons-nous maintenant dans quelle mesure les quatre angles d'observation du langage que nous avons dégagés sont concernés par la figure ci-dessus, et par les deux schémas guillaumiens qui la précèdent. Il est évident que tous trois concernent d'abord l'acte de langage, c'est-à-dire la praxéogénie. Mais moyennant quelques changements de détail, ils peuvent s'appliquer aussi aux trois autres dimensions. Le devenir de la langue ne se réduit pas à la disparition d'idées ou de mots tombés en désuétude, ni à l'apparition de nouveaux signifiés ou signes. Il suffit de consulter un dictionnaire ou une grammaire historique pour constater qu'au fil des temps, signes linguistiques et signifiés ne cessent aussi de nouer de nouvelles relations. Aussi notre schéma s'applique-t-il également à l'ontogénie. Tel signe d'abord séparé de tel signifié se rapprochera progressivement de lui et finira par le désigner. Au cours des siècles et des

millénaires, les idées et les mots se cherchent et se trouvent. Dans cette perspective, la phase transitoire ou *in fieri*, qui dans le schéma ci-dessus sert de cadre instantané à la signifiance en train de se construire (ce que GG appelle *l'effection*), correspond alors aux décennies et aux siècles qui permettent ces rapprochements. Lesquels, de même d'ailleurs que tous les changements ontogéniques et glos-sogéniques, sont partie intégrante de la phylogénèse historico-culturelle, c'est-à-dire de la conquête collective, par l'espèce humaine, d'une pensée de plus en plus abstraite. Enfin, il suffit d'observer un petit enfant dans les années où il apprend à penser et à parler pour se rendre compte du travail énorme qu'il accomplit pour ajuster ensemble les signifiés et les signes, qu'évidemment il rencontre d'abord de manière séparée, dans le beau désordre de la vie. Il est donc légitime d'affirmer que sur cette dimension aussi, qui est l'ontogenèse historico-culturelle des individus, on part de l'hétérogénéité pour arriver à la symphyse après une phase de convergence. Et la conquête des « concepts scientifiques » (dans la signification vygotskienne du mot) par l'adolescent n'est en fait que la poursuite de ce premier effort qui l'a mené à s'approprier les concepts quotidiens.

Les développements qui précèdent ont cependant un défaut : celui de donner à croire que le langage n'est traversé que par des convergences. Qu'il s'agisse de praxéogénie, d'ontogénie, de phylogenèse ou d'ontogenèse historico-culturelle, les idées et les mots ne cesseraient de converger, indéfiniment. Or, il est évident qu'en bonne logique (et en bonne physique), il ne saurait en être seulement ainsi. L'affirmation de GG selon laquelle « il ne peut y avoir liaison que de ce qui était primitivement séparé » doit aussi être retournée en son contraire : « il ne peut y avoir séparation que de ce qui était primitivement uni. » Et si l'on joint ces deux opposés en une formulation dynamique et donc plus vraie, cela donne : « de même qu'il ne peut y avoir liaison que de ce qui s'était d'abord séparé, de même il ne peut y avoir séparation que de ce qui s'était d'abord uni. » Le langage dans toutes ses dimensions n'est pas traversé par un seul type de mouvements, mais par deux. En face des convergences et des unions,

il y a les divergences et les séparations. Or, ces deux sortes de mouvements rappellent aux guillaumiens les deux battements ou cinéttismes fondamentaux qui, selon le linguiste français, « font le langage humain » : la particularisation et la généralisation. Si ces dernières sont omniprésentes dans les faits de langage, c'est parce qu'elles constituent l'essence même de l'esprit humain, en même temps qu'elles lui posent ses limites. On pourrait, en partant des deux concepts guillaumiens, proposer le tableau suivant, où les termes s'opposent deux à deux :

Particularisation	Généralisation
Fermeture	Ouverture
Convergence	Divergence
Union, liaison	Séparation

Nous pensons avoir donné assez d'exemples de la première série. La seconde en revanche, celle de la généralisation, entraînerait des explications complexes et détaillées qui excéderaient le cadre du présent travail. Nous y renonçons donc, au profit de la mise en évidence d'une troisième coïncidence, après celles de mouvement et d'hétérogénéité, entre les pensées de GG et de LV.

6. L'extension de l'idée ou signifié constitue un système dynamique (troisième coïncidence)

LV avait conscience que la signification d'un mot est indissolublement liée à ce que la linguistique appelle son « extension ». Mais pour désigner cette dernière, le psychologue russe employait un autre terme : celui de « généralisation ». Il souligne à plusieurs reprises cette quasi-identité (*ibid.*, 418) :

[...] Sous l'angle psychologique [...], [la signification] n'est rien d'autre qu'une généralisation, ou un concept. Généralisation et signification du mot sont synonymes.

Et aussi (*ibid.*, 426-427) :

[...] Aucune [des théories modernes de la pensée et du langage] ne saisit ce qui dans la nature psychologique du mot est le plus important, le plus fondamental, qui fait que le mot est un mot et sans lequel le mot cesse d'être lui-même : la généralisation qui y est incluse en tant que mode tout à fait spécifique de reflet de la réalité dans la conscience.

Ou encore, quelques lignes plus loin :

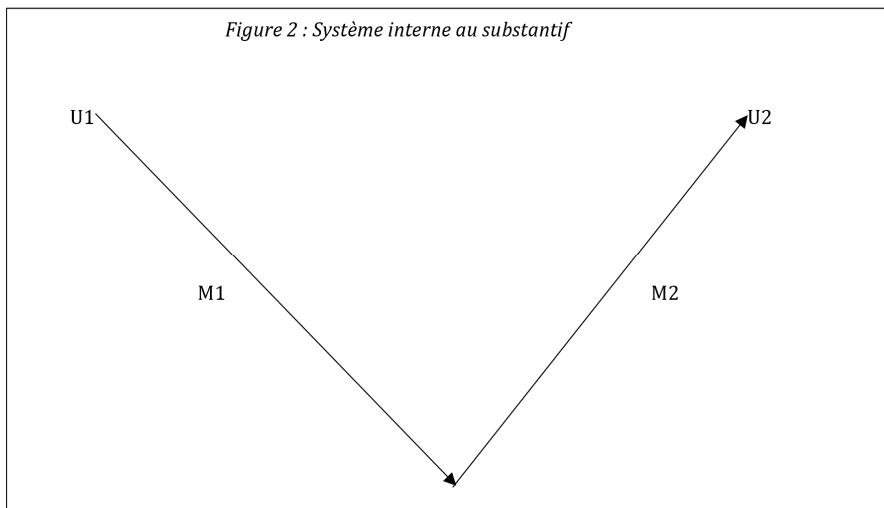
Cette nature [de la signification] se manifeste avant tout dans la généralisation qui est contenue en tant qu'élément fondamental et central dans tout mot car tout mot déjà généralise.

Ici encore, les variations terminologiques ne doivent pas nous induire en erreur : traduits dans le vocabulaire de la linguistique moderne, les mots « généralisation » et « signification » veulent dire respectivement *extension* et *compréhension* (ou *intension*). Or l'ensemble *extension + compréhension* d'un mot, quand on le considère comme une abstraction, n'est rien d'autre, nous le savons, que « le signifié de puissance » de GG ; et quand on l'appréhende sous l'aspect concret d'une occurrence en discours, cet ensemble est un « signifié d'effet » pris dans un « effet de sens » (autrement dit : un mot dans une phrase). Mais en écrivant cela, je prête déjà trop aux linguistes (du moins à ceux, et ils sont encore nombreux aujourd'hui, qui continuent à ignorer l'enseignement de GG). Car c'est précisément ce contraste entre d'une part le signifié de puissance, et d'autre part le signifié d'effet et l'effet de sens, que ces linguistes se refusent à tracer. Quand il s'agit d'illustrer le couple extension/compréhension,

ils comparent par exemple « chien » à « animal » et à « être vivant » pour montrer que du premier terme au troisième, l'extension augmente dans la mesure où la compréhension diminue ; ou bien ils prennent deux effets de sens comme : *le chien du voisin a aboyé toute la nuit* et *le chien est un mammifère*, et constatent que, dans le premier cas, l'extension est minimale et la compréhension maximale, et que c'est l'inverse dans le second cas. Ce faisant, ces linguistes ne se rendent pas compte de la différence entre les deux comparaisons. Ils ne voient pas que la première porte sur des signifiés de puissance, tandis que la seconde concerne des signifiés d'effet – ils ne peuvent pas le voir puisqu'ils ignorent cette opposition ! Mais le pire, c'est que ces comparaisons restent purement statiques. C'est pourquoi, ici encore, GG et LV vont se démarquer ensemble de leurs prédecesseurs par leurs conceptions dynamiques du système du mot. LV avait acquis la conviction que non seulement les mots sont pris dans les devenirs de la langue, mais qu'en outre chaque mot est lui-même traversé par des mouvements internes, et que chaque usage qui en est fait en discours constitue le résultat d'un tel mouvement.⁷ Mais c'est au linguiste français qu'est revenu le mérite de décrire exactement ce dont le psychologue russe avait eu le pressentiment. Au terme d'extension, qui relève du plan de puissance, GG ajoute deux autres concepts opératoires qui renvoient respectivement à la phase de l'effection et au plan d'effet⁸ : « l'extensivité » et « l'extensité ». Pour les illustrer, je dois maintenant recourir à une figure si célèbre parmi les guillaumiens que j'ai presque honte de la reproduire. Mon excuse est que je l'aborde ici d'un autre point de vue que d'habitude : je ne l'appelle pas « cinèse de l'article » mais « système interne au substantif » :

⁷ L'expression « arrêt sur image », que j'ai utilisée plus haut, me paraît pertinente. Étant bien entendu que cette image est une aperception des yeux de l'esprit...

⁸ Cf. schéma 3 ci-dessus.



Toute la figure ci-dessus correspond en fait à l'espace qui s'offre à l'effection quand il s'agit d'actualiser un substantif, c'est-à-dire de le faire transiter du plan de puissance (langue) au plan d'effet (discours). On voit que la ligne d'extensivité existe sous deux formes d'elle-même : comme flèche descendante (de l'Universel U1 au Singulier S1) et comme flèche ascendante (du Singulier S2 à l'Universel U2). Au moment de l'acte de langage, l'esprit du locuteur parcourt l'une de ces flèches jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'extensité ou position qui réalisera sa visée de discours. Cette extensité peut être de type S ou U, mais elle peut aussi relever de l'une des nombreuses catégories médianes que les guillaumiens subsument sous la lettre M. Qu'elles possèdent ou non l'article, ce système vaut pour toutes les langues qui différencient le substantif du verbe. Quand il existe, l'article signale seulement que l'opération de recherche d'une extensité sur la ligne d'extensivité est maintenant achevée, mais il n'indique nullement la position qu'y occupe cette extensité. C'est la phrase, l'effet de sens qui indique la nature de la position réalisée. Dans les langues où l'article n'existe pas (par exemple le latin ou la plupart des langues slaves), l'opération de positionnement d'une extensité sur l'une des flèches d'extensivité ne s'accomplit pas moins, sur le

plan psychique, que dans les langues qui possèdent l'article. La seule différence, c'est que l'accomplissement de cette opération n'est pas signalé sur le plan sémiologique. Pour éviter tout malentendu, je vais donner des effets de sens où le substantif « chien » est saisi selon les positions portées sur cette figure 2.⁹ Les positions U et S ne présentent aucune difficulté :

- | | |
|--|--|
| U1 : <i>Un chien</i> est un mammifère. | S1 : <i>Un chien</i> a aboyé toute la nuit. |
| S2 : <i>Le chien</i> du voisin a aboyé toute la nuit. | U2 : <i>Le chien</i> est un mammifère. |

C'est pour les positions M que les choses se compliquent, dans la mesure où chacune d'entre elles peut correspondre à de nombreuses extensités. La position M1 subsume en effet tout ce qui n'est ni U1 ni S1, et la position M2 tout ce qui n'est ni S2 ni U2 – ce qui, dans chaque cas, fait vraiment beaucoup de choses ! Donnons, pour M1, quelques exemples parmi bien d'autres possibles :

M1 : *Généralement, un chien sauvage se comporte autrement qu'un chien domestique.*

M1 : *Des chiens ont aboyé toute la journée.*

M1 : « ...on entend seulement hurler **de vraies meutes de chiens**, il y en a **des centaines** et **des milliers**, ils hurlent, ils aboient toute la nuit. » (Dostoïevski, 1, 117)

M1 : *Il faudrait que je trouve un chien capable de m'aider à garder mes moutons.*

M1 : *Les Chinois mangent du chien, cela fait partie de leur tradition culinaire.*

Et voici quelques exemples d'extensités M2 :

M2 : *Généralement, le chien sauvage diffère physiquement du chien domestique.*

M2 : *Les chiens du village ont aboyé toute la journée.*

⁹ Même si j'ai bien conscience que, pour les lecteurs qui connaissent GG, ces exemples sont superflus.

M2 : *J'espère trouver un jour le chien qui m'aidera à garder mes moutons.*

On sait que GG constatait entre l'article indéfini *un, une*¹⁰, et l'article défini *le, la, les* l'existence de ce qu'il appelait « une chronologie de raison », c'est-à-dire d'une succession logique contraignante entre signes du plan de puissance. Cette succession de langue, le linguiste la fondait sur une autre : celle qui veut que pour accéder à la notoriété, une entité inconnue doit traverser une phase où elle est saisie mentalement – le moment où elle cesse d'être ignorée et acquiert le statut de connaissance. Nous avons donc la chronologie puisancielle de base :

*Statut d'inconnu, d'ignoré → phase de transition →
statut de connu, de notoire.*

GG considère à juste titre que l'article indéfini correspond au second moment de cette chronologie, et l'article défini au troisième. C'est pourquoi il appelle l'un « l'article transitoire », et l'autre « l'article notoire ». C'est seulement après avoir appris que *Jean s'est acheté UNE voiture* que je commencerai à parler de *LA voiture de Jean*. Eh bien, en effet, tout ce que les signifiés d'effet M1 ont ici de commun, c'est qu'ils sont transitoires, c'est-à-dire constituent des informations nouvelles pour l'allocutaire ; et tout ce que les signifiés d'effet M2 ont de commun, c'est qu'ils sont notoires, autrement dit qu'ils ne sont plus des nouveautés mais supposent chez l'allocutaire un savoir préexistant. À part cette double constatation, on aurait des difficultés à dégager des points communs entre les exemples M1, ou entre les exemples M2. Des esprits chagrins, plutôt opposés à la psychomécanique, ont pointé cette faiblesse : ils ont constaté que la position M était le grand fourre-tout des guillaumiens. Je ne pardonne

¹⁰ Auquel nous ajoutons ici : 1) son pluriel *des* ; 2) l'article partitif *du, de la* ; 3) la préposition *DE* dans des syntagmes comme : *une meute DE chiens, des centaines DE chiens...*

pas à ces esprits leur caractère chagrin, mais je dois reconnaître qu'ils ont raison sur ce point. Il faudra tôt ou tard mettre de l'ordre dans ce fourre-tout en catégorisant les différentes sortes d'extensités M1 ou M2. Pour ce faire, on pourra d'ailleurs s'aider des analyses que GG lui-même a développées dans son livre publié en 1919 : *Le problème de l'article et sa solution dans la langue française*.

Même si, d'un point de vue strictement linguistique, les analyses de LV sont moins détaillées que celles de GG, il n'est pas difficile de montrer que le psychologue aurait approuvé le dynamisme du système interne au substantif tracé ci-dessus. Dans le passage suivant, s'éloignant provisoirement de ce qui est son sujet d'intérêt principal : le rapport entre pensée et langage tels qu'ils se développent chez l'enfant, LV pose le problème de ce rapport en termes plus généraux, c'est-à-dire chez l'adulte. Et les lignes que voici (*ibid.*, 427-428) témoignent de la parenté de sa pensée avec celle de GG :

La découverte que les significations de mots ne sont pas immuables, constantes, invariables et qu'elles se développent est une découverte capitale, qui seule peut sortir toute la théorie de la pensée et du langage de l'impasse où elle est engagée. La signification du mot n'est pas immuable. Elle se modifie au cours du développement de l'enfant. Elle varie aussi dans les différents modes de fonctionnement de la pensée. C'est une formation plus dynamique que statique. La variabilité des significations n'a pu être établie qu'à partir du moment où la nature de la signification elle-même a été correctement définie.

Nous avons vu que cette « définition correcte » consistait pour LV à souligner l'union intime de la signification et de la généralisation interne du mot, c'est-à-dire de sa compréhension et de son extension – mais à condition de les saisir dans une perspective dynamique, non-statique. Il poursuit donc :¹¹

¹¹ J'écris en majuscules, dans cette citation de LV, les mots qu'il m'importe de mettre en valeur.

Mais si la signification du mot peut se modifier dans sa nature interne, c'est donc que le rapport de la pensée et du mot se modifie lui aussi. Pour comprendre la variabilité et la dynamique de ces rapports, nous devons ajouter au SCHÉMA GÉNÉTIQUE de la modification des significations [...] une sorte de COUPE TRANSVERSALE. Il faut découvrir le *rôle fonctionnel de la signification du mot dans l'acte de pensée*. [...] Tentons [donc] maintenant de nous représenter dans leur ensemble la structure complexe de tout processus réel de pensée et, lié à elle, son déroulement complexe depuis le premier moment, le plus vague, celui de la naissance d'une pensée jusqu'à sa réalisation définitive dans une formulation verbale. Pour ce faire, nous devons passer du plan génétique au plan fonctionnel, et décrire non pas le processus de développement des significations et de modification de leur structure, mais le processus de *fonctionnement des significations dans le cours vivant de la pensée verbale*.

Ce que LV appelle « le plan génétique », c'est notre figure 2 ci-dessus, et « le plan fonctionnel », c'est la figure 1... Autrement dit : ce qui l'intéresse, ce n'est pas la successivité encore puissancielle des positions-extensités sur la ligne d'extensivité, mais la production résultative de ces positions-extensités en discours, dans le plan d'effet... C'est, en figure 1, le passage de la signifiance 1 (encore *in fieri*) à la signifiance 2 (définitivement *in esse*). Et LV de conclure :

Dès la première tentative, UN TABLEAU GRANDIOSE, d'une extrême complexité, s'offre à nous d'emblée, qui surpassé par LA FINESSE DE SON ARCHITECTONIQUE tous les schémas qu'ont pu envisager les plus riches imaginations des chercheurs.

Schéma génétique, coupe transversale, tableau grandiose à la fine architectonique... Se croyant dans un texte de GG, les guillau-miens s'étaient légèrement assoupis : *tout ça on connaît, on ne connaît que trop !* Ils sursautent maintenant, ils se frottent les yeux : *non, ce n'est pas du GG, c'est du LV !* Entre les deux chercheurs, la parenté de pensée est si grande qu'ils en arrivent à employer les mêmes mots...

Bibliographie

- BOONE, Annie & JOLY, André *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris/Montréal : L'Harmattan, 1996.
- DOSTOÏEVSKI, Feodor, *Le garçon « à la menotte »*, dans *Dernières miniatures*, trad. du russe par André Markowicz. Paris : Actes Sud, 2000.
- GENESTE, Philippe, *Gustave Guillaume et Jean Piaget : contribution à la pensée génétique*, Paris : Éditions Klincksieck, 1987.
- GUILLAUME, Gustave, *Langage et science du langage*, Paris/Québec : Librairie A.-G. Nizet, Presses de l'Université Laval, 1984 (1964).
- GUILLAUME, Gustave, *Leçons de linguistique 1, 1948-1949. A*, Québec/Paris : Presses de l'Université Laval, Klincksieck, 1971.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçons de linguistique 8, 1947-1948. C*, Québec/Lille : Presses de l'Université Laval, Presses Universitaires de Lille, 1988.
- VYGOTSKI, Lev S., *Pensée et langage*, trad. du russe par Françoise Sève, Paris : La Dispute, 1997 (1985).

Au temps de Guillaume, *ceci est un « du data »* qualifié à conserver

Diane GAMACHE

Chercheur indépendant en informatique cognitive
« grand public », Québec, Canada

Abstract: As Carole Lipsyc, a specialist in digital linguistics asking to measure the immaterial, points out, the Big Data narrative that produces as much data today as since the beginning of the history of writing is, for the humanity of the digital behind, a misery that we humans must resist. In our search for a solution, a question of establishing a “founding precautionary principle”, we see the digital interaction programmed upstream of the data or data, as the language l in power of Gustave Guillaume which needs to take flight in the actuality of the screen. Or like the language of Humboldt (*energeia*) which requires that at the very moment when the human-machine interaction (HMI) enters in action, the thinking subject acting in screen context takes, in the instantaneity of this moment, its turn of words so that a qualified “of the data” to be preserved in the respect of the humanity behind occurs. In this sense, our thought of a “of the data” emanating progressively from a hybrid process of background which, like a flow, a movement, intercepts it and constitutes it on the scale of the screen, and this process adheres to that of the linguistic position of Gustave Guillaume (encompassing of the psychomechanics) claiming that in the end the two poles absence and presence of the constituent (theory l and practice p) switch to attest that this “of the

data” so posed supplants to a “discourse of time” that, by its law of nature, has an aging future.

Résumé : Comme l'indique Carole Lipsyc, spécialiste de la linguistique numérique demandant de mesurer l'immatériel, le récit du Big Data qui produit de nos jours autant de données que depuis le début de l'histoire de l'écriture est, pour l'humanité du numérique derrière, une misère à laquelle nous humains devons résister. Dans notre recherche de solution, question d'établir un « principe de précaution fondateur », nous voyons l'interaction numérique programmée en amont des données ou data, comme la langue *l* en puissance de Gustave Guillaume qui nécessite de prendre son envol dans l'actualité de l'écran. Ou encore comme la langue d'Humboldt (*energeia*) qui nécessite qu'au moment même où l'interaction humain-machine (IHM) entre en action, le sujet pensant agissant en contexte écran prenne, dans l'instantanéité de ce moment, son tour de paroles *p* pour qu'advienne un « *du data* » qualifié à conserver dans le respect de l'humanité derrière. En ce sens, notre pensée d'un « *du data* » émanant progressivement d'un processus hybride d'arrière-plan qui, tels un *flux*, un *mouvement*, l'intercepte et le constitue à l'échelle de l'écran, colle à celle de la linguistique de position de Gustave Guillaume (englobante de la psychomécanique) réclamant qu'au final les deux pôles absence et présence du constitutif (théorie *l* et pratique *p*) commutent pour attester que ce « *du data* » ainsi posé supplée à un « discours d'époque » qui, de par sa loi de nature, a un futur vieillissant.

Introduction

Cet article reprend les lignes générales de notre communication au XVI^e colloque de l'AIPL. Nous y présentons dans un premier temps, à titre de spécialiste des technologies de l'information

(ITS¹), le vécu d'expérience ayant motivé notre recherche, la problématique soulevée, une possible cause et notre solution. Par la suite, nous ouvrons l'habituelle relation au code informatique producteur de données (ou data) sur un possible couple guillaumien (langue, discours) en posant trois conditions premières :

1) l'interaction numérique comme une langue donnée « parlée » « sans voix », du bout des doigts ;

2) les données, comme un « discours d'époque »² qui ne peut, malgré son immatérialité, question d'ordre et d'universalité, être chaotique ;

3) le code informatique comme un processus langagier ayant de la place à évoluer sur la base d'une langue qui ne s'en est pas encore détachée. Une langue prisonnière d'un code sans « temporalité propre »³; sans possibilité d'en référencer simultanément à l'espace et au temps (un principe de maillage, d'intrication) ; ni possibilité d'un quelconque « glissement sémantique » nécessitant du temps (un principe de chronosignificance) (Poirier, 2016). Une prisonnière venant questionner l'à-propos de « l'expérience humaine de lieu et de temps » (Moignet) qui se vit à l'écran, ce moyen matériel moderne d'expression. Finalement, avant de conclure, nous empruntons à Leibniz son « Penser en figures » repris par Gustave Guillaume (désormais GG) pour avancer, de manière évolutive, notre solution sur trois figures aux allures guillaumiennes. *Figure 1*) Celle de la clé de voûte pour dégager la vue globale de notre modèle d'interaction. *Figure 2*) Celle de la métaphore complexe de *l'outil* et de *l'ouvrier* pour dégager, sur une complémentarité humaine bipartite (ITS et non-ITS) l'implémentation d'un processus hybride d'arrière-plan.

¹ Information Technology Specialists.

² Un invariant collectif toujours changeant, achevé et conservé dans le temps de son histoire pour faire l'Histoire. (Notre définition).

³ Le temps opératif de GG : [comme] condition *sine qua non* de la constitution du langage ; [comme] ordre de progression dans le langage ; [comme] possibilité de suivi de la constitution de l'image-temps dans la pensée (TV, pp. XV, XIV, 8) (Podoroga, 2014).

*Figure 3) Celle du « faire sens » « d'un groupe de mots »⁴ numériques répétables jusqu'à satisfaction pour dégager, sur la base d'une bi-complémentarité capable de continuer sans flétrir⁵, un « *du data* »⁶ diachrone qualifié sur une réalité ou normalité humaine de l'heure, celles des « significations humaines » (Taylor, 1989).*

Consciente de la nécessité d'agir au plus près de l'univers guillaumien de nos lecteurs, c'est sur l'emprunt du vocabulaire de l'explication systémique de la linguistique de position (LP^{7,8}) que nous mettons en lumière notre approche. En précision, dans notre monde, les phrases constituées de mots « numériques » ne sont pas à voir, tel du texte, comme des données non structurées conservées dans leur format d'origine (le natif), mais comme des données structurées conservées dans un format prédefini à l'avance (le préformaté). L'application de la LP au champ de l'interaction numérique est un exploit audacieux « sans texte » et « sans voix ». À titre de langue donnée, elle est descriptive tout comme la LP et non pas prescriptive. À sa manière, son expressivité et sa désignation

⁴ « L'hypothèse génétique des universaux de langages [via laquelle une] « substance sémantique [mesurable] liée à un groupe de mots [se dégage pour faire sens] » (Saffi, 2005).

⁵ Un « phénomène exclusivement dynamique, sans pause intérieure [...] où la relativité des cas prend le caractère d'une réciprocité. » (GG. Leçon 21, mai 1942 (Série B), p. 385).

⁶ Le « *du data* » comme « *objet du monde* » est préformaté et objectivé sur une normalité de l'heure se réclamant de faits inédits (calcul, distribution, spectre) ; accompli par un sujet pensant/agissant libre d'expérimenter une langue *l* à visée d'universalité ; inimitable par une machine non tolérante à l'infinitude différence du vivant. (Notre définition d'un « *du data* » à droit d'existence sur le web dit « socio-sémantique » W2S (Zacklad, 2005).

⁷ « Ainsi se définit une [LP], opérant par mouvement et interception du mouvement », Moignet, G., Guillaume Gustave (1883-1960), *Universalis.fr*.

⁸ Une « linguistique regroupant trois disciplines : la psycho-mécanique, science de la pensée en action de langage, la psycho-systématique, science du système de représentation et la psycho-sémiologie, science des signifiants » (Wilmet, p. 22, cité dans Païssy, 1999).

varient au fil du temps qui passe. Cette langue éminemment « sociale » est, en son devenir, opérative⁹.

Vécu d'expérience : une phénoménologie à comprendre

Notre apprentissage est ce que nous avons de plus !
Moshé Feldenkrais (1904-1984)

Un phénomène vécu en 2011 à la suite de l'emploi par nos élèves d'une sémantique vectorielle (forme et sens) simple et familière à base verbale, celle d'une DOE¹⁰ à titre de vecteur →AB commun d'assistance à la qualification de leurs réalisations au regard de notre prescription, a été, sur la révélation après-coup d'une transposition signifiante inattendue, notre motivation de recherche. L'énigme alors portée étant celle-ci : comment ce qui a été pensé dans le passé par l'humain pour l'humain peut-il colporter en son sein quelque chose de plus grand que ce pensé du passé en se manifestant, dans l'espace et le temps présent, en un double « retour à soi »¹¹ fructueux, fonctionnel et structurant, et pour ce penseur du passé qui ne l'avait pas vu venir et pour cet acteur du présent qui, en contexte,

⁹ La notion guillaumienne d'opérations accomplies dans le temps par les locuteurs (le temps opératif).

¹⁰ Droite Orientée Étiquetée (DOE) constituée de trois verbes d'action à l'infinitif (Repérer_{t1}, Associer_{t2}, Pondérer_{t3}) temporellement liés $t_1 < t_2 < t_3$ morphologiquement stable. Pour GG, ce groupe de mots se dit/s'écrit en un « bref intervalle de temps opératif » transposant une unité de langue (telle la DOE) en une unité de discours (GG. *La théorie du mot*). Pour notre discipline d'étude (l'informatique), ce groupe est transposable en un diagramme état/transitioin représentatif de son passage d'un état initial à un état final venant faciliter l'analyse, l'emploi et l'interprétation d'un ouvrage singulier qui en résulterait (tel le « *du data* »).

¹¹ Le *self* caché *là* et faisant sens sous la forme d'un invisible retour à soi.

l'emploie ? De surcroît, ce tout de l'existence des choses venant dépar-
tager, sans ambiguïté ou distance relative gênantes, l'accomplisse-
ment éthique des rôles de chacun. Voir une praxis¹² telle une « per-
mission à la différence ».

D'emblée, nous vous rappelons que notre compétence n'est pas dans les approches guillaumiennes, mais dans les approches à la conception et au développement de systèmes d'information pensés dans le passé par les humains ITS pour assister numériquement, au temps présent, l'humain non-ITS dans sa tâche. C'est par conséquent pour ce niveau applicatif établissant un rapport humain/humain de type assistant/assisté qu'il nous tardait de comprendre l'éénigme portée pour mettre au monde des outils numériques d'assistance d'un nouveau genre, au plus près des significations humaines de l'heure. Aujourd'hui, notre appropriation de la LP nous fournit une explication systémique cohérente et valide de l'éénigme portée.

Problématique, cause et solution

Cette technologie d'aujourd'hui « [court] de plus en plus vite pour aller là où personne ne veut aller. »¹³

Le W2S (Zacklad, 2005) comme planète virtuelle où il est légi-
timé de dégager, sur les données misent en mémoire, des points de
vue (PDV) pas toujours cohérents et réels, impose « aux situations
présentes une signification qui avait du sens dans le passé » (Bohm,
1996 : 16) sans nécessité de les actualiser au temps présent. Ces si-

¹² Un rapport personnel à l'objet jugé *conforme* ou non, suite à une transposition mécaniste agentive, à un rapport institutionnel attendu à multiple positions. (Nous soulignons, Chevallard, 1992 : 86-87 et 90).

¹³ Notre adaptation de ce que rapporte Bohm (1996 : 16) de la pensée d'un ado-
lescent.

gnifications figées dans le passé se retrouvent en déphasage avec les « significations humaines » de l'heure qui elles changent, telle est leur loi de nature, au fil du temps qui passe. À cet égard, Bohm formulait cette mise en garde : « Lorsque nous vivons ce processus collectivement, les sociétés sont gouvernées par des ombres portées par des mythes du passé, érigés comme des vérités inviolables au présent. Cela conduit à une incohérence à grande échelle, à des schémas de pensée et d'action qui séparent les êtres à la fois les uns des autres mais aussi de la réalité plus large dans laquelle ils tentent de vivre » (Bohm, 1996 : 16).

Cette planète inhabitée du W2S, sans force gravitationnelle connue, ni sphéricité visible, bien qu'artificielle, ne peut, pour le devenir, l'avenir et le futur des humanités du numérique, être chaotique. À titre de monde possible clos sur lui-même entièrement pensé et fabriqué par l'humain, pour l'humain qui s'en sert au jour le jour soit pour acquérir et organiser ses connaissances, soit pour prendre des décisions éclairées, il en va de la survie même de notre manière humaine de penser et d'agir qui, sans riposte, s'en trouve menacée. En riposte, notre recherche la donne à voir tel un cosmos, clos mais ordonné, où règnent des « significations humaines » cohérentes et réelles. Qualifiées de « langages plus subtils » dans la thèse du philosophe Taylor, c'est sur ces significations que nous nous appuyons pour créer l'occasion d'un W2S porteur d'un ordre nouveau. Un ordre par lequel, nous dit Taylor, « quelque chose [pour nous notre « *du data* »] se définit et se crée en même temps qu'il se manifeste », c'est-à-dire au moment même de l'interaction (MMI¹⁴), avant d'avoir droit à l'existence et durer. Et ce, par l'intermédiarité d'un processus tripartite d'assistance à l'humain qui rejoint la thèse des langages plus subtils de Taylor et rejoint également, selon notre lecture de GG, son idée de la « pensée montante », voire ascendante,

¹⁴ En simultanéité avec l'expérience utilisateur (UX – *User eXperience*) se déroulant en temps réel.

qui ne peut être, à titre d'ordre d'un discours pris en charge <spec> par un non-ITS, une pensée toute pensée à l'avance.

Selon notre regard, l'actualité du tout pensé à l'avance par les ITS sous la forme d'un code informatique blindé (déjà mis à l'épreuve) est, pour l'humanité du numérique, une fermeture qu'il nous faut, à titre d'ITS d'abord humain, ouvrir pour ne pas qu'un jour la machine agisse et pense, en quasi tout temps, en lieu et place de l'humain en le laissant « parler dans le vide », sans effets, en pure perte. Une éventuelle domination par la machine que nous mettons en lien avec une mauvaise utilisation de l'énergie humaine (une quantité de mouvement)¹⁵.

Notre solution est de repenser l'interaction numérique sur une approche énergétique faisant en sorte qu'elle soit une « activité langagière en train de se faire », la « langue » d'Humboldt¹⁶ *energeia* et non pas *ergon*. Une activité pendant laquelle une « règle d'équivalence énergétique » significative de l'atteinte par le non-ITS d'une visée particulière d'analyse s'enclenche, via une construction modale appropriée de récupération énergétique. Pour Valin (1986) cité dans Tollis (2006 : 94), il s'agit du temps *logiciel* de GG (une micro-durée qui échappe à toute conscience). Pour nous, d'un agent ou moyen logiciel de récupération de cette perte. Pour l'interaction, l'ajout à l'IHM classique d'un composant caché (invisible-IHM) venant confirmer, à un non-ITS porteur du discours, le degré de pertinence du « changement de position » opéré pour aller *là où il veut aller*¹⁷

¹⁵ L'énergie et la quantité de mouvement « devraient être considérées sur un pied d'égalité puisque liées de la manière la plus étroite possible » (Einstein, article fondateur 1916, cité par Lobet).

¹⁶ « En elle-même, la langue est non pas un ouvrage fait [*ergon*], mais une activité en train de se faire [*energeia*]. Aussi sa vraie définition ne peut-elle être que génétique ». « Humboldt fait [ainsi] valoir le lien intime de la pensée avec une langue déterminée » (Leroux, 2006).

¹⁷ « Le verbe *aller* n'est pas, comme le verbe *courir* ou le verbe *marcher*, un cas particulier du mouvement dans le temps et dans l'espace. C'est le cas général de ce mouvement [qui ne se saisit que sur la modalité] de son substrat : le temps. Or, le temps – le temps spatialisé – emporte avec soi la vision de positions différentes. Ce sont ces positions qui, ajoutées à l'idée générale de mouvement, deviendront

dans sa tête. Pour GG, il s'agit d'un « voir mental ou voir de compréhension »¹⁸.

En cet agent codé dans le passé par les ITS et opérant au temps présent est le mécanisme de récolte et de « transposition de soi résultative » de « l'ordre de la performance » de Païssy (1999)¹⁹. Ce mécanisme rend compte non pas du fonctionnement du système (un niveau de compétence) mais de son fonctionnement linguistique en tant que processus signifiant duquel en ressort « une nouvelle valeur de langue » trouvant dans la LP de GG, « un fondement théorique » incontestable de la transposition opérée.

Analogie guillaumienne

La logique est-elle le fondement de notre pensée ?
Réhabilitant les pouvoirs et la richesse créatrice de
l'analogie, l'ouvrage *L'Analogie Cœur de la pensée*
montre qu'il n'en est peut-être rien.
(Hofstadter et Sander, 2013, *résumé*)

De constat, nous ne venons pas de GG mais nous y arrivons. C'est après un temps de recherche nous semblant ponctuellement

la matière suffisante du verbe *aller*. » « Sans [ces cas constitutifs de sa matière] ce verbe serait un mot quasi vide [ne colportant pas en son sein une quelconque sémantique sinon celle de sa morphologie] » (LL vol. 28, série A : 105-120). En l'absence de cette matière le verbe *aller* ne peut atteindre une position objet. Il serait par conséquent impossible de dire « *il y a un objet* » ou « *ceci est un objet* » ou « *ceci est un "du data"* » pour le qualifier. (Nous soulignons).

¹⁸ LSL : 42. Cité dans Chauche, 2014 : 2.

¹⁹ Introduction : Position et transposition §6. Le changement de position est un point de rencontre entre la linguistique synchronique et la linguistique diachronique, l'une allant dans le sens inverse de l'autre.

perdu à tenter de comprendre, via des « milieux artificiels »^{20,21} mettant en scène des mécanismes quantiques de perception ou d'écoute d'un monde « invisible » (Pradier et Faure, 2007) tel celui des micro-ondes, qu'aujourd'hui, dans notre appropriation de la LP, ce temps retrouvé nous conduit à réaliser que dans les faits, notre recherche c'est notre manière à nous de se donner le temps de voir un monde à comprendre²². Riche de ce parcours, nous retenons aujourd'hui la LP comme modèle venant en appui à notre vision d'assistance d'un nouveau genre, résultant conditionnellement (désormais *résultat-IF*) en un « *du data* » qualifié à conserver aux couleurs des « significations humaines » de l'heure. Un « *du data* » distinct et pertinent, à valeur en emploi (la concréétude forme et sens) transposée de sa valeur en système (l'abstraction formelle).

Tel que rapporté par Païssy (1999: 10) en terme guillaumien, ce changement d'incidence entraîne un changement référentiel d'ordre catégoriel valable que pour un cas d'emploi bien concret affectant, par transposition fonctionnelle ou changement de position, la fonction du mot. Ainsi, sur cette analogie, nous nous expliquons le phénomène 2011 ayant transposé, à notre insu, en un espace-temps ou univers que nous nous sommes donné à voir (celui de la réussite éducative) la valeur en système d'une DOE fonctionnelle mise à disposition comme outil d'assistance, en une valeur en emploi ou retour à soi profitable à chacun, professeur (assistant de) et élève (assisté par) et ce, de manière cohérente à leur objet respectif d'étude ou visée éthique d'analyse, pour l'un celui d'encadrer cette réussite (l'objectif – *la réussite*) et pour l'autre celui de réussir (le subjectif –

²⁰ Les « milieux artificiels », métamatériaux et métasurfaces, en général structurés de manière périodique, solutionnent des problèmes numériques en se donnant à voir l'invisibilité sous-jacente. (Nous soulignons).

²¹ Cette figure, FIG 1. NATURE COMMUNICATIONS|DOI : 10.1038/s41467-018-06802-0 d'une métasurface à codage spatio-temporel, consultée sur *ResearchGate*, a été pour nous « inspirante ».

²² “The notion of Understanding to analyse the intelligence of mankind.” (Whitehead, 1989).

*une réussite)*²³. Ainsi, sans ambiguïté ni distance relative gênantes, la trajectoire de la réussite éducative s'en est trouvée, à notre insu, sur cette invisibilité d'existence, en son sein courbée. En cette courbure aux propriétés surprenantes, se cache l'accomplissement éthique des rôles de chacun indépendamment de la distance relative séparant, en présence ou à distance, assistant et assisté, pour notre étude ITS et non-ITS. En 2011, nous l'ignorions, mais la DOE prescrite à titre de vecteur de la réussite avait suivi, à notre insu, le trajet guillaumien du dicible non proscrit à son entendement « grand public ».²⁴

En précision, dans notre essai, à titre de séquence langagière permise, nous empruntons le schème sémantico-cognitif « JE-DIS » du procès incompli d'énonciation de Desclés (INAC_PROC_{j0} (JE-DIS (ASP_{j1...})))²⁵ pour donner au non-ITS l'occasion d'une réécriture non proscrite de la DOE à base verbale. Schème figurant à notre « Protocole d'échange » (Gamache, 2014 – annexe 1 et tableau 1) repris dans (Gamache, 2018 – tableau 1) à titre d'expression conditionnelle inclusive « **SI** (le prescrit) **ET** qu'**ADVIENNE** (le non-proscrit, voire le permis) **ALORS** (l'inclure et faire avec) ». Nous portons à votre attention la proximité d'expression avec la formulation de GG « Histoire du langage = le prescrit par nature + le non-proscrit par la

²³ « ... l'article est le signe avec lequel la visée en opère la réalisation. » (TV1, 1929 : 10 cf. Babu, 2014 : 439).

²⁴ L'emploi de ce vecteur, s'avérant compatible au « mouvement d'une visée » de la théorie des modes verbaux de GG affirmant que « la loi se vérifierait toujours que le mode est fonction du contact ou du non-contact de la visée avec l'actualité », venait adéquatement expliquer la finalité même de notre nouveau mode d'interaction, celle d'*« être de langage »* (Merleau-Ponty, 1953 et 1960) au plus près de l'humain. En reconnaissant l'écran comme milieu probant de traversée quasi libre de cette visée, nous nous donnons à voir « l'unité de mesure de la visée » selon les trois expressions *probable*, *certain*, *réel* comme « expressions-étalons et, en quelque sorte, [comme] mètres à déterminer le mode » [d'interaction appropriée]. (TV1 1929_05, III, La réalisation de l'image verbale dans le temps *in fieri*).

²⁵ « L'activité de langage ne peut donc plus être conçue comme une activité autonome qui serait complètement indépendante d'autres activités cognitives ; elle entre en étroite interaction avec les activités cognitives de perception et d'action » (Desclés, 2003).

prescription. » (LL1 : 110). Toutefois, ni ce schème, ni cette expression ne font l'objet d'explicitation dans le présent article.

Pour conférer au non-ITS cette place ou position de choix, l'approche nécessite de nous ITS un renversement via lequel, en référence à Païssy (1999), pour dégager l'essence d'un rapport se voulant « au plus près de l'humain », le réel enjeu est la « prise de distance calculable »²⁶ entre la subjectivité posée [du non-ITS] et l'objectivité imposée [du ITS]. Pour y parvenir, en référence aux travaux de GG, les ITS doivent, tel que le présente le **Tableau**, se préoccuper du mode de pensée, de l'organicité du discours, du moyen de contournement de la nécessité, de la trajectoire contingente du sens et de sa révélation ou prise de mesure.

Tableau 1 : Mode, aspect analogique, trajectoire et catégorisation

Mode de pensée	Emprunter non pas le mode classique fermé de l'impératif d'imposition (« mode de parole, non pas mode de pensée » ²⁷), mais le mode ouvert de « l'infinitif de prescription » laissant place à du « non proscrit » légitimé en provenance d'un non-ITS jugé compétent dans une langue donnée (forme et sens). Pour nous celle de l'interaction numérique. Pour notre essai celle de la DOE.
Organicité du discours	À titre de « langue » ²⁸ parlée/écrite du bout des doigts à la surface d'un « monde d'abord plat » ²⁹ , celui de l'écran, cette langue offre l'occasion

²⁶ Le « vrai translateur c'est la prise de distance. » Dans « le cas d'une transformation, il y a un changement de forme. La transformation est codifiable. Dans le cas d'une transposition, il y a un changement de forme et de sens [difficilement codifiable mais calculable] » (Païssy, 1999, chap. III §3. Transpositions modales).

²⁷ TV1, 1929, Chap. III, §LE MODE IMPÉRATIF.

²⁸ « La langue, par sa liaison virtuelle avec la pensée, est un des plus importants secrets de la nature ». LSL, Paris, 1984 : 160 cité dans Chauche (2014).

²⁹ « [Les objets] me sont présentés ici et non pas là-bas. Rien ne s'interpose entre nous. Pourtant il est vrai, bien sûr, que la profondeur et la distance des choses sont tout aussi réelles pour moi que leur largeur et leur hauteur. » (Harding, 1998 : 20).

	d'exploiter l'aspect analogique (physique, organique, énergétique) du « ce qui est en train de se penser/se dire/s'écrire » quasi librement ³⁰ au MMI.
Moyen de contournement	Pour contourner et agir de manière non proscrite à l'égard de l'IHM classique (sans coordination sensorielle et motrice en propre à l'humain derrière), la mise en scène d'une interaction de nouvelle génération, la para-IHM, « en marge » de l'IHM, le permet, les règles de réécriture étant respectées.
Trajectoire du sens	Le « faire sens » à titre de « <i>chemin qui [conduit] à la vérité</i> » ³¹ est une « visée d'intention » probable à atteindre mais incertaine. Voir en ce chemin, la reprise des « deux histoires » ³² de GG, celle du visible à l'écran (la para-IHM) et celle de l'invisibilité du code informatique derrière (l'IHM ³³ et l'invisible-IHM).
Révélation de l'être du sens (ou prise de mesure)	« Il s'agit donc bien, en ce qui concerne [la mesure précise de la grandeur nommée énergie humaine], d'une loi basée sur des constatations expérimentales » nous indiquant, tel que Poincaré le précise, « quelque chose qui demeure constant » qui est pour Bergson dans <i>L'évolution créatrice</i> « le sens de la marche du monde » (D'Haëne, 1967). Pour Heidegger dans <i>Être et temps</i> , cette mesure est liée à la continuation du concept de maniabilité d'un outil (ou phénomène de l'usage) (Block et Hoły-Łuczaj, 2022).

³⁰ Voir en cette langue, un processus d'acquisition, d'agence et de subjectivité à la base des systèmes autonomes minimaux (Maturana & Varela, 1980). Voir « Une langue dans "sa" langue (un titre fictif) » comme nouvelle catégorie d'expérience utilisateur (Gamache, 2018).

³¹ « [Ce chemin] ne constitue pas une possession *présente* de [sa] pensée, mais, au contraire, un objet [que sa pensée] vise à atteindre, qui ne figure pas encore sur sa ligne d'actualité. [Voir une « visée d'intention » probable à atteindre mais incertaine, nous soulignons.] » (TV1, 1929, Chap. III, §LE MODE DANS LA PROPOSITION RELATIVE, l'exemple b.).

³² Des deux « l'une a pour elle la visibilité ; l'autre a pour elle, pour son partage, la nécessité et une sorte d'invisibilité » (LL2).

³³ Un processus logiciel d'interaction programmé dans un langage de spécialité x génératif de données.

Point de départ vers de nouveaux possibles

Pour Simone Weil, « la racine du mal » signifie que les hommes jouent le rôle des choses et les choses celui des hommes. À chaque fois que l'esprit abdique sa fonction propre qui est de coordonner, il se trouve en état de servitude.

Comme point de départ, notre modèle théorique d'interaction (Mt-RCr³⁴) nécessite de voir le geste interactif, celui des clicks et autres points de contact, comme l'extension d'une pensée en train de penser le pensable en le découplant *là*, sur place, à la surface de l'écran pour lui donner progressivement forme et sens. Ainsi, l'inclusion du geste interactif rend possible la matérialisation en contexte écran de la pensée, en autant que nous ITS voyions le non-ITS tel un « ayant droit » de l'écran et voyions l'outil d'interaction dont il fait usage tel un « pouvoir de découpe » prolongeant sa pensée.

S'ensuit de cette ouverture, des données individuelles à conserver ou non, selon le *résultat-IF*, dans des mémoires collectives de toutes tailles, massives et autres, tels le big data et les bases de données partagées. Des mémoires auxquelles, à titre de précaution, notre *résultat-IF* conduit à intégrer un mécanisme régulateur de l'ordre du vivant venant dicter, de manière unifiée, la continuité de leurs usages. Au sein de ce « *du data* » s'inscrit ainsi, dans l'espace et le temps, une possible « remémoration active » à titre « d'intelligence bienveillante » pour une humanité du numérique se devant de vivre et survivre *dignement* aux objets même de sa création.

Le rapprochement domanial (LP et Interaction) que nous faisons vient étendre vers de nouveaux mondes possibles et les processus IHM relevant du domaine de l'informatique « ne pouvant

³⁴ Modèle théorique de Représentation de la Connaissance relationnelle (Mt-RCr), (Gamache, 2014)

traiter que la forme de la langue » (Antoniadis, 2004), et la LP relevant du domaine des langues dites naturelles se devant de traiter la forme et le sens d'une langue donnée. Pour notre domaine la nouveauté est triple : 1) Proposer une alternative au devenir des humanités du numérique actuellement menacées par la montée en puissance d'une machine virtuelle³⁵. 2) Renouveler le PDV théorique de l'IHM qui, selon notre regard, porte en son sein une problématique contournable³⁶ en intégrant, à son analyse actuelle des formes, « l'intérêt [même] de GG » (Saffi, 2005, §10 : 43), celui d'une nécessaire phase génétique d'analyse de ses mêmes formes. 3) Conférer à l'interaction numérique « en général » une autonomie « en propre », indépendamment de l'outil d'interaction et du langage de programmation constitutif du code, par conséquent, indépendamment du médium écran et du processus d'interaction.

Les figures qui suivent vous donneront une idée de la dimension profonde de notre modèle sans toutefois, compte tenu des contraintes de rédaction, vous en fournir une pleine explication.

Notre pensée, pensée en figures

Sur trois figures reprenant la pensée de GG, nous présentons notre Mt-RCr selon trois angles de vue : globalement, localement et universellement.

GLOBALEMENT

Le global : une systémique *d'avant, d'après et de pendant* reprenant sur la figure de la clé de voûte de GG, trois de nos composants clés : le code, le « *du data* » et le « *MMI* ».

³⁵ Artificielle c'est-à-dire fabriquée de toutes pièces par l'humain, par conséquent non existant dans la nature.

³⁶ « Une théorie pose un problème à partir du moment où l'explication qu'elle apporte est sujette à interprétation et à divergence » (Vassant, 2005).

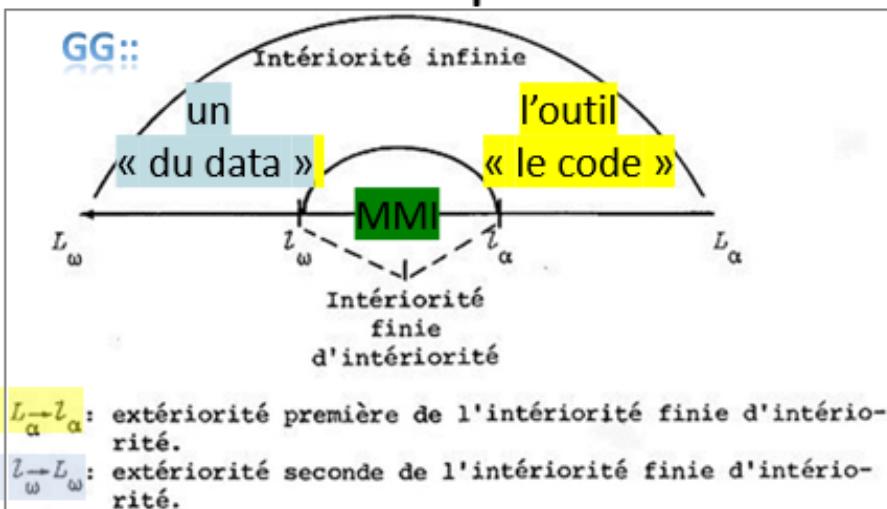


Fig. 1 : Clef de voûte guillaumienne (3 composants)

1. Dans un *avant* ou *amont*, soit en l'extériorité première, nous situons le processus d'interaction programmé ou codé dans le passé par les ITS qui se doivent de maîtriser un langage de programmation théorique nécessitant d'eux de savoir « parler » une langue de spécialité.
2. Dans un *après* ou *aval*, soit l'extériorité seconde, nous situons le « *du data* » qui, tel un discours d'époque aura, en son rapport au vivant, un futur vieillissant.
3. Dans un *pendant*, soit l'intériorité finie de son intériorité, nous situons un « ménage à deux » (un couple, une dyade, un vivre-ensemble humain) détaillé ici-bas.

LOCALEMENT : Un visage à deux faces, le matériel (visible) et le formel (caché)

Comment le matériel trouve-t-il accès grâce au transfert, à une expression qui, tout en étant un travestissement du contenu, est un effort, un effet inconscient vers l'advenue du sens, effort vers l'analyste, possiblement capable de mettre en sens ce matériel ? (Michaud, 2009 : 24)

Le local : une implémentation de notre processus hybride d'arrière-plan incluant un mécanisme embarqué de perception (d'écoute) à distance du geste des non-ITS qui, dans l'espace et le temps laisse des marques, reprend les temporalités de la métaphore de *l'outil* et de *l'ouvrier* de GG (Babu³⁷) pour faire état de la montée en puissance d'une double <pec> qualitative (ITS : objet d'étude et non-ITS : visée d'intention) restituant un *objetsoi*³⁸ éphémère (singulier, momentané) là conceptuellement et pour les ITS et pour les non-ITS. Voir l'atteinte ou non d'un « il existe » $\exists(x)$ discernable nécessitant d'ancrer en un même lieu, pour nous la surface plane de l'écran (cf. MIEL : Milieu Intermédiaire d'Expression en Ligne ; Faure, 2012 ; Gamache, 2016), notre composition tripartite (IHM, invisible-IHM et para-IHM) selon les deux faces ou côtés de l'écran (côté gauche (*arrière-plan* – l'*invisible* code, le caché) | côté droit (*premier-plan* – *le visible*, les marques)).

³⁷ Cf. *langage-outil, homme-ouvrier* dans Babu, 2014 : 391.

³⁸ Un mot valise de la théorie analytique de l'intersubjectivité (*selfobject*, Kohut 1971, 1977, 1984), signifiant une posture d'écoute empathique de soutien nécessaire mais pas suffisante pour comprendre une relation humaine en soi dynamique et non linéaire. (Notre interprétation utile de ce paradigme).

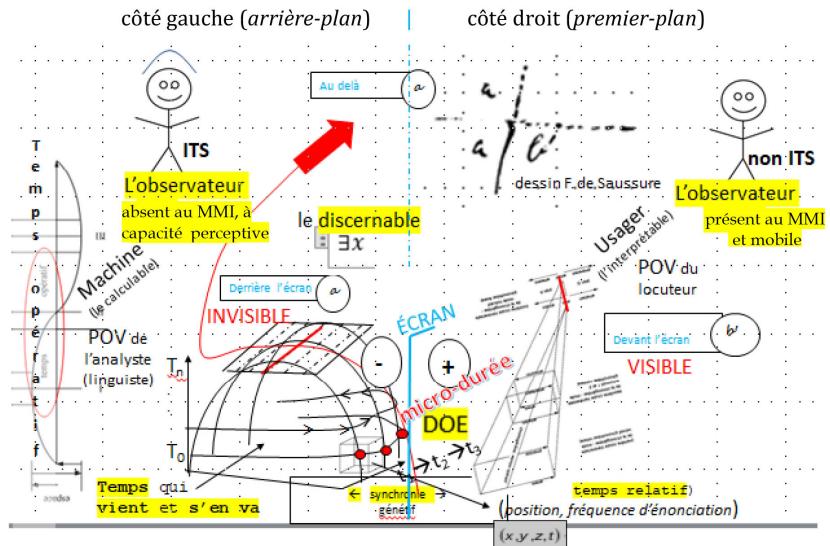


Fig. 2 : Notre implémentation de la métaphore de l'outil et de l'ouvrier de la LP

* le dessin (a,a,b') de Saussure est repris de Lavie (2003).

- Le côté gauche, celui de *l'outil*, encapsule à l'arrière-plan de cette scène, le théorique *l* (voire le code : IHM et invisible-IHM) (Duffley, 2006 : 326)³⁹ mis en œuvre dans le passé par les ITS (le *a priori* – l'extériorité première de la *Figure 1*) en un temps opératif ascendant d'un point de rupture à la rencontre des faits (T_0 à T_n). Ce côté ne produisant rien de concret est de l'ordre de l'inaccompli, une virtualité.

³⁹ « GG disait que toute théorie doit aller à la rencontre des faits et que cette rencontre était le moment critique d'une théorie (GG, 1973 : 46). Il concevait le point de départ de la théorie comme correspondant « non pas au fait mais à une exigence absolue, inévitable » et la théorie comme cheminant « d'exigences absolues en exigences absolues jusqu'à la rencontre des faits ».

• Le côté droit, celui de *l'ouvrier*, encapsule, au premier-plan de cette scène, la montée des faits qu'énonce au temps présent un non-ITS adéquatement instrumenté pour le faire en un temps de pratique *p* laissant des marques observables « en direct » (voire la *para-IHM*). Pour notre essai, ces marques sont celles en propre à l'usage non proscrite d'une DOE (*cf.* p. 2 : 10) répétables jusqu'à satisfaction⁴⁰ en reprenant les trois coupes transversales de la *spatialisation du temps* de GG (1945) et ce, de la coupe initiale des verbes d'action à l'infinitif (pour la DOE {Repérer, Associer, Pondérer}) conjugables du subjonctif *résultat-IF* à l'indicatif en coupe finale. Ce côté est de l'ordre de l'accompli.

Cette mutabilité de la droite vers la gauche (horizontal), du bas vers le haut (vertical) fait écho à la pensée de GG désireux de comprendre comment, en faisant usage d'une même forme (voire *l'outil*), la pensée pensante (ou pensée montante) d'un individu humain (pour nous un non-ITS *ouvrier*) se met en mouvement et se stabilise pour, en bout de piste, « faire sens », signifier (Babu⁴¹) en allant jusqu'à un point de chute dans sa tête, le satisfaisant. En précision, une multitude de positions spatio-temporelles (x,y,z,t) sont interceptées en couches, de T_0 à T_n , au fur et à mesure que l'ouvrier locuteur⁴² emploie *l'outil* mis à sa disposition. Pour GG, ces positions sont à voir selon un seul caractère isolant (une constante *k*) duquel émerge un motif signifiant, un entier invariable. Pour notre étude, cette constante *k* est celle de la fréquence énonciative du non-ITS qui se mesure en mégahertz (une micro-durée, un temps bref) et l'entier invariable est la singularité qui en émane (*cf.* état_{effectif} de GG,

⁴⁰ GG explique que la langue se construit à partir des tentatives faites en discours pour trouver l'expression la plus juste, selon la loi de *suffisance expressive*. (Chauche, 2014 : 3).

⁴¹ Ce que GG veut avant tout comprendre, c'est « l'action concrète de la pensée mobile dans son rapport au stable de la forme qu'elle utilise » (Babu, 2014).

⁴² Le locuteur est l'instance première qui produit matériellement les énoncés. Elle est à rapprocher de celle de la voix [pour nous, du geste interactif] (Rabatel, 2012).

Gamache, 2017 : 34)⁴³. Un entier K venant, pour notre étude, courber ou non de manière effective l'univers du W2S.

Malgré cette avancée de l'existence des choses, il faut se rappeler que ce point accompli (côté droit) de l'ordre du nécessaire, en synchronie à l'inaccompli (côté gauche), n'est pas suffisant pour en prendre la pleine mesure. Il nous faut donc aller au-delà pour que l'accompli s'achève et dure.

UNIVERSELLEMENT : Un visage à 2 faces + 1, l'au-delà du visible et du caché

Le bon sens reconnaît déjà ce principe en disant que je suis plus qu'une vue de face [le visible], ou qu'une vue de derrière [le caché]. (Harding, 1998 : 15)

L'universel : De la singularité à l'universalité, ce cheminement vers l'« intelligence collective » (Bohm, 1996, 2021vf) prônée par Bohm facilite l'échange d'idées entre humains.

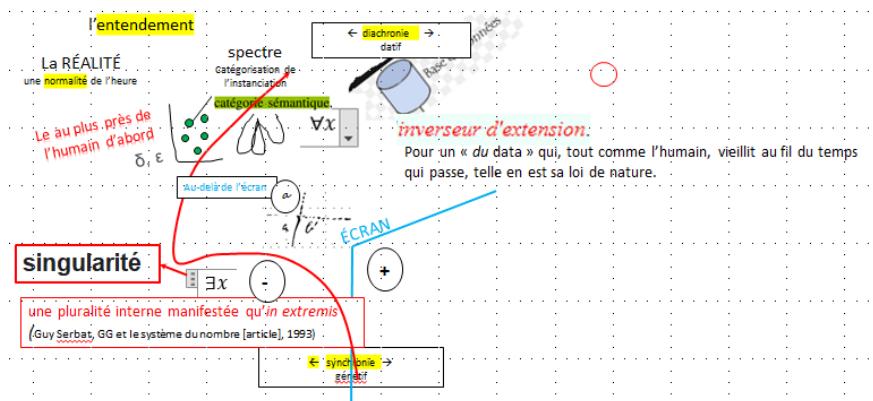


Fig. 3 : Un « *du data* » qualifié, normé

⁴³ En notation Dirac $|\text{état effectif}\rangle = |\text{état puissantiel}\rangle + |\text{état extensif}\rangle$ transposé à notre couple $\langle \text{DOE}, \text{UX} \rangle$ noté $|\text{UX durable}\rangle = |\text{DOE}\rangle + |\text{UX}\rangle$ in §Prospective/continuity: how to follow the current quantum wave ?

À l'aide d'un « fil rouge » montant à la verticale, cette figure illustre comment, chemin faisant, évolue le code (une forme comme point de départ) à un « *du data* » (une forme et un sens comme point d'arrivée) en déposant dans l'au-delà de l'existence des choses (voire un après-coup), les deux pièces manquantes soient : la « norme sociale » et la « catégorie sémantique » venant donner l'assurance que ce tout de l'existence des choses ($\exists(x)$) est, dans son rapport au vivant, à l'image d'une collectivité d'humains ($\forall(x)$) plus grande que lui-même.

Ce tout de l'existence des *choses* vient combler l'univers du W2S d'un faire sens nouveau, arrimé à une normalité de l'heure ou « norme sociale » qui, au fil du temps, dans son rapport au vivant, change pour un jour ne plus être de l'heure, ne plus être d'époque. Telle est aussi, dans notre approche, la loi de nature⁴⁴ à laquelle notre « *du data* » dans son rapport au vivant se conforme. Et c'est en ce sens, que la particule « *du* » de notre « *du data* » en titre, se veut un rappel à « l'inverseur de virtualité » ou de détermination guillau-mien (Moignet) par une thématisation de la qualité (Païssy, 1999) sur la quantité venant restituer, après cette nécessaire rupture à la verticale, l'ordre dit normal des choses réelles et changeantes qu'elles soient de l'ère du numérique ou d'ailleurs. Tel qu'indiqué par Canguilhem (2013) pour une technique au carrefour de plusieurs sciences, tout comme l'est selon nous le domaine de l'informatique, « normer, normaliser, c'est imposer de l'extérieur, une exigence à une existence, à un donné » pour en connaître le rapport avec « l'état normal que l'homme vivant – et aimant la vie – souhaite de restaurer ».

À titre prospectif, il conviendrait de reprendre les **Fig. 2** et **Fig. 3** glosées *synchronie* « génétif » (l'axe des apports de GG) (Babu,

⁴⁴ Une nature qui, selon GG, relève « de la relation subjective de l'*experiencer* [sic] [un non-ITS] à son expérience et ne [peut jamais se réduire] à des aspects purement descriptifs. » (Honeste, 2005). Voir pour l'UX programmée/décrise dans le passé par les ITS, la nouvelle catégorie (p. 7-30) ou échelle du temps présent venant distinguer le changement de l'immuable, le devenir de l'être (*becoming and being*).

2014 : 441) et *diachronie* « datif » (l'axe des rapports de GG) pour y figurer, sur les variables guillaumiennes d'infexion et de déclinaison, le changement de position opéré de notre « *du data* » préformaté à valeur sémantique pleine. En précision (LL, 21 mai 1942 – série B : 381-382) :

- Inflexion : (T-Q) *Visée et quanta*⁴⁵.
- Déclinaison : (U – (D + Δ)) *résultat-IF* en un spectre valué {d, d+q₁, d+q₂, d+ q₃} permettant d'accepter une matérialisation {m₀, m₁, m₂, m₃}.

Conclusion

Sans la pulsation ininterrompue de notre « machine à catégoriser », nous [humains,] ne comprendrions rien à ce qui nous entoure, ne pourrions raisonner de quelque manière que ce soit, ni communiquer avec qui que ce soit et nous ne disposerions d'aucune base pour entreprendre la moindre action.
 (Hofstadter et Sander, 2013 : 22)

Lorsque Lipsyc (2018 : 22) appelle à la résistance de l'humain face à la montée du numérique ou encore lorsque plus récemment Stalla-Bourdillon (2022) nous informe de faits tels la rupture des temporalités et l'annulation des distances à la suite de la rapidité de la vision en temps réel (en gigahertz), nous jugeons qu'il est temps qu'à titre d'ITS nous fassions de ce déficit (ce gouffre, cette dérive)

⁴⁵ Un « quantum *q*, appréciable, représente la distance que la visée aurait encore à parcourir avant d'atteindre la ligne d'actualité. » D'où, « au lieu d'une visée T entière, une visée incomplète de forme: T – *q*. Ainsi, [*q* en voilant l'actualité impose, telle une cape d'invisibilité, une construction subjonctive au plus près du mode indicatif]. (TV1 1929_05, III, La réalisation de l'image verbale dans le temps *in fieri* : Théorie des modes verbaux).

notre alma mater. En la LP, nous avons trouvé un modèle descriptif ouvrant sur un modèle explicatif théoriquement adéquat par lequel, la pensée montante d'un humain non-ITS pensant le pensable en contexte « écran » soit le vis-à-vis d'un monde analogique nouveau mais possible, à condition que nous ITS lui en donnions accès.

Dire que nous sommes guillaumienne serait bien prétentieux et vous leurrer. La pensée conceptuelle de GG est complexe et étendue. Après plus de 10 années de recherche, trouver en l'approche guillaumienne un modèle explicatif cohérent et valide pour promouvoir le rapport au vivant de l'humain à titre de source énergétique à exploiter pour le devenir des humanités du numérique est pour nous un point de continuité. Si cette langue d'interaction à « mots [numériques] intériorisant une morphologie généralisante [telle celle de la DOE pour notre essai] » (LL28, SÉRIE A : 27) n'existe pas, il nous est permis à nous ITS de l'inventer pour, comme l'indique GG (LL 1942-1943, §11, §12) l'employer de plus en plus intelligemment à titre d'outils « grand public » permettant à un usager *ouvrier* de penser le pensable « du bout des doigts ».

Bien que les ITS classiques, ceux du tout formaté, du tout pensé à l'avance (pour GG la « *pensée pensée* ») soient familiers avec les mises en relation et les logiques de description, il leur est moins coutumier d'écouter en direct le vivant de l'humain non-ITS en train de penser le pensable (pour GG la « *pensée pensante* ») en ne négligeant pas les technologies d'arrière-plan, l'idée étant d'évoluer avec ces technologies non pas de les révoquer. Pour l'interaction numérique, cette voie sensible (« non objectale ») nécessitant une construction théorique alternative est une démarche catégorielle à ce jour inexploitée. Une démarche où deux univers langagiers se rencontrent, celui « en propre » aux ITS « parlant » une langue de spécialité et celui « en propre » aux non-ITS « parlant » une langue quasi naturelle, pour ne faire qu'un tout de l'existence des *choses du monde* immatériel du W2S.

Bibliographie

- BABU, Jean-Philippe. *Gustave Guillaume, aux sources archéologiques du problème de l'article. Thèse*, U. Paris-Sorbonne, 2014, lu sur Academia.edu.
- BLOCK, V. et HOŁY-ŁUCZAJ, M. Towards the Phenomenology of Hybrids as Regenerative Design and Use – A Post-Heideggerian Account. *Environmental Value*, 2022, lu sur Academia.edu.
- BOHM et alii. *Le dialogue – une Proposition*. 1991vf.
- BOHM, David. *LE DIALOGUE : Cheminer vers l'intelligence collective*. 1996, 2021vf.
- BOUDON, Pierre. *Le réseau du sens I et II: Extension d'un principe monadologique à l'ensemble du discours*. 2002.
- CANGUILHEM, Georges. *Le normal et le pathologique*. PUF, 2013.
- CHAUCHE, Catherine. Grammaire de la présence : l'apport de Gustave Guillaume à la réflexion de Henri Maldiney. Colloque de Cerisy-la-Salle, *À l'épreuve d'exister avec Henri Maldiney*, Août 2014.
- CHEVALLARD, Yves. Concepts fondamentaux de la didactique : perspectives apportées par une approche anthropologique. *Recherches En Didactique Des Mathématiques*, 12(1), 1992 : 73-112.
- DESCLÉS, Jean-Pierre. La Grammaire Applicative et Cognitive construit-elle des représentations universelles ? *Linx*, 48, 2003 : 139-160.
- D'HAËNE, Robert. La notion scientifique de l'énergie, son origine et ses limites. *Revue de Métaphysique et de Morale* 72^e Année, n° 1 (Janvier-Mars 1967 : 35-67, lu sur JSTOR.
- FAURE, Jean-Philippe. Fondation constitutive du milieu intermédiaire. *Linguistique*, U. de la Sorbonne nouvelle – Paris III, 2012.
- GAMACHE, Diane. Modèle théorique de représentation de la connaissance relationnelle (Mt-RCr) : de la communication à la représentation du data. *Projet de thèse*, Octobre 2014, ResearchGate.
- . Espace socio-géométrique d'avant-plan. *Revue Implications philosophiques* : espace de recherche et de diffusion, avril 2016 (1/2 et 2/2).

- . Le sens une phénoménologie induite par le contact des langues (hs Vanzago, Luc) ; Le sens sans son histoire est un non-sens (hs Söchl, Dennis). *Nature in Process : 11th Whitehead conference*, juillet 2017, *ResearchGate*.
- . Lorsque la qualité probable d'une langue peine à trouver sa place, son genre. *VOCUM 2018 – Langage et genre : Communiquer la pluralité*, colloque multidisciplinaire sur le langage, UdeM., nov. 2018.
- GUILLAUME, Gustave, *Leçons de linguistique de GG*. 1942-1943, PUL.
[LL]
- . *Leçons de linguistique de GG*. 1956-1957, PUL 1982 : 109-120.
[LL1]
- . *Leçons de linguistique de GG*. 1958-1959 et 1959-1960, PUL 1995 : 157-164 [LL2]
- . *L'architectonique du temps dans les langues classiques*. Copenhague : Munksgaard, 1945.
- . *Temps et verbe : Théorie des aspects, des modes et des temps* suivi de *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*. Paris, Honoré Champion, 1968. [TV]
- . *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris, Honoré Champion, 1993 [1929]. [TV1]
- . *Langage et science du langage*. Paris, Nizet et Québec, PUL, 1969. [LSL]
- . *Principes de linguistique théorique*. PUL et Paris, Klincksieck, 1973. [PLT]
- . *L'article et le problème de l'article dans la langue française*. 1919, réédité par R. Valin, Paris, Nizet, PUL, Québec, 1975 : 11-27. [APA]
- HARDING, D.E. *La hiérarchie du ciel et de la terre : Un Nouveau Diagramme de l'Homme dans l'Univers*. Traduction française par Dominique Anglesio *et alii*, 1998, ISBN 978-1-908774-10-1.
- HONESTE, Marie-Luce. « La théorie des schémas conceptuels intégrés : un prolongement de la théorie guillaumienne ? » *Langue française*, vol. 147, n° 3, 2005: 68-83, §1. Le sens en langue, A. Nature du contenu.

- HOFSTADTER, Douglas et Sander E. *L'analogie, cœur de la pensée*. vf. *L'analogie, cœur de la cognition*. 2013.
- LAVIE, René-Joseph. Le locuteur Analogique ou la grammaire mise à sa place. *Thèse U. Paris-Nanterre*, 2003.
- LEROUX, Jean. Langage et pensée chez W. von Humboldt. *Philosophiques*, vol. 33, n° 2, automne 2006 : 379-390.
- LIPSYC, Carole. *Le désir d'être humain. Résister à la société automate*. 2018, lu sur contributive.
- MERLEAU-PONTY, Maurice. *Éloge de la philosophie et autres essais*. 1953 et 1960.
- PAÏSSY, Christov. *Problème de la transposition linguistique*. PU Saint-Cyrille et Méthode, Velico Tirnovo, 1999.
- PODOROGA, Ioulia. La grammaire de la durée. Henri Bergson et Gustave Guillaume. *Revue Philosophique de Louvain*, troisième série, tome 112, n° 1, 2014 : 55-73.
- POIRIER, Marine. Esquisse des principes d'une chronosignifiance. *Actes du 1^{er} Colloque International Langage et Enaction, Significances / Signifying*, n° 1, Clermont Université, 2016.
- PRAGIER, Georges et FAURE-PRAGIER, Sylvie. Une métaphore de l'invisibilité : la quantique. *Repenser la psychanalyse avec les sciences*, PUF, 2007 : 85-111.
- RABATEL, Alain. Les relations Locuteur/Énonciateur au prisme de la notion de voix. *Arts et Savoirs, Les théories de l'énonciation : Benveniste après un demi-siècle*, 2 | 2012.
- SAFFI, Sophie. Les universaux linguistiques. *Revue du CAER*, 14, Traduction et Plurilinguisme, 2005.
- STALLA-BOURDILLON, Laurent. En quoi le numérique menace-t-il vraiment l'humain. *Services pour les professionnels de l'information*, 2022.
- TAYLOR, Charles. *Sources of the Self: The making of the Modern Identity*, 1989.
- TOLLIS, Francis. Gustave Guillaume: du « psychologisme » au mentalisme ? *Actes du XI^e Colloque AIPL*, 2006 : 89-97.

- VALIN, Roch. Fonction ordinatrice du temps opératif. *Cahiers de praxématique* n° 7: 29-36.
- VASSANT, Annette. « Dire quelque chose de quelque chose ou de quelqu'un » et la théorie de l'incidence de Gustave Guillaume. *Langue française*, vol. 147, n° 3, 2005 : 40-67. Lu sur JSTOR.
- WHITEHEAD, A.N. "Understanding." *Lecture Three in Modes of Thought*. New York : Macmillan, 1938 : 58-87.
- ZACKLAD, Manuel. Vers le Web Socio Sémantique : introduction aux ontologies sémiotiques, HAL, 2005.

II.

La chronogenèse guillaumienne appliquée à différents systèmes de langue

Approche submorphologique des temps *in posse* de l'espagnol

Stéphane PAGÈS
Aix-Marseille Université, CAER,
Aix-en-Provence, France

[...] le signe est toujours kinésique.
(Toussaint 2003 : 140)¹

Abstract: This study aims at a submorphemic reading of the three tenses of the Spanish quasi-nominal mode (infinitive, gerund, past participle). From a description and phonetic-articulatory analysis of the (sub)morphemes specific to these three tenses (-*r*, -*ndo* and -*do*), the aim is to study the signifier/meaning relationship in order to superimpose the psychomechanical approach of these verbal forms on the Guillaumian chronogenetic axis on a submorphic approach. The analysis will combine a synchronic, diachronic and contrastive view and *in fine* it is the iconicity of these grammatical morphemes that will be discussed as well as the relevance and coherence of Gustave Guillaume's thought with regard to the verbal system and the linguistic representation of time.

¹ Cité dans Yves Macchi, « Chronophonétique : Esquisse d'embryologie du mot » in C. Fortineau Bremond, E. Blestel (dir.), *Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chrono-analyse en linguistique hispanique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2018, p. 169.

Résumé : Cette étude vise une lecture submorphémique des trois temps du mode quasi-nominal espagnol (infinitif, géronatif, participe passé). À partir d'une description et d'une analyse phonétiquo-articulatoire des (sous-)morphèmes spécifiques à ces trois temps (-r, -ndo et -do), il s'agit d'étudier la relation signifiant/signifié afin de superposer l'approche psychomécanique de ces formes verbales sur l'axe chronogénétique guillaumien à une approche submorphique. L'analyse combinera une vision synchronique, diachronique et contrastive et *in fine* c'est l'iconicité de ces morphèmes grammaticaux qui sera discutée ainsi que la pertinence et la cohérence de la pensée de Gustave Guillaume par rapport au système verbal et à la représentation linguistique du temps.

Comme l'a maintes fois déclaré Gustave Guillaume, la psychomécanique est une linguistique d'amont² ayant pour tâche d'expliquer et de comprendre, décrire ne suffisant pas. Par ailleurs, si la question de l'arbitraire et de la motivation du signe ne constitue pas sa préoccupation centrale, en plaçant au premier plan la loi de « convenance expressive » entre le psychisme et la sémiologie, qui émailler grand nombre de ses écrits, sa théorie psychosystématique est riche d'enseignement et prend plutôt le parti de Cratyle contre Hermogène. En effet, « Du côté de la sémiologie, – déclare-t-il – la loi régnante est celle, infiniment plus souple, de la suffisante convenance expressive. » (Guillaume, 1997 : 339 [leçon du 29.04.48])

Il nous a ainsi semblé opportun d'essayer d'articuler la théorie psychomécanique avec celle de la submorphologie.

La submorphologie postule l'iconicité du signe linguistique en s'appuyant sur les traits inférieurs au morphème pour tenter de mieux comprendre l'organisation, l'évolution ainsi que le fonctionnement des systèmes linguistiques. Or, l'optique retenue ici peut

² « Les explications de la psychologie ressortissent à la linguistique d'aval, les explications de la psychomécanique à la linguistique d'amont. » (L. L. 1956-1957, Tome 5, p. 154)

surprendre dans la mesure où le terme même de « morphème » est absent ou quasi absent sous la plume de G. Guillaume³. Il ne s'agit en fait que d'un leurre de surface car conjointement à la loi de « convenance expressive », G. Guillaume a accordé une importance de premier plan à « la puissance intégrative de la matière à la forme »⁴, qu'il considère comme « l'un des grands faits de l'histoire » tandis que sa linguistique d'amont s'est toujours intéressée à ce qui pouvait informer par le dedans et donc de l'intérieur ce qu'il appelle la substance-matière.

C'est donc sous l'angle submorphologique que l'on se propose de lire, décrire et analyser l'un des sous-systèmes que G. Guillaume appelle « quasi-nominal », dans son approche du système verbal et l'étude qu'il propose des structures sémiologiques et psychiques de la langue française.

L'originalité lumineuse de G. Guillaume est assurément d'avoir pensé le langage en le mettant directement en rapport avec le temps. Cette originalité est illustrée à travers la chronogénèse, opération de représentation de l'image-temps en construction, divisée en 3 systèmes ou chronothèses qui se développent le long de l'axe chronogénétique où prend place en position initiale ledit *mode quasi-nominal*, composé, pour le français, de l'infinitif, du participe en *-ant* et du participe passé⁵.

Or, quand on compare la description qu'en livre G. Guillaume avec la structuration du signifiant de ces trois modes en espagnol, nettement marqués sémiologiquement, et ce, très tôt dans le temps,

³ D'après le site <http://nlip.pcu.ac.kr/gustave/> qui réunit une grande partie des textes de G. Guillaume et qui permet des recherches lexicales.

⁴ « Le transport de la puissance intégrative de la matière à la forme est certainement l'un des grands faits de l'histoire – tout entière à écrire (et que les psychologues n'écriront qu'après et d'après les linguistes) – de la saisie de la pensée par elle-même. » (L. L. 1948-1949, Tome 2, p. 56)

⁵ C'est dans la série des conférences de l'année 1945-1946 A que G. Guillaume développe la chronothèse initiale après avoir exposé dans les deux précédents volumes la chronothèse finale (le mode indicatif) et la chronothèse médiane (le mode subjonctif).

c'est-à-dire dès l'espagnol ancien (médiéval), on peut faire apparaître un exemple d'iconicité au niveau des (sub)morphèmes grammaticaux.

Ainsi, l'image aspectuelle – car c'est bien d'aspect qu'il s'agit – associée à un infinitif est celle tout d'abord d'une action conçue comme virtuelle et/ou puissancielle. Pour reprendre les termes de G. Guillaume, la vision qu'emporte avec soi un infinitif « [...] éveille dans l'esprit l'image d'un procès appartenant tout entier à un accomplissement qui ne se résout pas, qui refuse de se résoudre, si peu que ce soit, en accompli »⁶.

Or, si on décrit le submorphème d'infinitif chargé d'exprimer en espagnol cet accomplissement qui n'aboutit pas, il s'agit – abstraction faite des trois voyelles thématiques *-ar*, *-er*, *-ir* – systématiquement d'un seul phonème qui a la congruence de sa stabilité dans le temps puisqu'il est tout droit issu du latin. Concrètement, il s'agit d'un son vibrant apico-alvéolaire qui tient lieu d'archiphonème en position implosive (finale) – comme c'est le cas pour les infinitifs – puisqu'il peut se réaliser soit à travers une vibrante simple ([r]), soit une vibrante longue ([r]). Quoi qu'il en soit, cet « accomplissement qui ne se résout pas » dont parle G. Guillaume à propos de l'infinitif se matérialise, en termes de temps opératif et de description phonétique, à travers un geste articulatoire où le passage de l'air est ponctuellement entravé par la langue qui vient toucher les alvéoles puis s'écarte légèrement pour le laisser passer avant de revenir à sa position initiale. Concrètement, l'inaccomplissement ou l'agentivité puissancielle prend donc corps dans un geste articulatoire caractérisé par un mouvement cyclique de la langue – organe central de la phonation pour l'articulation de ce son – à raison de 5/6 cycles par seconde en termes de fréquence pour la vibrante simple⁷ et de l'ordre de 30 cycles par seconde⁸, pour la vibrante longue (également dite multiple) – selon une élocution emphatique.

⁶ Guillaume, 1964, réédition 1969, p. 188.

⁷ Articulation la plus fréquente ou la plus neutre.

⁸ Selon Catford (1977 : 130).

Voici d'ailleurs comment T. Navarro Tomás et Tobías Corredera décrivent ce son d'un point de vue purement physiologique :

[...] en el mismo instante en que la punta de la lengua toca los alveolos, es empujada con fuerza hacia fuera por la corriente espiratoria; rápidamente su propia elasticidad le hace volver al punto de contacto; pero de nuevo es empujada hacia fuera con igual impulso, repitiéndose varias veces este mismo movimiento.⁹ (Navarro Tomás, 1918, § 116 : 122)

La punta de la lengua se apoya con cierta fuerza en la protuberancia alveolar de los incisivos superiores [...]. Cuando se pronuncia, la punta hace presión sobre la protuberancia alveolar, pero su resistencia es vencida por la presión del aire, permitiendo el pasaje de parte de éste. Cuando parte del aire acumulado en la boca ha salido, la resistencia lingual es superior a la presión del aire, y la lengua vuelve a la posición primitiva. Como no hay abertura, éste se acumula nuevamente, aumentando al mismo tiempo su presión, volviendo a vencer la resistencia lingual. El movimiento se repite con gran rapidez.¹⁰ (Corredera, 1949 : 129)

On le voit, l'image d'un événement exprimé à l'infinitif est associée, en espagnol, à une articulation caractérisée par la discontinuité et l'intermittence puisque l'émission du son est interrompue ;

⁹ « [...] dès que la pointe de la langue touche les alvéoles, elle est poussée avec force vers l'extérieur par le courant expiratoire ; rapidement, sa propre élasticité la fait revenir au point de contact ; mais elle est à nouveau poussée vers l'extérieur par la même impulsion, et ce même mouvement se répète plusieurs fois. » (Nous traduisons)

¹⁰ « La pointe de la langue s'appuie avec une certaine force sur la zone protubérante alvéolaire des incisives supérieures [...]. Lors de l'articulation, la pointe appuie sur cette zone mais sa résistance cède sous la pression de l'air, ce qui permet à une partie de passer. Lorsqu'une partie de l'air accumulé dans la bouche s'est échappée, la résistance de la langue est supérieure à la pression de l'air, et la langue revient à sa position initiale. Comme il n'y a pas d'ouverture, l'air s'accumule à nouveau, augmentant en même temps sa pression et surmontant à nouveau la résistance linguale. Le mouvement est répété très rapidement. » (Nous traduisons)

une rupture dans la continuité qui lui confère sans doute une aptitude, et rien qu'une aptitude, à exprimer le caractère potentiel et virtuel de ce type de procès. Une discontinuité qui permet de concevoir l'infinitif peut-être légèrement différemment de G. Guillaume (notamment par rapport à la notion d'achèvement et d'inachèvement), puisque la langue espagnole ne l'exploite pas, par exemple, de la même manière et n'en fait pas le même usage que le français.

Ainsi, en espagnol, outre le fait que l'infinitif peut bien sûr exprimer le virtuel (*me gustaría vivir contigo*), l'usage montre qu'il a également la capacité d'exprimer un procès¹¹ :

-en cours : *¿Qué haces? — Lavarme, mujer.* (A. María de Lera) ; *Ella estaba agachada y se volvió para mirarle. — Ya lo ves. Trabajar.* (J. Goytisolo)

-en partie accompli : *A medio asar. A medio vestir.* Exemples glosés comme suit par le dictionnaire de la RAE concernant la construction « a medio + infinitif » (où l'adjectif *medio* fonctionne comme adverbe), « No del todo, no enteramente, no por completo », définition assortie d'autres exemples donnés comme synonymes et constitués précisément d'un participe passé, *Medio asado. Medio vestido.*

-mais aussi un procès entièrement révolu : *Miguel reaccionó bruscamente : — ¿Y qué es lo que ha hecho mi padre? — Toma, pues firmar ese dichoso informe para el crédito.* (A. María de Lera) ; *Después de dar varias vueltas por el Miradero y los altos del Alcázar, fueron a cenar.* » (B. Pérez Galdós, *Ángel Guerra*, Col. Austral, p. 206.)

« [...] autant de conditions d'emploi dans lesquelles l'infinitif français se récuse. » déclare J.-C. Chevalier (Chevalier, 1969 : 142) qui, dans son article, conclut et postule que l'infinitif espagnol est exclusivement fait d'antivirtualité (p. 171) tandis que l'infinitif français serait exclusivement constitué de virtualité¹².

¹¹ Voir sur ce point l'article de J.-C. Chevalier (1969) auquel sont empruntés, sauf précision contraire, les exemples cités.

¹² Une différence de valeur et d'emploi que l'on retrouve précisément à travers le signifiant puisque l'infinitif français est configuré autrement qu'en espagnol,

Si l'on poursuit l'axe chronogénétique, après l'infinitif, caractérisé par une rupture dans la continuité, prend place ensuite, en espagnol, le géronatif qui exprime une action en cours constituée d'une part d'accompli et d'inaccompli¹³. Et le marqueur de cette seconde chrono-thèse est le groupe consonantico-vocalique *-ndo*, submorphème qui informe, sans exception, aussi bien les formes régulières (*cantando, comiendo, viviendo*) qu'irrégulières (*pudiendo, muriendo, fluyendo...*). Or, si l'on décrit la structure qui traduit en langue cette image verbale, faite d'une parcelle d'accompli et d'inaccompli, l'analyse permet de dégager des éléments formels constitutifs, significatifs, dans leur physisme même et leur ordre d'apparition, d'un rapport iconique entre les deux faces du signe linguistique.

On peut en effet tout d'abord observer que cette chrono-thèse associée à l'image d'un procès certes en cours mais aussi, pourvue d'une part d'accompli, possède un signifiant où est précisément inscrit le marqueur du troisième mode : soit le morphème *-do*, du participe passé qui exprime le révolu. Ce qui fait dire à C. Fortineau – auteure d'une thèse sur le géronatif espagnol – que le géronatif exprime « une endochronie engagée mais non achevée » (2006 : 44) tandis que le participe passé dit une « endochronie engagée et achevée » (2006 : 44). Une cohérence systémique au niveau du mode quasinominal qui l'amène à ramener la tripartition guillaumienne à une structuration submorphémique binaire, avec la vibrante *-R*, pour l'endochronie virtuelle impliquée par l'infinitif et *-DO* ayant la capacité d'exprimer soit une endochronie engagée, quand il est précédé de

avec un morphème *-R* muet ou latent. Il a une existence phonétique au futur et en cas de liaison. Voir sur ce point l'étude d'O. Soutet.

¹³ Son pendant en français est grossièrement *le participe* en *-ant*, « perçu – selon G. Guillaume – à la fois en incidence et en décadence » puisque lui est attachée l'image, « l'impression [...] d'un procès en partie accompli, si peu que ce soit, et pour le reste en accomplissement dans la perspective [...]. » Par rapport au latin, en espagnol, le participe présent n'a pas gardé d'issues au niveau du système verbal ; configuré et marqué à l'instar du géronatif avec une nasale et une occlusion (soit le submorphème *-nte*), il n'en reste plus que des traces au niveau du nom (*estudiante*), de l'adjectif (*chocante*), des prépositions (*durante*) ou locutions adverbiales (*no obstante*).

la nasale N (soit le groupe -NDO), ou bien une endochronie engagée et achevée à travers la grappe morphémique -DO.

Par ailleurs, on l'a vu, le gérondif concilie un aspect duratif (une valeur temporelle de continuité) avec une parcelle d'accompli, comme le résume très bien Pottier *et alii* (2006 : 188) qui déclare à son égard qu'il « dit la même action en son cours : une part (même minime) est accomplie, le reste est à faire »¹⁴.

Or, là encore, si l'on prête attention au geste articulatoire auquel est associé le submorphème du gérondif (-ndo), on peut observer qu'il se traduit en langue d'abord par une continuité, marquée par le trait nasal, puis par une occlusion, exprimée à travers le trait de fermeture. En effet, tout d'abord, les nasales sont proches des occlusives, de par la nécessaire fermeture orale ; toutefois, comme la sortie de l'air se divise en deux cavités, les nasales sont de manière concomitante, d'une part, occlusives dans la cavité orale mais continues d'autre part, dans la cavité nasale, ce qui les rapproche d'une certaine manière des « approximantes » sur le plan acoustique puisque dans le nez, il n'y a nul obstacle ni tension qui puissent produire une turbulence de l'air émis. Concrètement, lors de l'articulation nasale, le voile du palais se détache de la paroi pharyngale et s'abaisse vers le dos de la langue, ce qui permet le passage libre de l'air par les fosses nasales, articulation continue qui finit par rencontrer ensuite une occlusion et fermeture complète au niveau du conduit buccal avec l'articulation de la dentale. Le dénominateur de ces deux articulations est bien celui d'une continuité puisque même dans le cas des occlusives, si la phase où se produit le bruit de la consonne ne saurait être prolongée, leur mode articulatoire est malgré tout caractérisé par une certaine durée, certes brève, qui explique d'ailleurs pourquoi elles sont parfois appelées « momentanées »¹⁵. Le

¹⁴ Un point de vue partagé par Coseriu (1996 : 133) : « en lo que concierne el segundo miembro, el gerundio, éste significa una acción considerada en su curso, una acción que en parte está realizada y en parte está por realizarse ».

¹⁵ Concrètement, si la phase de fermeture complète est bien le trait constant des occlusives, elles comprennent d'ordinaire 3 phases : la mise en place des organes

signifiant phonique complexe du gérondif exprime donc de manière transparente, la valeur hybride associée à ce mode, constitué, aspectuellement, d'une part d'inaccompli et d'accompli.

On peut observer enfin que la dernière chronothèse de l'axe chronogénétique, le participe passé, est débarrassée de la nasale [n], marqueur iconique de la continuité inhérente à l'endochronie du gérondif. Pour traduire et exprimer cette valeur aspectuelle d'achèvement, ce mode se caractérise précisément par le trait occlusif de fermeture. Et ce, qu'il s'agisse des formes régulières, construites à partir d'une voyelle thématique puis de l'occlusive dentale sonore [d] (*-ado, -ido*), ou des formes irrégulières marquées par une occlusive dentale sourde [t] (*escrito, roto, abierto, muerto, visto, vuelto, puesto, cubierto...*) ou bien par un son affriqué [ʃ] (*dicho, hecho, satisfecho*), également constitué d'un début occlusif (et d'une fin fricative).

À la lumière de la description phonétique des morphèmes grammaticaux, on voit donc que l'on peut instaurer un rapport de nature analogique entre la gestuelle articulatoire des trois submorphèmes du mode quasi-nominal et le signifié de langue auquel ils sont associés.

Or, une autre approche permettant de conforter ou d'infirmer un tel point de vue consiste à envisager ces mêmes submorphèmes sous un angle diachronique afin d'observer le sort des traits saillants que l'on a jugé pertinents. C'est là une autre façon d'aborder le temps opératif, non plus en simple synchronie mais à travers la dynamique de l'histoire de la langue.

Pour l'infinitif, si, par rapport au latin, la vibrante alvéolaire [r] a été un marqueur stable pour l'espagnol tout au long de l'évolution de la langue, il est intéressant de faire état d'exemples d'assimilation régressive en contact, attestés et bien connus, qui ont modifié, dans des contextes particuliers, la morphologie de ce mode pour y introduire un trait articulatoire continu – propre, on l'a vu, au gérondif. Ces premiers cas concernent tout d'abord, pour l'espagnol ancien et

(la catastase), une tension plus ou moins prolongée des muscles (la tenue) et enfin le déplacement des organes (la métastase).

classique, le [r] désinentiel de l'infinitif qui pouvait s'assimiler à la liquide subséquente [l] du fait d'un pronom complément clitique postposé dans le cas d'une syntaxe enclitique (*cantallo*, *cantallas*, *comello*...). De telles formes sont fréquentes jusqu'au XVII^e siècle mais tombent en désuétude au cours du XVIII^e siècle au profit des formes analytiques (*cantarlo*, *cantarlas*, *comerlo*...) qui ont fini par réhabiliter et conserver la vibrante alvéolaire, soit le -*r* désinentiel. L'autre exemple d'assimilation médiévale est celui où le morphème [r] de l'infinitif s'assimilait à la fricative alvéolaire [s] du pronom complément réfléchi se également dans le cas d'une construction en-clitique (*tornasse* pour *tornarse*) ; une syntaxe qui ne survivra pas au Siècle d'Or. Bref, cette rapide approche diachronique fait apparaître que, au cours de son histoire, la langue castillane a opéré, ponctuellement, des modifications sporadiques au niveau de la morphologie infinitive où a toujours été présent le trait d'une continuité articulatoire (avec la liquide [l] et la fricative [s]). Néanmoins, de telles innovations ont été sans lendemain et ont décliné peut-être parce que la vibrante était plus congruente au signifié de langue de cette forme qui livre précisément l'image d'un processus associé à une rupture dans la continuité – d'où le fait qu'ait été conservé et retenu le trait articulatoire consistant à interrompre par un obstacle (la langue) l'air émis à travers un cycle plus ou moins long d'intermittence.

Concernant le géronatif, si le submorphème *-ndo* a été parfaitement stable tout au long de l'évolution de la langue, avec une forme étymologique issue de l'ablatif latin (construit à partir d'un thème *d'infectum*), là encore on peut faire état d'une innovation morphologique éphémère (de quelques siècles) qui permet néanmoins de mettre en exergue la part d'accompli à laquelle est associé le géronatif qui, en exprimant une action en cours, est de fait constitué d'une succession de parcelles d'accompli (traduit en langue par une occlusion) et d'inaccompli (iconiquement sémiotisé à travers le trait nasal). Cette innovation morphologique est celle d'un géronatif analogique (une fois encore), forme affine du *perfectum*, forgée sur le radical du préterit (soit un radical issu du *perfectum*), qui a coexisté avec le

gérondif étymologique et qui était sémantiquement marquée car plus rare que la première. De telles formes hybrides, combinant un radical de *perfectum* avec une désinence gérondivive ont eu cours sur une période allant du XIII^e au premier quart du XVII^e siècle et sur une zone géographique recouvrant l’Aragon, la Navarre, le Pays basque, la Castille. On pouvait ainsi aussi bien trouver les gérondivifs étymologiques *queriendo*, *estando* aux côtés des formes analogiques, *quisiendo*, *estoviendo*¹⁶. Pour expliquer qu’ils n’ait pas survécu, C. Fortineau met en avant « le caractère extrêmement marginal [...] de cette innovation » qui « n’a jamais concerné que les variantes septentrionales du castillan et ne s’est donc pas imposée à l’ensemble des locuteurs » (2010 : 25). On peut également émettre comme autre hypothèse le fait qu’un tel alliage (sub)morphologique n’était guère congruent avec ce que dit intrinsèquement un gérondivif (un procès en cours de réalisation et non une action achevée) et qu’ainsi ces formes étaient porteuses comme d’une contradiction interne (c'est-à-dire qu’elles étaient trop marquées sémiologiquement ce qui a pu peut-être expliquer un tel déclin sans lendemain).

Quoi qu’il en soit, aujourd’hui, le gérondivif affiche une cohérence morpho-systémique puisque en tant que forme intermédiaire sur l’axe chronogénétique, venant après l’infinitif mais avant le participe passé, du point de vue submorphologique, la nasale désinentielle s’inscrit d’une part dans la continuité de l’infinitif, sémiotisé à travers une vibrante tandis que la dentale subséquente annonce d’une certaine manière le coup d’arrêt (la fermeture) de l’impulsion du participe passé, achèvement signifié dans et par une occlusion¹⁷.

Pour ce qui est du participe passé enfin, on l’a vu, le marqueur submorphémique correspond à celui du gérondivif allégé de la nasale ; c'est-à-dire que ne demeure que l’occlusion suivie de la voyelle vélaire médiane *-do* de sorte que l’image livrée est celle d’une endo-

¹⁶ On peut trouver une liste plus complète des formes attestées dans l’étude de C. Fortineau (2010).

¹⁷ Une configuration identique à la (sub)morphologie du participe présent espagnol marqué par le groupe *-nte* qui n'est plus employé au sein du système verbal.

chronie achevée, débarrassée de l'engagement propre au gérondif. Or, là encore, un regard rétrospectif et diachronique fait apparaître que, outre le fait que ce dernier mode a également subi l'influence de la force analogique (dans le sens d'une réduction et simplification des paradigmes au profit des formes faibles), par rapport aux désinences héréditaires latines informant le participe passé (*-tus*, *-ta*, *-tum* ; *-sus*, *-sa*, *-sum*), après une grande variété de formes en espagnol ancien dont certaines ont disparu, l'évolution de la langue espagnole a fini par faire du trait occlusif le marqueur submorphémique de ce mode verbal – qui peut avoir des variantes allomorphes [d], [t], [:]¹⁸ –, réservant le trait fricatif – avec la fricative alvéolaire sourde [s] – aux formes sorties du système verbal et cantonnées à la fonction d'adjectif (*indefenso*, *tenso*, *preso*, *raso*...). Bref, force est d'observer qu'après de multiples tentatives sémiologiques, pour traduire en langue l'image d'un événement achevé, c'est le trait de fermeture qui a finalement été retenu.

De par l'analogie décelable entre le plan physique et le plan psychique, le fait de discours et le fait de pensée accusent donc leur congruence et ainsi, « On surprend là – pour citer G. Guillaume – [...] la loi qui fait reposer la construction des langues sur la recherche ininterrompue d'une congruence de plus en plus marquée – et *dont la marque ne sera jamais excessive* – entre le fait de parole et le fait de pensée »¹⁹.

Conclusion

Nous avons essayé de mettre en évidence le caractère iconique du mode quasi-nominal espagnol de même que la cohérence de sa distribution en système à la lumière de la chronogénèse et en accord

¹⁸ Voici quelques exemples de formes régulières et irrégulières, que peut proposer le participe passé espagnol : *amado*, *vivido*, *abierto*, *muerto*, *dicho*, *satisficho*...

¹⁹ G. Guillaume, *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Champion, 1945, p. 31.

avec le postulat de G. Guillaume qui posait l’isologie du mental au physique²⁰. Au cœur de l’analyse de ce mode triphasé non personnel, le plus primitif de la chronogénèse, se trouve en effet l’analogie puisque l’on peut dégager une certaine similitude entre la nature du geste articulatoire des marqueurs submorphémiques qui le caractérisent et le sens/la valeur auquel ils sont associés. Ce qui en soi n’a rien d’étonnant car concernant l’histoire de ces trois modes et de leur réorganisation dans le passage du latin vers l’espagnol, on l’a vu, l’analogie a été précisément un mécanisme au cœur de l’évolution et de certains verbes dans la mesure où elle a opéré, globalement, une unification et simplification de leur paradigme (par exemple, pour l’espagnol, l’infinitif latin passe de 4 à 3 conjugaisons avec un changement d’accent et de voyelle thématique qui est analogique)²¹. Il

²⁰ Pas incompatible avec le positionnement de Guillaume qui postule l’isologie du mental au physique : « [les] mouvements en pensée que nous savons visibiliser dans le champ du langage ont leurs isologues physiques dans l’organe physique (le cerveau) duquel ils émanent » (Guillaume, 1995 : 221-223) > pose le problème de l’articulation du signifié et du signifiant, p. 137 Florian.

²¹ Ainsi, pour l’infinitif, la première conjugaison en *-are* est celle qui a attiré et modelé le plus de verbes d’autres groupes (par exemple, *torrēre* > *torrar*) et notamment des verbes issus de langues non romanes (*raubon*, du german donné par exemple *robar*). Par ailleurs, la conjugaison en *-ire* a accueilli un grand nombre de verbes en *-ēre/-ēre*. Ainsi, les (quelques) verbes en *-ēre/-ēre* qui avaient un /i/ ou /u/ dans leur radical finissent par rallier la conjugaison en *-ire* notamment parce que dans ce paradigme ces voyelles fermées y étaient fréquentes dans leur radical. Enfin, le fait que tous les verbes en *-ēre* et certains en *-ēre* aient ou aient fini par avoir une semi-voyelle dans certaines terminaisons (*debeo, audio, capio, audiunt, capiunt, debeam...*) et précisément avec les mêmes désinences que celle des verbes en *-ir(e)* a eu pour conséquence que plusieurs verbes de la deuxième conjugaison aient fini par migrer vers le paradigme en *-ir* où le yod demeure (*fugere* > *huir, complere* >*cumplir...*). Concernant le géronatif, on a vu que la force analogique est parvenue à forger, en espagnol ancien, des formes basées sur le radical du présent (*toviendo, fuxendo...*) dont *pudiendo* est la trace aujourd’hui toujours en vigueur même si l’on peut également trouver des formes du même type dans quelques dialectes péninsulaires (aragonais, léonais) ou certaines zones du continent latino-américain. Enfin, pour ce qui est du participe passé, les participes forts hérités du latin ayant un /t/ désinentiel (*abierto, cubierto, muerto, peusto, tuerto...*) ont fini par créer d’autres formes analogiques (*suelto, visto, vuelto...*) de même que certains parfaits forts en *-s* issus du latin (*defeso, preso...*) ont contribué à générer ponctuellement des formes analogiques (*repiso...*). Pour plus de détails on pourra se reporter à Penny (2004).

n'y a donc guère de raison pour que ce processus complexe, massif et continu n'agisse pas également au niveau de la conformation même du signifiant (pour forger un signe congruent selon le crédo guillaumien), qu'il soit lexical ou grammatical d'autant que les études en phonétique expérimentale semblent avoir accordé moins de pertinence « symbolique » au lieu d'articulation qu'au mode d'articulation (comme en témoignent les enquêtes de Peterfalvi, 1970).

Cette approche montre également, je crois, la complémentarité de l'optique submorphologique et de la psychomécanique qui permettent, chacune, d'appréhender la langue sous un angle non pas statique mais dynamique afin de mieux mettre en lumière son fonctionnement. Le philosophe André Jacob proposait d'appeler la psychomécanique de G. Guillaume « linguistique opérative », eu égard au fait qu'elle vise à décrire les opérations qui s'effectuent durant l'acte de langage. Or, il y a là assurément un point de convergence avec la submorphologie qui repose sur une exploitation du système phonologique et postule que presque tout, dans la langue, est une dynamique articulatoire et qu'ainsi, l'analyse linguistique doit rendre compte de son fonctionnement en termes de mouvements. Car l'aspect opératif n'est pas qu'en diachronie et c'est en cela que la submorphologie complète la synchronie mais aussi la psychomécanique en permettant une approche dynamique de la langue.

Enfin, la démarche submorphologique ne saurait manquer de soulever d'autres questions et notamment le fait que la description et l'analyse proposées ici pour l'espagnol du mode quasi-nominal ne sauraient être rigoureusement transposées et appliquées, par exemple, au français.

En effet, si le *-r* est bien un marqueur de l'infinitif, il s'agit pour l'essentiel d'un marqueur orthographique car il ne l'est pas, à l'oral, notamment pour la conjugaison la plus productive, la première si bien que les submorphèmes de l'infinitif peuvent être ramenés finalement à 2, R d'une part [finiR], [vwaR], [batR] et [e] puisque l'oral, pour la première conjugaison, type 'chanter' (conjugaison la plus productive) n'articule pas le R, qui est amuï mais latent et articulé

par intermittence (comme dans le cas de liaison ou au futur, 2 cas associés à une visée prospective, propre d'ailleurs à une liaison).

De même, concernant le gérondif, s'il se caractérise bien par un submorphème nasal *-n*, la dentale subséquente n'a pas non plus de réalité articulatoire à l'oral (puisque l'occlusive dentale [t] est muette en français) ; quant au participe passé, il ne se caractérise pas par un marqueur submorphémique occlusif ni par un morphème débarrassé de la marque du gérondif²² mais par une voyelle.

Dans sa description du système verbal français, F. Gadet (grammaire descriptive du français) insiste sur le caractère hétérogène des morphèmes (elle parle même de « fourre-tout ») tandis que N. Catach souligne également l'éparpillement des désinences et à propos de ces morphèmes grammaticaux qui sont des marqueurs de série (lexicale) ou de sens (grammatical) maintenus à l'écrit sans être prononcés à l'oral, elle parle (dès les années 50) de morphogramme pour donner un statut à ces morphèmes particuliers qui, selon elle, se détachent du système.

Quoi qu'il en soit, de telles différences entre l'espagnol et le français peuvent s'expliquer par le fait que les systèmes linguistiques évoluent différemment et résolvent à leur manière les problèmes auxquels ils sont confrontés. De même, il convient d'ajouter que le mode quasi-nominal français est légèrement différent de celui espagnol car outre qu'il possède le gérondif, le système comporte également le participe présent tandis que le participe passé ne saurait de ce fait avoir le même statut qu'en espagnol dès lors que, respectivement, la formation des temps composés redistribue autrement le rôle des auxiliaires (*haber* et *avoir* en l'occurrence).

²² O. Soutet établit un point commun entre l'infinitif et le participe passé qu'il considère comme deux formes de non-actualisation maximale : « la non-actualisation orientée vers l'actualisation (infinitif) et la non-actualisation aboutissement du processus de désactualisation (participe passé). » (Soutet 2016 : 290) Une telle analyse vaut pour l'homophonie entre l'infinitif de la première conjugaison en *-er* et le participe passé mais pas pour les autres paradigmes.

Pour terminer, à la lumière de ces observations, la question essentielle qui se pose donc à nos yeux – outre l’importance de l’analogie et l’utilisation que l’on peut en faire dans l’analyse linguistique – est de savoir si l’iconicité n’est pas davantage présente dans des langues, comme l’espagnol, le catalan, l’italien, voire l’arabe²³ par exemple, où l’écart est minime, voire quasi nul, entre le signifiant graphique et son corrélat phonétique, c’est-à-dire des langues où il y a une prédominance de la dimension phonétique – à la différence du français, par exemple, où le décalage est beaucoup plus important – ce qui n’implique sans doute pas la même organisation systémique²⁴ et la même importance accordée au corps dans le processus de sémiotisation. Car comme le souligne A. Jacob, il y a suprématie du parler, parce que c’est là véritablement que le langage prend corps²⁵. Une telle question ramène, somme toute, à l’opposition phénoménologique langue/discours (ou parole) et au dualisme platonicien

²³ Se reporter sur ce point à l’ouvrage collectif dirigé par D. Leeman (2021).

²⁴ On observera d’ailleurs qu’on ne peut reproduire bien sûr à l’identique pour le français, l’analyse submorphémique du mode quasi-nominal proposée pour l’espagnol, ce qui en soi n’a rien d’étonnant dès lors que chaque langue sémiotise à sa façon les systèmes linguistiques.

²⁵ « [...] il y a suprématie du parler, parce que là véritablement le langage prend corps : du mouvement même par lequel il transfigure un organisme en sujet expressif. [...] Dans le langage écrit, au contraire, un décalage plus ou moins grand entre la pensée et le corps apparaît. L’étendue et les obstacles matériels peuvent freiner une pensée qui en prend occasion pour se réfléchir et s’approfondir. Le temps de l’écrit est grevé d’intermittences, d’arrêts ou de suspensions. D’un certain point de vue, certes, l’écriture, est aussi rapide que la parole, puisqu’elle dépend d’une opérativité fondamentale qui est la pensée même. Mais cette homogénéité opérative, inhérente au sujet écrivant et au sujet parlant proprement dit, se trouve réduite dans la mesure où l’acte d’écriture se scinde pratiquement en deux phases. D’une part une phase de réflexion élaboratrice, pendant laquelle le sujet se donne des délais d’expression, refuse l’immédiateté ou plutôt soumet sa spontanéité à un contrôle critique ; d’autre part une phase d’exécution, elle – même ralentie par rapport à la parole pour les raisons techniques du geste corporel, affrontant dans l’espace la résistance de la feuille de papier. L’activité scripturale accuse donc un décalage entre l’« esprit » et le corps qui n’existe pas au départ. Car on pense d’abord avec le corps [...]. C’est pourquoi la pensée tend à se couler dans la parole et à s’essayer dans le dialogue, avant de se penser solitairement [...] » (Jacob, 1967 : 324).

esprit/corps et pose une vaste problématique linguistique : le fait que tous les systèmes linguistiques n'ont pas le même degré d'abstraction et d'incarnation des représentations lexicales et grammaticales.

Bibliographie

- CATACH, Nina, *L'orthographe française*, Paris, Armand Colin, 2010.
- CATFORD, J. C., 1977, *Fundamental problems in Phonetics*, Edimbourg, Edinburgh University Press.
- CHEVALIER, Jean-Claude, « Remarques comparées sur l'infinitif espagnol et l'infinitif français », *Bulletin Hispanique*, tome 71, n° 1-2, 1969, p. 140-173.
- CORREDERA, Tobías [1949], *Defectos en la dicción infantil*, Buenos Aires, Kapelusz, 1973.
- FORTINEAU, Chrystelle, s. d., *Le gérondef espagnol, éléments de syntaxe et de sémantique*, Thèse de doctorat nouveau régime [soutenue en décembre 1997], Lille, Presses Universitaires du Septentrion.
- FORTINEAU, Chrystelle, 2010, « Une curiosité morphologique du verbe en espagnol médiéval : les gérondifs construits sur un radical de prétérit irrégulier » in *Morphologie et syntaxe de l'espagnol*, Gilles Luquet (éd.), Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, p. 13-31.
- GUILLAUME, Gustave, 1997, *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, 1946-1947 et 1947-1948, série A, *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française V* et *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française VI*, [Valin, R. ; Hirtle W. & Lowe, R. (eds.)]. Québec/Paris, P.U. Laval/Klincksieck.
- JACOB, André, 1967, *Temps et Langage*, Paris, Armand Colin.
- LEEMAN, Danielle (dir.), 2021, *La submorphologie motivée de Georges Bohas : vers un nouveau paradigme en sciences du langage*, Hommage à Georges Bohas, sous la direction de Danielle Leeman, Paris, Honoré Champion.
- LUQUET, Gilles, 2010, « De l'iconicité des morphèmes grammaticaux en espagnol », in Gabrielle Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et contrevues*,

- Actes du XII^e Colloque international de linguistique ibéroromane.*
Université de Haute Bretagne – Rennes 2, 24-26 septembre 2008,
Limoges : Lambert-Lucas, p. 73-85.
- MARTÍNEZ CELDRÁN, Eugenio, FERNÁNDEZ PLANAS, Ana M., *Manual de fonética española (articulaciones y sonidos del español)*, Barcelona, Editorial Planeta, 2013.
- NAVARRO TOMÁS, Tomás, [1918], *Manual de pronunciación española*, Madrid, CSIC, 1977.
- PENNY, Ralph, 2004, *Gramática histórica del español*, Barcelona, Ariel.
- SOUTET, Olivier, 2016, « Le R français entre phonétique, morphologie, et psychosémiologie », *Language Design: Journal of Theoretical and Experimental Linguistics*, N°. Extra 18, (numéro consacré à : *Analogie, figement et polysémie*), p. 277-291.
- TOUSSAINT, Maurice, « Analogiques », *Cahiers de linguistique analogique. Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité*, n° 1, Dijon, ABELL, juin 2003, p. 331-350
- WITTWER, Jacques, *Psychomécanique guillaumienne et psychologie instituée*, Talence, Presses universitaires de Bordeaux, 1997.

La spatialisation du temps dans la morphologie verbale en italien néo-standard

Sophie SAFFI

Aix-Marseille Université, CAER,
Aix-en-Provence, France

Abstract: The contrastive observation of the use of tenses and verbal modes in contemporary Italian, informal spoken on the one hand, and formal written on the other, allows us to observe differences between the academic standard system in writing and the neo-standard system in speaking. These dissimilarities are indications, in discourse, of an evolution of chronogenesis in language and of the language act. After presenting the current reorganization of the uses of tenses and verbal modes, we propose an analysis with a psychomechanical and submorphological approach. We show that the evolution of the spatialization of tense in Italian is part of a large diachronic evolutionary movement.

Résumé : L'observation contrastive des emplois des temps et des modes verbaux en italien contemporain, parlé informel d'une part, et écrit formel d'autre part, permet de constater des différences entre le système du standard académique à l'écrit et le système néo-standard à l'oral. Ces dissemblances sont les indices, en discours, d'une évolution de la chronogenèse en langue et de l'acte de langage. Après avoir présenté la réorganisation en cours des emplois des temps et des modes verbaux, est proposée l'analyse avec une approche à la

fois psychomécanique et submorphologique. Nous montrons que l'évolution de la spatialisation du temps en italien s'inscrit dans la cohérence d'un large mouvement d'évolution diachronique.

L'observation contrastive des emplois des temps et des modes verbaux en italien contemporain, parlé informel d'une part, et écrit formel d'autre part, permet de constater des différences entre le système du standard académique à l'écrit et le système néo-standard à l'oral. Ces dissemblances sont les indices, en discours, d'une évolution de la chronogenèse en langue et de l'acte de langage. Après avoir présenté la réorganisation en cours des emplois des temps et des modes verbaux, nous en proposons l'analyse avec une approche à la fois psychomécanique et submorphologique. Nous montrons que l'évolution de la spatialisation du temps en italien s'inscrit dans la cohérence d'un large mouvement d'évolution diachronique.

Italien néo-standard

L'idée centrale de la psychomécanique est de considérer que tout dans le langage peut être reconduit à une opération mentale, un mouvement de pensée qui nécessite du temps pour se réaliser. Face au cinétisme inhérent à tout phénomène linguistique, le linguiste pourrait se sentir démunie parce qu'il arrive toujours trop tard quand le phénomène à étudier apparaît en discours sous la forme d'un résultat dont la construction en langue lui échappe. Voilà pourquoi le linguiste doit élaborer une méthode d'analyse qui lui permette de référer le construit, le seul objet observable, à l'opérativité de sa construction (Boone & Joly, 1996 : 294). À partir des faits de discours observés, il est possible de reconstruire indirectement le (ou les) système(s) de langue au(x)quel(s) se réfèrent les locuteurs.

L'existence d'un italien standard est souvent discutée. Il convient de préciser que, pour notre part, nous envisageons un système standard seulement comme un modèle de référence en langue, pivot à partir duquel les locuteurs possèdent plusieurs variantes qui gravitent autour de ce modèle en fonction des contextes d'interaction verbale qui varient selon les critères diamésique, diastratique et diaphasique. Ainsi, à côté de l'italien standard, c'est-à-dire de la norme académique de référence pour l'écrit et un oral soutenu et à laquelle se réfère tout locuteur italien ayant été scolarisé (sur le schéma proposé par Gaetano Berruto, qualifié d'italien standard littéraire), le linguiste observe que tout locuteur italien possède un système de langue adapté aux registres informels, partagé par une communauté assez étendue de locuteurs pour être considéré au même titre qu'un standard, qui accueille une série de traits et d'innovations en cours d'assimilation par le système standard, c'est-à-dire à mi-chemin entre l'erreur sanctionnée négativement par les interlocuteurs et l'acceptation de ces innovations comme normées. Gaetano Berruto (1987) appelle ce second système central le « néo-standard », ce qui nous semble plus adapté que l'appellation d'« italien d'usage moyen » (*italiano d'uso medio*) proposée par Francesco Sabatini (1985), car le nom « néo-standard » souligne la perspective de future référence normative de ce système de langue voisin du système standard. Ce qui renvoie au concept de « diachronie des synchronies » (Guillaume, 1973a : 44), car pour Guillaume, c'est dans le temps que les rapports s'instituent en langue, selon des vues systématiques elles-mêmes sujettes au changement. Il en résulte que la synchronie n'existe que par l'hypothèse selon laquelle l'institué (la langue) dure, alors qu'elle est intérieurement en devenir continuel.

La linguistique diachronique saisit les choses longitudinalement dans le temps qui les fait changer, les perturbe, les désorganise et les détruirait sans l'intervention d'une force organisatrice contraire. La linguistique synchronique les saisit par coupe transversale non pas dans leur mouvement de désorganisation, mais dans celui opposé

d'organisation, de systématisation, lequel détermine leur interdépendance en l'assujettissant aux lois les plus profondes de la pensée humaine. (Guillaume, 1973b : 106)

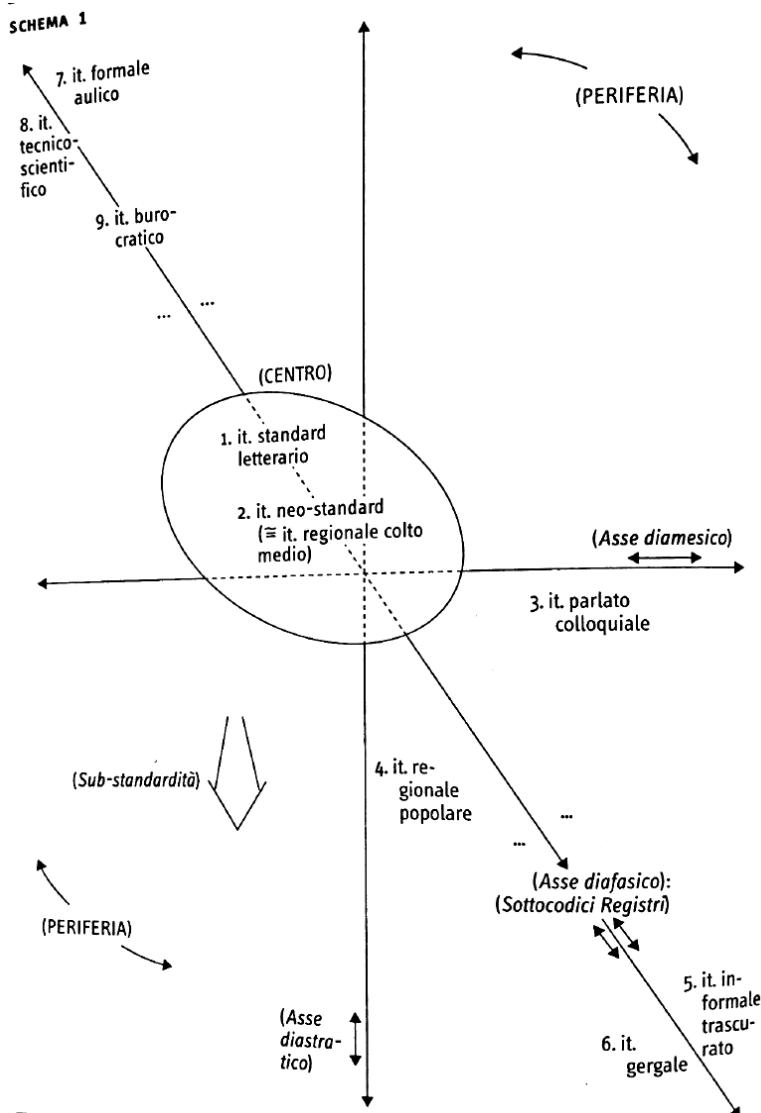


Fig. 1 : La diversité des systèmes d'italien
(Berruto, 1987 : 21)

Réorganisation des temps et modes employés en italien néo-standard

Une tendance à la réorganisation des emplois des modes et des temps verbaux qui caractérise l'italien néo-standard, conduit à un système simplifié des temps verbaux où les plus fréquents sont le présent, le passé perfectif (selon les régions : passé composé ou passé simple), l'imparfait (et le plus-que-parfait dans des emplois anaphoriques selon Beretta, 1993 : 209). On observe une sur-représentation des emplois du mode indicatif aux dépens du mode subjonctif (orioles.it ; unimi.it ; Chalupinski ; Fioretto, 2020). À l'oral ou dans des écrits informels, le présent de l'indicatif est employé là où le serait le futur dans un contexte plus formel, surtout quand l'action qui devrait avoir lieu dans le futur est déjà programmée et apparaît comme certaine ou très probable.

Présent de l'indicatif (vs. futur en italien standard)

Ex. 1 : *Domani vado in università; giovedì, invece, sono a casa.*
(unimi.it)

(Demain, je vais à l'université ; jeudi, je suis à la maison.)

vs. *Domani andrò in università; giovedì, invece, sarò a casa.*

Ex. 2 : *Vengo domani.* (orioles.it) (Demain je viens / Je viendrai demain)
vs. *Verrò domani.*

Maintien du futur épistémique

Ex. 3 : *Avrà trovato un ingorgo, per questo non è ancora arrivato.*
(orioles.it)

(Il a dû y avoir un embouteillage, c'est pour ça qu'il n'est pas encore arrivé.)

Ex. 4 : *Luisa non risponde, sarà uscita.* (orioles.it) (Luisa ne répond pas, elle a dû sortir.)

Ex. 5 : *Ora saranno le tre.* (orioles.it) (Il doit être trois heures maintenant.)

Pour les exemples 1 et 2, on note la présence de compléments circonstanciels de temps (*domani, giovedì*) prenant en charge lexicalement l'information temporelle. Il y a cependant maintien en italien néo-standard du futur (simple et composé) avec une valeur épistémique, qui est employé pour indiquer des actions hypothétiques ou sur lesquelles le locuteur a un doute (orioles.it ; Coveri, Benucci, Diadoni, 1998 : 157 ; Bazzanella, Wiberg, 2002 : 55-57). On constate le maintien du futur épistémique dans les exemples suivants. Ainsi, une redistribution des époques Présent et Futur de l'indicatif se fait en lien avec l'implication du locuteur : le présent pour la certitude et le constat, avec une forte implication du locuteur, le futur pour l'hypothétique et le souhait, avec une moindre implication du locuteur.

Imparfait de l'indicatif (vs. conditionnel et imparfait du subjonctif en italien standard)

- Ex. 6 : *Volevo chiederle un favore: può telefonare al prof. Rossi per fissare un appuntamento?* (unimi.it) (Je voulais/voudrais vous demander une faveur : pourriez-vous appeler le professeur Rossi pour fixer un rendez-vous ?)
 vs. *Vorrei chiederle un favore: può telefonare al prof. Rossi per fissare un appuntamento?*
- Ex. 7 : *Volevo un chilo di pane.* (orioles.it) (Je voudrais un kilo de pain.)
 vs. *Vorrei un chilo di pane.*
- Ex. 8 : *Se l'amministrata di quella finanziaria non estingueva immediatamente il debito, veniva immediatamente commissariata.* (unimi.it) (Si l'administrateur de cette société financière ne remboursait pas immédiatement la dette, il était immédiatement placé sous commission/tutelle.)
 vs. *Se l'amministrata di quella finanziaria non avesse estinto immediatamente il debito, sarebbe stata immediatamente commissariata.*
- Ex. 9 : *Se venivi prima era meglio.* (orioles.it) (Si tu venais plus tôt c'était mieux/si t'étais venu plus tôt ça aurait été mieux.)
 vs. *Se fossi venuto prima sarebbe stato meglio.*

- Ex. 10 : *Se lo sapevo, non ci venivo.* (orioles.it) (Si j'avais su, je serais pas venu.)
 vs. (Se) *l'avessi saputo non ci sarei venuto.*
- Ex. 11 : *Se arrivavamo prima, non perdevamo il treno.* (orioles.it)
 (Si on était arrivé plus tôt, on aurait pas raté le train.)
 vs. (Se) *fossimo arrivati prima, non avremmo perso il treno.*
- Ex. 12 : *Mi ha detto che veniva.* (orioles.it) (Il m'a dit qu'il venait.)
 vs. *Mi ha detto che sarebbe venuto.*

Les exemples 6 et 7 illustrent le fait qu'à l'oral, l'imparfait de l'indicatif (dit « de courtoisie ») prend la place du conditionnel. Toujours à l'oral, dans les phrases hypothétiques, les verbes de la principale comme de la subordonnée sont conjugués à l'imparfait de l'indicatif, au lieu du conditionnel et du subjonctif (Ex. 8, 9, 10, 11). L'imparfait est également employé à l'oral pour indiquer le futur dans le passé en lieu et place du conditionnel (Ex. 12). On constate que ces emplois de l'imparfait de l'indicatif qui concurrencent l'imparfait du subjonctif et le conditionnel suppriment la nécessité de construire des formes composées. On remarque que des temps d'aspect *perfectum* (le bien mal nommé « imparfait du subjonctif », *perfectum* de passé, et le conditionnel de l'indicatif, *perfectum* de futur en italien) sont concurrencés par un *imperfectum* de passé (imparfait de l'indicatif). On constate surtout que cette évolution conduit à une simplification des emplois modaux en associant l'imparfait de l'indicatif à l'emploi obligatoire de la conjonction « se », alors que cet emploi est facultatif avec le subjonctif.

Rôle accru de la syntaxe en italien néo-standard

Cette simplification est en lien avec une évolution plus générale du système de la langue : l'anticipation de la saisie lexicale sur le temps opératif de l'acte de langage, avec pour conséquences, une construction de langue diminuée et une construction de discours

augmentée proportionnellement, un rôle informatif plus important accordé à la syntaxe (d'où l'obligation d'emploi des conjonctions de subordination) et proportionnellement un rôle informatif moindre accordé à la morphologie (l'information de condition étant portée par la conjonction, elle n'a plus à être déduite de la concordance des temps et modes employés dans la morphologie verbale de la principale et de la subordonnée, d'où la possibilité d'employer un imparfait de l'indicatif pour les deux prédicats).

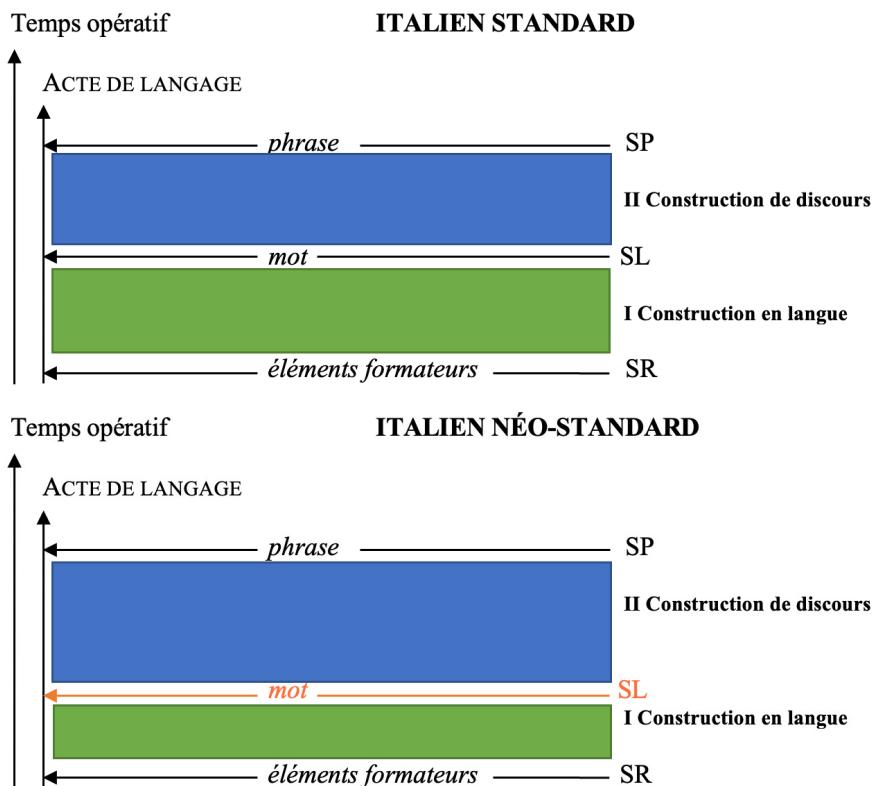


Fig. 2

Indicatif (vs. subjonctif en italien standard)

Ex. 13 : *Non so perché sei così agitato.* (unimi.it) (Je ne sais pas pourquoi t'es aussi agité.)

vs. *Non so perché tu sia così agitato.*

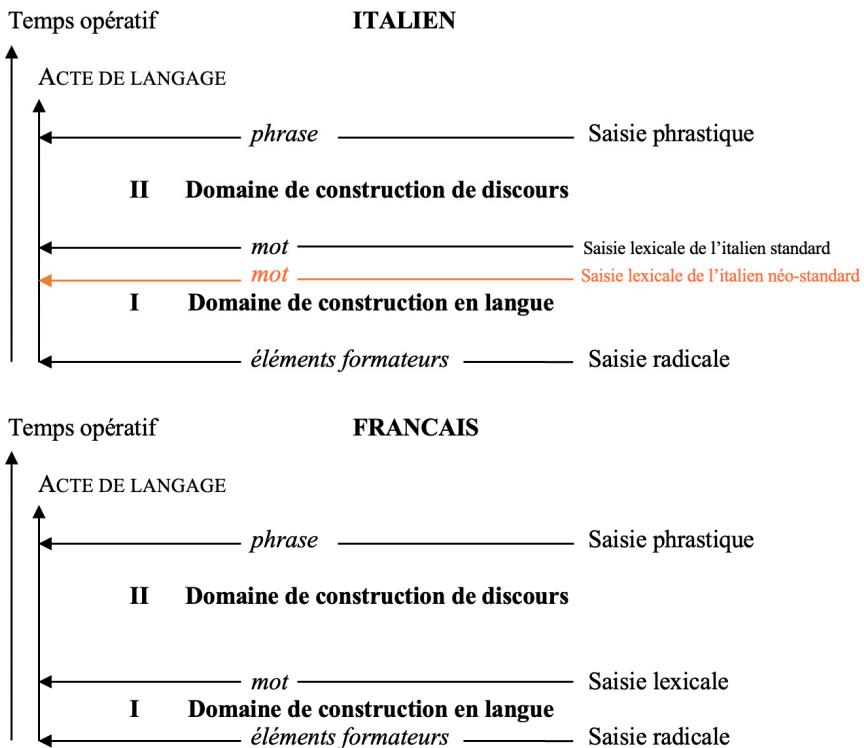
Ex. 14 : *Mi chiedo come può essere accaduto.* (orioles.it) (Je me demande comment ça a pu arriver.)

vs. *Mi chiedo come possa essere accaduto.*

Ex. 15 : *Penso che ormai non viene più.* (orioles.it) (Je pense que maintenant il ne viendra plus.)

vs. *Penso che ormai non venga più.*

À l'oral, dans les propositions interrogatives indirectes, l'indicatif prend la place du subjonctif (Ex. 13, 14). De même, l'indicatif concurrence le subjonctif dans les subordonnées complétives après un verbe d'opinion (*pensare, dubitare, giudicare, credere, supporre, sospettare*, etc.) ou des noms ou adjectifs qui expriment la même modalité (*dubbio, idea, opinione* etc.) (Chalupinski : 196) (Ex. 15). Ces emplois s'expliquent par l'anticipation de la saisie lexicale du néo-standard par rapport à celle de l'italien standard : le temps opératif dédié à la construction en langue diminuant et le temps opératif dédié à la construction de discours augmentant proportionnellement, la syntaxe devient plus informative que la morphologie, le rôle des sémantèmes verbaux est accru, ainsi l'aspect sémantique (Aktionzart) contenu dans le sémantème du verbe de la principale joue un rôle plus important dans la sémantise de phrase et les verbes sémantiquement perfectifs et imperfectifs de la principale tendent à concurrencer la concordance des temps. Ce phénomène est plus abouti en français dont la saisie lexicale est encore plus précoce, donc plus proche de la saisie radicale, que celle de l'italien néo-standard, ce qui participe à qualifier le système de langue du français de flexionnel à tendance isolante.

**Fig. 3**

Indicatif (vs. subjonctif en italien standard) > **Valeur épistémique**

Maintien du Subjonctif > **Valeur déontique + émotions**

-Phrases indépendantes :

Ex. 16 : *Mi dica!* (exhortatif) (Dites-moi !)

> emploi du Lei de courtoisie, avec Tu : impératif : *Dimmi!*

Ex. 17 : *Non mi risponde, che a quest'ora dorma?* (dubitatif) (Il ne me répond pas, est-ce qu'il dort à cette heure-ci ?)
> concurrence possible du futur : *Dormirà?*

Ex. 18 : *Che faccia pure quel che crede!* (concessif) (Laisse-le faire ce qu'il veut !)

Ex. 19 : *Fosse vero!* (optatif) (Si seulement c'était vrai !/Si ça pouvait être vrai !)

-Subordonnées après des verbes de volonté, d'attente, de désir, d'espoir, de peur :

Ex. 20 : *Voglio che tu vada via.* (Je veux que tu t'en ailles.)

Ex. 21 : *È necessario che tutti escano.* (Il faut que tout le monde sorte.)

En italien néo-standard, l'emploi de l'indicatif aux dépens du subjonctif concerne les interrogatives indirectes, les subordonnées après verbes d'opinion, de savoir, de dire à la forme négative, les subordonnées relatives restrictives, ainsi que la protase dans les propositions hypothétiques d'irréalité. La tendance à substituer le subjonctif par l'indicatif concerne donc principalement la modalité épistémique (Chalupinski, 2013 : 194, 197). Mais ce n'est pas le cas pour tous les emplois du subjonctif, car sa position dans certains domaines est assez stable, par exemple le subjonctif se maintient dans les phrases indépendantes (Renzi, 2000 : 279-319 ; Cortelazzo, 2001 : 425 ; Chalupinski, 2013 : 194) (Ex. 16, 17, 18, 19). Et dans les subordonnées après des verbes exprimant la volonté (Chalupinski, 2013 : 197), l'attente, le désir, l'espoir, la peur (Bonomi, 2002 : 208) (Ex. 20, 21). On constate que l'indicatif entre en concurrence avec le subjonctif quand la modalité soumet la vérité de l'énoncé aux valeurs d'une philosophie, d'une croyance, d'une orientation collective (valeur épistémique), c'est-à-dire à des critères partagés par la communauté linguistique et culturelle qui peuvent être considérés comme des postulats. On constate également que l'emploi du subjonctif n'est pas concurrencé quand la modalité soumet la vérité de l'énoncé aux valeurs du devoir, de l'obligation, de l'interdiction, de la permission (valeur déontique) ou des émotions, c'est-à-dire à des critères contextuels qui n'ont pas valeur de postulat. Le présent et l'imparfait de l'indicatif sont employés quand le locuteur est impliqué et implique l'interlocuteur dans le partage de valeurs communes. Le présent et l'imparfait du subjonctif sont employés quand le locuteur ne peut pas s'impliquer puisque la vérité de l'énoncé dépend de contraintes conjoncturelles, qu'elle est probable mais impossible à

contrôler par les faits. Ainsi, ce qui est à l'œuvre en italien néo-standard n'est pas une élimination de certains temps et modes mais bien une redistribution des emplois, avec une spécialisation de certains temps et modes.

Rôle de la morphologie verbale dans la réorganisation des temps et modes employés en italien néo-standard

Dans le cadre de cette redistribution des emplois de certains temps et modes en cours en italien néo-standard, comment expliquer que des morphologies verbales différentes puissent entrer en concurrence ? En effet, nous avons vu que le présent de l'indicatif empête sur les emplois du futur quand l'action qui devrait avoir lieu dans le futur est déjà programmée et apparaît comme certaine ou très probable ; que l'imparfait de l'indicatif concurrence le conditionnel et l'imparfait du subjonctif ; que le mode indicatif concurrence le mode subjonctif dans les emplois à valeur épistémique. Quels rapports s'instituent en langue ? Comment le nouveau système établit-il sa cohérence ? Nous proposons une étude des relations d'iconicité unissant l'articulation des phonèmes /v/, /r/ et /s/ et les signifiés premiers spatiaux (Rocchetti, 1980 ; Saffi, 1991, 2014) qui leur sont associés, dans le but de montrer le lien forme-sens submorphologique que cette iconicité permet de mettre en œuvre dans les morphèmes de l'imparfait, du futur et du conditionnel de l'indicatif, et de l'imparfait du subjonctif.

Indicatif

- Présent : canto, canti, canta, cantiamo, cantate, cantano
- Imparfait : cantavo, cantavi, cantava, cantavamo, cantavate, cantavano
- Futur : canterò, canterai, canterà
- Conditionnel : canterei, canteresti, canterebbe

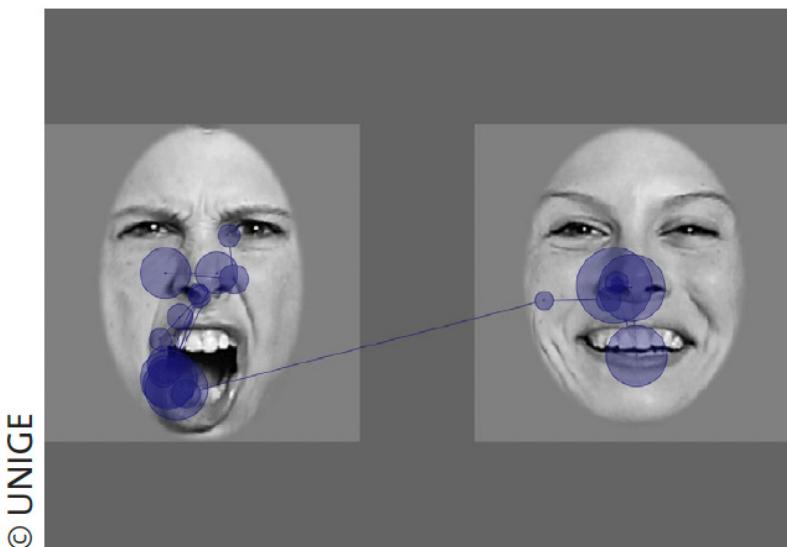
Subjonctif

- Présent : canti, canti, canti, cantiamo, cantiate, cantino
- Imparfait : cantassi, cantassi, cantasse, cantassimo, cantaste, cantassero

L'iconicité support d'acquisition d'un schéma représentationnel commun

L'aire de Broca apparaît impliquée dans un système des neurones miroirs qui a principalement pour fonction de lier la reconnaissance à la production d'une action (Rizzolatti & Sinigaglia, 2008 : 169). La perception de l'acte à imiter et son exécution doivent posséder un « schéma représentationnel commun » (Prinz, 2002 : 153). Selon le modèle proposé par l'éthologue Richard Byrne, l'observateur procéderait à une segmentation de l'action à imiter afin de décomposer le flux continu du nouveau mouvement observé en une chaîne d'actes appartenant à son patrimoine moteur (Byrne, 2002, 2003). Les neurones miroirs localisés dans le lobe pariétal inférieur et dans le lobe frontal traduisent en termes moteurs les actes élémentaires qui caractérisent l'action observée, l'aire 46 étant responsable de cette recombinaison, ainsi que de la constitution d'une mémoire de travail (Rizzolatti, Sinigaglia, 2008 : 159). Les compétences en matière de décodage de l'expression faciale des émotions apparaissent très tôt au cours du développement humain (Gosselin, 2005 : 137). Les bébés de 6 mois regardent les visages et plus particulièrement la bouche (Palama, 2018a, 2018b). Des nouveau-nés de moins d'un mois, alors qu'ils n'ont pas encore vu leur propre visage, parviennent à reproduire certains mouvements faciaux de leurs parents, comme l'ouverture de la bouche et la protrusion de la langue (Meltzoff & Moore, 1977), le serrrement des lèvres et le froncement des sourcils (Field, Woodson *et alii*, 1982, 1983 ; Kitz, Meschulach-Sarfaty *et alii*, 1988). Ainsi, très tôt, le nouveau-né possède des com-

pétences motrices, un vocabulaire d'actes buccaux assez étoffé pour la succion et le sourire qui apparaît lorsqu'il est repu à la fin de la tétée. Mais surtout, un système de neurones miroirs rudimentaire (Rizzolatti, Sinigaglia, 2008 : 162) semble permettre la mise en place de mouvements de bases et de configurations spatiales de la bouche qui sont fondamentaux pour la future acquisition du système phonologique de la langue maternelle : l'ouverture de la bouche permet l'acquisition de l'acte moteur nécessaire à la prononciation de la voyelle /a/, le sourire celui de la voyelle /i/, le serrrement des lèvres et leur protrusion celui des voyelles /o/ et /u/ (Saffi, 2010 : 152). L'acte d'imitation du nouveau-né requiert « un mécanisme capable de coder dans un format neural commun l'information sensorielle et motrice pertinente à un acte ou un ensemble d'actes » (Rizzolatti, Sinigaglia, 2008 : 163). Il prépare l'acte de communication gestuelle et verbale qui nécessite un mécanisme reliant le locuteur et l'interlocuteur par une compréhension commune sensorielle et motrice. Ce schéma représentationnel commun s'appuie, à notre avis, sur les relations d'iconicité unissant les caractéristiques articulatoires de phonèmes à des signifiés premiers spatiaux (Rocchetti, 1980 ; Saffi, 1991, 2010, 2013, 2014 ; Nobile, 2003, 2012, 2014 ; Bottineau, 2010). Les relations d'iconicité évoquées ici se limitent aux phonèmes et aux mots monosyllabiques dans les langues romanes, car ces dernières, contrairement aux langues sémitiques pour lesquelles nous renvoyons aux travaux de Georges Bohas (1997, 2007), sont des langues dont les mots résultent de constructions complexes plurisyllabiques associant des sémantèmes et des morphèmes. L'iconicité intervient au niveau phonématique (saisie radicale sur l'axe du temps opératif de l'acte de langage), mais n'est plus ressentie consciemment aux niveaux successifs de combinatoire (saisie lexicale, saisie phrastique). On peut considérer que ce type d'iconicité réapparaît en surface dans l'appréciation de discours poétiques, de paroles de chanson, etc. et participe inconsciemment aux émotions éprouvées à leur écoute par une compréhension motrice profonde du message.



Durées de toutes les fixations oculaires d'un bébé après l'écoute d'une voix de joie. La taille des surfaces bleues représente la durée des fixations oculaires et les traits représentent les saccades oculaires.

Fig. 4

Prononciation de la consonne fricative sonore labio-dentale /v/

Que se passe-t-il lors de la prononciation de la consonne fricative sonore labiodentale /v/ ? Les dents du haut se positionnent sur la lèvre du bas, un mince filet d'air passe avec un bruit de friction, la lèvre vibre. Notre hypothèse est qu'une relation d'iconicité relie la sonorité à un mouvement de faible rétroversion car la sonorité

impose au locuteur de prendre conscience du volume du résonateur de son appareil phonatoire et ainsi la représentation de son propre corps est mobilisée, d'où le mouvement de retour vers soi. De plus, une relation d'iconicité relie le rapprochement des dents et de la lèvre, et le resserrement ainsi créé au niveau des lèvres, à l'individuation d'un seuil externe, et relie également le frottement du flux d'air au passage de ce seuil au concept de disparition. Ainsi, le pré-sémantisme qui est associé à la prononciation de la consonne /v/ est une régression vers un seuil de disparition. Ce mouvement rétroversif est adapté pour évoquer l'époque Passé et au sein de cette époque une action en partie accomplie et en partie inaccomplie, telle qu'évoquée par l'emploi de l'imparfait de l'indicatif.

- Relation d'iconicité :
 - sonorité → mouvement rétroversif faible
 - rapprochement dents/lèvre → individuation d'un seuil externe
 - frottement flux d'air au passage de ce seuil → disparition

- Pré-sémantisme associé à /v/ : mouvement de régression vers un seuil de disparition.

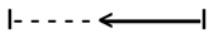


Fig. 5 : Submorphologie du phonème /v/

Prononciation de la consonne continue fricative sourde alvéolaire /s/

Que se passe-t-il lors de la prononciation de la consonne /s/ ? La pointe de la langue se rapproche des alvéoles (renflement alvéolé en arrière des dents du haut) sans les toucher. Les bords latéraux

de la langue touchent le palais à la base des dents. L'air est géné pour sortir et passe avec un bruit de friction. Comme nous l'avons dit précédemment, notre hypothèse est qu'une relation d'iconicité relie la surdité à un mouvement prospectif. De plus, une relation d'iconicité relie le rapprochement de la pointe de la langue et des alvéoles et le resserrement ainsi créé au niveau des alvéoles à l'individuation d'un chenal, et relie également le frottement du flux d'air dans ce chenal et le mouvement continu de déplacement ainsi créé au concept spatial de dépassement. Ainsi, le pré-sémantisme qui est associé à la prononciation de la consonne /s/ est la conceptualisation d'un mouvement continu de désignation incluant l'idée de dépassement. Ce qui est approprié pour évoquer le mode subjonctif, seconde chronothèse *in fieri* sur l'axe de la chronogenèse et qui suppose donc le dépassement de la première étape du mode nominal *in posse*.

- Relation d'iconicité :
 - surdité → mouvement prospectif
 - rapprochement apex/alvéoles → individuation d'un chenal
 - frottement du flux d'air dans ce chenal → dépassement

- Pré-sémantisme associé à /s/ : mouvement continu de désignation incluant l'idée de dépassement.

Fig. 6 : Submorphologie du phonème /s/

Prononciation de la consonne vibrante sonore apico-dento-alvéolaire /r/

Que se passe-t-il lors de la prononciation de la consonne vibrante sonore apico-dento-alvéolaire /r/ ? La pointe de la langue se

pose sur les alvéoles pour une occlusion non tenue et répétée, ce qui produit une vibration linguale. L'air s'échappe pendant les battements de la langue. Notre hypothèse est qu'une relation d'iconicité relie la sonorité à un mouvement rétroversif faible, le contact modéré de la pointe de la langue et des alvéoles à l'individuation d'un seuil étroit, le franchissement intermittent de ce seuil à un échappement, la réinitialisation du mouvement à l'échec de l'occlusion. Une relation d'iconicité relie ces caractéristiques articulatoires à l'échec du pointage d'une limite de départ. Ainsi, le pré-sémantisme qui est associé à la prononciation de la consonne /r/ est la remontée vers une limite de départ qui échappe. Ce phonème est employé comme préfixe pour « replacer l'action à son point de départ » et ainsi « redonner une situation de puissance à une action qui l'avait perdue » (ex. : *rileggere* « *relire* », *riempire* « *remplir* » etc.) et pour les mêmes raisons dans les morphèmes d'infinitif, de futur et de conditionnel (ex. : *cantare*, *canterà*, *canterebbe*).

- Relation d'iconicité :
 - sonorité → mouvement rétroversif faible
 - contact modéré apex/alvéoles → individuation d'un seuil étroit
 - franchissement intermittent de ce seuil → échappement
 - Réinitialisation du mouvement → échec de l'occlusion → échec du pointage d'une limite de départ
 - Pré-sémantisme associé à /r/ : mouvement de remontée vers une limite de départ qui échappe.

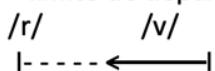


Fig. 7 : Submorphologie du phonème /r/

Hiérarchie vocalique en italien

Il convient de compléter cette approche submorphologique de quelques consonnes avec la hiérarchie vocalique italienne (Rocchetti, 1980). La prise en compte de la position postérieure, médiane ou antérieure de l'articulation des voyelles de l'italien permet de les organiser en une hiérarchie vocalique orientée selon le flux d'air expulsé : l'espace buccal s'organise selon un critère arrière/avant, l'intérieurité représentant le locuteur (iconicité renforcée par l'ajout d'un résonateur), l'exteriorité représentant l'interlocuteur, l'espace intermédiaire représentant la personne délocutée objet du discours. Ainsi, la morphologie de la personne verbale est ainsi distribuée : 1^e personne : -o ; 2^e personne : -i ; 3^e personne : -a ou -e.

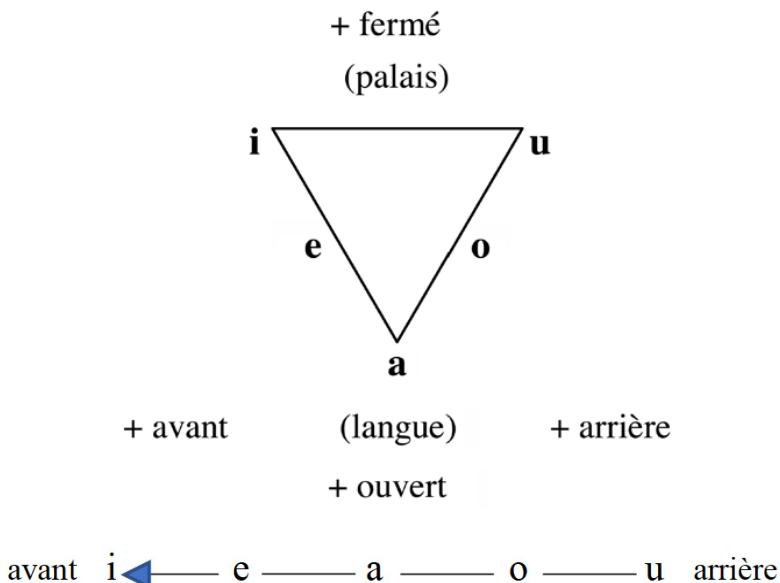


Fig. 8

Point de vue diachronique

Dans *Temps et verbe*, Gustave Guillaume (1984 : 2) explique que le système du temps, restant uniforme à lui-même dans sa totalité, se réalise de façons différentes selon qu'il se développe par rapport à telle ou telle des oppositions qu'il renferme. Ainsi, le latin réfère le système du temps à la relation du présent avec le passé, *amo-amavi*, et c'est autour de cette relation, prise comme axe, qu'il développe les deux époques, passé et futur, ce qui produit d'un côté de cet axe un futur du présent, *amabo*, et un futur du passé, *amavero*, et, de l'autre côté, un passé du présent, *amabam*, et un passé du passé, *amaveram*.

En français comme en italien, le système reste également fermement ancré en lui-même, mais son axe (non plus sur base synthétique mais analytique) a changé ; il n'y a plus l'opposition du présent au passé, mais il y a, dans le présent lui-même, l'opposition entre ses éléments constitutifs : la part de passé et la part de futur qu'il renferme. Sachant que la distinction entre la construction synthétique et la construction analytique n'est plus une distinction de temps mais d'aspect. C'est autour de cette opposition, prise comme axe du système, que se développent les époques du passé et du futur.

On constate au fil de l'évolution du latin aux langues romanes, la disparition de temps comme le futur latin *amabo* et la création en latin tardif de formes analytiques comme le futur *amare habeo* qui donnera en italien *amerò*. On constate aussi, en parallèle du développement de l'usage des formes analytiques, que la forme latine *amaveram* a perdu l'infixe *-v-*, comme la plupart des formes de perfectum (*amavi > amai*, et l'imparfait du subjonctif *amavissem > amassem > amasse > amassi*). Ainsi, lors de l'évolution des chronothèses de l'indicatif qui se sont succédées du latin à l'italien, l'emploi de certains phonèmes dans les morphèmes de conjugaison a changé.

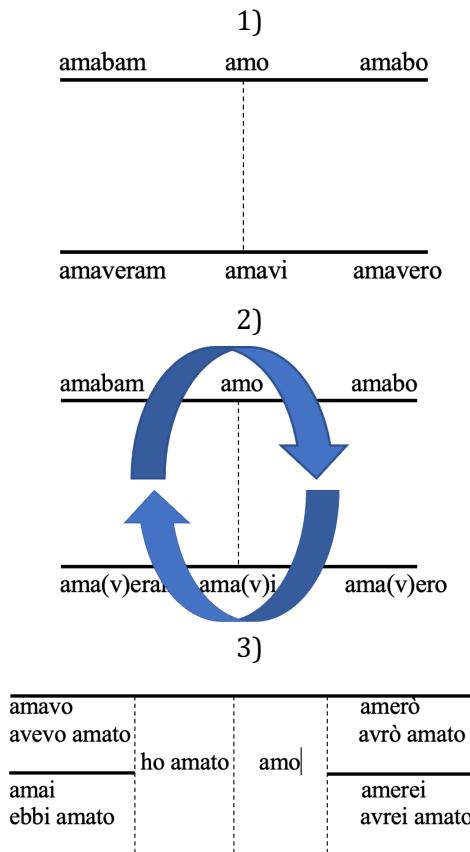


Fig. 9 : Évolution des chronothèses de l'indicatif du latin à l'italien

On constate une inversion des emplois des mêmes morphèmes. On peut y lire un renversement de la visée qui, de résultative en latin, est devenue opérative en italien (comme en français). En latin, le phonème /v/ est employé dans des morphèmes de *perfectum*, le phonème /b/ dans des morphèmes de futur, le phonème /r/ dans des morphèmes de passé. Suite à l'inversion d'orientation et de visée, en italien, le phonème /v/ est employé dans des morphèmes d'*imperfectum* de passé, le phonème /r/ dans des morphèmes de futur, entre autres. Le phonème /b/ n'est plus employé dans la morphologie verbale italienne.

Pour mieux comprendre ce changement, nous allons illustrer la représentation spatiale liée au système de la langue latine en rappelant brièvement le système latin des adverbes de lieu. Ils se distinguent selon une conception quadripartite de l'espace qui distingue le « lieu où l'on va », le « lieu par où l'on passe », le « lieu où l'on est » et le « lieu d'où l'on vient » (Saffi, 2010 : 36-37). La **Fig. 10** illustre la distribution de ce système sur la hiérarchie vocalique. Cette distribution peut surprendre un francophone contemporain : pourquoi le « lieu où je vais » précède-t-il le « lieu où je suis » sur le cinétisme prospectif ? Le système latin correspond à une visée résultative : *hīc* est le résultat. « Là où je suis » découle d'une opération précédente – donc passée – de déplacement : *hūc*, « là où je vais ». C'est pourquoi *hūc* (« là où je vais ») précède *hāc* (« par où je passe ») et *hīc* (« là où je suis »). Ce dernier complété par un [n] rétroversif (la nasalité comme la sonorité sont associées à un mouvement de retour) renvoie au point d'origine : *hīnc*, « là d'où je viens ». Le fait d'envisager le « lieu où je vais » comme ultérieur à la conception du « lieu où je suis » est une vision moderne soumise à une visée opérative. Elle apparaît avec les langues romanes après que le système originel latin a fusionné. Ce qui ne signifie pas une disparition totale de cette partition, mais son existence uniquement dans les structures profondes de la langue sans matérialisation en surface dans le discours (Saffi, 2010 : 37-41).

u-----o-----a-----e-----i → sens prospectif de la hiérarchie vocalique ← sens rétroversif impulsé par le [n]			
<i>hūc</i> là où <u>je</u> vais	<i>hāc</i> là où <u>je</u> suis par où je passe	<i>hīc</i> ici où <u>je</u> suis	<i>hīnc</i> là d'où <u>je</u> viens
<i>istō(c)/istūc</i> là où <u>tu</u> vas	<i>istā</i> là où <u>tu</u> es par où tu passes	<i>istīc</i> ici où <u>tu</u> es	<i>istīm/istīnc</i> de là d'où <u>tu</u> viens
<i>illō(c)/illūc</i> là où <u>il</u> va	<i>illā</i> là où <u>il</u> est par où il passe	<i>illīc</i> ici où <u>il</u> est	<i>illīm/illīnc</i> de là d'où <u>il</u> vient

Fig. 10 : Distribution du système latin des adverbes de lieu sur la hiérarchie vocalique

Pronunciation de la consonne occlusive sonore bilabiale /b/

Lors de la prononciation de la consonne bilabiale sonore [b], les lèvres sont arrondies et légèrement projetées vers l'avant et fermées, comme si on s'apprêtait à faire une bise à un enfant. L'air bloqué s'accumule dans la cavité buccale et s'échappe d'un seul coup avec un bruit de plosion lors du relâchement de l'occlusion. Notre hypothèse est qu'une relation d'iconicité relie la sonorité à un mouvement rétroversif faible, qu'une relation d'iconicité relie la caractéristique articulatoire d'occlusion au pointage d'une position car un point d'articulation est nettement cerné au moment de l'échappement brutal de l'air, et qu'une relation d'iconicité relie le contact entre les lèvres arrondies et projetées au concept spatial de détermination d'une limite car la langue bloque l'air qui s'accumule avant la plosion. Ainsi, le pré-sémantisme qui est associé à la prononciation de la consonne /b/ est la conceptualisation de résonnances intérieures à partir d'une limite de départ externe.

- Relation d'iconicité :
 - sonorité → mouvement rétroversif faible
 - occlusion → individuation d'une position

 - Pré-sémantisme associé à /b/ : résonnances intérieures à partir d'une limite de départ externe.
- /r/ /v/ /b/
 |-----<----|

Fig. 11 : Submorphologie du phonème /b/

Conclusion : spatialisation et submorphologie

Chaque type articulatoire correspond à la production d'un modèle réduit spatial. Par conséquent, chaque émission effective de phonème est corrélée à un vocabulaire d'actes moteurs, lui-même corroboré par un vocabulaire de perceptions auditives et proprioceptives. Grâce aux neurones miroirs, à chaque fois que nous produisons ou percevons un phonème, à chaque fois que nous pensons un phonème, nous mobilisons ce vocabulaire d'actes et nous nous référons à un volume spatial oral (ou nasal) particulier. L'espace de notre appareil phonatoire est – pour reprendre l'idée d'Alain Berthoz (1997 : 12-13) – un « simulateur » en modèle réduit. Chaque signifiant est une expérience physiologique qui mobilise le corps tout entier. Cependant, la mise en mouvement de notre corps dans son environnement se réduit à la mobilisation de référentiels spatiaux et à la projection anticipée de modèles moteurs. Nous envisageons donc l'espace buccal comme une interface de ces référents spatiaux spécifique à une langue et à une culture. Le système phonologique synthétise le système de référence premier que l'enfant acquiert en même temps qu'il conçoit l'univers et construit sa personnalité. Au sein de cet espace créé et organisé selon les critères propres à sa langue, tout locuteur peut recréer le monde pour le projeter autour de lui afin d'y nommer (d'y faire accéder à l'existence) sa personne, les objets et les autres individus, et de s'y déplacer. La géométrie de l'espace buccal (et nasal) sert alors de référentiel fondamental à la mémoire kinesthésique et le système phonologique de la langue maternelle reflète l'ensemble des modèles internes du corps et des lois physiques. Cette hypothèse présente l'avantage de fournir une explication linguistique, motrice, sensorielle et neurologique du fonctionnement de la motivation du signe. Cependant, afin de mettre en évidence le rôle du langage dans la mise en place des référentiels spatiaux, il nous faut répondre à la question de la localisation de l'interface dans notre appareil phonatoire. Pourquoi le système phonologique serait-il l'interface des premières interactions entre

langage et cognition spatiale ? En d'autres termes, pourquoi choisir l'espace buccal pour étailler la conception de l'espace ? Les raisons sont nombreuses :

- L'espace buccal est le lieu d'une motricité fine précoce. La succion étant nécessaire à l'alimentation du nouveau-né, c'est une compétence vitale. De manière générale, l'appareil phonatoire résulte d'un emploi détourné d'organes qui ont des fonctions premières de survie (respiration, déglutition, etc.).

- Le babil est la seule possibilité d'exploration de l'espace vu les capacités motrices réduites du bébé.

- La sphère bucco-labiale est une zone érogène privilégiée au stade oral. Sigmund Freud (1989) a étendu la notion de sexualité à toute recherche de plaisir et, chez le nouveau-né, elle se situe dans la succion, son principal plaisir : c'est le stade oral. Le plaisir oral déborde la simple satisfaction de la faim, le prototype de la conduite masturbatoire au stade oral étant le suçotement.

- La bouche est aussi le lieu de l'ébauche de l'intersubjectivité par le biais de la tétée (Spitz, 1963 ; Golse, 2005).

- L'exploration spatiale du babil a des conséquences sonores qui permettent la juxtaposition multiple de perceptions auditives et proprioceptives, de sensations tactiles et motrices. La pluralité d'acquisitions motrices, de constructions psychologiques, émotionnelles et affectives liées à l'espace oral, et leur contemporanéité, en font un lieu privilégié. Dans les premiers mois de vie, cette juxtaposition plurielle offre des facilités d'acquisition, et aide au renforcement des modèles. Dans notre conception, la motivation du signe linguistique ne serait qu'un détournement d'une construction qui servirait en premier lieu à la construction psychologique de l'individu et à la construction de sa mobilité (équilibre, orientation).

Nous n'avons pas la prétention de vouloir répondre à la grande question de la constitution du ou des schémas corporels (cf. Saffi, 2010 : 192-193, note 3). Nous pensons cependant qu'un intérêt majeur porté aux signes linguistiques consentirait une avancée dans la compréhension de la cohérence de ce ou ces schémas complexes.

Bibliographie

- BAZZANELLA, C., WIBERG, P., (2002), "Contesti d'uso e il Futuro in italiano lingua prima e lingua seconda", H. Jansen, P. Polito, L. Schøsler, E. Strudsholm (a cura di), *L'infinito & oltre: omaggio a Gunver Skytte*, Odense University Press, 53-71.
- BERRETTA, M. (1993), *Morfologia*, A. A. Sobrero (a cura di), *Introduzione all'italiano contemporaneo. Le strutture*, Roma, Laterza, pp. 193-245.
- BERRUTO, G. (1987), *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, Roma: La Nuova Italia Scientifica (éd. 2012 da Carocci).
- (2003), *Fondamenti di sociolinguistica*, Roma: Laterza.
- BERTHOZ, A. (1997), *Le Sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob.
- BOHAS, G. (1997), *Matrices, Étymons, Racines. Une théorie lexicologique du vocabulaire arabe*, Leuven, Peeters.
- BOHAS, G., DAT, M. (2007), *Une théorie de l'organisation du lexique des langues sémitiques : matrices et étymons*, Lyon, ENS Éditions.
- BONOMI, I. (2002), *L'italiano giornalistico. Dall'inizio del '900 ai quotidiani on line*, Firenze, Cesati.
- BOONE A., JOLY A. (1996), *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris/Montréal, L'Harmattan.
- BOTTINEAU, D. (2010), « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance i/a. La submorphologie grammaticale en espagnol et italien », G. Luquet & W. Nowikow (éd.), *La Recherche en Langues romanes : théories et applications*, Łódź : Łódź Academy of International Studies & Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, 11-45.
- BYRNE, R. W. (2002), « Seeing actions as hierarchically organized structures: great ape manual skills », W. Prinz, A. N. Meltzoff (ed.), *The Imitative Mind: Development, Evolution and Brain Bases*, Cambridge University Press, 122-140.
- BYRNE, R. W. (2003), « Imitation as behaviour parsing », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, Series B, 358, 529-536.

- CORTELAZZO, M. A. (2001), "L'italiano e le sue varietà: una situazione in movimento", *Lingua e stile*, 3, 417-430.
- COVERI, L., BENUCCI, A., DIADORI, P. (1998), *Le varietà dell'italiano. Manuale di sociolinguistica italiana*, Roma, Bonacci Editore.
- FIELD, T. M., WOODSON, R. et alii (1982), « Discrimination and imitation of facial expressions by neonates », *Science*, 218, 179-181.
- FIELD, T. M., WOODSON, R. et alii (1983), « Discrimination and imitation of facial expressions by term and preterm neonates », *Infant Behavior and Development*, 6, 485-489.
- FREUD, S., *Trois Essais sur la théorie de la sexualité*, traduction de Philippe Koeppel, Paris, Gallimard.
- GOLSE, B. (2005), « Les précurseurs corporels et comportementaux de l'accès au langage verbal », *Neuropsychiatrie de l'enfance et de l'adolescence*, 53-7, p. 340-348.
- GOSSELIN, P. (2005), « Le décodage de l'expression faciale des émotions au cours de l'enfance », *Canadian Psychology / Psychologie Canadienne*, 46(3), 126-138.
- GUILLAUME, G. (1973a), *Leçons de linguistique 1948-49*, série C, Paris, Klincksieck.
- (1973b), *Principes de linguistique théorique*, Paris, Klincksieck.
- (1984), *Temps et verbe*, suivi de *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, Paris, Champion.
- KAITZ, M., MESCHULACH-SARFATY, O. et alii (1988), « A reexamination of newborn's ability to imitate facial expressions », *Developmental Psychology*, 24, 3-7.
- MELTZOFF, A. N., MOORE, K. (1977), "Imitation of facial and manual gestures by human neonates", *Science*, 198, 75-78.
- NOBILE, L. (2003), "L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard", *Rivista di filologia cognitiva* 1, <<http://w3.uniroma1.it/cogfil/2003.html>>.
- NOBILE, L. (2012a), "La voce allo specchio: un'ipotesi sull'interfaccia fonetica-semanticà illustrata sulle più brevi parole italiane", V. Bambini, I. Ricci, P. M. Bertinetto, *Linguaggio e cervello – Semanticà / Language and the brain – Semantics*, Atti del XLII congresso

- internazionale di studi della Società di Linguistica Italiana (Pise, 25-27/09/2008).
- NOBILE, L. (2012b), « Sémantique et phonologie du système des personnes en italien : un cas d'iconicité diagrammatique ? », L. Begioni et C. Bracquenier (eds), *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe. Théories, méthodes, applications*, Rennes, PUR, 213-232.
- NOBILE, L. (2014), « Introduction. Formes de l'iconicité », *Le Français Moderne – Revue de linguistique Française*, CILF (Conseil international de la langue française), L. Nobile (éd.), Formes de l'iconicité en langue française : vers une linguistique analogique, 82 (1), 1-45.
- PALAMA, A. (2018a), « Les bébés relient l'émotion d'une voix à celle d'un visage », Université de Genève, Communiqué de presse du 11/04/2018.
<https://www.unige.ch/communication/communiques/2018/les-bebes-relient-lemotion-dune-voix-a-celle-dun-visage/>.
- PALAMA, A., MALSERT, J., GENTAZ, E. (2018b), "Are 6-month-old human infants able to transfer emotional information (happy or angry) from voices to faces? An eye-tracking study", *PLoS ONE*, 13(4), e0194579. <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0194579>.
- PRINZ, W. (2002), « Experimental approaches to imitation », W. Prinz, A. N. Meltzoff, *The imitative Mind: Development, Evolution and Brain Bases*, Cambridge University Press, 143-162.
- RIZZOLATTI, G., SINIGAGLIA, C. (2008), *Les Neurones miroirs*, Paris, Odile Jacob.
- RENZI, L. (2000), "Le tendenze dell'italiano contemporaneo. Note sul cambiamento linguistico nel breve periodo", in *Studi di lessicografia italiana*, 17, 279-319.
- ROCCHETTI, A. (1980), *Sens et forme en linguistique italienne : étude de psychosystématique dans la perspective romane* [thèse de Doctorat], Paris, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3.
- SAFFI, S. (1991), *La place et la fonction de l'accent en italien*, Thèse de doctorat, Paris 3 Sorbonne Nouvelle, directeur de thèse : Alvaro Rocchetti, ch. 10 « La motivation du signe », 379-473.

- (2010), *La personne et son espace en italien*, Limoges, Lambert-Lucas, ch. 4 « Espace buccal, référent spatial », 133-193.
- (2014), « Aspect et personne sujet dans les désinences verbales en italien et en français : une représentation basée sur un référentiel spatial phonologique », *Le Français Moderne – Revue de linguistique Française*, CILF (Conseil international de la langue française), L. Nobile (éd.), Formes de l'iconicité en langue française : vers une linguistique analogique, 82 (1), 201-242.
- SAFFI, S., PAGÈS, S. (2013), « La question de la motivation du signe. Le morphème *a* en italien et en espagnol » in *Cuadernos de filología francesa*, Universidad de Extremadura, n° 24, Hommage à Maurice Toussaint, p. 187-210.
- SPITZ, R. A. (1963), *La Première Année de la vie de l'enfant : genèse des premières relations objectales*, traduction de Jeannine Kalmanovitch, Paris, PUF.

Sitographie

Caratteristiche dell'italiano neo-standard (http://users.unimi.it/labs/pdf/3/5%20varietadiastratopiche_finestra5.pdf).

Italiano dell'uso medio o italiano neostandard (§ 4. Semplificazione del Sistema verbale).

<http://www.orioles.it/materiali/pn/Neostandard.pdf>

CHALUPINSKI L'italiano neostandard : un'analisi linguistica attraverso la stampa sportiva (§ Il clitico *ci* come marca di caso ; § Il congiuntivo in approccio di modalità epistemica). <https://etheses.bham.ac.uk/id/eprint/4839/1/Chalupinski14PhD.pdf>

PPT Italiano standard e neostandard, norma e uso nell'italiano contemporaneo. La competenza grammaticale nei materiali e le tecniche didattiche. Corso di formazione DITALS. Carlotta Sofiantini, Università Cattolica del Sacro Cuore, Milano.

<https://www.google.com/search?q=frequenza+d%27uso+dei+tempi+e+dei+modi+nel+discorso+neo-standard&source=hp&ei>

=2Q4SYouLFdHeatuLr9AB&iflsig=AHkkrS4AAAAAYhIc6ZrrIM
AVG6QqRAViMK2ddSm0NUE9&ved=0ahUKEwjL28_YgI72AhV
RrxoKHdvFCxoQ4dUDCAo&uact=5&oq=frequenza+d%27uso+
dei+tempi+e+dei+modi+nel+discorso+neo-standard&gs_lcp=C
gdnd3Mtd2l6EANQAFgAYP4QaABwAHgAgAG8AYgBvAGSAQM
wLjGYAQCGAQKgAQE&sclient=gws-wiz

Altritaliani.net - L'italiano neo-standard: Per parlare l'italiano di oggi, Natale FIORETTO, 31 août 2010, <https://altritaliani.net/article-l-italiano-neo-standard-per/>.

Matteo VIALE, Tempo dell'evento e tempo della grammatica nella formazione storica del testo scientifico italiano, <http://hispadoc.es>.

Les stratégies mises en œuvre par l'allemand pour rendre la distinction imparfait/passé simple

Olivier DUPLÂTRE
Sorbonne Université, Paris, France

Abstract: Unlike French, German is characterized by a binary temporal system: on the one hand the past, on the other the non-past, expressed morphologically by the present. This present tense does not, as in French, perform a demarcative function by transforming a parcel of future (the α chronotype) into a parcel of past (the ω chronotype); it intervenes when the past ceases to exist: “The moment when the ascending past resigns is the moment when the present tense of the Germanic languages opens.” (LL 11, May 3, 1945). This particularity, more particularly the absence of conversion from α to ω (*Time and verb* 104), does not allow German to distinguish a definite preterite (characterized by a horizontal decadence) from an imperfect (characterized by a two-dimensional decadence) (LL7, 3 January 1946). Hence the recourse to semiological and syntactic strategies when it comes to passing from German to French. The aim of this paper will therefore be to present an overview of these different procedures; the use of verbal prefixes, in particular, will serve as an illustration of the semiological strategy implemented by German to render the distinction between definite and imperfect preterite.

Résumé : Contrairement au français, l'allemand se caractérise par un système temporel binaire : d'un côté le passé, de l'autre le non-passé, exprimé morphologiquement par le présent. Ce présent n'assure pas, comme en français, une fonction démarcative en transformant une parcelle de futur (le chronotype α) en parcelle de passé (le chronotype ω) ; il intervient lorsque le passé cesse d'exister : « Le moment où le passé ascendant montant démissionne est celui où s'ouvre le présent des langues germaniques. » (LL 11, 3 mai 1945). Cette particularité, plus particulièrement l'absence de conversion de α en ω (*Temps et verbe* 104), ne permet pas à l'allemand de distinguer un prétérit défini (caractérisé par une décadence horizontale) d'un imparfait (caractérisé par une décadence bidimensionnelle) (LL7, 3 janvier 1946). D'où le recours, dès lors qu'il s'agit de passer de l'allemand au français, à des stratégies sémiologiques et syntaxiques. Le but de cette communication sera donc de présenter un aperçu de ces différents procédés ; l'emploi des préfixes verbaux, notamment, servira d'illustration à la stratégie sémiologique mise en œuvre par l'allemand pour rendre la distinction entre prétérit défini et imparfait.

Contrairement au français, l'allemand dispose d'un seul temps pour exprimer le passé, ce qui entraîne des difficultés pour rendre le passé simple et l'imparfait. Comment traduire, par exemple, une forme d'imparfait de manière à éviter une retraduction par le passé simple ? Comment traduire, notamment, un imparfait perspectif ? Ces questions ont préoccupé les germanistes de tout temps. On peut citer, à cet égard, les remarques d'A. Malblanc dans sa *Stylistique comparée du français et de l'allemand* (1968), et surtout, les études contrastives de M. Pérennec (1984).

J'adopterai ici un point de vue différent en replaçant ces réflexions dans une perspective guillaumienne, l'objectif étant de montrer l'efficacité de la psychomécanique du langage dans la résolution de cet épineux problème de traduction.

1. La systématique verbo-temporelle en français

Selon G. Guillaume, le présent du français se compose de deux parcelles de temps, appelées chronotypes, qu'il prélève respectivement sur le passé (chronotype ω) et sur le futur (chronotype α). La conversion incessante du chronotype α en chronotype ω fait apparaître deux niveaux, le niveau de décadence, où le procès est vu comme accompli, le niveau d'incidence où le procès est vu en accomplissement :

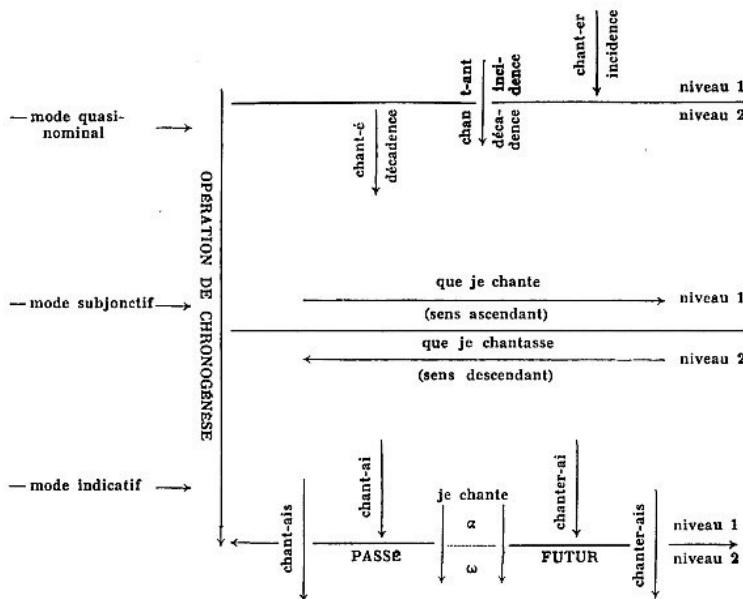


Fig. 1 : Le système verbo-temporel en français
(*Langage et science du langage*, 269)

À la lecture de ce schéma, on constate que l'imparfait (cf. *chantais*) appartient au niveau 1 (niveau d'incidence) ainsi qu'au niveau 2 (niveau de décadence). Il en va différemment pour le passé simple, qui ne relève que du premier niveau (niveau d'incidence), ce que G. Guillaume démontre de manière empirique en faisant remarquer qu'*il marcha déjà* est inconcevable, à la différence de *il marchait*

déjà¹. Cette opposition entre les deux temps peut être illustrée de la manière suivante :

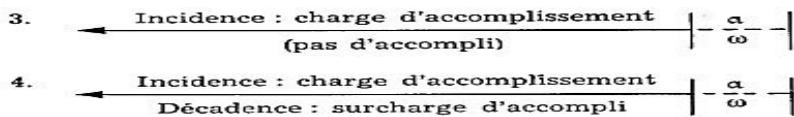


Fig. 2 : Le passé en français
(*Leçons de linguistique 1*, 16 décembre 1948, 101)²

Concrètement, l'imparfait exprime une antériorité (le niveau de décadence) que n'exprime pas le passé simple. Il suffit de se remémorer :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue. (*Phèdre*, I,3)

¹ Citons G. Guillaume : « De là vient la difficulté qu'on éprouve à joindre à un verbe au prétérit défini le mot *déjà*. On ne saurait dire : *il marcha déjà*. Cela tient à ce que *déjà* ajouté à un verbe, se réfère à une surcharge d'accompli que refuse expressément, par sa position en système, le prétérit défini. » (*Leçons de linguistique 1*, 16 décembre 1948, 101)

² Je redonne ici l'explication de G. Guillaume : « À la schématisation 3, correspond très exactement le prétérit défini, lequel ne sépare pas en lui l'accomplissement demeuré en incidence de l'accompli déjà en décadence. Cette séparation de l'accomplissement et de l'accompli est quelque chose que le prétérit défini s'interdit. Cette interdiction de séparer dans le passé, qui est de l'accompli horizontal, les deux niveaux verticaux d'accomplissement et d'accompli, est le propre du prétérit défini, lequel évoque l'entier du verbe en accomplissement, selon une formule simple qui pourrait être, 1 étant symbole d'intégrité : **1(entier du verbe) = accomplissement = incidence (seule)**. À la schématisation 4, correspond très exactement l'imparfait, lequel dans le passé horizontal sépare verticalement l'accomplissement en incidence de l'accompli en décadence. Cette séparation verticale des niveaux d'accomplissement et d'accompli est quelque chose que l'imparfait apporte inséparablement avec lui. Elle est, cette séparation, le *proprium* de l'imparfait, lequel évoque l'entier du verbe, selon une formule qui pourrait être, 1 étant symbole d'intégrité : **1(entier du verbe) = accompli (décadence) + accomplissement (incidence)** » (*Leçons de linguistique 1*, 16 décembre 1948, 101-102).

On remarquera aussi que le participe dit présent (cf. **fig. 1**) appartient également aux deux niveaux, ce qui n'est pas sans offrir une possibilité de traduction en allemand.

2. Le système allemand

Le système temporel allemand, comme le souligne G. Guillaume, est très différent de celui du français :

Ce qu'il faut éviter [...], si l'on ne veut s'égarer, c'est d'essayer de ramener la systématique temporelle des langues germaniques à celle des langues romanes. Il y a eu un moment, dans mes études, où j'ai risqué cette tentative. Il n'en est résulté pour moi que confusion. (*Leçons de linguistique* 7, 47)

Ce système, comme j'ai tenté de le montrer par le passé (Duplâtre, 2007), se caractérise par des oppositions binaires, oppositions que l'on perçoit nettement à la lecture des schémas suivants, publiés respectivement dans *Temps et verbe* (1929) et dans le 12^e volume des *Leçons de linguistique* (1992 [1938]) :

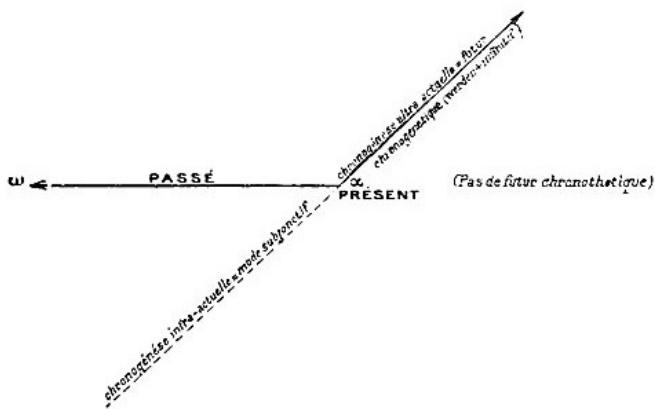


Fig. 3 : Le système verbo-temporel en allemand
(*Temps et verbe*, 104)

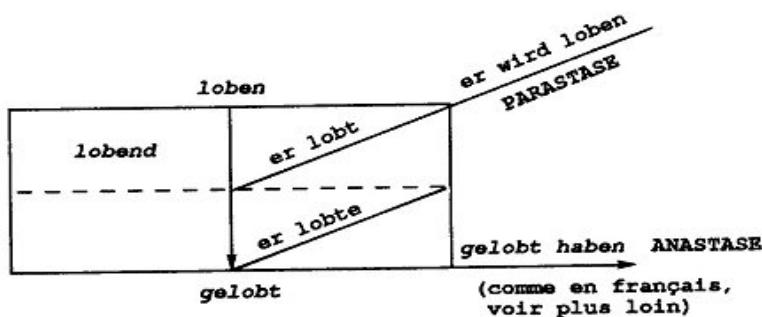


Fig. 4 : Le système verbo-temporel en allemand
(*Leçons de linguistique* 12, 25 novembre 1938, 12)³

On voit ici le participe dit présent s'opposer au participe dit passé (*Leçons de linguistique* 12), mais on voit surtout le passé s'opposer à ce qui n'est pas le passé (*Temps et verbe* ; *Leçons de linguistique* 12). Ce non-passé rassemble en allemand le présent en tant que tel (*er lobt*), le parfait (*er hat gelobt*), le futur (*er wird loben*), les auxiliaires de ces deux dernières expressions de la temporalité étant au présent. Cela signifie, entre autres, que le futur en tant que tel n'existe pas ; le présent ne peut donc prélever sur le futur le chronotype α et ne peut donc constituer le produit de la conversion d'une parcelle de futur en une parcelle de passé. De là l'impossibilité de concevoir les niveaux de décadence et d'incidence à l'indicatif. De là l'existence d'un seul et unique temps du passé.

³ Voici la traduction de ces formes verbales :

loben : louer

lobend : louant

gelobt : loué

er lobt : il loue

er lobte : il louait/loua

er wird loben : il louera

gelobt haben : avoir loué.

3. Stratégies utilisées

3.1. Utilisation du participe dit présent

Dans la mesure où le participe dit présent exprime, en allemand comme en français, l'accompli et l'accomplissement, il est naturel de le retrouver dans la traduction de l'imparfait. Ainsi, dans l'exemple suivant, le participe *schwankend* (= tanguant) est utilisé pour la traduction de *tanguait* :

Dans la lumière rare du matin d'hiver, à grand bruit de tôles et d'essieux, le véhicule roulait, **tanguait**, avançait à peine. (A. Camus, *La Femme adultère*, 11)

Im kargen Licht des Wintermorgens rollte das **schwankende** Gefährt scheppernd und ächzend dahin und kam doch kaum von der Stelle. (A. Camus, *Die Ehebrecherin*, 9)

Cela correspond, si l'on retraduit littéralement, à ceci :

rollte	das	schwankende	Gefährt	dahin
roulait	le	tanguant	véhicule	complément spatial ⁴

Dans l'exemple ci-dessous, également, c'est le participe qui permet la traduction de l'imparfait :

Quand le flot brûlant l'atteignit à nouveau pour la troisième fois et le souleva un peu, l'enfant se recroquevilla, recula au fond du lit dans l'épouvante de la flamme qui le **brûlait**. (A. Camus, *La Peste*, 196)

Als die glühende Flut das Kind zum drittenmal erreichte und es ein wenig emporhob, kauerte es sich zusammen, kroch voll Entsetzen vor der **sengenden** Flamme tiefer ins Bett. (A. Camus, *Die Pest*, 140)⁵

⁴ Ce complément spatial marque l'éloignement et contribue à la traduction du français *roulait*.

⁵ La plupart des exemples tirés de *La Peste* sont empruntés à M. Pérennec (1984). Cf. *infra* bibliographie.

Soit littéralement :

der	sengenden	Flamme
la	brûlante	flamme

3.2. Utilisation de verbes statifs pour rendre l'imparfait

Ces verbes, si l'on se réfère à la description de Vendler, indiquent que ce qu'ils dénotent est valable quel que soit l'instant t d'une période donnée :

A loved somebody from t_1 to t_2 means that at *any* instant between t_1 and t_2 A loved that person. (Vendler 1967, 106)

Ainsi, le fait de considérer la réalité désignée par le verbe d'état à un moment quelconque de l'intervalle $[t_1 ; t_2]$, signifie que cette réalité existe auparavant et qu'elle continue à exister, ce qui rend les verbes d'état, puisque leur emploi presuppose une antériorité et une suite, aptes à rendre l'imparfait. Voici trois exemples :

Il le savait.

Er **wusste** es.

Il avait faim.

Er **hatte** Hunger.

Rieux se tut et se rassit. Il se **sentait** la bouche sèche. (A. Camus, *La Peste*, 120)

Rieux hielt inne und setzte sich. Er **hatte** ein trockenes Gefühl im Munde. (A. Camus, *Die Pest*, 84)

Soit littéralement :

Er	hatte	ein	trockenes	Gefühl	im	Munde
Il	avait	une	sèche	sensation	dans la	bouche

Le verbe d'état peut d'ailleurs être utilisé pour éviter une retraduction par le passé simple :

Oui, disait-il, vous vous souvenez de moi. Mais il s'agit d'un autre. Venez vite, il est arrivé quelque chose chez mon voisin.

Sa voix s'essoufflait. Rieux pensa au concierge et décida qu'il le verrait ensuite. Quelques minutes plus tard, il **franchissait** la porte d'une maison basse de la rue Faidherbe dans un quartier extérieur. (A. Camus, *La Peste*, 23)

«Ja», sagte er, «Sie erinnern sich an mich. Aber es handelt sich um etwas anderes. Kommen Sie schnell, meinem Nachbarn ist etwas zugestoßen.»

Er war ganz außer Atem. Rieux dachte an den Hauswart und beschloss, später nach ihm zu sehen. Ein paar Minuten darauf **war** er in einem Außenquartier und **betrat** ein niedriges Haus in der Rue Faidherbe. (A. Camus, *Die Pest*, 14)

Plutôt que de traduire *franchissait* par le verbe allemand correspondant, i.e. *betrat*, le traducteur situe d'abord le sujet dans un quartier extérieur avant de lui faire franchir la porte d'une maison basse :

Er	war	in	einem	Außenquartier	und	betrat	ein	niedriges	Haus
Il	était	dans	un	quartier extérieur	et	pénétra dans	une	basse	maison

Ainsi *franchissait* se répartit, dans la traduction, sur deux supports : le verbe d'état (*war*) rend l'imparfait alors que le verbe d'action *betreten* rend le contenu lexical de *franchir*.

On notera ici que cet emploi de l'imparfait crée une attente ; cela est dû au fait que l'imparfait exprime certes l'accompli, mais également l'accomplissement. Cette deuxième composante, qui se

développe à partir de l'accompli, se mue ici en perspective, perspective que le passé simple ne saurait exprimer :

Dans *Le lendemain Pierre arrivait, arrivait* emporte avec soi l'idée du subit, de la chose qui coupe le cours des choses et préfigure de l'inattendu – préfiguration nulle si j'avais dit : *arriva*, qui n'est pas intérieurement perspectif, mais aperspectif. En effet, *arriva*, prétérit défini, est une forme dont le contenu est in extenso accomplissement, sans résolution aucune en accompli. Une narration au prétérit défini évoque une suite d'accomplissements. (Guillaume, 1951 : 169)

Outre les verbes d'état en tant que tels, les verbes exprimant une situation dans l'espace, que le sujet contrôle ou non cette situation, sont utiles pour rendre l'imparfait :

State verbs include transitive verbs such as 'have', 'love', 'believe', and intransitive verbs such as 'stand' and 'sit' when these are read statively. 'Sit' is a state verb when read with the meaning "be situated", although not when read as something a person does ; in the latter usage it is a process verb. (Parsons, 1990 : 188)

Dans ce dernier cas, je ne parlerai pas d'un état, mais, conformément à la description de Dik, d'une position⁶.

⁶ La position se définit, selon Dik, par les traits [+ con] et [-dyn]. Voici la définition de [+con] :

"there is a fundamental distinction between [+controlled] and [-controlled] SoAs. An SoA is [+con] if its first argument has the power to determine whether or not the SoA will obtain. If so, the first argument entity is the controller of the SoA. [...]:

John opened the door [+con]

John was sitting in the garden [+con]

The substance was red [-con]

The tree fell down [-con]" (1997 : 112).

Voici, à présent, la définition de [-dyn] :

"A [-dyn] SoA is an SoA which does not involve any change, i.e., where the entities involved are presented as being or remaining the same at all points of the time interval during which the SoA obtains [...]:

Voici un exemple de verbe exprimant, selon Parsons, une situation dans l'espace :

Une expression douloureuse **se lisait** sur son visage. (A. Camus, *La Peste*, 195)

Ein schmerzlicher Ausdruck **lag** auf seinem Gesicht. (A. Camus, *Die Pest*, 139)

Ein	schmerzlicher	Ausdruck	lag	auf	seinem	Gesicht
Une	douloureuse	expression	était posée	sur	son	visage

Voici maintenant un exemple de verbe exprimant une position selon Dik :

Quand il entra de nouveau dans la chambre, Balducci **était** sur le divan. (A. Camus, *L'Hôte*, 84)

Als er zurückkehrte, **saß** Balducci auf dem Diwan. (A. Camus, *Der Gast*, 86)

saß	Balducci	auf	dem	Diwan
était assis	Balducci	sur	le	divan

D'une manière générale, tout verbe exprimant une antériorité et une suite, à condition que ce verbe n'exprime pas un processus⁷, est susceptible de rendre l'imparfait. C'est le cas, notamment du verbe *schweigen* (*se taire*) :

The substance was red.

John was sitting in his father's chair."

⁷ Je fais allusion aux « activités », telles que les définit Vendler : “[...] running, writing, and the like are processes going on in time, that is, roughly, that they consist of successive phases following one another in time. Indeed, the man who is running lifts up his right leg one moment, drops it the next, then lifts his other leg, drops it, and so on. But although it can be true of a subject that he knows something at a given moment or for a certain period, knowing and its kin are not processes going on in time.” (Vendler, 1967, 99-100)

Il se taisait.

Er schwieg.

3.3. Utilisation de verbes exprimant l'aspect inchoatif ou mutatif pour rendre le passé simple

Le passé simple n'exprimant aucune antériorité, l'utilisation de verbes inchoatifs ne saurait surprendre :

Il le sut.

Er erfuhr es.

Il eut faim.

Er bekam Hunger.

On voit donc que l'allemand répond par un changement lexical à l'opposition imparfait/passé simple. Autrement dit, aux deux temps du verbe français correspondent deux verbes en allemand.

Parfois, c'est l'utilisation d'un préfixe séparable à valeur inchoative qui se charge de rendre le passé simple. Ainsi, dans l'exemple suivant, le seul verbe *heulen* (hurler) ne serait pas suffisant pour traduire le passé simple. Il faut lui adjoindre le préfixe *auf*:

Un premier chien hurla. (A. Camus, *La Femme adultère*, 28)

Ein erster Hund heulte **auf**. (A. Camus, *Die Ehebrecherin*, 29)

Enfin, il est intéressant de noter qu'un verbe exprimant l'aspect mutatif permet de traduire le passé simple. En effet, l'état exprimé par ce type de verbe n'a aucune antériorité, tout comme ce que décrit le passé simple. Dans l'exemple ci-dessous, le verbe *verstummen* marque ce changement d'état et s'oppose au verbe d'état *schweigen*, utilisé pour la traduction de l'imparfait :

Je vois que vous m'en voulez et ça m'est pénible, je vous le dis comme je le sens. Je veux simplement ajouter ceci : ce que je ne peux pas faire aujourd'hui, je pourrai peut-être le faire quand les affaires reprendront. [...]. Il se **tut**, sembla réfléchir, puis leva les yeux sur eux. (A. Camus, *Les Muets*, 71-72)

Ich sehe, dass ihr mir böse seid, und das schmerzt mich. Das sage ich euch offen. Ich möchte nur Folgendes hinzufügen: was mir heute unmöglich ist, wird vielleicht später möglich, wenn die Geschäfte wieder besser gehen [...]. Er **verstummte**, schien zu überlegen, dann erhob er die Augen zu ihnen. (A. Camus, *Die Stummen*, 74)

3.4. Utilisation de l'opposition datif/accusatif en contexte spatial pour rendre l'opposition imparfait/passé simple

Le datif, qui marque une continuité spatiale, est apte à rendre l'imparfait. En effet, le fait de ne pas changer de lieu, présuppose l'antériorité d'une présence et la suite de cette présence dans un même lieu. À l'inverse, l'accusatif, qui marque un changement de lieu, ne peut exprimer l'antériorité d'une présence. Considérons tout d'abord :

Il	marchait	dans	la	rue
Er	ging	auf	der (dat.)	Straße

Dans ce cas, l'action se déroule intégralement dans la rue. En revanche, la rue devient le nouveau point de repère dans l'exemple suivant :

Il	sortit	dans	la	rue
Er	ging	auf	die (acc.)	Straße

3.5. Utilisation de circonstants temporels pour rendre l'imparfait

Dans tous les cas, la technique utilisée consiste à isoler un point au sein d'un segment de l'axe temporel, afin de créer une antériorité et une suite.

Ce segment peut correspondre à la durée d'une action, cette durée étant exprimée par *während* :

Nous attaquâmes l'ennemi, qui se **retirait**.

Wir griffen den Feind an, **während** er sich zurückzog. (Malblanc, 1968 : 135)

Soit littéralement :

Wir	griffen	den	Feind	an	während	er	sich	zurückzog
Nous	attaquâmes	l'	ennemi	préfixe séparable ⁸	pendant que	il	se	retirait

Dans ce cas, la relative prédicative de la phrase française devient circonstant de durée, durée pendant laquelle se produit l'attaque.

Ce segment peut être la durée nécessaire à un accomplissement⁹ :

Les volets claquèrent **que fermait** Marie.

Es klappten die Fensterläden, die Marie **gerade** schloss. (Malblanc, 1968 : 137)

Soit littéralement :

⁸ Il s'agit du verbe *angreifen*. Ce préfixe dit séparable contribue à la traduction du verbe *attaquer*.

⁹ Selon Vendler, l'accomplissement se définit ainsi : “A was drawing a circle at t means that A drew that circle.” (1967 : 106).

Es	klappten	die	Fensterläden	die	Marie	gerade	schloss
Es explé- tif ¹⁰	claquèrent	les	volets	que	Marie	en/à ce moment	fermait

En fixant un point à l'intérieur de ce segment, *gerade* coupe ce segment en deux parties, une partie antérieure, une partie postérieure, et c'est précisément ce résultat qui permet de rendre l'imparfait.

Ce segment peut être la durée d'une activité¹¹ :

Lorsque Cottard arriva chez le docteur, le lendemain, Tarrou et Rieux **parlaient** d'une guérison inattendue qui avait eu lieu dans le service de ce dernier. (A. Camus, *La Peste*, 147)

Als Cottard am nächsten Abend zu Rieux kam, sprachen Tarrou und der Arzt **gerade** von einer unerwarteten Heilung, die sich in Rieux' Abteilung ereignet hatte. (A. Camus, *Die Pest*, 104)

Soit littéralement :

sprachen	Tarrou	und	der	Arzt	gerade	von	einer	unerwarteten	Heilung
parlaient	Tarrou	et	le	médecin	à ce mo- ment	d'	une	inattendue	guérison

En établissant deux secteurs temporels, *gerade* empêche ici une retraduction par le passé simple.

On retrouve cette bipartition dans ce qui suit ; le point fixé par *gerade* coupe le segment en deux et se voit de surcroît explicité par la subordonnée temporelle :

¹⁰ Ce *es* dit « explétif » sert à occuper la première position de l'énoncé assertif allemand lorsque celle-ci est vacante. Sa charge sémantique est nulle. Il s'agit simplement d'un procédé syntaxique de surface.

¹¹ Il s'agit de l'activité telle que la définit Vendler : “*A was running at time t means that time instant t is on a time stretch throughout which A was running.*” (1967 : 106)

Matthias **commençait** à répondre par l'affirmative, quand il se rappela que la valise était restée chez la logeuse. (A. Robbe-Grillet, *Le Voyeur*, 197)

Matthias **wollte** die Frage **gerade** bejahen, als er sich daran erinnerte, daß der Koffer bei seiner Quartiergeberin geblieben war. (A. Robbe-Grillet, *Der Augenzeuge*, 181)

Soit littéralement :

Matthias	wollte	die	Frage	gerade	bejahen
Matthias	voulait	la	question	à ce moment	affirmer

On notera dans cet exemple que *commençait* se répartit sur deux supports : le premier (*wollte*, litt. *voulait*) exprime une projection à l'aide de *wollen* (*vouloir*) et l'idée de passé à l'aide du morphème du présent (-te) ; le second (*gerade*) se charge de l'imparfait.

3.6. Utilisation de circonstants temporels pour rendre le passé simple

Signalons que l'on peut, pour rendre le passé simple, utiliser un circonstant temporel marquant la succession de deux événements. En effet, comme le note M. Pérennec (1984 : 47), l'ordre dans lequel apparaissent les événements décrits au passé simple est contraignant : il n'existe aucune possibilité d'inversion ou de retour en arrière.

Si nous reprenons l'exemple de Strohmeyer (1924) cité par Malblanc (1968 : 135), nous constatons que *daraufhin* (*ensuite*) permet non seulement de traduire le passé simple, mais également de retrouver ce temps lors de la traduction en sens inverse :

Nous attaquâmes l'ennemi, qui se retira.

Wir griffen den Feind an, der sich **daraufhin** zurückzog.

Soit littéralement :

Wir	griffen	den	Feind	an	der	sich	daraufhin	zurückzog
Nous	attaquâmes	l'	ennemi	préfixe séparable	qui	se	ensuite	retira

Cette traduction corrobore la description de G. Guillaume : l'événement décrit au passé simple (*se retira*) s'accomplit dans le passé à la suite d'un autre événement, mais n'a aucune antériorité en lui-même. L'antériorité, comme le souligne le circonstant temporel, est constituée par un autre événement.

Signalons enfin que le passé simple peut être rendu par *da*, qui sert notamment à marquer la survenue d'un événement dans le passé. Ce terme peut être utilisé pour traduire *alors* :

Le journaliste s'éloigna un peu, puis s'assit sur un banc et put les regarder à loisir. Il s'aperçut **alors** qu'ils n'avaient sans doute pas plus de vingt ans. À ce moment, il vit Gonzalès qui marchait vers lui en s'excusant. (A. Camus, *La Peste*, 143)

Der Journalist entfernte sich ein wenig, setzte sich dann auf eine Bank und konnte sie nun nach Belieben beobachten. **Da** fiel ihm auf, daß sie beide sicher nicht über zwanzig Jahre alt waren. In diesem Augenblick gewahrte er Gonzales, der auf ihn zukam und sich entschuldigte. (A. Camus, *Die Pest*, 101)

Mais il est des cas de figure où *da* apparaît alors que le texte français ne contient aucun équivalent strict :

Des dialogues s'ébauchaient, des voix se cherchaient les unes les autres en dépit des sonneries qui les étouffaient régulièrement. Et tous ces êtres sans visages tentaient d'échanger entre eux un numéro de téléphone, un mot de passe dans l'espoir de quelque rencontre. Je **finis** par entendre une voix plus lointaine que les autres [...]. (P. Modiano, *Rue des boutiques obscures*, 146)

Gespräche bahnten sich an, Stimmen suchten einander, trotz der Besetztzeichen, von denen sie regelmäßig übertönt wurden, und alle diese gesichtslosen Wesen wollten Telefonnummern untereinander austauschen, ein Kennwort, in der Hoffnung, eine Verabredung treffen zu können. Schließlich war **da** eine Stimme, die ferner klang als die anderen. (P. Modiano, *Die Gasse der dunklen Läden*, 113-114)

Précisons que *da* n'a pas pour fonction de structurer le texte. C'est à *schließlich (enfin, finir par)* qu'est dévolue cette mission. *Da* permet seulement de fixer une date marquant l'apparition d'un événement dans le passé.

4. Conclusion

La traduction du passé simple et de l'imparfait ne s'arrête pas là. On pourrait également, en s'appuyant sur les travaux de M. Pérennec (1984), envisager les procédés textuels¹² permettant de traduire l'alternance de ces deux temps. Mais là n'est pas l'objectif de ce travail.

Ce travail énumère des techniques de traduction des différentes formes verbales, techniques que l'on aurait tort de prendre pour des astuces, voire des recettes de cuisine. En inscrivant tous ces procédés dans une perspective guillaumienne, on donne une cohérence au travail de traduction, et l'on fournit au lecteur la possibilité de comprendre ce travail.

Sources des exemples

CAMUS, Albert. *La Peste*. Paris : Gallimard, 1947.

CAMUS, Albert. *Die Pest*. Traduction allemande de Guido G. Meister. Hambourg : Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1950.

¹² Sur le rôle de *nun*, voir Pérennec (1984 : 54-58).

CAMUS, Albert. La Femme adultère. In : *L'Exil et Le Royaume*. Paris : Gallimard, 1957 : 9-34.

CAMUS, Albert. Die Ehebrecherin. In : *Das Exil und das Reich*. Traduction allemande de Guido G. Meister. Hambourg : Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1958 : 9-36.

CAMUS, Albert. Les Muets. In : *L'Exil et Le Royaume*. Paris : Gallimard, 1957 : 59-78.

CAMUS, Albert. Die Stummen. In : *Das Exil und das Reich*. Traduction allemande de Guido G. Meister. Hambourg : Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1958 : 62-81.

CAMUS, Albert. L'Hôte. In : *L'Exil et Le Royaume*. Paris : Gallimard, 1957 : 79-99.

CAMUS, Albert. Der Gast. In : *Das Exil und das Reich*. Traduction allemande de Guido G. Meister. Hambourg : Rowohlt Taschenbuch Verlag, 1958 : 82-103.

MODIANO, Patrick. *Rue des boutiques obscures*. Paris : Gallimard, 1978.

MODIANO, Patrick. *Die Gasse der dunklen Läden*. Traduction allemande de Gerhard Heller. Berlin/Francfort am Main : Ullstein, 1979.

ROBBE-GRILLET, Alain. *Le Voyeur*. Paris : Les Éditions de Minuit, 1955.

ROBBE-GRILLET, Alain. *Der Augenzeuge*. Traduction allemande de Elmar Tophoven. Frankfurt am Main : Suhrkamp Verlag, 1986.

Bibliographie

DIK, Simon C. *The Theory of Functional Grammar*. Première partie : *The Structure of the Clause*. 2^e édition. Berlin/New York : W. de Gruyter, 1997.

- DUPLÂTRE, Olivier. Systématique verbo-temporelle allemande. In : Jacques Bres, Marc Arabyan, Thierry Ponchon *et alii* (éd.), *Psychomécanique du langage et linguistiques cognitives*. Limoges : Éditions Lambert-Lucas. 2007 : 243-253. [Actes du XI^e colloque de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage, Université Paul Valéry – Montpellier 3, 8-10.06.2006]
- GUILLAUME, Gustave. Époques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française. In : *Langage et science du langage*. 2^e édition. Paris : Nizet, Québec : Les Presses de l'Université Laval, 1969 [1955] : 250-271.
- GUILLAUME, Gustave. *Leçons de linguistique* 7, 1945-1946, série A, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (IV), publiées sous la direction de Roch Valin, Walter Hirtle et André Joly. Québec : Presses de l'Université Laval, et Lille: Presses universitaires de Lille, 1986.
- GUILLAUME, Gustave. *Leçons de linguistique* 11, 1944-1945, séries A et B, Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (III) et Sémantèmes, morphèmes et systèmes, publiées sous la direction de Roch Valin, Walter Hirtle et André Joly. Québec : Presses de l'Université Laval, et Lille : Presses universitaires de Lille, 1991.
- GUILLAUME, Gustave. *Leçons de linguistique* 12, 1938-1939. Québec : Les Presses de l'Université Laval, Lille : Les Presses universitaires de Lille, 1992.
- GUILLAUME, Gustave. *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*. Québec : Presses de l'Université Laval, Paris : Klincksieck, 1973.
- GUILLAUME, Gustave. *Temps et verbe suivi de L'Architectonique du temps dans les langues classiques*. Paris : Champion, 1968 [1929].
- MALBLANC Alfred. *Stylistique comparée du français et de l'allemand*. 5^e édition, Paris : Didier, 1968.
- PARSONS, Terence. *Events in the Semantics of English – A Study in Subatomic Semantics*. Cambridge, Massachusetts/London, England : The MIT Press, 1990.

- PÉRENNEC, Marcel. Imparfait, passé simple et prétréit : réflexions sur la temporalité à partir d'une étude contrastive. In : La Linguistique à la session 1984 de l'agrégation d'allemand. Université de Nice. 1984 : 45-69.
- STROHMEYER, Fritz. *Der Stil der französischen Sprache*. Berlin : Weidmann, 1924.
- VENDLER, Zeno. *Linguistics in philosophy*. Ithaca, New York : Cornell University Press, 1967.

De la chronogenèse des modes et des temps à la chronogenèse éthico-existentielle. L'exemple de *La Lettre écarlate*¹ / *The Scarlet Letter*, de Nathaniel Hawthorne

Catherine CHAUCHE

Université de Reims Champagne-Ardenne, France

Abstract: In the same way that the chronogenesis of a language proposes a representation which makes visible the mental activity relative to temporality, the rigor and the strength of a discourse can be measured by the overall figure that a writer traces in his glance on the existential temporality of his characters. After a presentation of N. Hawthorne's novel, *The Scarlet Letter*, we will examine the ethical-existential journey of the heroine according to the Platonic virtues (temperance / daring / wisdom / justice) based on three chrono-genetic schemes. This approach will allow us to consider all the powerful richness contained in the signified "letter" of this novel's title.

Résumé : De même que la chronogénèse d'une langue propose une représentation qui rend visible l'activité mentale relative à la temporalité, la rigueur et la force d'un discours peuvent se mesurer à la figure d'ensemble que trace un écrivain dans son regard sur la

¹ Nathaniel Hawthorne, *The Scarlet Letter / La Lettre écarlate*, A Norton critical edition, New York, 1988.

temporalité existentielle de ses personnages. Après une présentation du roman de N. Hawthorne, *The Scarlet Letter*, nous examinerons le trajet éthico-existentiel de l'héroïne en fonction des vertus platoniciennes (tempérance / audace / sagesse / justice) à partir de trois schémas chronogénétiques. Cette approche permettra d'envisager toute la richesse puissancielle contenue dans le signifié « letter » du titre de ce roman.

The Scarlet Letter retrace l'histoire de la lettre A du mot *adultress*, tout autant que celle du parcours éthico-chronogénétique d'Hester Prynne, la femme convaincue d'adultère sur le destin de laquelle le romancier américain Nathaniel Hawthorne (1804-1864) se pencha longuement alors qu'il était employé à la douane de Boston. Ainsi qu'il l'explique dans l'introduction intitulée « The Custom-House », l'attention de l'écrivain est, au départ, retenue par un vieux morceau de chiffon orné d'une broderie faite d'arabesques rouge et or, certes fanée et couverte de poussière, mais d'où ressort la lettre A dont il ne peut plus détacher son regard. Presque instinctivement, il place l'étoffe sur sa poitrine et éprouve alors une sensation de brûlure intense, ce qui, après coup, le rend à l'évidence que cette réaction émotionnelle, quasi physique, le ramène au passé de ses ancêtres puritains et, plus mystérieusement, à la femme adultère qui a enjolivé cet emblème infâmant en le brodant de somptueuses couleurs avant de le coudre à la place du cœur sur sa robe noire et de s'exposer sur le pilori devant les habitants de Boston.

Notre propos, après une brève présentation de Nathaniel Hawthorne et de sa fascination/répulsion pour le passé puritain de la Nouvelle Angleterre, sera de montrer comment, alliant sensation et spéculation intellectuelle, il élabore le genre littéraire de la *Romance*, récit proche du roman mais avec une dose d'étrangeté, de surnaturel et aussi d'éthique. En deuxième partie, ce sera justement l'éthique qui retiendra notre attention : nous proposons d'examiner

le rapport au temps de l'héroïne Hester Prynne en fonction du système des vertus platoniciennes – *la tempérance, le courage, la sagesse et la justice*. Voilà qui peut surprendre à première vue pour aborder cette communauté du XVII^e siècle où règne un calvinisme rigoureux, mais le système antique des vertus va justement nous permettre d'envisager le degré de liberté des individus par rapport au monothéisme dans sa forme la plus rigide. À partir de là, et ce sera notre troisième partie, nous tenterons de mettre au jour tout ce que la lettre A recèle dans sa puissance, et en particulier de nombreux signifiés d'effet, par delà l'évidence affichée du mot *adultress*.

I. Des faits historiques à l'élaboration de la *romance*

La sidération de N. Hawthorne – qui se présente au lecteur en tant qu'auteur-narrateur – lorsqu'il découvre le morceau de tissu rouge s'explique en partie par le fait que son extrême sensibilité d'écrivain romantique le dispose à se laisser imprégner par toute sensation qui peut stimuler son imagination, nous reviendrons sur ce point. Mais, il faut également se souvenir qu'Hawthorne est l'héritier des Puritains : l'un de ses ancêtres, William Hathorne, qui participa à la fondation de la colonie de la Baie du Massachusetts, avait condamné une femme au même supplice qu'Hester et le fils de ce dernier fut l'un des juges au procès des Sorcières de Salem. Prenant connaissance de cette extrême sévérité, l'écrivain décida d'ajouter un *w* à son nom de famille afin de se différencier de ses ancêtres, détail qui annonce déjà son intérêt pour la lettre. Si cette prise de distance témoigne de sa méfiance à l'égard de l'austérité du calvinisme en Nouvelle-Angleterre, Hawthorne ne cessa jamais de spéculer sur la foi puritaire, sur l'obsession du péché, de la grâce et de la rédemption, et aussi d'analyser les emblèmes et symboles sur lesquels cette religion s'appuyait pour justifier les règles qu'elle imposait aux habitants de Boston et de sa région. La simple lettre A

ou les deux lettres AD pour *Adultress*, ainsi que la lettre I pour *Incest* faisaient partie de cet arsenal de signes d'infâmie que Hawthorne assimile à des personnes : dans ses *Carnets*, il parle de « Letters in the shape of men... » (Imbert, 2006 : 84), ce qui n'est pas surprenant car il existait déjà une tradition des alphabets corporels². Mais on peut y voir aussi un prélude à la description de l'étoffe découverte dans les archives de la douane de Boston puisqu'il compare les jambages de la lettre A à des membres : « each limb proved to be precisely three inches and a quarter in length ». Plus loin, au chapitre VII, Hester voit sa silhouette se refléter dans le miroir convexe que forme une armure et remarque que la lettre A a grossi de manière démesurée au point de cacher son corps tout entier : « the scarlet letter was represented in exaggerated and gigantic proportions, so as to be greatly the most prominent picture of her appearance. In truth she seemed absolutely hidden behind it. » (Hawthorne, 1988 : 73) Ainsi que le remarque Michel Imbert, par le biais de cet effet d'optique, la lettre est devenue la synecdoque du corps de l'héroïne.

De la rencontre entre les deux vocations de N. Hawthorne, celle de l'intellectuel à la recherche du sens de la lettre A (« there was some deep meaning in it, worthy of interpretation »), et celle de l'écrivain à l'imagination fertile va naître la définition de la *romance*, restée fameuse :

[...] a neutral territory, somewhere between the real world and fairy-land, where the Actual and the Imaginary may meet, and each imbue itself with the nature of the other. (Hawthorne, 1988 : 28)

Il nous reste à préciser que l'imagination ne se réduit pas à la seule *fancy / fantaisie* productrice d'images chatoyantes ou d'hallu-

² Michel Imbert (2006 : 84) signale que ce type d'alphabet existait depuis la Renaissance et qu'en 1814 un abécédaire burlesque, *The Comical Hotch Potch or The Alphabet Turn'd Posture Master*, circulait en Nouvelle Angleterre. Par ailleurs, M. Imbert rappelle que Mary Peabody, la belle-sœur de N. Hawthorne, recommandait l'utilisation de lettres en feutre rouge pour l'apprentissage de la lecture.

cinations, ainsi que l'explique le poète anglais Coleridge (1817, 1971). Dans ce territoire neutre, cet entre-deux qui ouvre le présent de l'écriture, s'affrontent le virtuel et le réel, les objets se dématérialisent ou, pour reprendre le verbe qu'emploie Hawthorne de manière récurrente, ils se *spiritualisent*. Il explique qu'un véritable processus d'abstraction peut se mettre en place à la faveur d'un simple rayon de lune qui éclaire les meubles de son bureau : « all these details, so completely seen, are so spiritualized by the unusual light, that they seem to lose their actual substance, and become things of intellect. » (Hawthorne, 1988 : 28) Désormais, le miroir de son imagination qu'Hawthorne pensait à jamais terni devient « l'espace de la pensée »³ qui donne forme aux visions et spectres venus d'un passé lointain : un tel espace n'est autre que *l'imaginaire-langue* ou *univers-idée* défini par Gustave Guillaume. À un siècle d'intervalle, la théorie guillaumienne confirme et précise l'intuition de l'écrivain Nathaniel Hawthorne tandis que le commentaire de Roch Valin vient lui faire écho :

[...] le langage prend la figure d'une réalité qui, pour exister, doit résoudre au sein d'elle-même le problème du rapport entre l'imaginaire et le réel dont il est par vocation appelé à opérer en lui-même, sans contradiction, la conciliation. (Valin, 1994 : 310)

Ce lieu de la pensée qui n'est autre que la langue dans son sens guillaumien n'a rien à voir avec l'idéal platonicien, ni ne reflète passivement le monde sous les traits de nos perceptions. Il s'agit plutôt, poursuit Valin d'un *contre-univers imaginaire* ou d'une *contre-réalité-imaginaire* qui habite l'inconscient collectif d'une communauté linguistique donnée et dont la nature est celle d'une *mémoire* :

³ Nous reprenons l'expression d'Antoine Cazé dans « Reflets et réflexions dans *The Scarlet letter* » in *Hawthorne et la pensée du roman*, déjà cité, p. 12.

[...] puissamment filtrante construite par la pensée elle-même et dont la fonction est, paradoxalement, d'oublier le particulier, tout le particulier superfétatoire, pour ne retenir, *avec impossibilité d'oubli*, que le général, c'est-à-dire le strict nécessaire suffisant à assurer, minimalement et économiquement, la reconnaissance de ce dont nous pouvons être dans l'occasion d'avoir à parler.⁴

À mesure qu'il s'installe dans l'entre-deux de l'écriture, Hawthorne détache son héroïne de sa matérialité historique, filtre le particulier des souvenirs de sa propre famille et des anecdotes archivées à la douane de Boston pour ne retenir que l'essentiel qui va lui permettre de recomposer les étapes de son existence dans l'univers parallèle de la *romance*. L'alchimie fonctionne puisque Hester va déployer sa destinée et son rapport fluctuant à la loi puritaine sur l'entier du trajet virtuel de la chronogénèse de la langue anglaise.

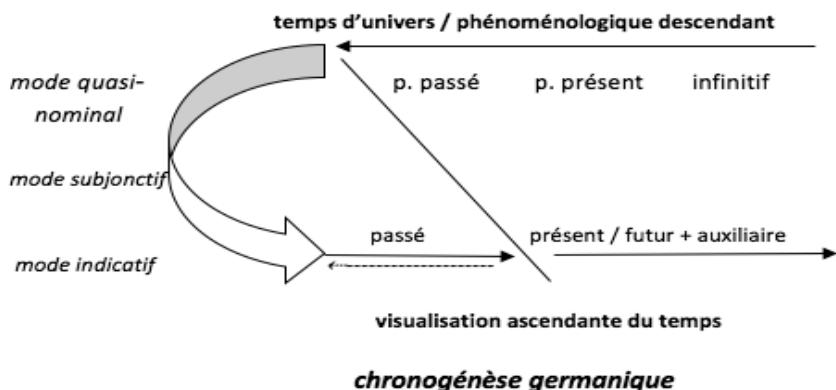
II. La relation d'Hester à la loi puritaine

Revenons d'abord sur l'argument de *La Lettre écarlate*. Au commencement du récit, le lecteur découvre Hester Prynne, exposée sur le pilori de la ville Boston. La lettre brodée d'or sur sa poitrine est en partie dissimulée par l'enfant qu'elle porte fièrement : la petite Pearl est née de père inconnu en l'absence de son mari, Roger Chillingworth, qui vient d'arriver sur la place du marché et qui se mêle *incognito* à la foule des Bostoniens. Cette condamnation est infligée à la jeune femme par les dignitaires de la ville parmi lesquels siège son amant, le Révérend Arthur Dimmesdale, qui ne se dénonce pas et la laisse seule subir l'opprobre de la population. Il faudra sept ans pour qu'Hester retrouve sa dignité et quitte Boston, et vingt ans pour que le signifié de la A évolue, jusqu'à devenir, entre autres, le A du mot *angel* / ange, puis celui du mot *apostle* / apôtre. Ce dénoue-

⁴ *Ibid.* p. 316.

ment se produira après l'apparition du mari trompé qui, sous une fausse identité, tourmente chaque jour le révérend, ex-amant d'Hester, et surtout après que ce dernier, refusant de fuir avec Hester et Pearl en Angleterre, aura expiré en avouant son mensonge sur le pilori, face à ces ouailles, là où il avait lui-même participé à la condamnation de la jeune femme.

Nous examinerons le trajet éthico-existentiel de Hester Prynne selon trois schémas qui en constituent les étapes essentielles. Avant de les examiner, rappelons le tracé de la chronogénèse de l'anglais :



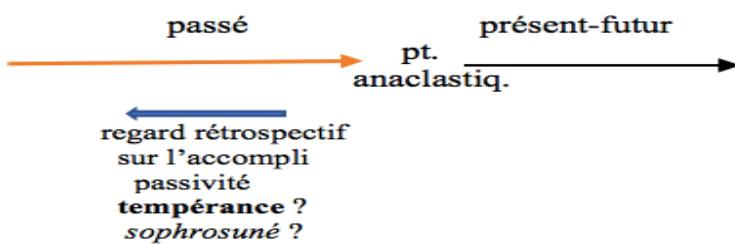
Source : Schéma inspiré par les diverses figures proposées par Gustave Guillaume dans ses *Leçons de linguistique* et par ses commentaires de celles-ci

La chronogénèse germanique, qui inclut l'anglais, l'allemand, le néerlandais et les langues scandinaves, se forme par le retournement du temps d'univers ou temps phénoménologique descendant (partie haute du schéma) en un flux ascendant au mode indicatif (partie basse du schéma). Sans entrer dans le détail complexe de sa formation selon Guillaume, rappelons qu'elle est dimorphe en ce sens que le mode indicatif ascendant se forme en deux parties séparées par une diagonale, dite *ligne anaclastique* : le passé à gauche de cette ligne garde dans sa latence, figuré en pointillé, le flux descendant du temps

d'univers ; et le présent-futur ou *transpassé* (présent + futur avec auxiliaire) s'éloigne vers la droite. Le présent naît donc du hiatus ou *point anaclastique* entre les deux temps passé et transpassé.

Suivre le trajet existentiel ou éthique d'un personnage sur cette chronogénèse revient à suivre un trajet inconscient, purement virtuel, qui se déroule dans sa psyché, en langue. Ce qui n'empêche pas le récit lui-même, c'est-à-dire le discours littéraire, de se déployer au prétérit de narration, ce qu'André Joly a fort bien expliqué à partir de la notion de seuil d'actualité et seuil d'actualisation (Joly, 1994 : 57). Dans les trois schémas suivants, nous retracerons le parcours de l'héroïne sur le cinétisme *in esse / en être*, de l'indicatif. C'est pourquoi nous reproduisons uniquement la partie basse de la chronogénèse de l'anglais.

Le schéma 1 présente la posture éthico-existentielle de Hester Prynne dans la première moitié du roman, jusqu'au chapitre XIII :



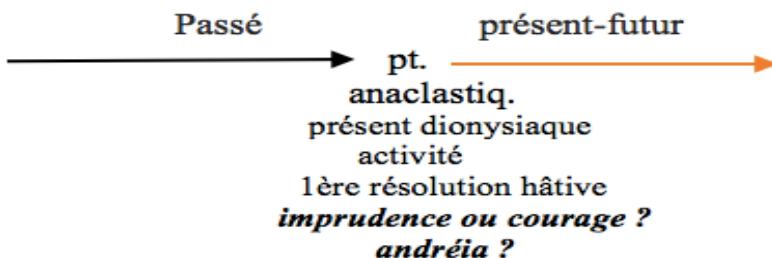
Position existentielle d'Hester Prynne dans la 1^{ère} partie de *La Lettre écarlate*

Schéma 1 : La tempérance / *sophrosuné* de Hester dans la première partie du roman

Condamnée à vivre en pariah à l'extérieur de la ville, Hester se tient dans une attitude éthico-existentielle purement passive, ne contemplant que l'accompli du passé à partir du présent du point anaclastique. Son trajet est représenté en rouge orange puisqu'elle est la femme écarlate. On peut dire qu'elle est encore prisonnière du flux

descendant du chronotype ω du temps d'univers et de l'accompli ineffaçable. En d'autres termes, elle tente de refouler le passé mais ne le surmonte pas. Son courage ne sert qu'à sa survie et au service des pauvres et des malades auxquels elle se consacre. La vertu qui s'impose en de telles circonstances est la tempérance ou *sophrosuné* en grec. Cependant la tempérance d'Hester correspond ici à une maîtrise excessive de soi qui ne peut contribuer à l'harmonie de son âme car elle est en souffrance et sa possession de cette vertu demeure inauthentique. Pour cette raison, nous avons ajouté sur le schéma un point d'interrogation aux mots *tempérance* et *sophrosuné*.

Nous restons au mode indicatif du temps *in esse* :



Position existentielle d'Hester Prynne dans la 2^{ème} partie de *La Lettre écarlate*

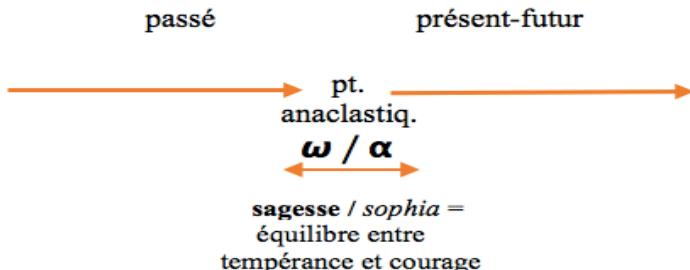
Schéma 2 : Le courage / andréia de Hester Prynne

Vers le milieu du roman, au chapitre XVI, Hester comprend que son époux, sans révéler sa propre identité, ne cesse de harceler le Révérend Dimmesdale, le père de son enfant. Son exigence de vérité la fait enfin basculer dans la résolution de lever le secret : elle exhorte son amant à quitter Boston et la Nouvelle Angleterre pour qu'ils refassent leur vie ensemble. Leur rencontre se tient dans la *forêt primitive*, la *wilderness* américaine, lieu de la liberté totale et du déchaînement des pulsions qui ont alimenté le mythe des Sorcières

de Salem par opposition aux contraintes excessives de la théocratie puritaire. Exaltée, abandonnant toute tempérance, Hester, dès qu'elle retrouve son amant, va jusqu'à retirer la lettre écarlate accrochée sur sa robe : elle se tient dans un *présent* de la jouissance pure que nous pourrions qualifier de *dionysiaque*. En même temps, sa résolution de passer à l'action et de s'enfuir en Angleterre l'oriente vers l'ascendance du *futur* à partir du chronotype α . Toutefois, son élan, en rouge orange sur le schéma, manque une fois encore d'authenticité en ce sens qu'il ne respecte pas le mode d'être du révérend. Certes, celui-ci se sent coupable, mais sa vocation religieuse qui passe en premier pour lui : se refusant à abandonner ses ouilles et espérant trouver le salut dans l'au-delà, il meurt d'épuisement en se confessant publiquement sur le pilori. À ce stade, l'*audace* dont a fait preuve Hester est plus proche de l'ardeur et de l'imprudence que du véritable courage qui serait l'*andreia*, la deuxième vertu platonicienne.

Hester va faire preuve d'un courage authentique dans la dernière phase de sa vie que résume l'auteur dans la conclusion du roman.

Après s'être exilée en Angleterre pendant vingt ans, Hester revient à Boston, révérée comme une figure exemplaire de courage et d'honnêteté, toujours au service de la communauté. Sa générosité et son amour de la vérité lui ont permis de désamorcer le mécanisme du bouc émissaire dans lequel elle a été enfermée pendant de longues années. Cependant, en revenant parmi les siens, elle doit s'accorder à la tonalité de l'être-ensemble, accepter l'éthique puritaire, et faire preuve d'une tempérance cette fois-ci choisie, et donc authentique, qui correspond au principe rationnel et à l'acceptation du passé. Mais, en son for intérieur, Hester reste pleine d'une audace et d'un vrai courage puisqu'elle œuvre pour qu'à l'avenir de nouvelles relations plus harmonieuses s'établissent entre les hommes et les femmes.



Position existentielle d'Hester Prynne à la fin de *La Lettre écarlate*

Schéma 3 : La sagesse / *sophia* de Hester Prynne

Sur le schéma 3, les deux segments de temporalité, passé et présent-futur, sont en rouge orange, car ils correspondent à la position éthico-existentielle d'Hester à la fin du roman et à l'équilibre auquel elle est parvenue entre tempérance et courage, c'est-à-dire à la sagesse, ou *sophia* en grec.

Ce regard grammatical sur le roman de Nathaniel Hawthorne – tout comme celui qui peut être posé sur d'autres œuvres littéraires – nous rend à l'évidence qu'en traçant les chronogénèses germaniques et romanes, Guillaume a non seulement mis au jour des chronogénèses existentiales mais aussi des chronogénèses arétologiques⁵ (ou éthiques) qui s'imbriquent de telle sorte que nous pouvons parler de *chronogénèses éthico-existenciales*.

La différence entre les adjectifs *existential* et *existentiel* peut être facilement éclaircie à partir des exemples précédents : l'*existential* relève de *l'analytique de la langue* qui est de l'ordre du virtuel, c'est-à-dire des systèmes et des cinétismes qu'elle contient ; l'*existentiel* relève de *l'analyse* et donc de l'actuel, en l'occurrence le discours littéraire qui montre comment l'héroïne de Nathaniel Hawthorne se fraye un chemin de vie au gré des circonstances de son existence.

⁵ L'adjectif *arétologique* découle du nom *arétologie* qui signifie discours (*logos*) sur les vertus (*arétaï*).

III. La lettre écarlate en tant que signifié de puissance de l'ensemble de la *romance*

À l'évidence, les divers signifiés de la lettre A font miroiter toutes les facettes de la personnalité d'Hester Prynne, toutefois il ne faut pas oublier que son aura se diffuse sur l'ensemble du récit, donc sur l'auteur lui-même et les autres personnages, en particulier son amant, le Révérend Arthur Dimmesdale et sa fille Pearl.

Nous évoquerons en premier lieu la lettre A en tant qu'elle désigne l'héroïne du roman de Nathaniel Hawthorne. Au tout début, elle accepte la lettre comme un emblème de sa faute avec le châtiment que celle-ci implique en vivant à l'écart de la communauté, sachant que le châtiment initial était la peine de mort ; sous la plume du narrateur-auteur, *adultress* s'associe rapidement à d'autres signifiés d'effet comme *sin / péché, law / loi, repression / punition*. Mais à force d'enjoliver ce stigmate qu'elle vit comme une marque au fer rouge – *brand* – cousue dans son cœur et de l'enserrer dans l'or de ses broderies, elle en inverse le sens et en fait un motif suggestif d'incitation à la débauche. Pourtant, plus Hester se rend indispensable à la communauté, plus la lettre se nourrit de nouveaux signifiés comme *Able*, allusion au fait qu'elle est « capable » et surtout dévouée ; et quand elle met ses travaux d'aiguille à la disposition des femmes et des hommes de Boston, elle est saluée comme une artiste / *artist*. Il ne faut pas non plus oublier la lettre sous son angle négatif : au chapitre XVIII, Hester la détache momentanément de sa poitrine lorsqu'elle rencontre Dimmesdale dans la forêt et qu'elle l'incite à fuir la société puritaine ; la jeune Pearl met fin à cette phase d'exaltation en enjoignant à sa mère de replacer la lettre sur sa robe. À la fin du récit, lorsque Hester revient en Nouvelle Angleterre après vingt ans d'exil, la reconnaissance des Bostoniens se signale avec les mots *angel* à l'opposé du mot *adultress* qui sous-entendait une présence démoniaque : « Many people refused to interpret the scarlet letter by its original signification ». Et dans la conclusion, viennent

sous la plume du narrateur les signifiés *apostle* / apôtre, désignant une Hester à l'avant-garde du féminisme, telle une *prophetess*, titre dont elle se croit indigne, ce qui ne l'empêchera pas d'annoncer aux femmes qui viennent à elle l'avènement d'une société plus égalitaire :

She assured them, too, of her firm belief that, at some brighter period, when the world should have grown ripe for it, in Heaven's own time, a new truth should be revealed in order to establish the whole *relation* between man and woman on a surer ground of mutual happiness [...] the angel and apostle of the coming revelation must be a woman, indeed, but lofty, pure, and beautiful; and wise moreover [...]. (Hawthorne, 1988 : 177-178)

À cette liste, nous ajoutons le signifié *agape*, qui n'est pas mentionné par Hawthorne, car Hester est passée de l'*eros* de sa relation adultère à l'amour d'autrui, un amour universel synonyme de *charité*. Chacun de ces signifiés correspond à une phase nouvelle de son évolution éthique et existentielle. On peut en conclure qu'à la fin du roman, Hester devient une figure féminine de la justice / *dikaiosuné*, la vertu qui contient et équilibre les trois autres vertus que sont la tempérance, le courage et la sagesse. Cet équilibre éthique se retrouve dans sa position existentielle qui correspond à une vocalité moyenne, équilibrant passivité et activité, vocalité qui est celle de la condition humaine.

Par ailleurs, même si *The Scarlet Letter* se déroule à la fin du XVII^e siècle, souvenons-nous que les revendications féministes d'Hester sont en réalité émises au milieu du XIX^e siècle par un Nathaniel Hawthorne qui s'identifie volontiers à son héroïne lui attribuant sa propre tendance à la spéculation intellectuelle et son attrait pour les effets de clair-obscur. De telles revendications sont encore d'actualité en ce début de XXI^e siècle puisque plusieurs états américains viennent de restreindre de manière drastique le droit à l'avortement / *abortion*, dont le Texas, le 1^{er} septembre 2022.

L'équilibre auquel parvient Hester Prynne ne trouve pas le même écho chez son amant le Révérend Dimmesdale, ni chez l'enfant Pearl. Ce sont donc de nouveaux signifiés d'effet de la lettre qui vont se diffuser dans le récit. Harcelé par le mari d'Hester, Roger Chillingworth – qui ne lui dévoile jamais son identité mais s'attribue le rôle du vengeur / *avenger* – et surtout hanté par la culpabilité, Arthur Dimmesdale voit la lettre A flamboyer dans le ciel et se graver dans la chair de sa poitrine telle « la lettre de Cain », précise Michel Imbert (2006 : 91). Ce dernier s'appuyant sur *l'Epître de Saint Paul aux Corinthiens* (1, 13), rappelle que, conformément aux Écritures, tout être est une lettre de chair, que les commandements ne doivent pas être gravés dans le marbre mais en son cœur. Et Saint Paul d'ajouter (*Romains*, 7) que tout chrétien, en tant que membre du Christ et partie intégrante du corps de l'Église, doit endosser le rôle d'épouse du Christ s'il est candidat à la sainteté. Selon cette interprétation, Dimmesdale assumerait sa féminité et détournerait le sens de la lettre A qui signifierait alors *Agnus Dei* en vue de préparer son *Assomption* vers un séjour céleste.

Et qu'en est-il de la jeune Pearl ? Comparé à un elf / *an imp* malicieux ou même pervers, ce personnage est vu par la plupart des critiques comme l'incarnation de la lettre. Certes, l'enfant est prise dans le charme / *spell* de la lettre, mais sa fonction est beaucoup plus complexe :

Pearl est l'animation de la lettre, le principe humain et fantasque à la fois, qui, à la manière d'une âme insuffle la vie dans le corps du symbole. Le roman s'y appesantit : elle est le produit de l'adultère, la matérialisation de la faute, mais aussi et paradoxalement, le véhicule de la loi, celle qui constraint sa mère à raccrocher l'insigne d'infamie à sa poitrine, celle qui amène son père à la reconnaître. (Amfreville, 2006 : 56)

En effet, Pearl constraint son père à lui donner la main lorsque Hester et Dimmesdale se retrouvent une nuit sur le pilori dans la

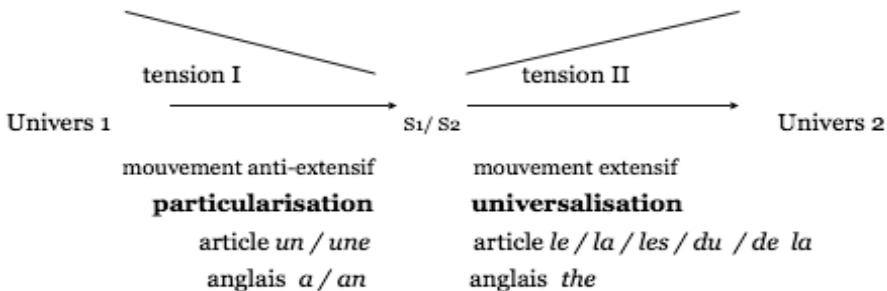
ville déserte⁶. Par delà la symbolique de l'incarnation de la lettre et du lien entre ses parents, Hawthorne présente Pearl non seulement comme le rappel de la loi, mais aussi comme celle qui énonce le principe de réalité. Si l'histoire de sa mère est vouée à devenir une légende, ainsi que le précise Hawthorne, la conclusion du roman rattache Pearl à une nouvelle époque qui voit l'expansion du matérialisme : elle épousera un riche héritier du Nouveau Monde et deviendra donc la plus riche héritière de son temps ! Voilà qui brise l'enchantedement autant que le maléfice de la lettre A, et c'est déjà le mythe d'une *Amérique* prospère et triomphante qui s'annonce.

*

Notre analyse du signifié de puissance de la lettre A confirme le fait que l'auteur / *author* – substantif qui doit lui aussi être inclus dans ce signifié de puissance – a fait de son héroïne l'incarnation de l'être de la lettre A dans toute sa puissance signifiante, au sens plein, intransitif, du verbe être : une lettre qui évolue, s'enrichit et se démultiplie à mesure que Hester Prynne déploie son existence sur la chronogénèse éthico-existentielle qui vient d'être décrite. Cette incarnation de l'être de la lettre rayonne littéralement sur l'ensemble de la narration, mais aussi à travers l'objet livre lui-même, comme un juste retour du virtuel au réel.

Enfin, il convient de garder à l'esprit qu'en anglais la lettre *a* désigne l'article anti-extensif *a / an* qui parcourt la tension I et donc le mouvement de particularisation qui va de l'universel au singulier, sur le tenseur binaire radical tracé par Gustave Guillaume, ainsi qu'on peut le voir sur le schéma ci-dessous :

⁶ "... and there stood the minister with his hand over his heart and Hester Prynne, with the embroidered letter glimmering on her bosom; and little Pearl, herself a symbol, and the connecting link between the two." (Hawthorne, 1988 : 107)



Si nous considérons la fonction de l'article *a / an* dans le roman de Nathaniel Hawthorne, il apparaît qu'il accompagne tous les signifiés d'effet qui désignent l'héroïne, depuis *adultress* au début de la tension I, jusqu'à *artist, angel* et *apostle* à la fin de la tension I, en S1. En d'autres termes, l'article anti-extensif porte le destin d'Hester dans l'affirmation grandissante de sa singularité exceptionnelle jusqu'au centre du tenseur.

Quant à la tension II, elle relaie le caractère universel du destin d'Hester Prynne : en S2, l'article *the* du titre, *The Scarlet Letter*, garde une fonction démonstratrice et particulière car il réfère à la marque d'infâmie qui a désigné Hester Prynne, femme adultère de Boston, au XVII^e siècle ainsi qu'à la *romance* de Nathaniel Hawthorne publiée en 1860. Mais la tension II s'éloignant du centre du tenseur vers l'universel, le lecteur peut être tenté de pressentir le caractère justement universel de l'opprobre infligé aux femmes et à toute personne traitée comme bouc émissaire, quel que soit son sexe et son rang, à travers les âges.

Bibliographie

AMFREVILLE, Marc, « Poétique du spectral dans *The Scarlet Letter* de N. Hawthorne », in *Hawthorne et la pensée du roman*, Michel Houidiard éditeur, 2006.

- CAZE, Antoine, « Reflet et réflexion dans *The Scarlet Letter* », in Philippe Jaworski (dir.), *Hawthorne et la pensée du roman. Dix études sur La Lettre écarlate*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2006.
- COLERIDGE, Samuel Taylor, « Biographia Literaria » 1817, in *Coleridge Select Poetry and Prose*, The Nonesuch Press, London, 1971.
- HAWTHORNE, Nathaniel, *The Scarlet Letter*, A Norton Critical Edition, New York/London, 1988. Première publication 1850.
- IMBERT, Michel, « Le Corps du caractère » in Philippe Jaworski (dir.), *Hawthorne et la pensée du roman. Dix études sur La Lettre écarlate*, Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2006.
- JOLY, André, « Actuel, actualité, actualisations », in *Modèles linguistiques*, URA 1030, ENSAM Lille, 1994.
- VALIN, Roch, *L'envers des mots*, Presses de l'Université Laval, Québec/Klincksieck, Paris, 1994.

La spatialisation et la temporalité du général et du particulier dans le système lexico-sémantique de la langue

Valéry KOUZNETSOV
Université linguistique de Moscou, Russie

Abstract: G. Guillaume has the merit of updating the fundamental theoretical problem – the relationship between the general and the particular in language. Cognitive linguistics has given a new impulse to the study of this problem. The aim of the paper is to highlight the role of hyperonyms (which express the general) and the role of hyponyms (which express the particular) in the processes of spatialization and temporality. Thus, the spatialization of hyperonyms – French verbs *aller* and *venir* do not coincide with their Russian equivalents. There are cases of the combination of spatialization and temporality verbalized by the hyponyms. The English verb *to trudge* refers to movement in space and speed of movement. The examples are given in three languages: French, English and Russian. Hyponyms structure space and time in a concrete, detailed way and play an important role in the formation of the linguistic worldview.

Résumé : G. Guillaume a du mérite de mettre à jour le problème théorique fondamental – le rapport entre le général et le particulier dans la langue. La linguistique cognitive a donné une nouvelle impulsion à l'étude de ce problème. L'intervention a pour but de mettre en évidence le rôle des hyperonymes (qui expriment le général) et le

rôle des hyponymes (qui expriment le particulier) dans les processus de la spatialisation et de la temporalité. Ainsi, la spatialisation des hyperonymes – les verbes français *aller* et *venir* ne coïncident pas avec leurs équivalents russes. Il y a des cas de la combinaison de la spatialisation et de la temporalité verbalisées par les hyponymes. Le verbe anglais *to trudge – trainer la jambe, marcher péniblement* désigne le déplacement dans l'espace et la vitesse du déplacement. Les exemples sont donnés dans trois langues : français, anglais et russe. Les hyponymes structurent l'espace et le temps d'une façon concrète, détaillée et jouent un rôle important dans la formation de la vision linguistique du monde.

Gustave Guillaume a le mérite de mettre au jour le problème théorique fondamental – le rapport entre le général et le particulier dans la langue. La linguistique cognitive a donné une nouvelle impulsion à l'étude de ce problème. Le général vaut pour tous les êtres et les objets appartenant à un même genre. Le particulier concerne une espèce ou un individu.

L'article a pour but de mettre en évidence le rôle des hyperonymes (qui expriment le général) et le rôle des hyponymes (qui expriment le particulier) dans les processus de la spatialisation et de la temporalité dans trois langues : le français, l'anglais et le russe.

Il est à noter que dans les ouvrages de sémantique et de lexicologie les hypéronymes et les hyponymes sont définis du point de vue taxonomique et non pas du point de vue linguistique. Par exemple, selon l'approche taxonomique, l'hypéronyme *légumes* inclut les hyponymes *courge, poivre, oignon, concombre, tomate*, etc. La définition taxonomique des hypéronymes et des hyponymes est restreinte parce qu'elle ne prend pas en considération les espèces des hyponymes. Ainsi, il existe les différentes espèces de courges, de poivres et d'oignons, respectivement *potiron, calebasse, coloquinte ; poivron ; ciboule, échalote*. Un grand défaut de la classification taxonomique qu'elle n'est pas capable de relever les hyponymes qui désignent

le monde intérieur de l'être humain, par ex., fr. *trac m.* – la peur qu'éprouvent ceux qui doivent se produire en public, *toiser* – regarder quelqu'un de haut en bas, comme si on le mesurait, avec une attention mêlée de dédain et parfois de mépris ; angl. *peep* – coup d'œil, regard furtif, *to glower* – faire grise mine à quelqu'un.

Tout d'abord, il faut donner la définition des hypéronymes et des hyponymes. Nous proposons la définition linguistique suivante des hypéronymes et des hyponymes. Les hypéronymes sont des mots à signification générique et à large référence. Les hyponymes sont des mots à signification d'espèce concrète et à référence étroite. L'exemple de l'hypéronyme : *la monture* – bête sur laquelle on monte pour se faire transporter (cheval, chameau, âne). L'exemple des : les espèces de chameaux, de chevaux : *dromadaire, méhari ; destrier, palefroi, coureur*. La définition linguistique des relations hypéro-hyonymique prend en considération les relations espèce-espèce ignorée par la définition taxonomique.

Il faut distinguer les approches sémiologique et linguistique envers les hyponymes. Du point de vue sémiologique, les hyponymes sont des signes implicites. La notion de signes implicites a été élaborée par le disciple de Ferdinand de Saussure, représentant en vue de l'École linguistique de Genève, Charles Bally (1865-1947). L'approche sémiologique a un caractère abstrait, large, peut être appliquée aux différents niveaux de la langue. Les hyponymes cumulent plusieurs significations. Voici quelques exemples relevés par Bally. Un allemand distingue dans le mot *Schimmel* deux notions *cheval* et *blanc* tandis que le verbe anglais *to starve* cumule deux significations *mourir* et la cause de mort – *de faim*. Bally a souligné que la classification des signes implicites doit devenir un sujet de recherches spéciales (Bally, 1950). Il est à noter que la typologie des signes implicites n'est pas encore élaborée. Ch. Bally n'employait pas les termes « hyponyme » et « hypéronyme ». Ces termes ont été mis en circulation en linguistique plus tard par analogie avec synonymie et antonymie. Du point de vue cognitif, les hypéronymes expriment le général et les hyponymes – le particulier.

Bien que plus de 2500 ans se soient écoulés depuis qu'un homme a commencé à réfléchir aux catégories d'espace et de temps, l'intérêt que des linguistes, des philosophes, des culturologues, des physiciens et des représentants d'autres sciences portent à ce problème ontologique et méthodologique non seulement n'a jamais diminué mais n'a fait qu'augmenter. I. Kant affirmait que nous ne pouvons penser le monde hors du temps et de l'espace (Kant, 1998). Ce sont les catégories fondamentales. L'espace revêt une importance capitale lors de la perception du monde environnant. Un homme perçoit l'espace en tant que le milieu de son existence.

Ces catégories ne coïncident pas dans les visions linguistiques du monde française, anglaise et russe. Ainsi, pour les Français et les Anglais, le matin commence après minuit, pour les Russes, il commence à 4 heures. Le français et l'anglais font la différence spatiale et temporelle en employant les prépositions *devant / in front of* (spatialisation) et *avant / before* (pour marquer l'antériorité) : *devant la maison / in front of the house ; avant le repas / before the meal*. Le russe ne fait pas cette différence. L'anglais fait la différence spatiale dans quelques verbes avec postpositions, solution que l'on ne retrouve pas en française et en russe, par exemple, on dit *to sit down* si l'action se fait de la position debout et *to sit up* si l'action est accomplie de la position couchée.

Il est à signaler que les locuteurs natifs ne sont pas conscients de la présence des hypéronymes et des hyponymes dans leur langue maternelle. Ces phénomènes se révèlent lors de la traduction et des recherches typologiques contrastives.

L'exemple de la spatialisation : *lippe* – lèvre inférieure (position dans l'espace) épaisse proéminente (position dans l'espace).

Les hypéronymes et les hyponymes ont un caractère ethno-sémantique. Ainsi, *la monture* et *la lippe* n'ont d'équivalents ni en anglais, ni en russe et sont traduits par des groupes de mots : angl. *saddle-animal ; thick, blubber low lip*.

L'exemple de l'expression de la spatialisation par hypéonyme. Le français et l'anglais possèdent les verbes *aller / venir, come / go*

qui marquent la différence entre un déplacement du lieu où on se trouve et un déplacement qui aboutit au lieu où on se trouve. Le russe ne fait pas cette différence.

Ce sont les hyponymes qui jouent le rôle le plus important dans la spatialisation et la temporalité. Les exemples de la position dans l'espace sont assez nombreux : fr. *accroche-cœur* *m.* – mèche de cheveux en croc, collée sur la tempe ; *horloge* *f.* – machine de grande dimension, parfois munie d'une sonnerie, et destinée à indiquer l'heure par des aiguilles, souvent dans les lieux publics ; *pendule* *f.* – petite horloge, souvent munie d'une sonnerie, qu'on pose ou qu'on applique sur une table, une cheminée, etc.(l'anglais et le russe emploient dans ce cas le mot à signification générale *clock* et *tchacy*) ; *giron* *m.* – partie du corps allant de la ceinture aux genoux chez une personne assise (équivalent anglais *lap*) ; *étocs* *m.* – mar. tête de rocher voisine des côtes et dangereuse pour la navigation ; *lido* *m.* – lagune derrière un cordon littoral ; *estran* *m.* – portion du littoral entre les plus hautes et les plus basses mers ; *garenne* *f.* – endroit d'une rivière où la pêche est réservée ; angl. *to straggle* – to spread out in a scattered or irregular manner or pattern ; *to stagger* – to place regularly on oblique lines or if on alternating sides of a middle line (équivalent français : disposer en quinconces) ; *to straddle* – to sit, stand, or be in a position astride of, bestride.

L'action se passe dans un espace détermine : fr. *barboter* – s'agiter, remuer dans l'eau, la boue ; angl. *to splash* – to move noisily in a liquid, making it to fly about ; *to paddle* – to walk about in water only a few centimeters deep. Les hyponymes français qui désignent un lieu public et géographique : *halle* *f.* – un emplacement couvert sur une place publique, *bazar* *m.* – marché public et couvert en Orient, *souk* *m.* – marché couvert en Afrique du Nord ; *speos* *m.* – temple souterrain égyptien.

Il y a des hyponymes qui désignent une partie d'espace d'un objet : fr. *courseive* *f.* – mar. couloir étroit à l'intérieur d'un navire ; *margelle* *f.* – assise de pierre, souvent circulaire, qui forme le rebord d'un puits, du bassin d'une fontaine ; angl. *gangway* – 1) a clear

space between two rows of seats in a cinema, theater, bus or train
 2) passage that runs lengthwise and divides the seating sections of the House of Commons, separating the front and back benches ; *aisle* – passage leading through the length of a church and divided from the nave by a row of pillars.

Le français et l'anglais possèdent les hyponymes antonymiques à un mot de caractère spatial absents dans la langue russe : *babord* m. – *mar.* le côté gauche d'un navire, en tournant le dos à la poupe ; *tribord* m. – côté droit d'un navire quand on regarde vers l'avant ; angl. *port / starboard*.

Les exemples du caractère de déplacement. Le français a l'hyponyme *arpenter* – parcourir à grands pas, à grandes enjambées rendu en anglais et en russe par un groupe de mots : *stride along*. Le français et l'anglais possèdent l'hyponyme absent dans le russe : *débandade* f. – l'action de fuir en désordre et en confusion ; *rout, stampede*. Le français, l'anglais et le russe ont l'hyponyme *passage* m., *passage, passaj* désignant l'allure artificielle du cheval qui consiste en un trot raccourci, mais plus cadencé et plus élevé. Les modes de déplacement sont exprimés par les verbes français, anglais et russe : *chanceler / to stagger / chatat'sia ; sauter / to jump / prygat' ; traîner (la jambe) / to shuffle / volotchitsia*.

L'hyponyme français *schusse* m. indique la direction du mouvement : descente directe sur des skis par la ligne de plus grande pente et sans ralentissement. La direction de déplacement est rendue par les verbes français, anglais et russe : *arriver / to arrive / pribyt', partir / to depart / othiyvat'*.

Le français, l'anglais et le russe possèdent les verbes qui désignent les caractéristiques de l'espace sur lequel se fait le déplacement. La surface dure : *marcher / to walk / idti* ; l'air : *voler / to fly / letat'* ; l'eau : *nager / to swim / plavat'*.

L'action communiquer un mouvement à un objet est désignée en français par deux verbes *jeter* et *lancer*. *Jeter* n'implique ni force, ni but précis à atteindre. *Lancer* – c'est jeter en avant dans une direction déterminée pour atteindre le but visé. L'anglais et le russe ne

font pas cette différence. Les hyponymes-termes maritimes français et anglais, absents en russe : *chavirer – mar.* en parlant d'un navire, s'incliner de telle sorte que l'eau entre par les ouvertures du pont et le fait se retourner sur lui-même ; *capsize, turn turtle* ; *échouer* – en parlant d'un navire, toucher le fond par accident et être stoppé dans sa marche ; *stand, ground, beach*.

La notion de container élaborée en linguistique cognitive implique la position dans l'espace, haut/bas, direction de déplacement, division de l'espace. Le français possède l'hyponyme, absent dans l'anglais et le russe, qui verbalise la position *en* : *remonte f.* – action d'aller en amont ; *marnage m.* – en parlant de la mer, l'amplitude maximale par l'effet de la marée. Le dictionnaire français-anglais propose en tant qu'équivalent de *remonte f.* le mot à signification générale *ascent* et un groupe de mots pour *marnage m.* – *rising in consequence of the tide*.

L'hyponyme anglais *abseil* désigne le mouvement en bas : to descent a steep slope using a rope. Le mouvement vers le bas est rendu aussi par le verbe anglais *to swoop* – s'abattre d'un oiseau de proie sur sa victime.

La position en bas dans l'espace : fr. *cor m.* – callosité siégeant au pied ; fr. *orteil*, angl. *toe* – doigt au pied. Le russe dans ce cas ne fait pas la différence. Encore les exemples illustrant la position dans l'espace : fr. *poivrière f.* – guérite placée en encorbellement à l'angle de bastion ; angl. *maroon* – un homme abandonné sur une île déserte ; *prone* – couché sur le ventre, étendu sur le ventre ; *étoc m. – mar.* tête de rochet voisine des côtes et dangereuse pour la navigation. La division de l'espace est rendue par l'hyponyme français *allotissement m.* – division d'un terrain en parcelles. Ni l'anglais, ni le russe n'ont d'équivalent à un mot.

La temporalité s'exprime par les notions suivantes : la durée, la vitesse, l'intensité, l'intermittence, la référence à une période précise. Ces notions ont aussi un caractère ethno-sémantique. La durée de l'action : angl. *spell* – période courte, petit moment ; *lay-day* – a day in port allowed to the lessee of a ship without charge ; fr. *randonnée f.*

– course, promenade longue et interrompue ; *estarie f.* – *mar.* nombre de jours stipulés pour le déchargement et le chargement de la cargaison d'un navire.

L'intermittence est rendue par l'hyponyme français *bourrasque f.* – coup de vent impétueux et de courte durée. La durée provisoire : *grain m.* – *mar.* vent violent et de peu de durée qui s'élève brusquement ; *redoux m.* – bref radoucissement de la température au milieu de la saison froide.

La vitesse et le caractère de la vitesse : les hyponymes anglais *to scud* – to run or skin along swiftly and easily ; *to rocket* – to rise quickly and suddenly (of an amount, price). Les hyponymes français désignant l'action qui dure longtemps et lentement : *mitonner* – cuire longtemps à petit feu dans l'eau ou le bouillon, *mijoter* – faire cuire à petit feu, en général, dans son jus. L'équivalent anglais *to simmer*, le russe n'a pas d'équivalent à un mot. Encore un exemple : angl. *to hack* – aller au petit trot. Les verbes français, anglais et russe qui désignent la vitesse et le caractère de déplacement : *courir / to run / bejat' ; ramper / to crawl / polzti ; flâner / to stroll / sloniatsia*.

L'intensité des phénomènes naturels (pluie, neige, vent) est exprimée par les hyponymes anglais *gust* – a sudden strong rush of rain, carried by wind ; *flurry* – a sudden sharp rush of wind or rain or light fall of snow.

Il est à noter un fait intéressant, l'anglais possède des hyponymes qui désignent un certain âge : *teg* – a ship in its second year ; *toddler* a deux significations : 1. enfant faisant ses premiers pas ; 2. a size of clothing for children between the ages of about one and three years.

Les exemples de la référence à une période précise : *vintage* – a wine, usually of superior quality, made from selected grapes of a certain type, region and year. L'hyponyme français *réveillon m.* – repas de fête que l'on fait la nuit de Noël. Cet hyponyme est traduit en anglais et en russe par un groupe de mots : angl. Christmas Eve party. L'hyponyme français *rentrant m.* – élève qui commence l'année sco-

laire après les vacances, n'a d'équivalents à un mot ni en anglais, ni en russe.

Il y a des hyponymes qui cumulent les catégories d'espace et de temps. Les exemples anglais : *to jig* – to move up and down (spatialisation) with quick, short (temporalité) movements (spatialisation), *to snatch* – saisir (spatialisation) brusquement (temporalité); *to swoop* – to move down (spatialisation) suddenly (temporalité) and steeply, esp. to attack. Le verbe anglais *to trudge* – trainer la jambe, marcher péniblement, désigne le déplacement dans l'espace et la vitesse du déplacement. L'exemple français : *embardée f. – mar.* brusque changement (temporalité) de direction (spatialisation) d'un bateau, sous l'effet du vent, du courant ou d'un coup de barre involontaire.

Ainsi, les hyponymes structurent l'espace et le temps d'une façon concrète, détaillée et jouent un rôle important dans la formation de la vision linguistique du monde. Le général et le particulier jouent un rôle important dans la formation de la vision linguistique du monde. Selon cette doctrine, la langue conditionne la perception du monde, c'est-à-dire elle est médiatrice entre les locuteurs et le monde réel. Le philosophe autrichien Ludwig Wittgenstein a dit à ce sujet : « Les limites de mon langage signifient les limites de mon propre monde ». Et « Ma pensée roule sur les rails de ma langue » (Wittgenstein, 1922). La vision du monde des sujets parlants se trouve entièrement déterminée par la structure de leurs langues. Il est erroné de parler de la vision du monde individuelle parce que la philosophie apprend que dans ce cas il s'agit de l'interprétation de la vision collective dans la conscience individuelle.

Nous devons l'idée de la vision linguistique du monde à trois grands linguistes : l'allemand Whilem Humboldt (1767-1835), les américains Edward Sapir (1884-1939) et Benjamin Lee Whorf (1897-1941).

Selon Humboldt, la langue est l'organe qui forme la pensée, elle exprime et façonne l'âme nationale, elle manifeste la vision du monde propre à la communauté nationale. « La langue entoure le peuple

qui la parle d'un cercle et pour sortir de ce cercle il faut apprendre une autre langue ». Humboldt a élaboré la doctrine de *Innere Schpachform* selon laquelle chaque langue possède une forme intérieure spécifique (Humboldt, 1836). Humboldt était partisan du romantisme, c'est pourquoi il s'exprimait par métaphores. En termes de la linguistique moderne la forme intérieure n'est autre chose que les particularités du système lexico-sémantique d'une langue donnée.

Edward Sapir étudiait les langues amérindiennes qui ne possédaient pas l'alphabet. Il a grandement contribué à la science d'avoir mis au point les méthodes de l'enregistrement de ces langues et ainsi il les a conservées pour la linguistique parce que chaque langue est originale et représente une valeur immense pour la science. En étudiant ces langues, Sapir a remarqué que les catégories de temps et d'espace y sont exprimées autrement que dans les langues européennes. Par exemple, les noms tel que *le matin*, *le soir* ne peuvent être exprimés que par les constructions *quand le matin*, *quand le soir*. Par conséquent, Sapir est venu à la conclusion suivante : « Deux langues ne sont jamais suffisamment semblables pour être considérées comme représentant la même réalité sociale. [...] Les humains ne vivent pas uniquement dans le monde objectif. Ils sont à la merci de la langue maternelle » (Sapir, 1929).

Benjamin Whorf fut le disciple de Sapir mais il est allé plus loin que son maître en radicalisant sa doctrine. « Nous disséquons la nature suivant les lignes tracées d'avance par nos langues maternelles ». Whorf étudiait la langue amérindienne la plus répandue : *hopi*. Comme la catégorie de temps est exprimée dans cette langue autrement que dans les langues européennes, Whorf a suggéré l'idée paradoxale : « Si Newton avait écrit sa physique en hopi, nous aurions eu une autre physique » (Whorf, 1956).

Selon Whorf, une langue donnée non seulement forme la pensée mais influence également le comportement des hommes. Il est à signaler que sa première formation était ingénieur-expert en prévention d'incendie. Whorf appliquait son expertise et son expérience dans le domaine de la prévention d'incendie pour prouver son hypo-

thèse à l'aide de l'exemple suivant. Les ouvriers fumaient près d'un tonneau vide à ce moment mais lequel était autrefois plein d'essence. Les ouvriers jetaient des mégots non éteints et tout à coup le tonneau explose. Whorf explique cet accident non seulement par le non-respect des consignes de sécurité mais également par le fait que les ouvriers ont été induits en erreur par leur langue maternelle. L'anglais possède le mot *empty* mais ne possède pas le mot équivalent à *empty but with a high risk of fire*. Pourtant un tonneau contenant des vapeurs d'essence est beaucoup plus inflammable que celui plein d'essence.

La doctrine des linguistes américains a reçu le nom *théorie de la relativité linguistique Sapir-Whorf*. Selon cette théorie, la langue détermine la pensée, implique une vision du monde singulière et influence même le comportement. La relativité linguistique signifie la variabilité des représentations du monde et des catégorisations du monde dans les langues.

Il existe plusieurs définitions de la vision linguistique du monde mais on peut les généraliser en se basant sur la doctrine de la forme intérieure de la langue de Humboldt. La vision linguistique du monde c'est la perception de la réalité objective (le monde extérieur et intérieur) par l'intermédiaire du système lexico-sémantique et grammatical de la langue maternelle. On sait bien que ni Humboldt, ni les autres fondateurs de cette doctrine (les linguistes américains Edward Sapir et Benjamin Lee Whorf) n'ont utilisé le terme « la vision linguistique du monde ». Ce terme a été introduit dans les années 20-30 du siècle passé par le linguiste allemand Leo Weisgerber. Depuis la problématique de la vision linguistique du monde est l'objet non seulement de la linguistique mais également de la philosophie, du culturalisme. La linguistique cognitive a donné une nouvelle impulsion à l'étude de la vision linguistique du monde.

Il est à noter que les relations hypéro-hyponymiques de caractère spatial et temporal, leur rôle dans la formation de la vision linguistique du monde, ont aussi un aspect didactique. La maîtrise de ces relations permet de s'approcher du locuteur natif. Par exemple,

une des significations du verbe anglais *to orient* – construire une église avec l'autel face à l'Est. Si un apprenant de l'anglais ne connaît pas cet hyponyme, il aura recours à un groupe de mots. Un locuteur natif le comprendra mais il se dira à lui-même qu'il aurait fallu employer l'hyponyme *to orient*.

L'ignorance de la spatialisation par hyponymes peut même troubler la communication interculturelle. Le français fait la différence spatiale entre *fleuve m.* et *rivière f.* Le fleuve se jette dans la mer, tandis que la rivière se jette dans une autre rivière. Le russe ne fait pas cette différence. Si un apprenant du français nomme la Moskova (rivière qui traverse Moscou) *fleuve*, un locuteur franco-phone pourrait demander « Mais dans quelle mer se jette la Moskova ? » Il s'ensuit que la maîtrise de la spatialisation et de la temporalité exprimées par les hyperonymes et les hyponymes est importante pour bien apprendre une langue étrangère.

Du point de vue cognitif, les hyponymes sont caractérisés par la nomination concrète, la structuration détaillée du monde réel. Il est erroné d'attribuer les hyperonymes à une mentalité abstraite et les hyponymes – à une mentalité concrète comme le faisait l'anthropologue et ethnologue français Lucien Lévy-Bruhl dans le cadre de sa théorie de la pensée pré-logique. Dans les langues d'Australie, par exemple, il n'y a pas de noms communs *arbre*, *poisson* et *oiseau*, elles ont seulement des désignations des espèces d'arbres, de poissons et d'oiseaux.

Charles Bally soulignait qu'il ne fallait pas tirer un parallèle entre la structure de la langue et la mentalité du peuple qui la parle. « De ce qu'une langue est le reflet d'une civilisation intérieure, il ne s'ensuit pas que cette langue soit elle-même primitive ». Bally fait une remarque ironique à ce sujet : « un voyageur anglais reproche à une langue de non civilisés d'employer le même mot pour *aimer* quand il s'agit d'un ami ou d'une chose comestible, cet Anglais voit une chose à travers sa propre langue, qui distingue *to love* et *to like*, mais alors les Français sont les sauvages, puisqu'ils disent indifféremment *aimer une femme* et *aimer le pot-au-feu !* » (Bally, 1965).

Serge Karcevsky (1884-1955), linguiste d'origine russe et représentant de l'École saussurienne de Genève, ayant démontré l'existence des contraires dans la langue, écrivait que celle-ci se meut entre deux pôles : l'abstrait et le concret (Karcevsky, 1929). John Lyons (1932-2020), linguiste britannique, connu largement pour ses travaux en sémantique, dont l'ouvrage *Introduction to Theoretical Linguistics* est traduit en français, espagnol, allemand et russe, écrivait que l'hyponymie est une relation logique fondamentale par laquelle est structuré le système lexico-sémantique de la langue (Lyons, 1972). L'hyponymie exprimant les relations d'inclusion et correspondant aux catégories du général et du particulier, du genre et de l'espèce représente une relation sémantique qui existe dans toutes les langues et, de ce fait, peut être considérée en tant qu'universel du langage.

Bibliographie

- BALLY, Charles. *Linguistique générale et linguistique française*. 3^e éd. Berne : A. Francke, 1950.
- BALLY, Charles. *Le langage et la vie*. Genève : Librairie Droz, 1965.
- HUMBOLDT, Wilhelm von. *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts*. Berlin : Gedruckt in der Druckerei der Königlichen Akademie der Wissenschaften, 1836.
- KANT, Immanuel. *Critique of Pure Reason*. Cambridge University Pres, 1998.
- KARCEVSKY, Serge. *Du dualisme asymétrique du signe linguistique*, Travaux du Cercle linguistique de Prague, I, 1929.
- LÉVY-BRUHL, Lucien. *La mentalité primitive*, Paris : Alcan, 1922 (nouvelle édition, commentée par F. Keck, Champ/Flammarion, 2010).
- LYONS, John. *Introduction to Theoretical Linguistics*. Cambridge: At the University Press, 1972.

250 • Temporalité et spatialisation : théories et applications

- SAPIR, Edward. *The Status of Linguistics as a Science*. Language. vol. 5, n° 4 (Dec. 1929), pp. 207-214.
- WITTGENSTEIN, Ludwig. *Tractatus Logico-Philosophicus*. New York : Harcourt, London : Kegan Paul, 1922.
- WHORF, Benjamin Lee. *Science et linguistique*, 1940. Linguistique et anthropologie, Paris : Denoël, 1956.

Le verbe trilitère arabe dans la perspective guillaumienne

Manar EL KAK

Université de Reims Champagne-Ardenne/
Sorbonne Université Paris, France

Abstract: This study is interested in the notion of time in the Arabic trilateral verb within Guillaume's perspective. Its objective is to show how the *image-temps* forms in the Arabic trilateral verb. In his language typology, Gustave Guillaume demonstrates that, in order to become a part of speech, the Arabic word forms in two stages and goes through two *saisies lexicales* before entering a sentence. This being the case, words, whether nouns or verbs, acquire grammatical categorization during a threshold *S* between language and discourse to acquire gender-number-case for the former, and mode-tense-aspect-person for the latter. As far as the verb is concerned, it is only in the sentence, therefore in discourse, that it chooses its temporal value. Therefore, forms *fa'ala* and *yaf'alu* can possess the same temporal values, but one of which will be activated in discourse, which Arabic grammarians identify as *az-zaman an-naḥwī* (tense).

Résumé : Cet article s'intéresse à la notion de temps dans le verbe trilitère arabe dans une perspective guillaumienne. L'objectif consiste à montrer comment se forme l'image-temps dans le verbe trilitère arabe. Dans sa typologie des langues, Gustave Guillaume démontre que, pour devenir une partie du discours, le mot arabe se forme en

deux temps et passe donc par deux saisies lexicales avant d'entrer en phrase. Cela étant, les mots, qu'ils soient noms ou verbes, acquièrent la catégorisation grammaticale à un seuil *S* entre langue et discours pour se doter du genre-nombre-cas pour les premiers, et du mode-temps-aspect-personne pour les seconds. En ce qui concerne le verbe, ce n'est que dans la phrase, donc en discours, qu'il choisit sa valeur temporelle. Par conséquent, les formes *fa'ala* et *yaf'alū* peuvent assurer les mêmes valeurs temporelles mais dont l'une sera activée en discours, ce que les grammairiens arabes identifient par *az-zaman an-naḥwī* (temps grammatical).

Dans la présente étude, nous nous intéressons à la représentation de l'image-temps dans le verbe trilitère arabe et ce, en examinant le verbe sous le prisme de la psychomécanique du langage. En élaborant sa typologie des langues, et plus précisément dans la version intitulée théorie des « trois saisies », Guillaume s'est intéressé à la langue arabe. Cela étant, rares sont les études qui se sont occupées de l'application de ce modèle interprétatif à l'arabe. Car, lorsqu'on dit arabe, la première question qui se pose, notamment dans la présente étude est : de quel arabe s'agit-il ?

Deux options se sont ainsi présentées à nous : la première, la plus sûre à première vue, était de nous tourner vers l'arabe standard moderne qui correspond au dernier état d'évolution qu'a connu la langue arabe. Mais la difficulté réside dans la constitution d'un corpus moderne sur des faits de langue qui relèvent plutôt de l'arabe classique. La deuxième option est de nous tourner vers l'arabe classique. Ici, la difficulté est double : le corpus et la densité de la matière grammaticale qui s'étale sur plusieurs siècles, même si nous ne nous positionnons pas dans une perspective diachronique. Cela étant, nous avons choisi la deuxième option, orientant ainsi notre étude vers un corpus constitué de la matière grammaticale elle-même, telle qu'elle est conçue par les grammairiens arabes et continuée à

leur suite par des chercheurs arabophones et arabisants, puisque comme le confirment la majorité des chercheurs, le contact avec l'arabe classique et le sentiment linguistique associé se sont perdus en raison à la fois de l'éloignement dans le temps de cet état de langue, et de la diglossie de la langue arabe. La tâche est donc ardue et nous espérons pouvoir, à travers l'analyse de la théorie de Guillaume sur la typologie des langues, car c'est là qu'il a abordé l'arabe d'une manière générale, et l'arabe classique en particulier nous semble-t-il, ajouter une petite contribution à la littérature abondante sur cette langue.

L'objectif de cette étude consiste donc à démontrer comment le verbe trilitère arabe puise sa valeur temporelle du discours en représentant l'image-temps. Après avoir rappelé quelques caractéristiques d'ordre morphologique du verbe arabe, nous jetterons un coup d'œil sur le point de vue des linguistes arabisants, puis sur celui des linguistes arabophones qui ont fait des études sur l'arabe classique et se sont particulièrement intéressés à la notion de temps ou *az-zaman*¹ dans le verbe arabe. Nous démontrerons ensuite que ce qu'ils ont postulé à propos de ladite notion se confirme à la lumière de la théorie des « trois saisies » de Guillaume qui a été continuée par le linguiste arabophone Camoun² (1992). Enfin, nous appuyant sur lesdits travaux, nous exposerons la représentation de l'image-temps empruntée à Guillaume et que nous compléterons au fur et à mesure de l'avancement de nos recherches.

¹ Dans cette étude, nous avons adopté la transcription phonétique de la revue *Arabica*.

² Voir Soutet (2021).

Première partie : quelques précisions sur le verbe arabe

La première question qui se pose concerne le choix du verbe trilitère. Pourquoi ce verbe ? Car ce verbe, par sa forme « nue » ou *muğarrad*³, partage à la fois les trois consonnes de la racine et la matière notionnelle avec le *maṣdar*⁴. Par ailleurs, sur le plan morphologique, qu'ils soient noms ou verbes, les mots obéissent à un processus de dérivation⁵. Ainsi, comme le rappelle Bohas (2021), les mots, pour les grammairiens arabes, sont dérivés d'autres mots et « les seuls qui soient formés directement sur la racine sont les bases nominales et les *maṣdars* (selon l'école bašrienne majoritaire) ».

En ce qui concerne le système verbal de l'arabe classique, il est, comme le précise Larcher ([1^e éd. 2003] ; 2012 : 11) « tout à la fois très simple et très compliqué ». Très simple car, du côté de la conjugaison, il y a deux formes : la première est une forme à suffixes⁶ notée *fa'ala*⁷, appelée par les grammairiens arabes *al-mādī*, « le passé », et par les arabisants *l'accompli*, et se traduisant conventionnellement

³ En plus de la forme trilitère simple, le verbe peut être aussi quadrilitère. À côté de ces formes non-augmentées, il existe d'autres formes « augmentées » à partir du verbe à trois radicales, ils sont au nombre de quatorze (numérotées de II à XV par les grammairiens arabisants). Voir Larcher (2012).

⁴ C'est un nom verbal ou verbe substantivé parfois appelé aussi nom d'action. Fleisch (1979 : 146) le considère comme un infinitif puisqu'il énonce le procès exprimé par le verbe.

⁵ Selon la théorie de la dérivation, les mots arabes obéissent à un processus de dérivation selon lequel un mot est dérivé d'un autre mot selon des schèmes bien spécifiques sans être toutefois systématiques, d'où la difficulté de généraliser cette théorie, car même si des mots peuvent exister potentiellement en langue, ils ne feront pas pour autant partie de l'usage.

⁶ Les suffixes marquent à la fois la personne, le genre et le nombre.

⁷ La forme est représentée comme suit : la lettre *fa'* correspond à la première lettre de la racine munie d'une voyelle, la deuxième *'ayn* et la troisième *lam* selon la convention proposée par les grammairiens arabes. On peut, par exemple, et selon l'illustration utilisée par Guillaume, représenter la racine *k t b*, par *f, ' l* et dire *kataba*, sur le schème, ou *wazn* de *fa'ala* qui donne un verbe à l'accompli.

en français par « il a fait ». La deuxième forme à préfixes⁸ notée *yaf’alu* est identifiée par les arabisants par *inaccompli*, ou *al-mudāri‘*, « le ressemblant », selon l’appellation des grammairiens arabes puisqu’elle ressemble sur le plan formel, syntaxique et sémantique au nom en général, et au nom d’agent (participe) ou *ism al-fā‘il* en particulier.

Par ailleurs, cette terminologie, comme l’indique Larcher, est hétérogène : le terme *mādī* est d’ordre temporel puisqu’il renvoie au passé, alors que celui de *mudāri‘*, tout en étant d’ordre formel, indique sur le plan temporel aussi bien le présent que le futur, de même que le non-passé. Ainsi, selon Larcher (2012 : 133) : « [...] pour les grammairiens arabes *fa‘ala* s’opposait à *yaf’alu* comme passé à non-passé (présent-futur) et pour les grammairiens arabisants comme *accompli* à *inaccompli*. Autrement dit, les premiers voient dans le *temps* et les seconds dans *l’aspect* le principe de corrélation entre les deux formes du système verbal de l’arabe ». En effet, pour lui, au niveau de la terminologie, trois thèses sont postulées : une thèse temporaliste, une autre aspectualiste, et une troisième temporalo-aspectualiste. Nous verrons la thèse à laquelle adhère Larcher dans ce qui suit.

En ce qui concerne les modes, la forme *yaf’al-* connaît une triple flexion *u*, *a* et *ø* interprétée par les grammairiens arabisants en termes de modes : indicatif, subjonctif et jussif/conditionnel. Mais ce choix ne rend pas compte de tous les faits, car il existe un emploi jussif de l’indicatif ainsi que des emplois indicatifs du subjonctif et du jussif en phrase négative (Larcher : 1990). Par ailleurs, si la forme *yaf’alu* est syntaxiquement libre, les deux autres *yaf’ala* et *yaf’al* sont syntaxiquement liées, c’est-à-dire qu’elles ne s’emploient qu’en relation avec certaines particules qui les déterminent, ou en corrélation avec

⁸ Les préfixes marquent essentiellement la personne : *-* pour la 1^e personne du singulier (*n-* pour la personne 4), *t-* pour la 2^e personne et aussi la 3^e personne du féminin singulier, *y-* pour la 3^e personne. Il existe aussi des suffixes qui marquent le genre et/ou le nombre : *-i* (féminin singulier), *-na* (féminin pluriel), *-ū* (masculin pluriel) et *-ā* (duel).

d'autres formes verbales (le jussif s'emploie avec un autre jussif ou un impératif dans un système hypothétique).

Dans la présente étude, nous nous intéressons aux deux formes du verbe trilitère simple ou *muğarrad*, en excluant de notre domaine d'étude les formes dites « dérivées » ou « augmentées » avec toutes les nuances sémantiques qu'elles incluent⁹, d'où le deuxième qualificatif proposé par Larcher pour le système verbal, celui d'être « très compliqué ». Après avoir brièvement rappelé ces quelques caractéristiques du verbe arabe, nous passerons en revue les points de vue des linguistes arabisants et arabophones quant à la notion de temps pour ces deux formes verbales.

Point de vue des linguistes arabisants et arabophones

Comme nous venons de le rappeler dans l'introduction, en raison de la densité de la matière grammaticale et afin d'éviter les répétitions, nous nous contentons d'exposer le point de vue des linguistes arabisants puisqu'ils se sont amplement appuyés sur la tradition grammaticale (TG). Ainsi, dans son étude sur le système verbal des langues sémitiques et l'expression du temps, Cohen (1924 : 10) précise que les formes verbales en arabe sont dénommées d'une manière impropre des temps alors qu'elles « servent à distinguer deux aspects de l'action, qui sont l'accompli et l'inaccompli. » Le

⁹ Voici en guise d'illustration les nuances sémantiques de ces formes augmentées nommées *thèmes* par Cohen (1924 : 8-9) : si on prend comme verbe simple *qatala* « tuer » qui aura un passif *qutila* « être tué », on obtient ainsi parmi les formes augmentées : un intensif *qattala* « tuer net » ; un conatif *qātala* « chercher à tuer, combattre » ; un causatif *'aqtala* « faire tuer » avec son passif *'uqtila* « être tué » ; un réfléchi *inqatala* avec valeur de passif « être tué » ; un réfléchi *iqtatala* « se livrer au combat » avec une forme passive *uqtutila* « dépérir d'amour » ; un désidératif *istaqtala* « chercher à se faire tuer » ; un réfléchi de la forme intensive *taqattala* « se tuer (à faire quelque chose) » et un réciproque (réfléchi de conatif) *taqātala* « combattre les uns contre les autres ».

point de vue de Blachère & Gaudefroy-Demombynes (1975 : 241) va dans le même sens : « Le verbe, à l'origine, en arabe comme dans tout le sémitique, n'exprime pas le temps *situé*, [...] mais seulement le *degré de réalisation du procès*, dans le temps. » Kouloughli (1994 : 174) va un peu plus loin en indiquant que « les formes verbales de l'arabe sont porteuses de trois types de valeurs qui se recoupent et se complètent : des valeurs temporelles, aspectuelles et modales ». Enfin, le point de vue de Larcher (2012 : 145) semble plus nuancé puisqu'il adopte plutôt une thèse relativiste du verbe arabe selon laquelle « [...] une forme verbale n'a de valeur (temporelle, aspectuelle ou modale) que relativement au contexte où elle est employée d'une part (contribution syntagmatique), relativement à l'effet que produirait son remplacement, dans le même contexte, par l'autre forme verbale d'autre part (contribution paradigmatique). »

Même si le point de vue des chercheurs arabophones va dans le même sens que celui de leurs homologues arabisants¹⁰, puisqu'ils s'appuient sur la même matière grammaticale qui traite de l'arabe classique, nous avons trouvé plus d'études qui portent l'intitulé du temps ou *zaman* chez les premiers. À cet égard, nous avons consulté les ouvrages d'Al-Mahzūmī (1964), d'As-Sāmirā'ī (1966), de Ḥassān ([1^e éd. 1973] ; 1994) et d'Al-Muṭlabī (1986). En effet, ces linguistes sont d'accord sur le fait que la notion de temps a été abordée d'une manière indirecte dans la TG, lorsqu'il est question soit de syntaxe ou *nahw*, soit de morphologie ou *ṣarf*, et selon le point de vue adopté par l'une ou l'autre des écoles grammaticales de l'époque, à savoir l'école de Baṣra ou l'école de Kūfa¹¹.

En somme, nous avons remarqué que ces chercheurs ont évoqué toutes les valeurs possibles de chaque forme verbale, et certains

¹⁰ Sur le temps et l'aspect du verbe arabe, voir Rabeh (2013). Sur l'aspect, voir Fleisch (1974) et Anghelescu (1988). Sur la terminologie et l'histoire des théories linguistiques quant à la notion de temps, voir Versteegh (1981).

¹¹ Pour plus de précisions sur les convergences et les divergences entre ces deux écoles, voir Baccouche & Mejri (2007) ; Fleisch, (1957) ; Lecomte (1965) notamment le chapitre VII et Troupeau (1962).

ont même élaboré des tableaux détaillés sur lesdites valeurs en contestant certaines classifications de la TG, sans pour autant contester la division tripartite du temps qui découle, selon eux, du « temps physique ». Par ailleurs, ils étaient d'accord avec l'idée que la valeur temporelle du verbe provient de ce qu'ils ont appelé le temps grammatical ou *az-zaman an-naḥwī*¹², qu'ils ont distingué du temps morphologique ou *az-zaman as-ṣarfī*, tout en établissant des distinctions entre ce dernier et le « temps philosophique » ou le « temps physique ». Leur point de divergence reste la nature du temps dans le verbe, ou plus précisément la question de savoir si le verbe est doté lui-même en tant que schème ou *ṣīga* d'un *zaman ṣarfī* qui se trouve dans le mot isolé et persiste avec lui dans la phrase, ou s'il possède uniquement un *zaman naḥwī* qu'il puise du contexte, *sīyāq*, et de la situation d'énonciation.

Pour Al-Mahzūmī (1964), dans le chapitre intitulé : *as-siyāq az-zamaniyya fī al-‘arabiyya* (les schèmes temporels en arabe), le temps dans les verbes est un *zaman naḥwī*, ou grammatical. Ce temps a pour fonction principale non pas de renvoyer aux mouvements cosmiques représentés par la division tripartite (passé, présent, futur) – comme l'ont défini les grammairiens arabes avec des divergences entre les époques postulées *a priori* et les formes identifiées dans le contexte – mais d'identifier les *ṣīyāq*, ou formes qui renvoient aux événements ayant eu lieu à des époques temporelles différentes. Donc, selon lui, pour identifier le temps, il vaut mieux fonder cette distinction sur les formes verbales dans le contexte. Au terme de son étude, il élabore un tableau sur les différentes valeurs temporelles fondées sur les différentes formes verbales en

¹² Pour Kouloughli (1999), le terme *naḥw* renvoie à la partie de la grammaire qui étudie les relations des mots entre eux dans le discours. La préoccupation fondamentale qui domine le *naḥw* est le *‘iṣrāb*, qui désigne la variation de la finale des mots déterminée par la variation de leurs régissants. En d'autres termes, le *naḥw* est la syntaxe puisqu'il étudie l'emploi des cas pour les noms-adjectifs et des modes dans les verbes. Par ailleurs, en ce qui concerne la traduction du syntagme *az-zaman an-naḥwī*, nous avons opté pour le traduire par « temps grammatical » qui se déduit à partir du contexte linguistique, et non pas par « temps syntaxique ».

adoptant la vision de la tradition de l'école de Kūfa, à savoir la division tripartite en : *binā' fa'ala* avec ses cinq valeurs et deux autres formes pour le passé récent et la négation, *binā' yaf'alū* avec ses huit valeurs et une forme composée, et *binā' fā'il* qui indique la continuité de l'événement avec ses trois valeurs et une forme composée.

Pour As-Sāmirāī (1966), adepte de la vision de l'école de Baṣra qui divise les formes en trois (*fa'ala*, *yaf'alū* et pour l'impératif *if'al*), le temps est de nature morphologique. Il adopte la même division tripartite que la TG en précisant que le temps du verbe se divise en : passé, présent et futur, et que si la forme *fa'ala* peut avoir plusieurs cas avec des références temporelles, c'est que dans la majorité des cas, ces formes indiquent que l'événement est accompli dans le passé. La nouveauté qu'il apporte consiste à affiner la division tripartite et à détailler les valeurs de chaque forme.

La nouveauté de Ḥassān (1994) est qu'il est le premier à avoir distingué entre *zaman ṣarfī* et *zaman naḥwī* tout en adoptant la division verbale de l'école de Baṣra. Pour lui, c'est le *zaman naḥwī* qui indique le temps, sans toutefois nier le temps morphologique, puisque le verbe n'est pas la seule forme à l'indiquer mais qu'il existe aussi d'autres structures, comme le *maṣdar* ou d'autres mots qui apparaissent dans différents types de phrase. Sa répartition de toutes les formes verbales est très détaillée puisqu'elle prend en compte le type de phrase, s'agissant, comme nous venons de le préciser, d'un temps grammatical. Ainsi, dans la phrase prédicative affirmative et assertive, le temps sera de nature morphologique qui pourrait parfois correspondre au temps grammatical, alors que dans la phrase prédicative négative, le temps morphologique et le temps grammatical ne se correspondent pas. Ce qui revient à dire que le temps, chez lui, est une fonction dans le contexte, qui ne s'attache toujours pas à une forme précise mais qu'elle choisit une forme pour lui attribuer une valeur temporelle déterminée selon le contexte.

Selon Al-Muṭlabī (1986), Al-Maḥzūmī n'a pas délimité le concept de temps mais a identifié plutôt ses outils et ses moyens, alors

que As-Sāmirrā’ī n'a apporté rien de nouveau quant à la TG. Le seul qui ait affiné la notion, c'est Ḥassān du fait qu'il a établi une distinction entre temps morphologique et temps grammatical. Cela étant, et contrairement à Ḥassān, Al-Muṭlabī trouve que le temps n'est pas de nature morphologique et que, même si par définition, le verbe comporte une référence au temps, c'est le contexte, ou le discours, qui tranche sur un emploi temporel précis.

Bilan

Il découle de ce qui vient d'être dit que le verbe arabe puise une partie de sa notion temporelle de la morphologie telle qu'elle est établie par la TG, alors que la seconde partie sera déduite du contexte. Comme bilan, et si nous suivons la distinction guillaumienne langue/discours, nous pouvons constater qu'en langue et sur le plan morphologique, il existe deux formes verbales : *fa'ala* et *yaf'alu*, tandis que sur le plan sémantique, les définitions données concernent plutôt le *temps impliqué*, ou l'aspect selon la définition donnée par Guillaume. En ce qui concerne le *temps expliqué*, ou le temps divisible en moments, nous n'avons pas trouvé de définition précise, mais plutôt une multiplicité de valeurs temporelles qui confèrent au verbe un *zaman naḥwī*, et qui peuvent se déduire de la phrase, donc du discours.

Pour les deux formes identifiées, et notamment la forme *fa'ala*, la valeur la plus marquée reste celle du passé, même si ce verbe peut assurer aussi bien d'autres valeurs temporelles que modales : le présent dans une phrase conditionnelle par exemple. De plus, la forme *yaf'alu*, en plus de sa valeur temporelle de présent-futur et de non-passé, peut assurer d'autres valeurs temporelles, notamment celle du passé dans une phrase négative ou dans un récit. Il nous semble que les deux formes peuvent assurer des valeurs temporelles communes selon le contexte ou le discours. Cela nous amène à effectuer donc un détour pour comprendre comment se forme le

verbe arabe selon la perspective guillaumienne, sans aborder la formation du mot arabe en général qui a été traitée dans une autre étude à paraître.

Deuxième partie : comment se forme le verbe arabe d'après la théorie des « trois saisies » ?

Réflexion de Guillaume en matière de typologie des langues

Trois appellations ont marqué les travaux de Guillaume en matière de typologie : tout d'abord, la théorie des « trois seuils de grammaticalisation du mot » dans laquelle apparaissent les trois seuils qui permettent au mot d'entrer en discours, ensuite, la théorie des « trois saisies » et enfin « la théorie des aires ». Dans les différentes versions de sa théorie, Guillaume prend le *mot* comme point de départ, soit en s'intéressant à sa « genèse interne », soit en le considérant dans *l'entier de l'acte de langage*, soit enfin en l'examinant dans la continuité du *temps opératif* où il considère que les langues sont soumises à un temps chronogénétique qui détermine leur type.

L'idée de base chez Guillaume est que, en dépit de la diversité des langues du monde (ou idiomes), les langues partagent toutes un point commun qui est l'acte de langage. Cet acte de langage est constitué de deux plans : le plan de puissance (langue) et le plan d'effet (discours). De plus, cet acte est limité par le discours qui constitue la forme et par une base qui constitue la matière représentée par l'élément formateur¹³. Entre ces deux extrémités, des étapes intermédiaires existent, dont les plus importantes sont la phrase et le mot.

¹³ Pour plus de détails, voir l'étude de Cornillac (1988). Selon la définition de Boone & Joly (2004 : 152), l'élément formateur est un « élément de base (qui peut être réduit à un seul phonème) entrant dans la composition de l'unité de puissance qu'est le vocable, quelle que soit la forme de celui-ci (p. ex. le mot dans les langues indo-européennes). »

Illustration : l'acte de langage

La typologie est donc à la fois fonction de la distance qui sépare le plan de puissance et le plan d'effet d'un côté, et de la nature des rapports d'intégration¹⁴ (contenant/contenu) qui s'instituent entre les éléments dont se composent les langues de l'autre côté. Ces éléments qui sont au nombre de quatre, vont du large à l'étroit : discours, phrase, mot et élément formateur. Le premier et le dernier en constituent les termes extrêmes. Mais là où le premier se situe dans l'ordre du subséquent et de l'effectif et toujours contenant, le dernier se situe dans l'ordre de l'antécédent et du puissanciel, toujours contenu, comme le montre la figure ci-après.

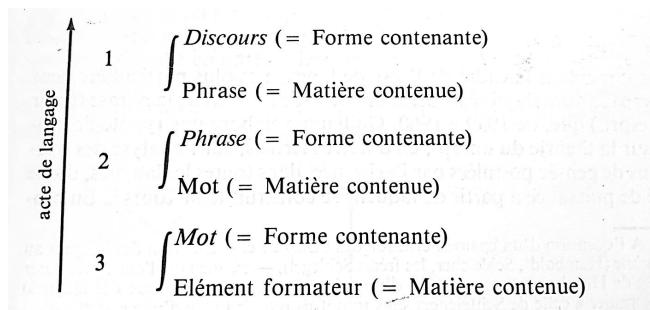


Fig. 1 : L'acte de langage. Joly (1988 : 237)

Par conséquent, c'est la variabilité de ce jeu d'intégrations successives qui constitue le fondement de la typologie esquissée par Guillaume. Dans ce processus, une importance est accordée à la « psychogénie interne » du mot où se déterminent les trois seuils de sa grammaticalisation dans les langues objets d'étude. Ainsi, la psychogénie interne du mot, ou son dynamisme constructeur saisi de l'intérieur, concerne l'ensemble des opérations de pensée (psycho) qui ont servi à la genèse constructrice du mot (-génie), c'est-à-dire à son implémentation qui signifie l'augmentation de la quantité de sa matière.

¹⁴ Voir l'étude de Tollis (2016).

Cette psychogénie concerne uniquement le mot en tant que contenu. De cette manière, le mot indique universellement une position prise entre le singulier (S) et l'universel (U), et c'est dans cet espace qu'il va s'édifier en tant que sémantème et morphème, porteur d'indications qui lui permettent d'entrer en phrase, comme le montre la figure suivante.

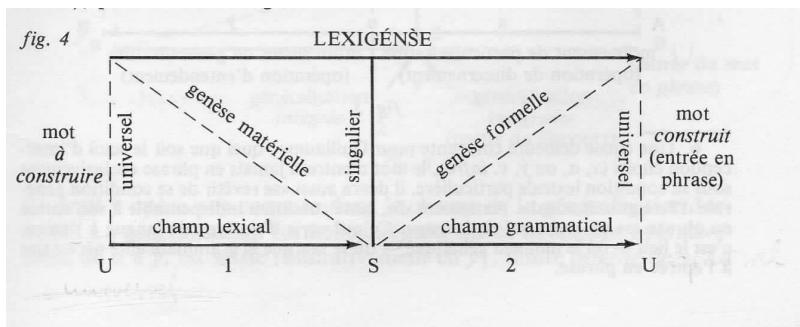


Fig. 2 : La lexigénèse du mot. Joly (1988 : 239)

Ce rapport U/S qui sous-tend le dynamisme constructeur du mot ou *lexigénèse* additionne deux demi-rapports : le premier constitue un mouvement de particularisation porteur de la genèse matérielle du mot (sémantème) et constitue une opération de discernement ; le second est un mouvement de généralisation porteur de la genèse formelle et constitue une opération d'entendement. Tel est donc le mécanisme de grammaticalisation du mot sous sa forme la plus abstraite tel qu'il est esquisonné par Guillaume.

Première version : les « trois seuils de grammaticalisation » du mot

Partant de ce schéma du « vocable » (unité de puissance, qui pourrait dans certaines langues, prendre la forme du mot), Guillaume distingue trois types de langues en fonction de la manière dont est

construit le rapport du singulier à l'universel ainsi que les seuils d'interception de la lexigénèse. Mais à la manière de toute opération, la lexigénèse comporte trois moments caractéristiques qui correspondent à des interceptions plus ou moins précoce du mécanisme génétique du mot déterminant ainsi trois seuils : 1) seuil x , intra-particulier, situé en un point quelconque du mouvement de particularisation entre U et S ; 2) seuil a , instant médian et réolutif qui permet d'opposer le *matériel* et le *formel* ; et 3) seuil y , intra-général, situé en un point quelconque du mouvement de généralisation entre S et U, comme l'illustre la figure ci-dessous.

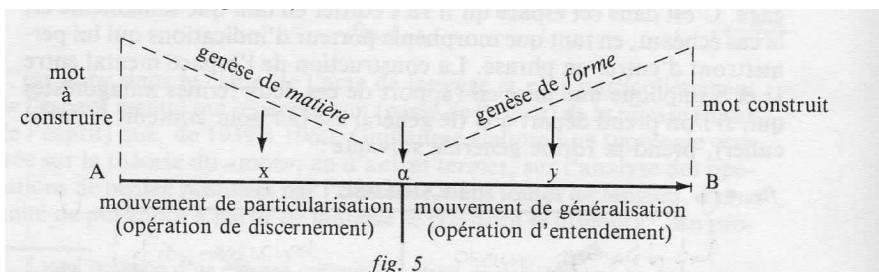


Fig. 3 : La grammaticalisation du mot. Joly (288 : 240)

Selon Guillaume, la structure systématique des langues est faite de ce que « le mot termine ou ne termine pas sa carrière, sa course, sur tel ou tel de ces seuils » (Boone & Joly, 2004 : 393). Ainsi, de ces trois seuils, apparaît le seuil y , considéré comme celui des langues à partie de discours, car il intercepte le mouvement de généralisation, producteur de forme en ayant comme effet d'opposer le général à lui-même, c'est-à-dire la « partie du discours » des langues indo-européennes, dont la fonction est de clore le mot avant son entrée en phrase. Car, sans cette clôture formelle intégrante, il n'y a pas de mot dans ce type de langues. En d'autres termes, ce seuil correspond à l'achèvement du mot avant son entrée en phrase.

Guillaume évoque le fait que, dans les langues indo-européennes, la tendance générale est de clore assez tôt le mot, et

de réduire ainsi la morphologie intériorisée afin de marquer son opposition à la phrase. Sinon, ce seuil se rétrécit et se détermine au voisinage immédiat de la phrase, ce qui donne naissance à des langues dites incorporantes, polysynthétiques, holophrastiques, où un mot long porte l'expression d'une phrase entière. Donc, ce seuil détermine les différents types de langues, comme les langues monosyllabiques amorphogéniques qui se forment par opposition aux langues à holophrases, où le seuil est avancé de telle sorte que le seuil de grammaticalisation ne franchit jamais le seuil S ; le cas le plus représentatif est le mot chinois qui ne comporte aucune indication morphologique.

Illustration : seuil *x* des langues sémitiques

À la suite de Guillaume, Joly (1988 : 244) précise que, dans les langues sémitiques, il y a une suspension provisoire de la genèse lexicale du mot, puisque l'acte de langage se fait en deux temps : langue et discours. La caractéristique principale des langues sémitiques est qu'elles ont une racine et un schème, ce qui fait que les composantes sémantiques d'un mot sont distribuées entre une racine qui contient généralement les trois consonnes qui expriment un sens basique (KTB : l'idée d'écrire) à laquelle il faut ajouter le schème pour obtenir un sens particulier.

Ainsi, dans la genèse matérielle, la racine représente une particularisation incomplète, et donc en attente d'une suite, s'agissant ainsi des sémantèmes inachevés, et par là diffus. Les voyelles (*a, ā, i, ī, u, ū* et zéro) viennent ensuite, physiquement et mentalement combler l'espace inter-consonantique pour achever la particularisation matérielle du mot. Leur action est sémantiquement anti-diffusive. Mais dans le même mouvement, elles effectuent la grammaticalisation du mot pour son entrée en phrase en lui attribuant une partie du discours. L'action des voyelles – dont certaines apparaissent également comme affixes – est donc à double effet : lexical et grammatical.

La genèse du mot dans les langues sémitiques s'analyse donc comme suit :

En *langue* : racine sémantiquement diffusive : *KTB* (signifiant l'idée générale d'écrire) ;

En *discours* : 2 étapes ;

1^e étape : voyelles sémantiquement anti-diffusives pour restreindre l'idée générale qu'emporte la racine, à titre d'illustration :

(a) *ā-i* : *KāTiB* « écrivain » : l'idée d'agent ou « celui qui fait » ;

(b) *i-ā* : *KiTāB* « livre » : l'idée de « chose faite » ;

(c) *a-a-a* : *KaTaBa* « il écrivit » : l'idée d'« accompli dans le passé ».

2^e étape : qui se passe conjointement à la 1^e où se fait la détermination d'une partie du discours : nom-substantif en (a) et (b), verbe en (c).

C'est ainsi que les langues sémitiques font état des seuils *x* et *y*, avec sur le seuil *x*, une pause que ne marquent pas les langues indo-européennes. Cette théorie des trois seuils de grammaticalisation trouve écho dans la théorie des « trois saisies » dont voici les lignes principales.

Deuxième version : la théorie des « trois saisies »

En considérant l'acte de langage comme étant universel dans toutes les langues, Guillaume examine dans une étape ultérieure de ses *Leçons*, la place respective de la langue (puissance) et du discours (effet) dans cet acte. Cette fois, c'est le seuil *S* entre les deux opérations qui détermine le type de langue. Deux possibilités théoriques sont ainsi élucidées.

Premier cas extrême : la pré-construction de langue étant réduite au maximum, la construction du discours est maximée.

Second cas extrême : la pré-construction de langue est développée au maximum, ce qui réduit à proportion la construction du discours.

À titre d'illustration, les langues monosyllabiques ou langues à caractères (le chinois) représentent le premier cas de figure et les langues holophrastiques le second.

L'acte de langage est ainsi animé d'un cinétisme ascendant qui n'est autre que celui qui s'impose au sujet parlant lorsqu'il construit des phrases, unités d'effet, à partir des unités de puissance en lui pré-construites, les mots, comme le montre la figure ci-dessous.

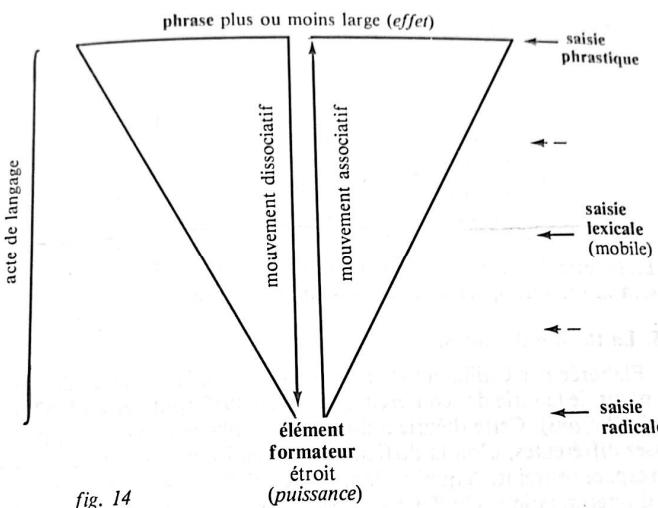


Fig. 4 : L'acte de langage. Joly (1988 : 239)

L'acte de langage paraît ainsi le lieu d'un double mouvement de pensée : (a) un mouvement descendant dissociatif – allant du large (le discours et les phrases) à l'étroit (l'élément formateur) – constructeur de la langue, et d'un (b) mouvement ascendant associatif – allant de l'étroit au large – constructeur du discours.

L'acte de langage à la lumière des « trois saisies »

Ce double mouvement s'inscrit entre deux limites qui correspondent à des saisies interceptives du temps opérateur porteur de l'acte de langage. La première, au plus profond de la pensée, est appelée *saisie radicale* qui livre les éléments formateurs. La seconde, dite *saisie phrastique*, produit, au niveau superficiel de l'effet, la phrase, unité de discours. Ces deux saisies sont fixes, mais entre les deux se situe la *saisie lexicale*, dont le caractère est, au contraire, d'être mobile. C'est donc elle qui, à plus ou moins grande distance du discours et de l'élément formateur, génère l'unité de puissance, dont la nature et le statut varient selon les langues.

En définitive, la typologie d'une langue dépend du moment à partir duquel la saisie lexicale, créatrice de l'unité de puissance, intercepte l'acte de langage. Ce qui revient à dire que la saisie lexicale est le déterminant de la structure des langues. Selon cette théorie, et comme l'affirme Joly (1988), Guillaume dynamise la construction de l'unité de puissance le long de l'échelle génétique de l'acte de langage. Donc, aux idées de « position » et de « limitation » s'ajoute celle de « mouvement », de montée et de descente le long d'un axe.

C'est donc à partir de cette théorie que le champ de l'application à la langue arabe s'ouvre avec les travaux de Camoun (1992) rassemblés dans un ouvrage intitulé *Études de psycho-systématique français et arabe*. Dans l'une de ses études consacrées à l'arabe, Camoun opte pour le choix des termes « endo-phrastie » et « exo-phrastie »¹⁵ employés par Guillaume pour référer à la construction du mot par rapport à la phrase dans l'acte de langage. Pour Guillaume,

¹⁵ Selon les définitions données par Boone et Joly (2014 : 154), nous trouvons : « "Endo-phrastie" sert à désigner la saisie du mot à l'intérieur de la phrase (endo-) c'est-à-dire en discours, la phrase étant partout et toujours l'unité d'effet. Par "exo-phrastie" il faut entendre au contraire la saisie et la constitution du mot en dehors de la phrase (exo-) et de son lieu de construction qu'est le discours ; l'exo-phrastie opère donc en langue ». Cette terminologie a été adoptée par Camoun en raison sans doute de la publication continue des *Leçons*, puisque la dernière version de cette théorie « aires glossogéniques » n'était pas parue à cette date.

le mot arabe est porteur de deux dimensions : la première est une dimension exophrastique (qui se forme à l'extérieur de la phrase), matérielle, traduite sémiologiquement par la racine *pluri* ou surtout *triconsonantique* discontinue (par exemple K T B) qui exprime une matière vague et générale dans un cadre singulier, ou en quelque sorte une matière exclusive en refus de forme. La seconde est une dimension endophrastique, traduite par l'introduction des voyelles formalisantes par discrimination et d'affixes (infixes, préfixes, suffixes). Ce deuxième mouvement parachève ainsi le mot en le formalisant et en en faisant une partie du discours, il est intégré par le premier, matérialisant et intégrant. Ainsi, pour Camoun (1992 : 200) :

Le mot arabe est donc généré par deux saisies lexicales, la première matérialisante en langue, la deuxième matérialisée déjà et strictement formalisante, parachevant le mot dans le discours. Le mot arabe est bi-facial : il est du domaine de la langue quant à sa matière, du domaine du discours quant à sa forme. En langue, le *mot* arabe se réduit à la racine, sa configuration catégorielle n'intervenant qu'en discours.

En faisant une projection sur la formation du verbe arabe, nous pouvons dire que le verbe est formé en deux étapes : la première lui permet de puiser sa matière notionnelle de la racine, mais aussi et en suivant la théorie de dérivation en arabe, selon qu'on prend le *māṣdar* (école de Baṣra) ou le verbe à l'accompli (école de Kūfa) comme base de dérivation, le verbe s'institue en tant que partie de discours entre les deux saisies, c'est-à-dire qu'il se verse dans l'univers-temps, mais ne sera conduit à son terme que dans la phrase, ou le discours, car c'est sous une forme une que les notions de temps, mode et aspect se trouvent représentées. Il reste à savoir comment se forme l'image-temps.

L'image-temps du verbe arabe

Dans une étude portant sur l'emploi oral des formes verbales du français, et prenant comme corpus des énoncés oraux prononcés effectivement et d'une manière spontanée chez des intellectuels

tunisiens, Camoun (1992) relève deux types d'écart verbo-temporels entre le français et l'arabe. Le premier est dû essentiellement à l'interférence avec l'arabe, notamment en ce qui concerne l'emploi du mode (indicatif à la place du subjonctif) et du temps (en raison de l'absence des temps composés en arabe, l'emploi du passé surcomposé et du plus-que-parfait est moins privilégié en français) ; le second type est dû plutôt à des écarts qui concernent le système lui-même (dans l'expression de la modalité hypothétique, lorsque deux formes sont concurrencées pour exprimer l'irréel du passé, comme l'imparfait et le plus-que-parfait). Les conclusions auxquelles l'auteur est parvenu pour l'expression du temps dans le verbe arabe sont éclairantes. Ainsi, pour Camoun (1992 : 56) :

[...] l'expression du temps se situe plutôt au niveau du discours qu'à celui de la langue. La distinction première établie par les formes verbales est une distinction aspectuelle : accompli/inaccompli. Ce sont les particules, les auxiliaires, les semi-auxiliaires qui donnent à la forme verbale originellement indifférenciée sur le plan temporel, une valeur proprement temporelle.

Une autre conclusion à laquelle il est parvenu en abordant les interférences qui apparaissent lors de l'emploi indicatif/subjonctif, consiste à préciser qu'en arabe, et même si la langue dispose des moyens syntaxiques pour rendre le mode subjonctif en français, ce mode n'a pas la même valeur dans les deux langues. Car, pour identifier un verbe au subjonctif en arabe, il faut que, sur le plan syntaxique, des *harakāt* (les voyelles) apparaissent à la finale d'un verbe à l'inaccompli suivi d'une particule régissante qui lui attribue un *fathā*, comme le confirme Kouloughli (1999 : 57) : « l'assignation du cas "accusatif" au verbe [...] n'a pas grand-chose à voir avec notre perception du verbe comme étant au mode subjonctif. Pour nous, ce mode est typiquement une marque syntaxique de subordination en arabe ».

Cela montre que le subjonctif n'a pas la même valeur en français qu'en arabe¹⁶. Comment se fait alors la représentation de l'image-temps du verbe arabe ? D'autres chercheurs, comme Ayoub (1991 : 73), vont dans le même sens, notamment en précisant que non seulement le subjonctif n'a pas la même valeur dans les deux langues et que les formes verbales arabes :

n'y sont pas en particulier désignées par des termes temporels. [...] Mais surtout cette désignation temporelle est importante à noter car elle signifie qu'il n'y a pas d'emblée d'association *bi-* univoque entre une forme verbale et une valeur. Une même forme peut avoir plusieurs valeurs et plusieurs formes peuvent relever d'une seule valeur.

Nous trouvons écho à toutes ces affirmations dans la représentation de l'image-temps dans les langues sémitiques en général, et par projection sur l'arabe en particulier, dans la leçon du 14 décembre 1945 chez Guillaume (1985). Dans cette leçon, Guillaume précise que la représentation de l'image-temps des langues sémitiques se réduit à deux visualisations cinétiques du temps, puisque ces langues possèdent deux formes temporelles et que « le temps y peut être vu soit *descendant*, allant du futur au présent et du présent au passé, soit *ascendant*, ce qui est une visualisation subjective et se développant dans le sens de l'activité humaine : du passé au présent et du présent au futur. » Voici la représentation que Guillaume élaboré tout en la commentant :



Fig. 5 : L'image-temps dans les langues sémitiques.
Guillaume (1985)

¹⁶ Versteegh (1981) trouve aussi que la déclinaison de l'inaccompli n'en change pas la signification, s'agissant ainsi d'un signe purement formel, car il y a des '*awāmil* (régissants) qui le mettent à l'accusatif ou au jussif, d'où la non-équivalence du subjonctif entre les deux langues.

La descendante est conclusive du côté du passé : c'est la visualisation dite *qatal*¹⁷. L'ascendante est conclusive du côté du futur : c'est la visualisation *yiqtol*. Les grammairiens sentent dans le *qatal*, pris en soi, en dehors du discours, un passé et le classent comme passé. Ils sentent de même dans le *yiqtol*, pris en soi, en dehors de discours, un futur et le classent comme futur. Après quoi, ayant fait ce classement fondé sur la valeur conclusive de la forme et qui correspond non pas à ce qu'est la forme pendant la durée qu'elle retient, mais à ce à quoi au terme de cette durée elle aboutit, après quoi il leur faut constater [...] que le *qatal*, conclusif du côté du passé, est habile à exprimer le futur et le présent ; et que, pareillement, le *yiqtol*, conclusif du côté du futur, est habile à exprimer, en outre, le passé et le présent.

Le système temporel [...] qui est celui des langues sémitiques, ne distingue morphologiquement dans la langue que les deux visualisations possibles du temps : la descendante, dite *qatal*, et l'ascendante, dite *yiqtol*. Et il obtient l'expression du temps par le procédé des interceptions précoce ou tardives du mouvement considéré.

Une interception précoce du *qatal* livre le futur ; une interception moins précoce – moyenne – livre le présent, et une interception tardive, le passé, par quoi le *qatal* se conclut. À l'inverse, une interception précoce du *yiqtol* livre le passé ; une interception moyenne, le présent, et une interception tardive, le futur, par quoi le *yiqtol* se conclut.

Toutes ces interceptions sont des faits de discours. Elles se produisent dans le moment du besoin quand on parle.

Les exemples ne manquent pas chez les grammairiens arabes pour les différents emplois et valeurs de ces deux formes verbales qui peuvent assurer toutes les valeurs temporelles de la langue, et c'est la raison pour laquelle les linguistes ont contesté la classification de la TG puisqu'il y avait toujours des exemples de formes d'emploi qui ne correspondaient pas à la définition de la forme.

¹⁷ Dans cette leçon, Guillaume fait usage des verbes *qatal* et *yiqtol*, des exemples qu'il a probablement tirés de l'hébreu, et non de l'arabe, comme la série des exemples avec *kataba* qu'il donne majoritairement dans ses *Leçons*.

Par ailleurs, nous pouvons aller plus loin en nous positionnant à un état très éloigné de la langue ou des langues sémitiques en évoquant cette citation de Cohen (1923 : 16-20) :

Le sémitique commun au lieu de deux formes, n'en avait qu'une, à désinences personnelles préfixées, dépourvue de la distinction entre accompli et inaccompli. La différenciation des deux formes s'est faite secondairement, de manière indépendante et différente dans les deux dialectes du sémitique commun qui sont devenus, l'un le sémitique oriental et l'autre le sémitique occidental. [...]

En arabe classique la forme courte de l'imparfait¹⁸ est employée après certaines négations et conjonctions, ainsi : *lam yaqtul* « il n'a pas tué ». De plus la forme longue (à finale *-u*) est quelquefois employée au lieu du parfait après une conjonction de coordination. Elle se rencontre aussi, dans de rares exemples, avec valeur de passé momentané, sans que cet emploi dépende de la conjonction avec une particule déterminée. [...]

En sémitique occidental, à période historique, [...] il est permis de croire, et c'est le complément indispensable de l'hypothèse développée ici, que le parfait à suffixes, avant d'être un accompli, a été un duratif analogue au permansif accadien. [...]

Il résulte de tout ce qui précède qu'on peut concevoir un moment où le sémitique n'aurait eu à chaque thème qu'une forme exprimant le procès dans la sphère de l'indicatif sans considération de durée. [...]

Le passage de l'état préhistorique supposé à l'état historiquement attesté s'est effectué ainsi : la force motrice de l'évolution serait la tendance à distinguer, indépendamment de la notion de durée, l'aspect accompli et l'aspect inaccompli du procès.

Tout cela montre qu'à un stade très précoce de la langue, il n'y avait qu'une seule forme à préfixes qui a ensuite donné naissance à la forme à suffixes. Le permansif, ou le *ism al-fā'il* faisait partie du

¹⁸ Cohen opte pour une terminologie de nature aspectuelle : imparfait/parfait pour *yaqtulu/qatala*.

système, ce qui aurait amené les grammairiens arabes à évoquer sa ressemblance avec le verbe à l'inaccompli, alors que d'autres grammairiens plus tardifs ont postulé qu'il pourrait s'agir d'une autre forme verbale (école de Kūfa), et le fait de l'appeler *ism* (nom) découle de sa capacité à accepter l'article et les déclinaisons du nom.

Si nous poussons plus loin ce raisonnement, nous pourrons dresser le processus de création de la chronogénèse en arabe en postulant que, l'arabe classique, comme le français (Soutet, 2005 ; 2007), à un état très éloigné dans l'histoire, comportait dans la chronothèse *in posse*, le permansif ou *ism al-fā'iil* (participe présent) et dans les chronothèses *in fieri* et *in esse* la forme *yaf'al-*. Par ailleurs, la spécialisation des modes a affiné l'image-temps, car, en sémitique occidental, la forme à préfixes s'est restreinte plus ou moins tôt et plus ou moins complètement, suivant les langues, à l'emploi comme inaccompli. Ainsi, par endroits, et comme le précise Cohen, des créations nouvelles ou au moins des spécialisations de certaines vocalisations ont servi à marquer nettement des différences modales, comme l'indicatif en arabe caractérisé par un *-u* final (*yaqtulu*). Toutefois, à côté de cette forme à préfixes servant d'inaccompli, une forme à suffixes, caractérisée par la présence de deux voyelles dans le radical (*qatal-*) en est venue à servir d'accompli, ou parfait sémitique occidental.

Avec la naissance d'une deuxième forme à suffixes qui marque le passé en plus du fait que l'action est accomplie, nous obtiendrons une image-temps avec deux visualisations, ascendante et descendante comme évoqué ci-dessus (Fig. 5). Ce qui n'empêche pas de dire que la forme *yaf'al-* pourrait être la base du système verbal du fait qu'il pourrait représenter les trois époques et contenir potentiellement toutes les valeurs modales et temporelles – c'est précisément cette forme qui accepte les particules et donne les autres formes verbales, le *mansūb* (qui pourrait avoir quelques valeurs du subjonctif français sans en être totalement équivalent) et le *mağzūm* (apocopé, jussif).

Conclusion

Au terme de cette étude, une chronogénèse du temps en arabe semble plus délicate à établir avec les données dont nous disposons puisque même si l'hypothèse postulée par Cohen est intéressante, elle se trouve contredite par la théorie de dérivation qui postule que, selon les tenants des deux écoles grammaticales, c'est à partir du verbe à l'accompli que se forme l'inaccompli. Donc, en l'absence d'études diachroniques sur l'arabe, il semble difficile de maintenir cette proposition. En ce qui concerne les deux formes verbales, il est plausible d'adhérer à la thèse de Guillaume puisque bon nombre de chercheurs, dont Larcher, approuvent la possibilité qu'ont ces deux formes pour représenter l'aspect, le temps et le mode, selon la présence d'un régissant, ou d'un autre verbe dans le contexte, ou discours, d'où la thèse relativiste du verbe de Larcher. C'est ce qu'a postulé Guillaume et a démontré à sa suite Camoun.

Bibliographie

- AL-MAHZŪMĪ, Mahdī. *fī an-naḥw al-‘arabī naqd wa tawḡīh*. 2^e édition, Dar ar-rā’id al-‘arabī, 1964.
- AL-MUṭLABĪ, Mālik. *Az-zaman wa-l-luġġa*. Al-Hay’at al-miṣriyyaẗ al-‘āmmaẗ li-l-kitāb, 1986.
- ANGHELESCU, Nadia. « L'Aspect En Arabe : Suggestions Pour Une Analyse. » *Revue Roumaine de Linguistique*, vol. 33, 1988, 343-353.
- AS-SĀMIRĀṬI, Ibrahīm. *Al-fil: zamānuh wa-’abniyatuh*. Matba’at Al-‘ānī, 1966.
- AYOUB, Georgine. « La forme du sens : le cas du nom et le mode du verbe. » *Proceedings of the Colloquium on Arabic Grammar, Budapest, 1-7 September 1991*, edited by Kinga Dévényi and Tamás Iványi, Eötvös Loránd University – Chair for Arabic Studies, 1991, 37-87.
- BACCOUCHE, Taïeb, MEJRI, Salah. « Norme Grammaticale et Description Linguistique : Le Cas de l'arabe. » *Langages*, n° 3, 2007, 27-37.

- BLACHÈRE, Régis, GAUDEFROY-DEMOMBYNES, Maurice. *Grammaire de l'arabe classique : Morphologie et syntaxe*. Maisonneuve et Larose, 1975.
- BOHAS, Georges. « Le Taṣrīf Des Grammairiens Arabes. Une Morphophonologie sans Morphèmes. » *Histoire Épistémologie Langage*, n° 43-2, 2021, 169-182.
- BOONE, Annie, JOLY, André. *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*. L'Harmattan, 2004.
- CAMOUN, Abdelhamid. *Études de psycho-systématique française et arabe*. Faculté des Lettres de la Manouba, 1992.
- COHEN, Marcel. *Le système verbal sémitique et l'expression du temps*. 1924.
- CORNILLAC, Guy. « La Systématique de Construction Du Vocabulaire En Français : Contribution à l'étude Typologique Du Langage. » *Revue Québécoise de Linguistique*, vol. 17, n° 1, 1988, 11-26.
- FLEISCH, Henri. « Esquisse d'un Historique de La Grammaire Arabe. » *Arabica*, vol. 4, n° 1, 1957, 1-20.
- . « Sur l'aspect Dans Le Verbe En Arabe Classique. » *Arabica*, vol. 21, n° 1, 1974, 11-19.
- . *Traité de philologie arabe 2 : Pronoms, morphologie verbale, particules*. Impr. catholique [puis] Dar El-Machreq, 1979.
- GUILLAUME, Gustave. *Leçons de linguistique 1941-1942, série B, volume 17, Théorie du mot et typologie linguistique : imitation et construction du mot à travers les langues*. Édité par Eugen Haler et Renée Tremblay. Presses de l'Université Laval, 2005.
- . *Leçons de linguistique 1945-1946, série C, volume 6, Grammaire particulière du français et grammaire générale (I)*. Édité par Marie Létourneau et Christine Wimmer. Presses de l'Université Laval/Presses universitaires de Lille, 1985.
- . *Leçons de linguistique 1958-1959 et 1959-1960, volume 13*. Édité par Walter Heal Hirtle et Roch Valin. Presses de l'Université Laval/Klincksieck, 1995.
- HASSĀN, Tamām. *Al-lug̰ga al-‘arabīyya : ma‘nāhā wa mabnāhā*. Dar at-Taqāfa, 1973.

- JOLY, André. « Évolution Du Langage et Typologie Des Langues ; Perspectives Guillaumiennes. » *La Linguistique Génétique Histoire et Théories*. Édité par André Joly, Presses Universitaires de Lille III, 1988, 231-257.
- KOULOUGHLI, Djamel. « Y a-t-il une syntaxe dans la tradition arabe ? » *Histoire Épistémologie Langage*, vol. 21, n° 2, 1999, 45-64.
- LARCHER, Pierre. *Le système verbal de l'arabe classique*. 2^e édition. Publications de l'Université de Provence, 2012.
- . « Y-a-t-Il Un Auxiliaire Verbal En Arabe ? » *Travaux Linguistiques Du CERLICO*. Édité par Jean-Louis Duchet, vol. 2, Presses universitaires de Rennes 2, 1990, 95-121.
- LECOMTE, Gérard. Chapitre VII. Ibn Qutayba et Les « écoles Philologiques ». *Ibn Qutayba (m. 276/889) : L'homme, Son Œuvre, Ses Idées*, Presses de l'Ifpo, 2015, 377-396. *OpenEdition Books*, <http://books.openedition.org/ifpo/5912>.
- RABEH, Amani. *Temps et Aspect Dans Le Système Verbal de l'arabe Littéral*. n° 2, 2013, 253-273.
- SOUTET, Olivier. « Peut-on Représenter La Chronogénèse Sur Le Tenseur Binaire Radical ? » *Langue Française*, vol. 147, n° 3, 2005, 19-39.
- . « Reformulation de La Chronogénèse et Position Des Formes Du Futur et Du Conditionnel Dans Le Système Verbal Français. » *Le Français Moderne*, vol. 75, n° 2, 2007, 177-190.
- . « Un Linguiste Tunisien, Abdelhamid Camoun, Lecteur de Gustave Guillaume. » *Langue (s) & Parole*, vol. 6, 2021, 57-70.
- TOLLIS, Francis. « Variations de l'écriture et Diversité Typologique : L'approche Du Vocabulaire Chez Gustave Guillaume à La Lumière de Sa Théorie Des Intégrales Constitutives Du Langage. » *Dossiers d'HEL*, vol. 9, 2016, 81-97.
- TROUPEAU, Gérard. « La Grammaire à Bagdad Du IX^e Au XIII^e Siècle. » *Arabica*, vol. 9, n° 1, 1962, 397-405.
- VERSTEEGH, C. H. M. « La Conception Des Temps Du Verbe Chez Les Grammairiens Arabes. » *Études Arabes Saint-Denis*, n° 3, 1981, 47-68.

Non-finite verbal forms in pāli participles, absolutives and infinitive

Jacques COULARDEAU

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, France

Abstract: Pāli is an Indo-Aryan language that was devised specially to transcribe in the third century BCE the oral preaching of Gautama Buddha (who lived in the sixth-fifth centuries BCE) in Lumbini, Shakya Republic (present-day Nepal). Pāli is not so much an artificial language as a language adapted to the particular discourse it tries to transcribe and derived from probably several closely related other Indo-Aryan languages with Sanskrit being kept in the background all the time. Pāli has the originality of not being attached to a writing system so that it can be written with any of the writing systems in use in the Indian subcontinent and in Southeast Asia, including, in more recent times, the Latin writing system extended for some diacritic elements. We have to understand Buddhism is a particular development of old Sanskrit classic Vedas with the declared ambition to differentiate itself from the various trends and branches of Vedic and ascetic preaching that produced Hinduism. The main difference is the refusal of any godlike creator of the universe. I will study here the fundamental role of the four participles, the absolute and the infinitive in the building of this predicator discourse. The four participles are adjectival or nominal non-finite verbal forms predicatively expanding either noun phrases or verbal phrases with four possible forms and values:

1- The past participle of an action seen as fully completed is an adjectival expansion of a noun phrase.

2- The active past participle is an adjectival expansion of a noun phrase seen as the agent of an action that has been fully completed.

3- The present participle is an adjectival expansion of a noun phrase with an action that is seen in progress, hence partly completed and partly virtual.

4- The future passive participle is an adjectival form expanding a noun phrase with an action that should, must, or could be done with the contradiction between the injunctive or optative modalization and the passive completion attached to a noun phrase which is the virtual actant who should, must or could carry this completed passive value.

The absolute (at times called gerund) is a non-finite form that expresses an action or state that, at the time of utterance, has been completed, has been credited to the main actant of the main clause of the utterance or the general situation conveyed by the utterance, and whose completion and merit-crediting to the main actant make the action of the main clause of the utterance possible, and without which this very action is not possible.

The infinitive is a simple non-finite verbal expansion of the main clause of the utterance attached to one particular actant of this main clause or to its verb to which it is subservient. It expresses the action in its fullness, though with various values in the sentences as for virtual completion, partial completion, or total completion.

What kind of mapping of the inner time of these non-finite forms can we see and how can the passive/active and injunctive/optative dimensions be integrated? Are we in langue, or are we in discourse? Is such predicatorial discourse dealing with time, both universe and inner times, the same way as any reporting discourse?

Résumé : Le Pāli est une langue indo-aryenne qui a été conçue spécialement pour transcrire au troisième siècle avant notre ère la prédication orale de Gautama Bouddha (qui a vécu au sixième-cinquième siècle avant notre ère) à Lumbini, dans la République Shakya (Népal actuel). Le Pāli n'est pas tant une langue artificielle qu'une langue adaptée au discours particulier qu'elle tente de transcrire et dérivée de probablement plusieurs autres langues indo-aryennes étroitement

apparentées, le sanskrit étant toujours maintenu à l'arrière-plan. Le Pāli a l'originalité de ne pas être attaché à un système d'écriture de sorte qu'il peut être écrit avec n'importe lequel des systèmes d'écriture en usage dans le sous-continent indien et en Asie du Sud-Est, y compris, à une époque plus récente, le système d'écriture latin étendu pour certains éléments diacritiques. Il faut comprendre que le bouddhisme est un développement particulier des anciens Vedas classiques sanskrits avec l'ambition déclarée de se différencier des diverses tendances et branches de la prédication védique et ascétique qui ont produit l'hindouisme. La principale différence est le refus de tout créateur divin de l'univers.

J'étudierai ici le rôle fondamental des quatre participes, de l'absolu et de l'infinitif dans la construction de ce discours prédicatif.

Les quatre participes sont des formes verbales adjectivales ou nominales non finies expansant de manière prédicative soit des syntagmes nominaux, soit des syntagmes verbaux avec quatre formes et valeurs possibles :

1- Le participe passé d'une action considérée comme entièrement achevée est une expansion adjectivale d'un syntagme nominal.

2- Le participe passé actif est une expansion adjectivale d'un syntagme nominal vu comme l'agent d'une action qui a été entièrement achevée.

3- Le participe présent est une expansion adjectivale d'un syntagme nominal avec une action qui est vue en cours, donc en partie achevée, en partie virtuelle.

4- Le participe passif futur est une expansion adjectivale d'un syntagme nominal avec une action qui devrait, doit ou pourrait être faite avec la contradiction entre la modalisation injonctive ou optative et l'achèvement passif attaché à un syntagme nominal qui est l'actant virtuel qui devrait, doit ou pourrait porter cette valeur passive achevée.

L'absolutif (parfois appelé gérondif) est une forme non finie qui exprime une action ou un état qui, au moment de l'énonciation, est achevé, a été crédité à l'actant principal de la clause principale de l'énoncé ou à la situation générale véhiculée par l'énoncé, et dont l'achèvement et le crédit de mérite à l'actant principal rendent possible l'action de la clause principale de l'énoncé, et sans lequel cette même action n'est pas possible.

L'infinitif est une expansion verbale simple non finie de la clause principale de l'énoncé, attachée à un actant particulier de cette clause principale ou à son verbe auquel elle est subordonnée. Il exprime l'action dans sa plénitude, bien qu'avec diverses valeurs dans les phrases, comme l'achèvement virtuel, l'achèvement partiel ou l'achèvement total.

Quel type de cartographie du temps interne de ces formes non-finies pouvons-nous voir et comment les dimensions passive/active et injonctive/optative peuvent-elles être intégrées ? Sommes-nous dans la langue, ou dans le discours ? Un tel discours prédictif traite-t-il du temps, à la fois de l'univers et des temps intérieurs, de la même manière que tout discours déclaratif ?

In this article, I will only provide a full report of the real presentation in Aix-en-Provence. The full research is in the process of being published in the Indian subcontinent.

I started with a fast mention of the three migrations out of Black Africa.

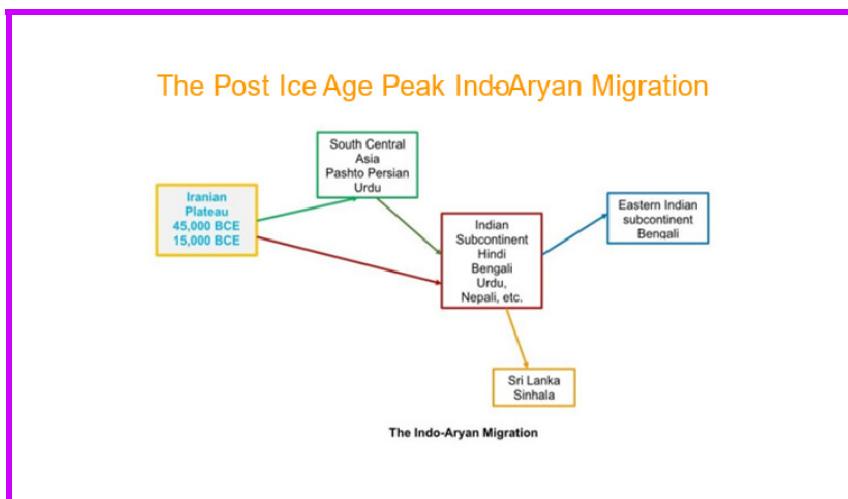
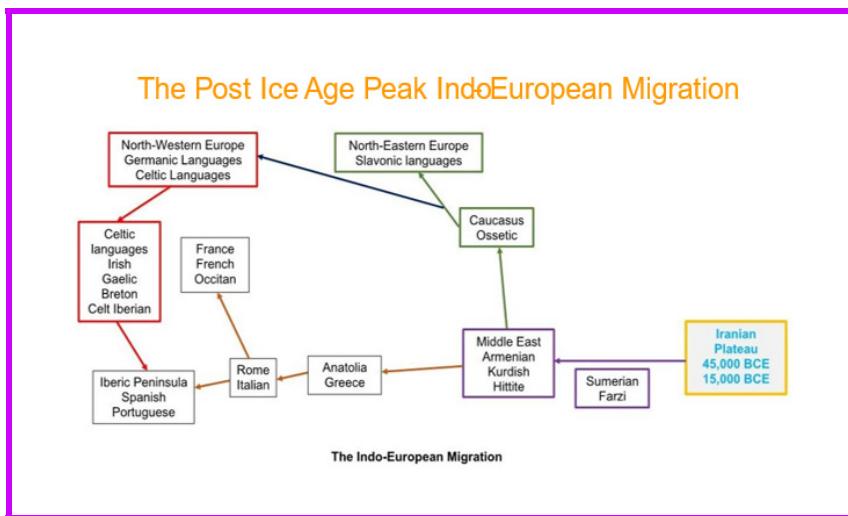
Firstly, to Northern Africa and the Sahara, reaching Morocco circa 300,000 BCE. It produced all the Semitic or Afro-Asiatic consonantal root languages.

Secondly, to Asia via the Horn of Africa and the Strait of Ormuz circa at least 120,000 BCE, and there it met the Denisovans, particularly in SE Asia (intense integration) and continental Asia (lighter exchanges). It produced isolating and tonal languages.

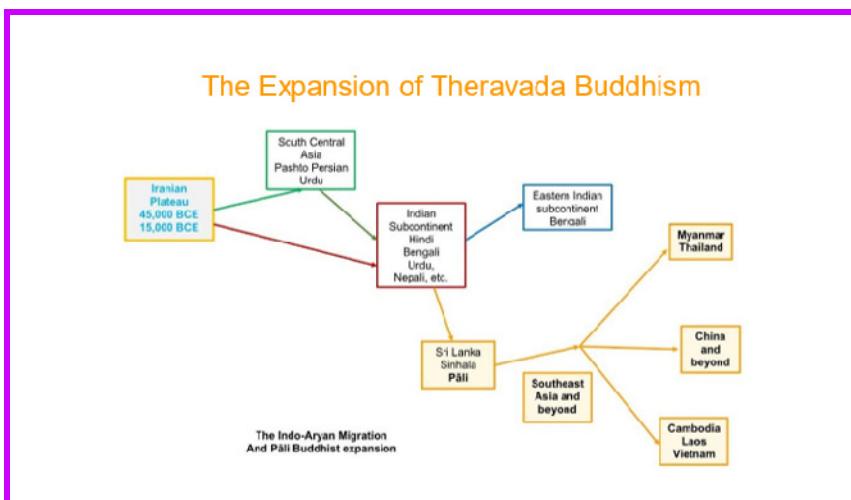
Thirdly, the first wave, circa 70,000 BCE, followed the same route but went to the Middle East where it met with the Neanderthals for the first time. Then it moved west to Asia Minor and eventually to southern Europe, east around the Caspian Sea into Central Asia up to the Urals and Siberia, and north across the Caucasus, and then to the whole of Europe, up north to Sápmi and Finland, west as far south to the Iberic Peninsula, and north to Scandinavia, and The British Isles, where they met the Neanderthals on a more permanent

basis. This first wave was completed around 45,000 BCE. It produced all the agglutinative Turkic languages.

Third, the second wave, circa 50,000 BCE, followed the same route and stayed on the Iranian plateau where the Iranian languages developed that will give Indo-European languages by migration west, and Indo-Aryan languages by migration east, both after the Ice Age Peak, circa 10,000 BCE.



My hypothesis can only be justified if we adopt a phylogenetic approach to the evolution of language. Any retrospective reconstruction leads to a blind alley at around 12,000 years in the past, some say 15,000 years. That will never be able to go beyond the Ice Age Peak, which was at 19,000 BCE, hence, 21,000 years ago, or so. But that is not the topic of this presentation. Now let's move to Pāli and Buddhism.



Buddhism's expansion is around the 3rd century BCE and in Sri Lanka, the Buddhist monks were ordered by Emperor Ashoka (reign c. 265-238 BCE) to transcribe and stabilize the collected preaching of Buddha only kept in memory by the monks for two centuries or so. The monks developed a special language, Pāli from various Prakrit languages, and Sanskrit as the common matrix of all of them, and they customized this language to Buddhism and its concepts. And then they went preaching from Sri Lanka to Southeast Asia and the Far East.

Buddhism is a religion of personal action to improve life on earth and one's fate in life, including, for some, one's fate after death. In the modern world of science and technology, the question of death and "reincarnation" is a discourse that does not block the debate on

life and how to improve it. But the language conveys some fundamental ideas.

a- the verbal system is fundamental to express the principle that all human actions are directly **under the modalization of the “actor” or “actress.”** You speak the way you think, and you think the way you act. I think, therefore I speak, therefore I act. That's deeply different from Descartes' cogito because being is not the objective of Buddhism, but wisdom is, and wisdom can only come from the control of thought, speech, and body.

b- The finite forms mainly concern reported actions, all under a **strong modalization from the speaker** who systematically chooses the proper mode: **assertive, optative, future, conditional, imperative, but also active, passive, medial, causative, or even double causative.** These modes are all governed by the action balance sheet built by the speaker outside the utterance, and the actor inside the utterance who is supposed to be an agent (at best).

Finite Verbal forms - Double Causative

So purisamp dasam̄ odanam̄ pācāpāpeti.

(Translation: "He, the man, caused the slave to cook the rice.")

so (Pronoun 3rd person singular masculine, nominative)

purisamp ("puriso," "man," accusative singular)

dasam̄ ("dasam," "slave or servant," accusative singular)

odanam̄ ("odana," "boiled rice or gruel," accusative singular)

pācāpāpeti (present stem 'pācā-' → causative ONE "pacāpe" → causative TWO "pācāpāpeti," 3rd person singular, present, "causes the slave to cook the rice.")

AGENT 1 so Nominative	THEME 0 odanam̄	CAUSATIF 1 -ti -āp-
THEME 1 AGENT 2 purisamp accusative	THEME 0 odanam̄	CAUSATIF 2 āpe
THEME 2 AGENT 3 dasam̄ accusative	THEME 0 odanam̄ accusative	ROOT ✓ pac-

c- For Buddhism, all human action is **meritorious** meaning life is a continuity of actions governed by the principle of **necessary accompanying fulfillment**, or the **merit** of the individual. This implies:

α- Concatenation of participle clauses to the main finite verbal clause. Few subordinate clauses. Most second-tier clauses are participial and use non-finite forms and they are not syntactically subordinated with conjunctions of subordination or relative pronouns with finite verbs, except, of course, and unluckily, in Western European translations that betray both the syntax of the language and the meaning of the discourse. Most of these participle clauses are co-ordinated concatenation with concatenative adjunctive particles.

Non- Finite Verbal Forms - Part 1a

Non-finite forms	Construction	Examples	Translations
Present Participle	Present tense STEM + /-nt-/ gaccha-ti → gaccha-nt-o	Bodhisatto ... olokento ... āha oloketi → oloke-nt-o	The Bodhisatva said... looking into the distance . Nominalized present participle: a person looking into the distance
Middle-Voice Present Participle	Present Tense STEM + /māna/ → /gaccha-māna/	So ... aggim visivento ... nisidi visiveti (causative, original lost) → visive-nt-o	He sat down warming himself at the fire Person warming himself up
Passive Past Participle	Verbal ROOT + /-ta/ kar-atō → ka-ta	na 'tthi bhante vīñā kammena vedayitam (PPP), sabbe-tarn vedayitam (PPP) kamma-moliñam, kammen' eva vediyati (Present Causative) vedēti → vediyati → ved-ayi-ta-m	Ö venerable ones, [nothing] is experienced without the Karma; all that is experienced has its root in the Karma; only thanks to the Karma everything is experienced. A person who is experienced in Karma, accusative
Active Past Participle	Verbal ROOT + /-tāvin/ kar-tāvin	Seyyathāpi Ānanda gahapatissa ... manūñham anbhajan bhuttavissa bhuttasammado hoti bhuriñati → bhutta → bhutta-avin → bhuttāvin (genitive) bhuttavi-ssa	Just as Ananda, a householder who has eaten an excellent meal feels drowsy. to eat, eaten (past participle), eaten (adjective), one who has eaten (genitive as the "possessor" of the good meal with a bhavati verb understood in the concatenation, agreement with gahapatissa)
		Another case: aham ca brahmanesu abhippasanno abhippasidati → abhippas-ann-o	among the Brahmins having found rest . a person who found peace (in), nominative

Non- Finite Verbal Forms - Part 1b

Active Future Participle	Verbal ROOT + /-iss-/ pac-ali → pac-issa Verbal ROOT + /-iss+a+nt-/ → pac-iss-a-nta	matāññi marissamp rodanti ye ... marati → mar-iss-a(nt)-m	those who weep for someone who is dead or who is going to die . a person who is bound to die (is close to dying), accusative
Reflective / Passive Future Participle	Verbal ROOT + /iss+a+māñ/ → pac-iss-a-māño Verbal ROOT + /iss+a+n-/ pac-issāno	mayham... tava pucchitabbam atti. pucchati → pucci-tabba-m kā titthasi mandam ivāvalokam / bhāsesamāñā va giram na mūñcasi ti? bhāsati → bhāsesa-māñā	I must ask thee. / To me thy being asked exists. a person who is bound to be asked, accusative. who are you who stand looking languidly, as if about to speak but saying nothing? as if going to speak, adverbial unmarked accusative,

Non-finite verbal forms (part I)

β- The following particular cases

i- **Gerund Clauses**, invariable, fully performed and completed actions standing as conditions for further actions.

ii- **Gerundives that are only adjectivized participles**, hence agreeing with the noun they modify.

iii- **Infinitive clauses that imply an objective targeted by the subject**, most of the time, of the main verb to which it is concatenated.

Non- Finite Verbal Forms - Part 2

Non-finite forms	Construction	Examples	Translations
Gerundives	Any participle used as an adjective and agreeing in gender, number, and case	so me nimanito so 3rd Singular masculine nominative + me 1 st person singular instrumental + nementeti → niment-i-o, nominative attached to "so" implying a copulative verb.	He by me [is/was] person invited. person (who was) invited, invited guest
Gerund	Infinitive STEM + /-tvā/ or /-tvanā/ or /-iyā/ kar-oti → kā-tum or kā-tave → kā-tid or kā-iyā Prefixed Verbs Verb ROOT + /-ya/ par-ya-dati → partya-lyā	Causative ONE: So kira ekadivasam... amitavirhāsito vīhīm gahetvā lakkhaman tñapesi. gahetvā → gahapeti → gahe-tvā Causative TWO: Ti vatvā tassa abharanā omuricāpēta skamarān thapāpetvā tam pabhājetvā therassa sāsanām paññiputu. vadati → va-tvā omuricāpeti → omuricāp-eti → omuricāp-e-tvā titnei → tha-peti → tha-pā-peti → tha-pā-pe-tvā pabhājeti → pabhāj-eti → pabhāj-e-tvā	Causative ONE: Once he... after having taken some rice from the heap, left a mark. completed action of taking possession (of) Causative TWO: having been said, having ordered that the ornaments should be taken off him and he be put aside [and] exiled, they dispatched the order to the monk. completed action of saying completed action of taking (something) off completed action putting aside pabhājeti → pabhāj-eti → pabhāj-e-tvā
Infinitive	Infinitive ROOT / -tum/ gacchati → ROOT (gan- → gantum	[may] gahetum vattati, gahetvā → gahapeti → gah-e-tum nikkhāmitum násakkhi. nikkhāmati → nikkhāmeli → nikkhāmi-tum [may/may] arññātum icchāma. ñjānāti → arññā-tum	completed action of exiling (someone) [I] will have to take. take possession (of something) could not get out. make (something) go out, disappear [we] want to find out. get the proper and full knowledge (of something, and probably the dhamma).

Non-finite verbal forms (part II)

iv- **active and passive participles** of active or passive verbs.

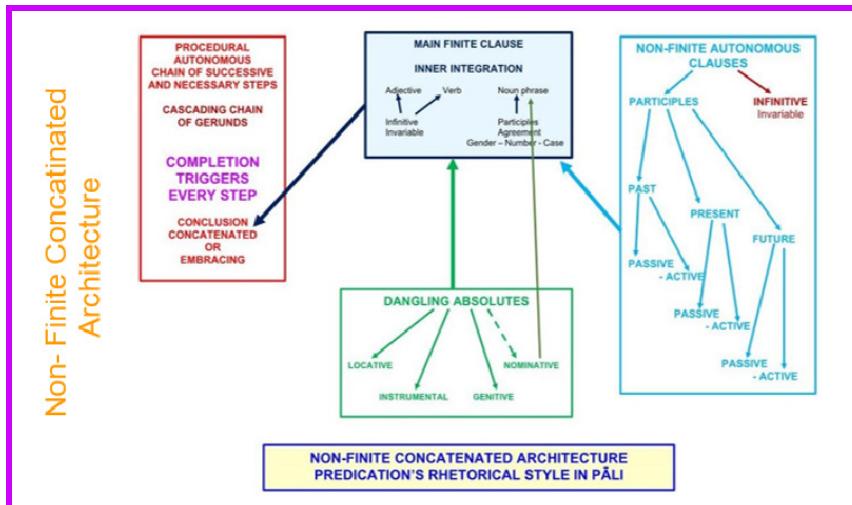
v- **Causative and double causative participles** on causative and double causative verbs.

vi- **Absolutes**: concatenated participle clauses connected to the main finite verbs by carrying a functional case: locative, genitive, instrumental, accusative, and the very dubious nominative that, in fact, looks like a simple adjectivized participle clause attached to the nominative nominal element in the main clause.

The case of an absolute is applied to the participle and the “agent/subject” of it. This “agent/subject” normally would be in the nominative (functional nominal phrases attached to a participle normally carry the proper casual marks) but the absolute value applies

the case of the absolute to this “agent/subject” that drops its nominative case.

This builds up the architecture of the Pāli sentence as follows.



This non-finite concatenated architecture is the linguistic realization of the triple principle of Buddhism:

i- **Anicca**: everything changes. Everything is nothing but some surrounding environment at best experiential and always circumstantial, hence bound to come to an end, completed or not. No principle could state a permanence of any sort in any phenomenon described by the speaker.

ii- **Dukkha**: since everything has an end, satisfaction or satiety are not the objectives of life. Life is the systematic ending of anything that started before and won't last longer than always too short. The standard translation of “suffering” is purely descriptive of the feeling of loss or deprivation when anything comes to an end. Note this is also true for negative elements and the end of such painful experiences is pleasurable, even if this pleasure does not last very long. We have to be meritorious, not pleasure-oriented. We have to store all our actions, positive or negative, and that provides us a fair chance

to survive our own death, positively or negatively. When we reach such a meritorious level of satisfaction, we may experience a feeling of contentment, but even so, the most enlightened Buddha has to go on being meritorious because enlightenment itself is not everlasting. The architecture of the Pāli sentence is the image of this meritorious enlightenment: a series of circumstantial concatenated elements leading to an assertive modalized statement that can carry any modalization: assertive, optative, future, conditional, imperative, active, passive, medial voice, and causative, or even double causative.

iii- **Anattā**: since everything changes and everything always comes to an end, at times very fast, nothing and nobody has any kind of essence, self, or soul that would have any permanence or even durability or duration. That's the very principle of non-being, and even the most enlightened Buddha does not have an essence: he is only an evanescent positive balance among all the meritorious data he has accumulated in life, and this balance can break at any time. The idea of a reincarnated Buddha is absurd in Buddhist terms since when a Buddhist reaches the state of enlightenment when he dies in this state, he will evade the cycle of birth-death-rebirth and merge into the cosmic energy of the universe.

iv- The only sustainability in this meritorious approach to life is the non-excessive-attachment to anything or anybody. This is the fourth fundamental dimension of Buddhist philosophy: **tanha** is the enslaver or slave master in our personal life. Everything is circumstantial, experiential, and evanescent. But you have to develop non-attachment to even this non-attachment because then there would be no meaning in having anything to do with others, with yourself, with life per se. Asceticism and suicide are the results of the morbidity of *tanha* when it becomes the dominant value of an individual: attachment to non-attachment. Then let us die. But this attachment to non-attachment is not enlightenment and then the death of such an individual does not in any way bring him, her, or them any meritorious fulfillment.

That leads us to a famous case analyzed by T.Y. Elizarenkova and V.N. Toporov, in *The Pāli Language* (1976). A long cycle of twelve gerunds and the impossibility to translate such a cycle into Indo-European languages, and probably many others.

So pi migapotako pāse baddho avippanditvā yeva bhūmiyam mahāphāsukapassena pāde pasāretvā nipanno pādānam āsannaṭṭhāne khureh 'eva paharityā paṃsu ca tiṇāni ca uppātētvā uccārapassāvam vissajjetvā sīsam pātētvā jivham ninnāmetvā sarīram kheṭakilinnam katvā vātaggahañena udaram uddhumātakam katvā akkhīni parivattetvā hetṭhānāsikasotena vātam sañcarāpento uparimanāsikasotena vātam sannirumhitvā sakalasarīram thad-dhabhāvam gāhāpetvā **matakākāram dassesi.**

First, Elizarenkova's translation:

The young antelope bound by a noose, without trying to break loose, lying on its side on the ground, its legs outstretched, was kicking its hoofs, trampling the dust and the weeds, defecating, its head down, its tongue out, sweat all over its body, its belly inflated, tears rolling from its eyes, letting out its breath through the lower nostril and keeping it in by the upper nostril, its body having become rigid, pretended to be dead.

She does not provide the source of this translation and we assume it is hers. We can see at once that the initial "so" (3rd person singular pronoun) is not translated though she treats the first nominal phrase, "migapotako pāse baddho" as the subject of the final verb, "dassesi." She translated most of the gerunds with finite verbs which breaks the general feeling of accumulation of crucial steps and stages towards inescapable death and replaces it with a rather empathetic description of the animal's death concluded by "pretended to be dead" which means the death was faked, whereas the gerunds imply that surviving would be a miracle since the twelve gerunds are the fully completed realistic march to death, each gerund being one

unretrievable step closer, till the last one that does not bring the pre-tension of death but the absolute state of death.

We lack the necessary tools to translate this value into similar terms. I can propose a translation into English and another into French, but neither really gives us this inescapable progression to death as a series of twelve stages in which the fulfillment of any one of them is the pre-condition of the next one. It is the absolute negation of any semblance in the final state.

Translation into English:

Look at him, the young wild animal collared in a hunter's trap lace who, once he had abandoned the idea of freeing himself, once he had let himself go on the ground, his legs outstretched, once he had stopped kicking out with all his four legs, once he had brought to an end his trampling the dust and the grass, once he had released excrements and urine, once he had let his head go on the side, once he had let his tongue hang out from his mouth, once he had discharged floods of perspiration all over his body, once his stomach had fully swollen, once tears had flown from his eyes, once his breath had ceased exhaling, and once his body had become tense in complete rigidity, then this young wild animal stuck in this hunter's trap lace appeared fully dead.

Translation into French:

C'est lui, le jeune animal sauvage pris à un lacet de chasseur qui, une fois qu'il eût abandonné l'idée de se libérer, qu'il se fût abandonné au sol, les quatre pattes tendues, qu'il eût fini de ruer de ses quatre sabots, qu'il eût arrêté de piétiner la poussière et l'herbe, qu'il eût libéré excréments et urine, qu'il eût laissé choir sa tête sur le côté, qu'il eût laissé sa langue prendre hors de sa bouche, qu'il eût relâché des flots de sueur sur tout son corps, que son ventre eût gonflé, que ses larmes eussent coulé de ses yeux, que son souffle eût cessé de s'exhaler, et que son corps se fût rigidifié dans une raideur totale, alors, oui, lui, le jeune animal sauvage pris à un lacet de chasseur nous apparut bien totalement mort.

To show how intrinsically that syntactic architecture is perfectly adapted to Buddhist preaching, I will take an example from the Dhammapada, verses 231-234. Let me give the verses in Pāli first:

Dhammapada verses in Pali:

Verse 231

kāyappakopam **rakkheyya**,
 kāyena **samvuto** siyā.
 kāyaduccaritam **hitvā**,
 kāyena sucharitam care.

Verse 232

vacīpakopam **rakkheyya**,
 vācāya **samvuto** siyā.
 vacīduccaritam **hitvā**,
 vācāya sucharitam care.

Verse 233

manopakopam **rakkheyya**,
 manasā **samvuto** siyā.
 manoduccaritam **hitvā**,
 manasā sucharitam care.

Verse 234

kāyena **samvutā** dhīrā,
 atho vācāya **samvutā**.
 manasā **samvutā** dhīrā,
 te ve supari**samvutā**.

Then a standard translation into English:

English translation of verse(s):

Verse 231

Let a man guard himself against irritability in bodily action,
 let him be controlled in deed.

Abandoning bodily misconduct,
 let him practice good conduct in deed.

Verse 232

Let a man guard himself against irritability in speech,
 let him be controlled in speech.

Abandoning verbal misconduct,
 let him practice good conduct in speech.

Verse 233

Let a man guard himself against irritability in thought,
 let him be controlled in mind.

Abandoning mental misconduct,
 let him practice good conduct in thought.

Verse 234

The wise are controlled in bodily action,
 controlled in speech

and controlled in thought.

They are truly well-controlled.

In the Pāli text, the gerunds are in red, bold, and underlined fonts, expressing elements that have to be fully completed to enable the next phase to start. Past participles are in blue, bold fonts, expressing the result of the gerunds when completed. The original text is available at https://www.listennotes.com/podcasts/dhammapada-part-i/dhammapada-verses-231-234-3ndwh6_k5U/, and the translation is by Acharya Buddharamkhita, along with the recording. We can see the architecture of the verses through this simple use of two colors. The translation does not retain this architecture. I may attempt to keep these non-finite forms in the last verse as follows:

Once a man has pushed down his physical impulses
This man has reached self-control in action
Once he has rejected his physical instincts
Then he can practice good behavior.

Once a man has pushed down his improper language
This man has reached self-control in speech
Once he has rejected his faulty language
Then he can practice positive discourse

Once a man has pushed down his unclean ideas
This man has reached self-control in thought
Once he has rejected his unclean visions
Then he can practice meritorious thinking

The wise men self-controlled in their body
 These wise men self-controlled in their speech
 The same wise men self-controlled in their thought
 Them all perfectly and truly self-controlled wise men.

In the last verse, there are only past participles, and it is rather easy to translate since they only express the resultative state of affair brought by the fulfilling of the gerunds. The gerunds in the first three verses express the same fulfillment of an action, but it is not only a state of affairs, it is the result of a willful choice to do so fully. And that is just what I mean when I say it is impossible to translate it into our Indo-European languages. This last verse translated the way I suggest gives this meritorious satisfaction when something good is performed. And it is all our merit since we decided to do it to the full extent of the project and intention. And yet there is no permanence in this situation since the wise man has to control himself in body, in speech, and in thought all the time, and it is this permanence of self-control that is the real merit of wisdom. That is entirely contained in the language and its concatenative morphology and syntax, in one word its concatenative discourse.

To conclude I will say that some may think Pāli is agglutinative, and Alvaro Rocchetti said so in Aix-en-Provence. That would be a phylogenetic reduction. Pāli being a language from a phylogenetic phase that is posterior to that of the vast Turkic agglutinative languages, it is normal it retains some elements of the anterior phases of phylogenetic development. But it is not an agglutinative language since it is very directly derived from Sanskrit, except of course if you think, like some may do, that Sanskrit is an agglutinative language. The main advocate, Professor Dr. Alfréd Tóth, of this agglutinativization of nearly all languages is originally from one agglutinative Turkic language, Hungarian. But it is true it is a very common mistake in linguistics: many, too many linguists consider, at times unconsciously, that the linguistic family of their first languages is the matrix they use to build their linguistic vision. Latin and Greek

have too long been the matrixes of European linguistics. It is not so rare to find, in some universities, professors teaching that in Arabic you have the same conjugation as in European languages, person, number, tenses, modes, and voices. It is certain that one can express all these in Arabic, but most of these are not part of the conjugation of Arabic verbs, just like in English “will go” is a periphrastic expression of the future but it is not a future tense per se. Same thing in German with “Morgen werde ich nach Berlin fahren,” to take two examples close to us. At least will I say the declaration that any language can say absolutely anything equally may bring up the conclusion that the various ways to express a future action are the same linguistic thing, whereas it is only the expression of a similar idea with different means. It is so easy to forget that the **meaning** is in the **means** we use to express it.



Resources

- 1- *Comparative Editions of the Dhammapada*, Anandajoti Bhikkhu
338 p. PDF, 2007-2011, https://www.academia.edu/22323581/A_Comparative_Edition_of_the_Dhammapada.
- 2- Purushothaman P., Academia Letters, Some thoughts on linking Tamil Sumerian, Gondi, Brahui and Indus Valley Scripts on nostalgic memories, 4 pages, 2021, https://www.academia.edu/61435287/Some_thoughts_on_linking_Tamil_Sumerian_Gondi_Brahui_and_Indus_Valley_Scripts_on_nostalgic_memories.
- 3- *An Easy Introduction to Pāli*, 2018 New Edition, <https://archive.org/details/MyPāliCourse>, 377 pages.

- 4- *A Practical Guide to Pāli Grammar*, Anandajoti Bhikkhu, <https://www.ancient-buddhist-texts.net/Textual-Studies/Grammar/Guide-to-Pāli-Grammar.htm>, 2014-2016.
- 5- *Pāli Verbs Companion to Introduction to Pāli*, by A.K. Warder, 2010 edition, two pages, https://learning.pariyatti.org/pluginfile.php/4247/mod_page/content/1/Pāli_Verbs.pdf.
- 6- *Practical Grammar of the Pāli Language*, Charles Duroiselle, 1906, Kessinger Publishing, LLC, 2009 <https://www.amazon.com/Practical-Grammar-Pāli-Language/dp/1104598949>.
- 7- Dr. Irach J.S. Taraporewala, *Sanskrit Syntax*, Munshiram Manoharial, Delhi, India, 1967.
- 8- Arthur A. MacDonnell, *A Sanskrit Grammar for Students*, Oxford University Press, (1927)-1975.
- 9- T.Y. Elizarenkova, V.N. Toporov, *The Pāli Language*, Nauka Publishing House, Moscow, 1976.
- 10- James W. Gair, W.S. Karunatillake, *A New Course in Reading Pāli*, Motilal BanarsiDass Publishers, Delhi, India, (1998)-2005.
- 11- Narada Thera, *The Dhammapada*, Buddhist Cultural Center, Dehiwela, Sri Lanka, 2544 (datation bouddhiste)-2000 (datation grégorienne).
- 12- Bhikkhu Nanamoli, *A Pāli-English Glossary of Buddhist Technical Terms*, Bhikkhu Bodhi Buddhist Publication Society, Kandy, Sri Lanka, (1994)-2007.
- 13- Steven Collins, *A Pāli Grammar for Students*, Silkworm Books, Chiang Mai, Thailand, 2005.
- 14- A.P. Buddhadatta Mahathera, *English-Pāli Dictionary*, Bharatiya Kala Prakashan, Delhi, India, (1954)-2006.
- 15- T.W. Rhys Davids, William Stede, *Pāli-English Dictionary*, Motilal BanarsiDass Publishers, Delhi, India, (1921-1925)-(1993)-2003.
- 16- *The Dhammapada*, A New Edition, Edited by Anandajoti Bhikkhu, 2007-2016, <https://www.ancient-buddhist-texts.net/Buddhist-Texts/K2-Dhammapada-New/New-Dhammapada.pdf>.

- 17- *An Outline of the Meter in the Pāli Canon*, Anandajoti Bhikkhu, 2002-2013, <https://www.ancient-buddhist-texts.net/Textual-Studies/Outline/Outline-of-the-Metres.pdf>.
- 18- *Pārāyanavagga, A New Edition together with A Study of its Metre*, Ānandajoti Bhikkhu 2nd Revised Edition 2011/2555, <https://www.ancient-buddhist-texts.net/Textual-Studies/Parayana-Metre/Parayana-Metre.pdf>.
- 19-Arnold Edward Vernon, *Vedic Metre in Its Historical Development*, 2019, Edition in English, Cambridge University Press, 1905, PDF full-text <https://ia800206.us.archive.org/23/items/vedicmetreinitsh00arnouoft/vedicmetreinitsh00arnouoft.pdf>.
- 20- *A Chanting Guide Pāli Passages with English Translations* The Dhammayut Order in the United States of America, PDF, <https://www.forestmeditation.com/audio/audio.html> links to audio recordings. <https://www.dhammadhwheel.com/viewtopic.php?p=89540&sid=03aaa1a50b300f14ba16385236cd47e2#p89540> Recorded Pāli Chants.
- 21- Dr. Vinod Kumar, Editor, Srīsa Candra Vasu, Translator, *The ASTADHYAYI of PANINI, 'A Treatise on Sanskrit Grammar'*, Parimal Publications, Delhi, India, two volumes, Second Reprint Edition, 2019.

III.

Varia

Plurilinguisme et création en Italie. Témoignage d'une création franco-italo-tunisienne : la mise en œuvre du projet européen *HistoryBoards*

Martine SOUSSE

Aix-Marseille Université, CAER,
Aix-en-Provence, France

Abstract: We propose an analysis of the French-Italian plurilingual context within the framework of a European project financed by the EUROPE CREATIVE program, which lasted two years and saw the collaboration of actors from research, visual arts (comics) and digital creation. After presenting the project, its objectives and the roles held by the partners, we will present the interactional preferences and differences of the two participants interviewed, then we will address, in a participant observation approach, the modes of communication and the languages used, as well as their impact on the implementation of the project.

Résumé : Nous proposons une analyse du contexte plurilingue français-italien dans le cadre d'un projet européen financé par le programme EUROPE CREATIVE, qui a duré deux ans et a vu collaborer des acteurs de la recherche, des arts visuels (bandes dessinées) et de la création numérique. Après avoir présenté le projet, ses objectifs et les rôles tenus par les partenaires, présenterons les préférences et différences interactionnelles de deux participants interviewés, puis

nous aborderons, dans une approche d'observation participante, les modes de communication et les langues utilisées, ainsi que leur impact sur la mise en œuvre du projet.

Introduction

Dans le cadre d'un projet européen qui a duré deux ans et a vu collaborer des acteurs de la recherche, des arts visuels (bande dessinée) et de la création numérique, nous avons vécu une expérience plurilingue français-italien-anglais entre partenaires de diverses nationalités (française, italienne, tunisienne et canadienne). Nous proposons une description et une analyse de ce contexte plurilingue professionnel. Notre approche est fondée sur une analyse de données recueillies sur le terrain, dans le cadre du projet européen que nous avons mené. Pour arriver à une triangulation des données, nous nous sommes appuyées sur le modèle du « sablier » (Blanchet, 2000) qui prévoit un passage du global (observation participante : l'auteure du présent article étant une des coordinatrices du projet) à l'analytique (questionnaires écrits et entretiens oraux avec deux des participants principaux) pour aboutir à une analyse globale (synthèse interprétative). Il s'agit d'une approche empirico-inductive qui ne prévoit pas la formulation d'hypothèses au préalable, l'objectif étant de « tent[er] de développer une compréhension des phénomènes à partir d'un tissu de données plutôt que de recueillir des données pour évaluer un modèle théorique préconçu ou des hypothèses *a priori* » (Blanchet, 2000 : 30, Leblanc, 2014 : 540).

1. Présentation du projet et des activités

HistoryBoards est un projet financé par le programme européen EUROPE CREATIVE, qui a débuté en septembre 2018 et s'est achevé

en septembre 2020. Il s'agit d'une collaboration d'acteurs de la recherche, des arts visuels et de la création numérique : un dispositif de mise en réseau et de coopération des acteurs de la bande dessinée (BD) historique en France, Italie et Tunisie – créateurs, développeurs, éditeurs, diffuseurs, chercheurs, experts, écoles d'art, institutions culturelles et lieux de médiation (musées, festivals etc.) – autour d'œuvres papier ou numériques.

Le projet visait à développer un discours de connaissance, traité sous la forme riche d'une BD numérique et papier, permettant au lecteur (15-25 ans) de devenir partie prenante de l'histoire. La BD était pensée comme outil de prévention, d'engagement et de coopération dans la lutte contre la montée des extrêmes ; elle évoque l'épisode des attentats terroristes de Bologne en 1977 sous le titre « De plomb et de sang ». Elle était associée à une exposition interactive dotée d'une application faisant office de compagnon de visite et de kit pédagogique. Les objectifs du projet étaient, dans un premier temps, d'offrir ces créations au public et de lui proposer la découverte d'un répertoire d'auteurs et d'œuvres de BD historiques, papier ou numériques, par la recension et la promotion de ces BD historiques. Dans un second temps, il s'agissait d'accompagner la réflexion et les pratiques des auteurs de BD vers de nouvelles écritures numériques et de questionner le sujet de la création collective. Étaient particulièrement visés les talents émergents, jeunes créateurs issus des écoles d'art ou de BD, les professionnels et artistes, les chercheurs et experts, les médiateurs et formateurs.

Quant à la proposition éditoriale et artistique, la BD « De plomb et de sang » développe un fil narratif qui interpelle les jeunes sur les traces de deux personnages, les étudiants Alessia et Peter. Alessia est une jeune fille d'aujourd'hui, confrontée aux événements du terrorisme contemporain et précipitée dans les Années de plomb par un effet narratif. Les deux temporalités du récit alternent et délivrent une vision croisée des événements de violence. Il s'agit d'amener les lecteurs et mobinautes à engager la réflexion sur des faits d'actualité ma-

jeurs sous éclairage historique avec des clés de compréhension pour un engagement citoyen : menaces autoritaires sur les démocraties, extrémistes nationalistes ou religieux, replis identitaires, respect des minorités, lutte contre les discriminations liées au genre, aux racismes et à l'antisémitisme.

Les créations reposent sur :

- Une BD interactive sur tablette, offrant le point de vue intimiste d'Alessia et de Peter sur les événements, traité dans le huis-clos d'un appartement : une visite à 360° riche d'interactions, visuelles et sonores et d'éléments iconographiques à caractère d'archives.

- Une BD papier en 45 planches réalisée par Seif Eddine Nechi, auteur tunisien de talent dans l'avant-garde de la création BD, primé dans de nombreux festivals internationaux. La BD papier expose les événements historiques qui se déroulent dans la rue. Des développements en référence à l'histoire des Années de Plomb permettent une compréhension plus avancée du récit de la BD numérique.

- Une expo interactive réalisée à partir d'un concours de créations ouvert aux écoles de design, d'art et de BD, et de panneaux exposant les personnages de la BD et la présentation du projet collaboratif.

- Une application, le « compagnon de visite », vient également guider le visiteur (en réel ou en virtuel) et propose aux enseignants et médiateurs socio-culturels un kit pédagogique et un questionnaire de réception. L'exposition est ainsi un outil de développement du sens critique et de compétences de décodage. C'est l'occasion d'une appropriation individuelle et collective (groupes, classes).

Ce dispositif a mobilisé plusieurs créateurs pour sa mise en œuvre, il recense et valorise des artistes et créateurs BD et intéresse la communauté éducative sous l'angle de la citoyenneté et de la résistance aux violences et extrémismes, et sous celui des nouvelles écritures créatives.

2. Présentation et rôle dans le projet des deux participants interviewés

Le premier participant interviewé (Loc1) est un homme, entre 55 et 65 ans, napolitain, dessinateur diplômé des Beaux-Arts où il enseigne, directeur d'une école de bandes dessinées à Naples (Italie). Il parle italien au quotidien, napolitain en famille, et il a quelques notions de français qu'il utilise quand il voyage. Le napolitain est sa langue maternelle et c'était la langue exclusive qu'il utilisait avec ses parents mais il déclare avoir plus d'aisance aujourd'hui avec la langue nationale. Il lit en italien et parle en italien avec ses enfants. C'est une personne chaleureuse, un profil extraverti qui ne s'embarrasse pas de questions de protocole, plutôt tactile dans les interactions de communication.

Au sein du projet, la structure partenaire dans laquelle travaillait Loc1 a été associée au repérage des auteurs de BD historiques publiées. Par son relais, ont également été mobilisés de jeunes talents issus de ses cursus de formation qui ont publié en Italie, en France et à l'étranger. Cette structure a mis en synergie les métiers du livre en Italie, éditeurs et fondations, pour consolider le Portail des BD et ses enrichissements futurs. Certains étudiants de cette structure ont candidaté et ont été primés par le concours de création de BD. Enfin, ce partenaire a été en charge de la création du site web scientifique et a été l'interlocuteur du projet pour le présenter aux organisateurs du Comicon de Naples. Comme les autres partenaires, cette structure a apporté son expertise et ses éléments de connaissance à la question de la création collective numérique.

Le second participant interviewé (Loc2) est une femme, entre 55 et 65 ans, marseillaise, diplômée d'un Master en communication, conceptrice et éditrice de médias numériques à Marseille (France). Elle est francophone de langue maternelle, avec des connaissances en anglais de spécialité qu'elle utilise dans les échanges professionnels et en italien qu'elle utilise quand elle voyage. Elle lit dans les

trois langues. C'est une personne chaleureuse et dynamique, un profil extraverti qui engage facilement la conversation mais qui, contrairement à Loc1, préserve une distance physique entre elle et ses interlocuteurs durant les interactions verbales.

La structure partenaire dans laquelle travaillait Loc2 avait pour mission au sein du projet un travail autour de la réception utilisant les outils du numérique. Elle a dû, à ce titre, créer les sites supports, adapter les contenus pour les mettre en adéquation avec les codes et les expériences utilisateurs des solutions numériques (web, téléphone, réseaux sociaux, etc.). Par rapport aux plans initiaux, il a fallu dans l'urgence et en fin de budget (car en fin de projet), imaginer des solutions pour contourner les problèmes liés à la pandémie de COVID-19. Elle a pris en charge la création d'une exposition virtuelle et d'un compagnon d'exposition adapté.

3. Préférences et différences interactionnelles des deux participants interviewés

Loc1 déclare tutoyer ses interlocuteurs dans tous les contextes, professionnels ou autres, y compris ses supérieurs hiérarchiques. Il lui arrive, très rarement, d'employer le *Voi* dans des contextes impersonnels, ce qui peut être considéré comme une caractéristique régionale liée au substrat napolitain. Il n'éprouve aucune gêne à ce que le tutoiement soit initié par son interlocuteur sauf si ce tutoiement se veut clairement offensif.

Loc2 déclare vouvoyer tout le monde par défaut sauf dans le cadre d'une rencontre amicale, et tutoyer dans le cadre d'une première rencontre amicale mais après avoir demandé à son interlocuteur si cela ne le dérange pas. Elle utilise consciemment cet outil linguistique dans la gestion de ses interactions verbales :

Je vouvoie quand on me tutoie de manière intempestive et qui me semble inappropriée, pour marquer ostensiblement la distance. Je

tutoie systématiquement y compris des personnes âgées dès lors qu'on me tutoie. Je suis gênée quand on me tutoie et que ce tutoiement manifeste une connivence que je n'éprouve pas ou quand il résulte d'un comportement qui recherche mon soutien ou mon adhésion sans le formuler clairement. (Extrait questionnaire écrit Loc2)

Elle ajoute qu'elle peut se sentir gênée parce que son interlocuteur la vouvoie quand il s'agit de sujets jeunes (adolescents, jeunes adultes) qu'elle connaît bien et qui n'osent pas franchir le pas du tutoiement. « Cette attitude place une barrière symbolique dans nos échanges, qui peut ne reposer que sur des conventions sociales (ex : amis de mes enfants). » De son point de vue, vouvoyer en appelant la personne par son prénom est une posture cordiale et qui conserve une distance générée par la situation. Elle cite en exemple une relation professionnelle agréable mais sans affect. À la question « Pouvez-vous tutoyer votre supérieur hiérarchique et dans quelles conditions ? », elle répond : « Oui, quand le tutoiement est réciproque. Dans ce cas, le tutoiement résulte d'une relation de confiance et d'estime partagées. »

Loc2 précise par ailleurs qu'elle n'apprécie pas d'échanger avec un interlocuteur trop éloigné d'elle, ni avec quelqu'un qui hausse la voix. Alors que Loc1 n'a pas évoqué de préférences interactionnelles. On note une forte conscience métalinguistique de l'emploi des formes de courtoisie en discours de la part de Loc2, à l'inverse de Loc1 pour qui ce n'est pas un sujet.

Concernant les différences de comportement interactionnel, Loc1 constate qu'en Italie, les attitudes et même la signification des mots varient d'une région à l'autre et que, de ce fait, « des comportements naturels dans ta propre région ne sont pas acceptés dans une autre¹ ». Loc2 convoque son expérience des pays anglo-saxons où elle est amenée à se rendre fréquemment :

¹ « Si tutto (sic) gli atteggiamenti, e anche il significato delle parole cambia molto da una regione all'altra, per cui atteggiamenti naturali nella tua regione, in un'altra non sono accettati. » (Extrait questionnaire écrit Loc1)

Je trouve que les échanges y sont plus directs, moins ampoulés, voire plus au « premier degré ». Il est par conséquent plus difficile pour moi de saisir les subtilités d'une conversation mais c'est également plus « décomplexant » : je suis moins anxieuse et plus libre dans mon expression et dans mes échanges. (Extrait questionnaire écrit Loc2)

4. Les langues utilisées lors de la mise en œuvre des activités du projet

L'équipe des partenaires du projet a bien fonctionné, elle a su dépasser les différences culturelles de modalités de travail (concernant par exemple le respect du calendrier), les phases de tension et les choix parfois cornéliens lors de la gestion de la phase de création, et a réussi à traverser la crise du COVID-19 en adaptant le projet à ce nouveau contexte. La coordination du projet a été assez directive de la part des coordinatrices qui ont assumé leurs responsabilités, et son évaluation par les partenaires lors du bilan final a été très positive. Selon le partenaire italien, « La seule difficulté rencontrée est la langue, parfois dans les réunions générales il n'était pas possible de tout suivre, mais ensuite avec les réunions partielles ce problème a été brillamment résolu² ». Concernant la gestion du plurilinguisme durant le projet, force est de constater un hiatus entre « comment nous pensions fonctionner » et « comment nous avons effectivement fonctionné » car le contexte multilingue n'avait pas été pensé en amont.

² « L'unica difficoltà trovata è la lingua, alcune volte nelle riunioni generali non si riusciva a seguire tutto, ma in seguito con le riunioni parziali questo problema è stato risolto brillantemente. » (Extrait e-report *HistoryBoards*)

4.1. Un plurilinguisme non anticipé

La bonne réalisation et l'efficacité des échanges entre les partenaires parties prenantes du projet étaient particulièrement sensibles dans le contexte du soutien par l'Europe. En effet, nous savions que seraient évalués lors du bilan de l'action :

- Le degré d'efficience et d'efficacité du partenariat et de sa coopération au cours de la période de référence.
- La différence constatée, dans les aspects suivants des activités, par rapport à celles prévues dans la candidature : structure et gouvernance du partenariat, implication des partenaires, répartition des tâches et des rôles.

Pourtant, lors de l'élaboration du projet, la question des langues n'a pas été discutée. *A posteriori*, nous l'expliquons par le fait que la majorité des partenaires étant francophones (Aix-en-Provence, Marseille, Tunis et Montréal), à l'exception du partenaire napolitain, et le porteur du projet étant une professeure d'italien, elle pouvait tenir le rôle d'interprète et la question de la langue de travail a été éludée car d'autres problèmes d'organisation avaient alors la priorité. Un autre élément qui pourrait expliquer le fait que la question ne se soit pas réellement posée, est peut-être que ce projet a été élaboré par des Françaises pour lesquelles les situations de diglossie ne sont pas une évidence, dans leur quotidien, mais aussi dans leur travail. Les promoteurs du projet n'ont tout simplement pas envisagé ni préparé les difficultés de communication multilingues. Un accord tacite sur le fait que la langue de travail serait le français s'est construit sur le niveau élevé de formation des partenaires (universitaires, auteur, éditeur, directeur d'école d'art), leur connaissance – même médiocre – de l'anglais, et les compétences de traduction en italien d'au moins deux des universitaires participant au projet, mais a surtout reposé sur une représentation inconsciente foncièrement unilingue de la communication.

Ce constat peut-il s'expliquer par une influence de la gestion (ou du traitement) des langues³ au sein de l'université ? De la politique linguistique au niveau national en France ?

En effet, pour une entreprise, la politique linguistique de l'État ou de la Région où elle est située fait partie du contexte qui va déterminer sa façon de traiter les langues. Ainsi, les militants CGT de la société GEMS (General Electric Medical Systems) des Yvelines ont-ils emporté, en fonction des lois françaises (en particulier de la *loi Toubon* de 1994), une victoire judiciaire contre l'entreprise, qui a finalement dû accepter que les documents techniques rédigés à l'étranger soient systématiquement traduits en français. La même plainte n'aurait sans doute pas été recevable dans d'autres pays, p. ex. aux Pays-Bas. (Lüdi *et alii*, 2009 : 34-35)

La politique linguistique de l'Université d'Aix-Marseille (AMU) est guidée par son objectif d'internationalisation : sur sa page d'accueil web, AMU propose un document de présentation téléchargeable en français et en anglais ; elle se présente comme « largement ouverte sur le monde avec 10 000 étudiants internationaux et plus de 40 diplômes en partenariat international ; AMU est lauréate de l'appel à projet de la Commission Européenne pour construire « CIVIS, a European Civic University » avec ses 7 partenaires européens, elle contribue aussi aux grands défis sociétaux orientés particulièrement vers l'Afrique et la Méditerranée. AMU promeut en interne la formation de son personnel à des langues étrangères.

Concernant la politique linguistique nationale française, elle n'est pas particulièrement audible pour le citoyen lambda : défense de la francophonie à l'international, initiation des enfants à l'anglais dès le 1^{er} cycle, traitement particulier des langues dites « minorées » sur le territoire, etc.

³ En reprenant les termes de Lüdi *et alii* (2009 : 34-35) : « l'ensemble des mesures prises par l'entreprise (ici l'université) pour intervenir sur les représentations langagières ainsi que sur la construction et la mise en œuvre des répertoires linguistiques de ses membres en communication interne aussi bien qu'externe. »

Le contexte francophone dans lequel le projet a été élaboré n'était ni celui d'un prosélytisme de la langue française ni celui d'une action particulière en faveur du plurilinguisme. On peut le résumer en disant que l'université a une philosophie multilingue mais que le contexte national est un monolinguisme institutionnel. À cela vient s'ajouter le contexte européen philo-anglophone : bien que le projet ait été déposé en français, le bureau EUROPE CREATIVE nous a d'abord envoyé le logo en anglais, et nous avons dû le demander en français. Cela peut paraître anecdotique mais c'est bien la multiplication de ces micro-agressions qui font qu'un locuteur met en place une représentation diglossique institutionnelle où l'anglais est la langue haute et sa langue nationale la langue basse.

Durant le projet, dans les faits, dans un contexte de communication à plusieurs participants, la langue territoriale a prévalu : le français si la réunion se déroulait à Aix-en-Provence, même avec une plateforme de visioconférence ; l'italien si la réunion se déroulait à Naples. La langue dominante de l'individu était partiellement prise en compte avec la traduction. C'est dans le cadre des échanges à deux ou à trois, écrits ou oraux, en présentiel ou à distance, que la variété linguistique a véritablement joué un rôle et que plusieurs stratégies ont été employées. C'est ainsi que nous avons été amenées à établir une distinction entre « langue *de travail* » (français) et « langue *au travail* » (français, italien, anglais), distinction qui, à notre avis, pouvait expliquer un certain nombre de pratiques et de perceptions.

Nous allons présenter de quelle manière les partenaires ont mobilisé leurs ressources linguistiques dans la mise en œuvre du projet, quelles stratégies de communication ont été choisies et sur quels présupposés elles reposaient.

4.2. Des échanges multilingues

Dans le cadre du projet, les interactions se faisaient en présentiel, par téléphone ou sur une plateforme de visioconférence (Zoom), ainsi que par des échanges de courriels et de sms, ou sur les réseaux

sociaux (Facebook, Messenger, Facetime). Les participants se tuaient : étant investis dans le même projet, ils partageaient déjà un terrain de communication. Loc1 et Loc2 ont principalement échangé en français et en italien. Loc2 utilisait le français et l'anglais pour la partie canadienne du projet. Elle précise que, pour les échanges écrits, elle s'aidait d'un outil de traduction automatique en ligne.

Loc2 a fait deux déplacements à Naples pour rencontrer Loc1 et les étudiants de sa structure afin de présenter l'action à ces derniers. À cette occasion, Loc2 s'est exprimée en italien et en anglais chaque fois que les mots lui manquaient. Ces échanges ont été enrichis par le recours à la « novlangue » de sa spécialité :

Les termes de marketing digital et les formules issues de l'argot franglais à la mode sont, malheureusement car je m'en défends, l'une de mes mauvaises habitudes mais je les partage souvent avec les autres professionnels et les étudiants (asap, je suis overbookée, in the mood du projet, in time, présenter un rough, etc.). Cette « novlangue » fonctionne dans toutes les situations d'échanges linguistiques !! (Extrait questionnaire écrit Loc2)

Pour Loc2, le vocabulaire professionnel est un réel outil de travail. Elle constate que « certains termes perdent du sens une fois traduits ou n'ont pas d'équivalent. Leur traduction crée une distance avec les équipes de production notamment. »

Ces séquences ont été, de l'avis des participants, des réussites. Cette réussite est due à l'emploi optimal de l'ensemble des moyens verbaux et non verbaux dont disposaient les acteurs.

La mention d'une langue ne mène pas à son emploi exclusif, mais sert pour ainsi dire d'indice de contextualisation pour signaler sa pertinence. En fait, la solution préconisée est le mode plurilingue. (Lüdi, 2009 : 47)

Par ailleurs, quand Loc2 mobilise ses ressources, elle le fait sur la base de la représentation sous-jacente que la novlangue et la langue de spécialité du marketing sont très diffusées au-delà de la

sphère professionnelle, notamment auprès des jeunes qui peuvent y avoir recours dans le langage courant, et qu'elles peuvent relayer l'anglais dans son rôle de langue véhiculaire. Loc2 mobilise également ses ressources dans un contexte d'intercompréhension des langues romanes (français et italien) qui estompe partiellement les frontières entre les langues.

Il s'agit non seulement de savoir parler plusieurs langues, mais aussi et surtout d'être capable de mener à bien des dialogues en et à partir de plusieurs langues. Sur un plan conceptuel, cela renforce la position de ceux qui suggèrent de remplacer la notion classique de compétence par celle de répertoire langagier ou plutôt de ressources verbales. (Lüdi *et alii*, 2009 : 49 ; Moore *et alii*, 2007)

Le rôle de l'anglais novlangue illustre ici l'aspect communicationnel positif de la contamination du français et de l'italien par le lexique anglais, et contrebalance l'effet délétère de l'omniprésence de l'anglais au niveau institutionnel européen que nous avions abordé précédemment. Il y a bien une dichotomie entre, d'une part, la gestion du multilinguisme individuel qui est soumise à la pression communicationnelle (l'objectif est de se comprendre à tout prix) et a recours à des expérimentations créatrices plurilingues momentanées et négociées avec l'interlocuteur, le tout dans le cadre d'une interaction entre deux ou plusieurs individus qui ont différents moyens pour préserver la face de leurs interlocuteurs et utiliser différents adoucisseurs relationnels, et, d'autre part, la gestion au niveau institutionnel européen dont l'objectif est aussi une large compréhension mais qui recourt à une langue véhiculaire qui rabaisse les autres langues dans une diglossie subie, le tout dans un cadre administratif qui n'a évidemment pas les outils adoucisseurs des rapports interindividuels. À notre avis, l'Europe devrait s'inspirer de l'expérience de la fonction publique canadienne (Leblanc, 2014) où la traduction en plusieurs langues est attestée, le bénéfice social et économique venant compenser le coût financier, et où une attention est portée au respect et à la susceptibilité linguistiques des individus.

Hormis ce recours à la novlangue de la part de Loc2, nous constatons que les deux participants interviewés n'utilisaient pas l'interlangue (français-italien), bien qu'ils aient eu recours au parler plurilingue (*multilanguaging*) et à l'alternance codique (*code-switching*), principalement dans les échanges oraux, et avec pour objectif la compréhension de l'interlocuteur, Loc1 et Loc2 sachant que ni l'un ni l'autre n'avait un excellent niveau dans la L2 utilisée.

Loc2 précise que, dans le cadre professionnel, son idée fixe est d'être comprise.

Les études interactionnelles sur la communication plurilingue au travail (la plupart du temps auprès des « cols blancs » resp. du personnel de bureau) analysent la façon dont les personnes concernées mobilisent ensemble leur répertoire plurilingue et multimodal, en fonction de la situation, pour arriver à se comprendre au mieux. Dans les contacts (oraux) avec la clientèle, l'utilisation des ressources linguistiques serait marquée moins par les instructions de l'entreprise que par les exigences contextuelles et fonctionnelles des situations de communication, sans attention particulière à la correction grammaticale. (Coray & Duchêne, 2017 : 39)

Loc2 annonce qu'elle essaie de s'exprimer dans la langue la plus efficace « quitte à ne pas être très juste dans mon expression ». Loc1 semble avoir le même objectif quand il déclare ne pas utiliser de lexique de spécialité et préférer toujours un vocabulaire commun et populaire.

Ces ressources ont la forme d'ensembles semi-organisés de moyens parfois hétéroclites, pareils à des boîtes à outils pour bricoleurs. Certaines sont préfabriquées et mémorisées, d'autres sont des procédures de création d'énoncés inédits, parmi lesquelles on trouve aussi des moyens heuristiques destinés soit à renforcer les ressources expressives déjà disponibles, soit à développer des hypothèses d'interprétation de l'autre langue. Autrement dit, elles permettent de créer et de jouer, de conduire une activité verbale dans des contextes particuliers, donc de prendre des risques (en particulier le risque de faire

des erreurs, voire de ne pas se conformer à la norme prescriptive). (Lüdi & Py, 2009)

Dans ses échanges avec les Canadiens, Loc2 a été confrontée à leur exigence d'éviter les termes en anglais et la question s'est fréquemment posée d'utiliser l'écriture inclusive : « Cette orientation, si j'en comprend l'intérêt du point de vue éthique, ne simplifie pas les échanges. » Nous avons cependant choisi de répondre à cette attente mais uniquement dans le site web destiné à développer la présentation du projet et le soutien de l'Europe (<http://historyboards.org>) considérant qu'il était le lieu le plus approprié pour développer une communication plus institutionnelle et pour mettre notre communication en accord avec les attentes des acteurs publics en matière d'écriture inclusive.

Nous n'avons pas adopté cette position pour les autres outils de médiation, et notamment pour le site grand public (<http://deplombetdesang.com>) afin de ne pas alourdir le message ni alerter l'ergonomie du design du site (ergo design) dont les contenus sont très denses.

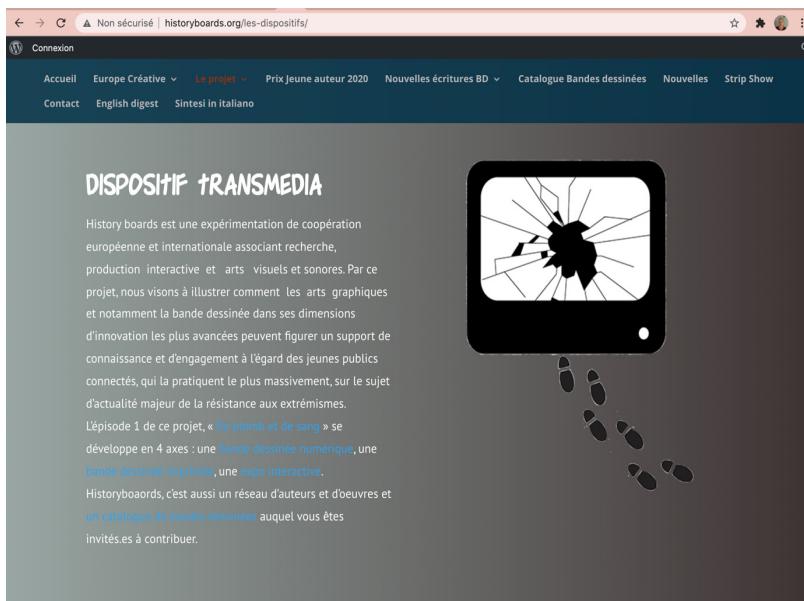


Fig. 1 : Capture d'écran du site institutionnel du projet

4.3. Marketing éditorial et impact sur le traitement linguistique

Nous avons pu observer que le traitement linguistique du projet reposait étroitement sur la nature des parties en présence (acteurs et cibles) et le registre relationnel des échanges. Nos choix visaient la meilleure adaptation des options de langue aux objectifs de performance du projet : pertinence, efficacité, qualité de réception.

Du point de vue de l'équipe de conception et développement, une BD interactive engage une série de compétences qui mobilisent plusieurs acteurs dès l'amont de la création et les place en position de co-auteurs, sous la conduite de projet d'un architecte narratif. L'œuvre se conçoit ainsi de manière itérative, les principaux échanges opérés dans le groupe de travail, l'équipe de conception et en direction des équipes de développement technique, créent une situation de travail nouvelle, plurilingue.

À l'occasion de la mise en œuvre de l'application sur tablette destinée à traiter la bande dessinée sous une forme interactive, nous avons ainsi pu expérimenter la problématique de création d'une œuvre collective sous cet angle. Dans ce contexte, la question des échanges linguistiques se présente sous un éclairage particulier lié aux contraintes de production et aux enjeux financiers du projet : entre les membres du collectif multilingue, il s'est imposé de donner la priorité à la facilitation des échanges et des circuits de décision (d'où l'emploi du français et de l'anglais). Cette question est cruciale du point de vue budgétaire, chaque étape de la création implique des décisions dont le poids et les coûts vont croissant et qui impliquent les membres du projet chargés des développements techniques, de la stratégie éditoriale en ligne, de la dissémination : elle repose sur des *process* de présentation, de « recette » et de validation qui sont évalués en jours/homme aux tarifs de l'industrie du numérique. Non maîtrisée, cette phase peut grever lourdement les budgets et mettre la finalisation du projet en danger.

Du point de vue des auteurs, traducteur et scénaristes, ils sont amenés à discuter ensemble des instructions à donner au lecteur et de la nature des dialogues et à les adapter au contexte linguistique et culturel du pays de diffusion de l'œuvre. Cet impératif est spécifique à l'œuvre interactive (d'où l'emploi des trois langues : italien, français et anglais).

Du point de vue des lecteurs, la création des « livrables » du projet était confrontée à une série d'injonctions peu conciliables : les partenaires ont dû produire des œuvres littéraires, des documents de travail et de compte-rendu, des outils d'appropriation pédagogique et de médiation des supports de communication et de marketing éditorial. Pour chacun de ces objets le registre relationnel et ses impacts sur la langue employée se sont révélés distincts et ont imposé une adaptation du discours. Ainsi, les sites consacrés au projet, au nombre de quatre, sont rédigés en français et, pour les deux premiers, partiellement traduits en anglais et en italien :

- Un site web de présentation de l'action soutenue par l'Europe (<http://historyboards.org/>) ;
- Un site web de présentation des créations (<http://deplombetdesang.com>) ;
- Un site compagnon, destiné aux jeunes et aux médiateurs scolaires et socio-culturels (<http://deplombetdesang-appexpo.com/>) ;
- Un site scientifique destiné aux étudiants et à la communauté éducative (<https://www.deplombetdesang-ressources.com>/).

Aux contraintes de réception en fonction des cibles visées dans les pays européens (Tunisie incluse) consacrés par la dissémination du projet, et sur le territoire canadien, se sont ici ajoutées les contraintes de communication entre les parties prenantes qui devaient s'approprier ces différents médias et outils. La problématique linguistique a été explorée dans le cadre des sites web, la mobilisation des autres médias étant laissée à la discrédition des autres participants.

Enfin, quant à la relation aux lecteurs, internautes et mobinautes que nous souhaitons sensibiliser à la lutte contre les extrêmes, il est à observer que le sujet était aussi celui de l'engagement du public invité à interagir dans le déroulé du récit. Cet axe portait à donner au lecteur la possibilité de contribuer au récit.

Par ailleurs, le traitement du récit reposait à la fois sur une succession de monologues et de dialogues et sur leur traduction en français, anglais et italien (pour l'album numérique) : les contraintes de la lecture sur écran sont peu propices à de longs développements textuels. Le vocabulaire employé a été délibérément simplifié, les phrases raccourcies et nous avons privilégié des phrases courtes et un vocabulaire du quotidien, accessible dans les trois langues.

Conclusion

En guise de conclusion, nous souhaitons synthétiser comment la pluralité de modes de penser, d'argumenter et d'agir inhérents à un répertoire plurilingue est intervenue dans le contrôle de l'interaction, la résolution de problèmes et la prise de décision au sein des interactions multilingues du projet *HistoryBoards*. Pour cela, nous reprenons les quatre dimensions de Berthoud (*Berthoud et alii*, 2005 ; Berthoud, 2008 ; <http://www.dylan-project.org>) qui envisage le multilinguisme en termes de coûts-bénéfices :

a) Les pratiques langagières effectives.

Dans les réunions, la langue du lieu où se déroulaient les interactions a prévalu (français en France, Tunisie et Canada ; italien en Italie) avec le recours à la traduction si nécessaire. Lors des échanges à deux ou à trois, écrits ou oraux, en présentiel ou à distance, la variété linguistique a véritablement joué un rôle et plusieurs stratégies ont été employées (parler plurilingue, alternance codique, intercompréhension des langues romanes, outil d'aide à la traduction en

ligne). Les pratiques langagières effectives ont donc vu la mise en œuvre de la part des participants de compétences linguistiques plurilingues bien que le projet ait été élaboré et pensé en amont comme monolingue.

La mise en œuvre de la part des participants de leurs compétences linguistiques plurilingues n'est pas d'un coût élevé car leur souci premier est la compréhension de l'interlocuteur et ils ne cherchent pas à ce que leurs productions de discours correspondent aux standards académiques. Ils visent la qualité de la communication de l'information mais pas la qualité de la production linguistique.

b) Les représentations du plurilinguisme et de la diversité linguistique qui se manifestent dans des discours conçus comme des traces des représentations sociales des acteurs.

Loc1 vit le plurilinguisme au quotidien dans le contexte italien de diglossie (ou de « dilalie » selon Berruto, 1995⁴) entre l'italien standard et le napolitain. Loc2 évolue au quotidien dans un contexte monolingue français. Cependant, pour Loc1 et Loc2, l'anglais est une langue véhiculaire qu'ils ne maîtrisent pas parfaitement mais à laquelle ils ont recours en cas de dysfonctionnement de l'intercompréhension entre le français et l'italien. Loc2 se représente la novlangue et la langue de spécialité du marketing comme un vocabulaire diffusé au-delà de la sphère professionnelle, notamment auprès des jeunes qui peuvent y avoir recours dans le langage courant.

c) Les politiques linguistiques des États et autres instances publiques et les mesures de gestion des langues prises par des entreprises, universités, etc.

⁴ Terme proposé par Gaetano Berruto (1995) : dilalìa. Le répertoire dilalique se caractérise par le fait que les deux variétés (langues haute et basse) peuvent être employées dans le parler quotidien, dans la conversation familiale, alors qu'en diglossie classique chaque variété a son propre territoire (langue haute : socialisation, travail, institutions ; langue basse : famille, amis).

Notre projet a été élaboré dans un contexte stratifié où chaque strate avait une politique linguistique différente : au niveau local, l'Université promeut la connaissance de plusieurs langues mais n'a pas de pratique plurilingue spécifique ; au niveau national, la France se caractérise par son monolinguisme institutionnel ; au niveau européen, les usages institutionnels favorisent une diglossie (langue haute : anglais).

Quel impact sur la résolution de problèmes et la prise de décision ? Dans notre observation, il apparaît que les échanges et communications sur la nature et les ambitions du projet, au sein du groupe de travail et en direction des médias et des publics, se sont réalisés en français quand ils émanaient du partenaire leader (Aix-Marseille Université) et des acteurs français (Made in la Boate et la Fondation du camp des Mille). Les partenaires italien et tunisien étaient libres de communiquer dans leur langue (en italien ou en arabe). En revanche, s'agissant des échanges opérés dans la phase de conception et de développement technique, le recours à l'anglais a été fréquemment employé quand il semblait plus efficace de recourir à un vocabulaire de spécialité (la culture du numérique est principalement anglophone).

d) Le contexte ou environnement linguistique dans lequel les acteurs opèrent.

La question de la langue de travail n'a pas été considérée comme prioritaire lors de l'élaboration du projet. Même si la majorité des partenaires étaient francophones, nous aurions dû penser à la situation du partenaire minoritaire linguistiquement. Il n'en a pas été ainsi, le plurilinguisme s'est imposé dans les faits au cours du déroulement du projet. Cela nous semble caractériser la posture inconsciente des monolingues francophones qui, d'une part, projettent leur propre situation et ont des difficultés à envisager des conditions différentes, et d'autre part, porte l'héritage historique de la francophonie. Le projet a été élaboré par des Françaises pour

lesquelles les situations de diglossie ne sont pas une évidence, ni dans leur quotidien, ni dans leur travail. Un accord tacite sur le fait que la langue de travail serait le français s'est construit sur le niveau élevé de formation des partenaires mais a surtout reposé sur une représentation inconsciente foncièrement unilingue de la communication, de la part des coordinatrices.

L'expérience multilingue non préparée du projet *HistoryBoards* nous a conduites non seulement à mener une réflexion sur ces situations particulières d'interaction, mais elle a également porté ses fruits. Dans le sillage de ce projet financé par EUROPE CREATIVE, un autre projet européen autour de la bande dessinée a vu le jour et a obtenu un financement : « Comix & Digital » est un projet ERASMUS + KA2, d'une durée de 3 ans, qui réunit 7 partenaires (3 français, 2 espagnols, 1 italien, 1 turc). Les objectifs de ce projet sont, entre autres, l'acquisition de compétences en autoformation ou via tutos et MOOCs, pour que des étudiants en BD, illustration ou design puissent s'emparer de solutions techniques qui les préparent aux synergies du travail collaboratif et à distance. Les contacts écrits avec les futurs partenaires lors de l'élaboration du projet ont eu lieu en français avec les partenaires français et espagnols (pour ces derniers, certains messages ont été traduits en espagnol avec un logiciel en ligne d'aide à la traduction), en italien avec le partenaire italien, et en anglais avec le partenaire turc (de nouveau avec un logiciel en ligne d'aide à la traduction). La réunion de lancement du projet s'est déroulée en français et en anglais selon les intervenants, avec en appui des documents en deux versions française et anglaise. Les réunions avec les formateurs locaux dans les quatre pays, se sont déroulées à distance (ZOOM.us) et dans la langue du pays : ce sont des universitaires qui ont traduit les échanges en turc et en espagnol, le porteur du projet parlant français et italien.

Bibliographie

- BERRUTO, G., *Fondamenti di sociolinguistica*, Roma-Bari, Laterza, 1995.
- BERTHOUD, A.-C., « Le projet DYLAN ‘Dynamiques des langues et gestion de la diversité.’ Un aperçu », in *Sociolinguistica*, vol. 22, 2008, p. 171-185.
- BERTHOUD, A.-C., GRIN, F., LÜDI, G., *La gestion de la diversité linguistique dans des contextes professionnels et institutionnels*, Lausanne, Requête à la Commission Européenne, 2005.
- BLANCHET, P., *La linguistique de terrain : méthode et théorie. Une approche ethno-sociolinguistique*, Rennes, Presses de l’Université de Rennes, 2000.
- CALVET, L.-J., *Pour une écologie des langues du monde*, Paris, Plon, 1999.
- CORAY, R., DUCHÈNE, A., *Le plurilinguisme dans le monde du travail*, Rapport du Centre scientifique de compétence sur le plurilinguisme, Institut de plurilinguisme, Confédération suisse, Office fédéral de la culture OFC, 2017.
- GRIN, F., « Plurilinguisme et multilinguisme au travail : le regard de l’économie des langues », *Repères DoRiF*, 4- Quel plurilinguisme pour quel environnement professionnel multilingue ? - Quale plurilinguismo per quale ambito lavorativo multilingue?, DoRiF Università, Roma, dicembre 2013. http://www.dorif.it/ezine/ezine_printarticle.php?id=136.
- GUEUNIER, N., « Représentations linguistiques » in M.-L. Moreau (dir.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Bruxelles, Mardaga, 1997, p. 246-252.
- KLINKENBERG, J.-M., *Le plurilinguisme, le français : des atouts dans le monde du travail ?*, Forum français langue de l’emploi, 15 avril 2016, Budapest, Hongrie.
- LABOV, W., *La sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit, 1976.
- LEBLANC, M., « Traduction, bilinguisme et langue de travail : une étude de cas au sein de la fonction publique fédérale canadienne », *Meta*, 59 (3), 2014, p. 537-556. <https://doi.org/10.7202/1028656ar>.

- LÜDI, G., BARTH, L. A., HÖCHLE, K., YANAPRASART, P., « La gestion du plurilinguisme au travail entre la ‘philosophie’ de l’entreprise et les pratiques spontanées », *SOCIOLINGUISTICA*, 23/2009, p. 32-52. <https://core.ac.uk/download/pdf/18248157.pdf>.
- LÜDI, G., PY, B., « To be or not to be... a multilingual speaker » in *International Journal of Multilingualism*, 6/2, 2009, p. 154-167.
- MOORE, D., CASTELLOTTI, V., *La compétence plurilingue : regards francophones*, Bern, Peter Lang, 2007.
- PETITJEAN, C., « Effets et enjeux de l’interdisciplinarité en sociolinguistique. D’une approche discursive à une conception praxéologique des représentations linguistiques » in *TRANEL – Travaux neuchâtelois en linguistique*, 53, 2011, p. 147-171.
- VERDELHAN-BOURGADE, M., « Plurilinguisme : pluralité des problèmes, pluralité des approches », *Tréma* [En ligne], 28, 2007, <http://journals.openedition.org/trema/246>.

Sitographie

<https://www.defi-metiers.fr/breves/plurilinguisme-et-compétences-professionnelles-un-potentiel-dans-le-cadre-d'une-économie>, consulté le 04-12-2020.

<https://www.france-education-international.fr/sites/default/files/atoms/files/focus-les-langues-enjeu-pour-economie-entreprise.pdf>, consulté le 04-12-2020.

https://www.fri2frei.ch/data/web/fri2frei.ch/uploads/pdf/csp_le_plurilinguisme_dans_le_monde_du_travail_santhese_f_170405.pdf, consulté le 04-12-2020.

<http://deplombetdesang.com>, consulté le 04.12.2020. Site où sont déposés les livrables du projet : l’album papier, la BD interactive, l’exposition virtuelle, le compagnon de visite, le teaser de la BD papier, le *making off* des créations, la vidéo de présentation du projet et les créations musicales.

<http://deplombetdesang-appexpo.com>, consulté le 04.12.2020. Site où sont déposés le compagnon de visite et les liens vers l'exposition virtuelle, un questionnaire de compréhension scientifique et un kit pédagogique fourni par la Fondation du Camp des Milles. <http://historyboards.org>, consulté le 04.12.2020. Site de présentation de l'écosystème du projet, qui inclut un espace de promotion numérique pour les artistes (présentation de l'œuvre en teasers, bandes annonces, extraits) en cours de développement, un espace pour les gagnants des deux concours BD organisés en 2017 et 2020, une page dédiée aux nouvelles écritures. Ce site est traduit en italien et en anglais.

<http://deplombetdesang-ressources.com>, consulté le 04.12.2020. Site scientifique du projet qui héberge des liens vers des pdf, des vidéos, des références bibliographiques (HAL), des URL externes et les sites de nos laboratoires et de nos recherches.

<https://www.univ-amu.fr/fr/public/presentation-de-luniversite>, consulté le 07.12.2020.

Gestes et mots en italien : étude de cas sur un corpus d'enregistrements de locuteurs natifs

Lounis MEDJBOUR

Aix-Marseille Université, CAER,
Aix-en-Provence, France

Abstract: We present the results of a case study preliminary to our PhD project, on the synchronization between gestures and words in a corpus of recordings of Italian native speakers. We show that there are articulatory gestures that are similar when pronouncing demonstratives and adverbs of place related to demonstratives, that the left side of the body is essential for the movement, hence the gesture performed both in relation to the pronunciation of demonstratives and to that of related adverbs of place. We assume that there is a synchronization between gestures and speech because the gestures made during the pronunciation of demonstratives and afferent adverbs are similar.

Résumé : Nous présentons les résultats d'une étude de cas préliminaire à notre projet de thèse de doctorat, sur la synchronisation entre gestes et mots dans un corpus d'enregistrements de locuteurs natifs italiens. Nous montrons qu'il existe des gestes articulatoires qui se ressemblent lors de la prononciation des démonstratifs et des adverbes de lieu afférents aux démonstratifs, que le côté gauche du corps est essentiel pour le mouvement, d'où le geste effectué aussi bien en lien avec la prononciation des démonstratifs qu'avec celle des

adverbes de lieu afférents. Nous supposons cependant qu'il y a une synchronisation entre les gestes et la parole car les gestes effectués lors de la prononciation des démonstratifs et adverbes afférents sont similaires.

1. Introduction

La sociologie et la linguistique définissent la communication comme l'ensemble des phénomènes qui peuvent intervenir lorsqu'une personne transmet une information à un ou plusieurs individus à l'aide d'un langage articulé où d'autres codes comme la prosodie, la gestuelle, le regard, etc. Il s'agit bien de communication *verbale* et *non verbale*. La première est établie à travers l'utilisation des signes linguistiques, elle englobe tout ce qu'exprime le langage écrit et oral. La seconde est liée à notre corps : on communique par le langage corporel, les gestes, la posture et les expressions faciales. En effet, des études linguistiques menées par Albert Mehrabian (Mehrabian & Wiener, 1967 ; Mehrabian & Ferris, 1967) ont montré que, dans un discours, 7% de la communication est verbale (signification et sens donné aux mots), 38% se fait via le canal vocal (intonation et son de la voix), 55% de la conversation est visuelle (expressions du visage et langage corporel). Enfin, 93% de la communication orale est non verbale.

De nombreux linguistes ont eu comme objet d'étude la synchronisation des gestes et des mots, dont Kendon (1980, 1996, 2000 et 2004), Kida (2002) Cosnier (1982) et McNeill (1992), qui se sont concentrés sur l'anticipation ou le retard des gestes co-verbaux par rapport à la parole. Les chercheurs ont émis l'hypothèse qu'il y a une influence de la parole sur le geste et vice versa. Cela nous a conduit à nous interroger sur une éventuelle synchronisation entre un ou plusieurs gestes et la prononciation des démonstratifs et des adverbes de lieu afférents aux démonstratifs, lors d'un fait de discours.

2. Corpus

Nous avons utilisé les interviews de deux locuteurs natifs italiens, enregistrées avec suivi de mouvement Qualysis dans le studio de la maison de la recherche du campus Schuman d'Aix-Marseille Université. Les personnes interrogées avaient des marqueurs à la base de la tête et à toutes les articulations des mains et des bras (Fig. 1).

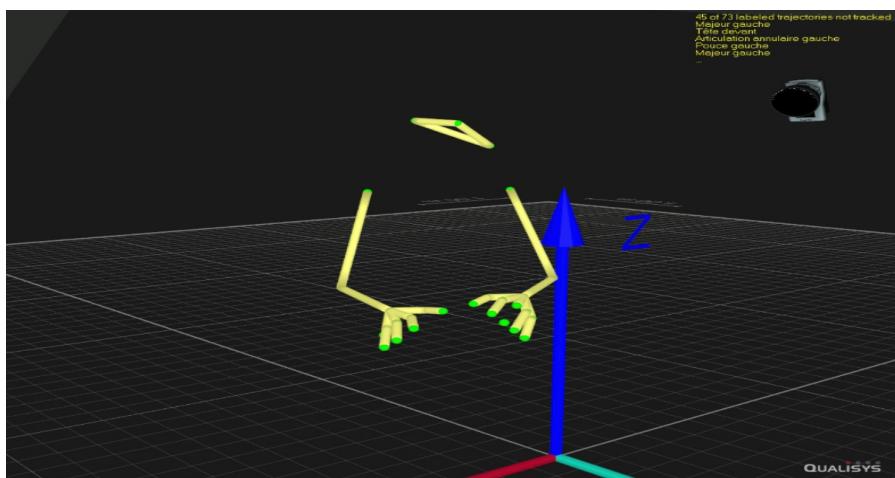


Fig. 1 : Restitution vidéo Qualysis
avec positionnement des marqueurs

Nous nous intéressons dans la vidéo aux gestes effectués avant, pendant et après la prononciation des démonstratifs et des adverbes de lieu afférents. La synchronisation peut s'effectuer de manière verbale ou non verbale, en fonction des émotions et même du rythme respiratoire de la personne. Elle fonctionne en trois étapes :

- La première dimension concerne la posture (position des jambes, du buste, des bras et de la tête), il s'agit de renvoyer en miroir la posture de son interlocuteur (Fig. 2).
- La seconde dimension est celle de la voix, notamment le débit et le volume.

- La troisième dimension est celle du langage : le choix des mots (lexique) et la manière de construire nos phrases (syntaxe) sont les reflets de notre identité.

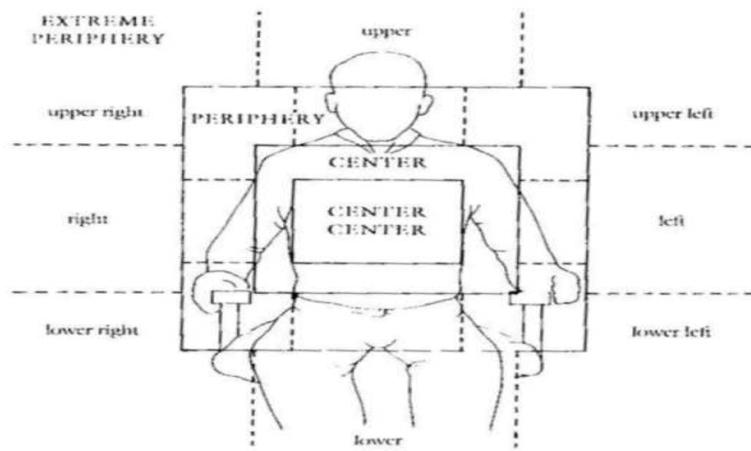


Fig. 2 : Espace gestuel typique d'un locuteur adulte

3. Analyse des résultats

3.1. Gestes articulatoires

Au cours des interviews, les locuteurs ont utilisé des gestes représentatifs (gestes iconiques), les mouvements des bras, des doigts, de la tête et le croisement des bras étant les plus fréquents durant les entretiens lors de la prononciation des démonstratifs et des adverbes de lieu. Lors de la prononciation des démonstratifs nous avons relevé 99 gestes articulatoires, la plupart sont réalisés du côté gauche (Fig. 3 et 4). Les gestes de l'annulaire gauche (21%), de l'auriculaire droit (18%) et du majeur gauche (16%) sont les plus fréquents. Lors de la prononciation des adverbes de lieu afférents, nous avons relevé 42 gestes articulatoires, la plupart réalisés du côté gauche (Fig. 5 et 6). Les gestes de l'annulaire gauche (18%) et du majeur gauche (20%) sont les plus fréquents.

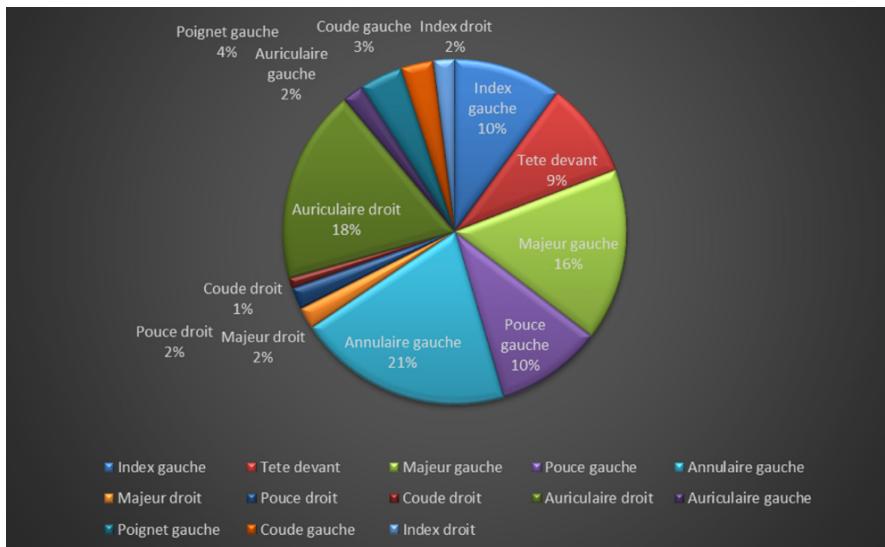


Fig. 3 : Gestes articulatoires effectués lors de la prononciation des démonstratifs

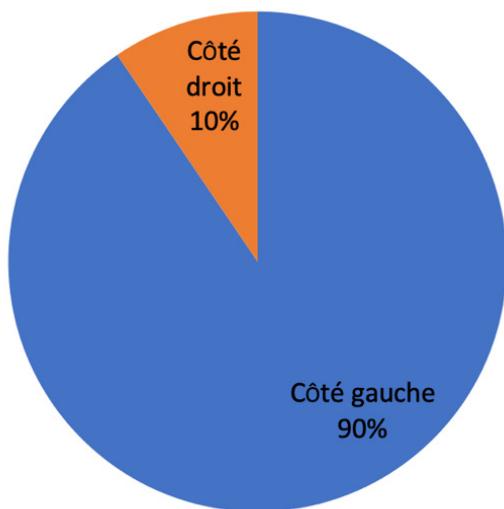


Fig. 4 : Répartition latérale des gestes articulatoires effectués pendant la prononciation des démonstratifs

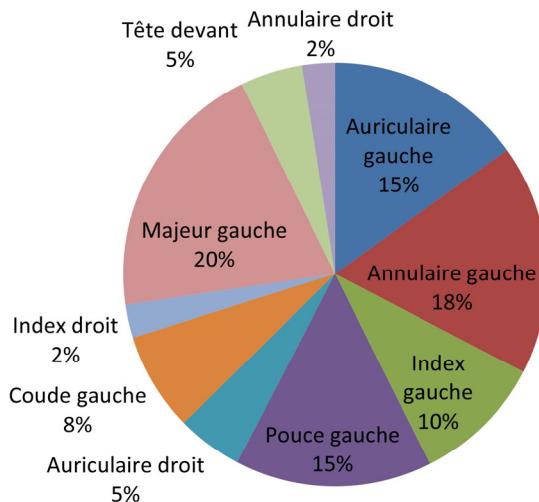


Fig. 5 : Gestes articulatoires effectués pendant la prononciation des adverbes de lieu afférents

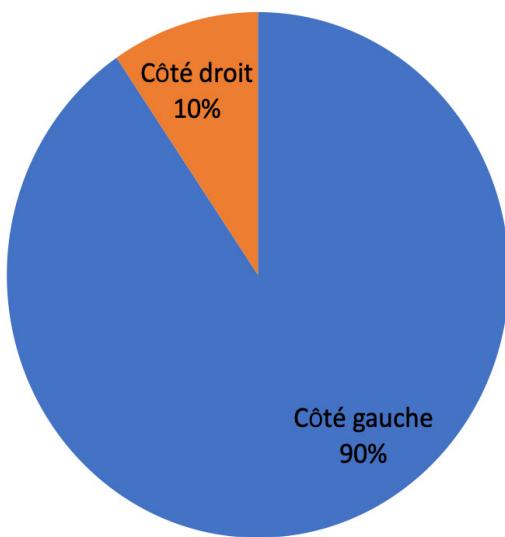


Fig. 6 : Répartition latérale des gestes articulatoires effectués pendant la prononciation des adverbes de lieu afférents

3.2. Aspect kinésique

Dans la première vidéo, nous avons 10 aspects kinésiques lors de la prononciation des démonstratifs. La gesticulation entière ({préparation/frappe/retour} ou {coup de pied/retour} ou {frappe}) est la plus fréquente pendant la prononciation des démonstratifs (Fig. 7). Lorsque les adverbes de lieu afférents sont prononcés dans la première vidéo, la gesticulation entière est le seul aspect effectué.

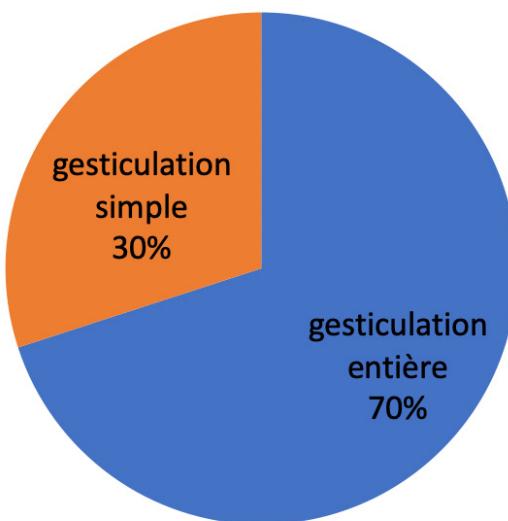


Fig. 7 : Aspect kinésique lors de la prononciation des démonstratifs dans la 1^e vidéo

Dans la seconde vidéo, nous avons 17 aspects kinésiques : la gesticulation superposée ({préparation / {coup}... {Coup} / Retour}) est la plus fréquente avec un total de 58,82%. Ce type concerne les gestes dont la forme se combine avec un ou plusieurs mouvements batoniques mais peut se superposer à d'autres types de gestes. Une gesticulation est également considérée comme superposée lorsque les deux mains effectuent des gestes différents. La gesticulation simple arrive en deuxième position avec un total de 23,53%. Le

dernier aspect est celui de la gesticulation entière avec un total de 17,65%. Pour les adverbes de lieu afférents, nous avons relevé 11 aspects réalisés lors de la prononciation. En première position, la gesticulation entière avec un total de 45,45%. La deuxième position est occupée par la gesticulation superposée avec un total de 27,27%, suivie de la gesticulation enchaînée ({préparation/coup} {coup}... {coup/retour}) avec un total de 18,18%. Enfin, la gesticulation simple avec un total de 9,09%.

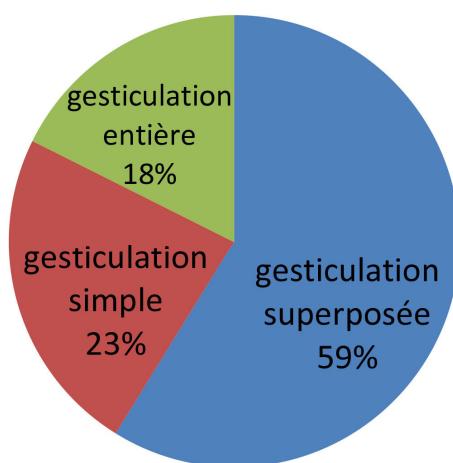


Fig. 8 : Aspect kinésique lors de la prononciation des démonstratifs dans la 2^e vidéo

Conclusion

Cette première analyse nous a permis de répondre à plusieurs questions posées précédemment. Il existe des gestes articulatoires qui se ressemblent lors de la prononciation des démonstratifs et des adverbes de lieu afférents aux démonstratifs. Il est donc tout à fait possible que des gestes articulatoires soient spécifiquement liés

à l'emploi en discours de ces mots. Selon les résultats obtenus, le côté gauche du corps semble privilégié pour les gestes effectués en lien avec les démonstratifs et les adverbes de lieu afférents. Quant à l'aspect kinésique, nous avons pu décoder certains gestes mais les résultats ne sont pas fiables (il ne s'agit que d'une seule expérience préliminaire), mais nous supposons qu'il y a une synchronisation entre les gestes et la parole car les gestes effectués lors de la prononciation des démonstratifs et adverbes afférents aux démonstratifs sont similaires.

Bibliographie

- BONAIUTO, M., GNISCI, A., MARICCHILO, F., (2002), « Proposta e verifica di una tassonomia per la codifica dei gesti delle mani in discussioni di piccolo gruppo », *Giornale Italiano di Psicologia*, 29, p. 777-807.
- CALBRIS, G., MONTREDON, J., (1986), *Des gestes et des mots pour le dire*, Paris, Clé International.
- COSNIER, J., (1982), « Communications et langages gestuels », J. Cosnier, A. Berrendonner, J. Coulon, C. Kerbrat-Orecchioni (dir.), *Les voies du langage. Communications verbales, gestuelles et animales*, Paris, Dunod, p. 255-304.
- CREIDER, C. A., (1978), "Intonation tone groups and body motion in Luo conversation", *Anthropol. Linguist.*, 20, p. 327-39.
- DE MAURO, T., (2013), "Non di sola linguistica vive la conoscenza del linguaggio", F. Albano Leoni, S. Gensini, M. E. Piemontese (a cura di), *Tra linguistica e filosofia del linguaggio. La lezione di Tullio De Mauro*, Roma-Bari, Laterza, p. 139-151.
- GOLDIN MEADOW, S., (1998), "The development of gesture and speech as an integrated system", *New Directions for Child and Adolescent Development*, 79, p. 29-42.
- GUIDETTI, M., (2003), *Pragmatique et psychologie du développement. Comment communiquent les jeunes enfants*, Paris, Belin.

- HERDER, J. G., (1992), *Traité de l'origine du langage*, traduit de l'allemand par D. Modigliani Paris, PUF.
- JOE, N., (2008), *Ces gestes qui parlent à votre place. Les secrets du langage corporel*, traduit en français par D. Lafarge (2016), Paris, Hugo Doc.
- KENDON, A. (1980). Gesticulation and Speech: Two Aspects of the Process of Utterance. In M. R. Key, *The Relationship of Verbal and Nonverbal Communication* (p. 207-227). The Hague : Mouton and Co.
- KENDON, A., (1996), "Some Reflections on the Relationship between "Gesture" and "Sign""", *Gesture*, p. 348-366.
- KENDON, A., (2000), "Language and gesture: unity or duality?", D. McNeill, *Language and Gesture*, Cambridge University Press, p. 47-62.
- KENDON, A., (2004), *Gesture: Visible Action as Utterance*, Cambridge University Press.
- KIDA, T., (2002), « Nouvelle méthode de constitution d'un corpus pour transcrire gestes et intonations », *Journal open édition*, p. 41-60.
- MCNEIL, D., (1992), *Hand and Mind: What Gestures reveal about Thought*, Chicago University Press.
- MEHRABIAN, A., WIENER, M., (1967a), "Decoding of Inconsistent Communications", *Journal of Personality and Social Psychology*, 6 (1), p. 109-114.
- MEHRABIAN, A., FERRIS, S. R., (1967), "Inference of Attitudes from Nonverbal Communication in Two Channels", *Journal of Consulting Psychology*, 31 (3), p. 248-252.
- MOREAU, M.-L., (1997), « Variation », M.-L. Moreau (dir.), *Sociolinguistique. Concepts de base*, Sprimont, Mardaga, p. 283-284.
- NOBILI, C., (2018), "Dalla parte del linguista: quali gesti e quali fonti per studiarli", Lingua italiana, Istituto della Enciclopedia Italiana Treccani, on line: https://www.treccani.it/magazine/lingua_italiana/articoli/scritto_e_parlato/Gesti1.html.
- POGGI, I. (2006), *Le parole del corpo. Introduzione alla comunicazione multimediale*, Roma.

